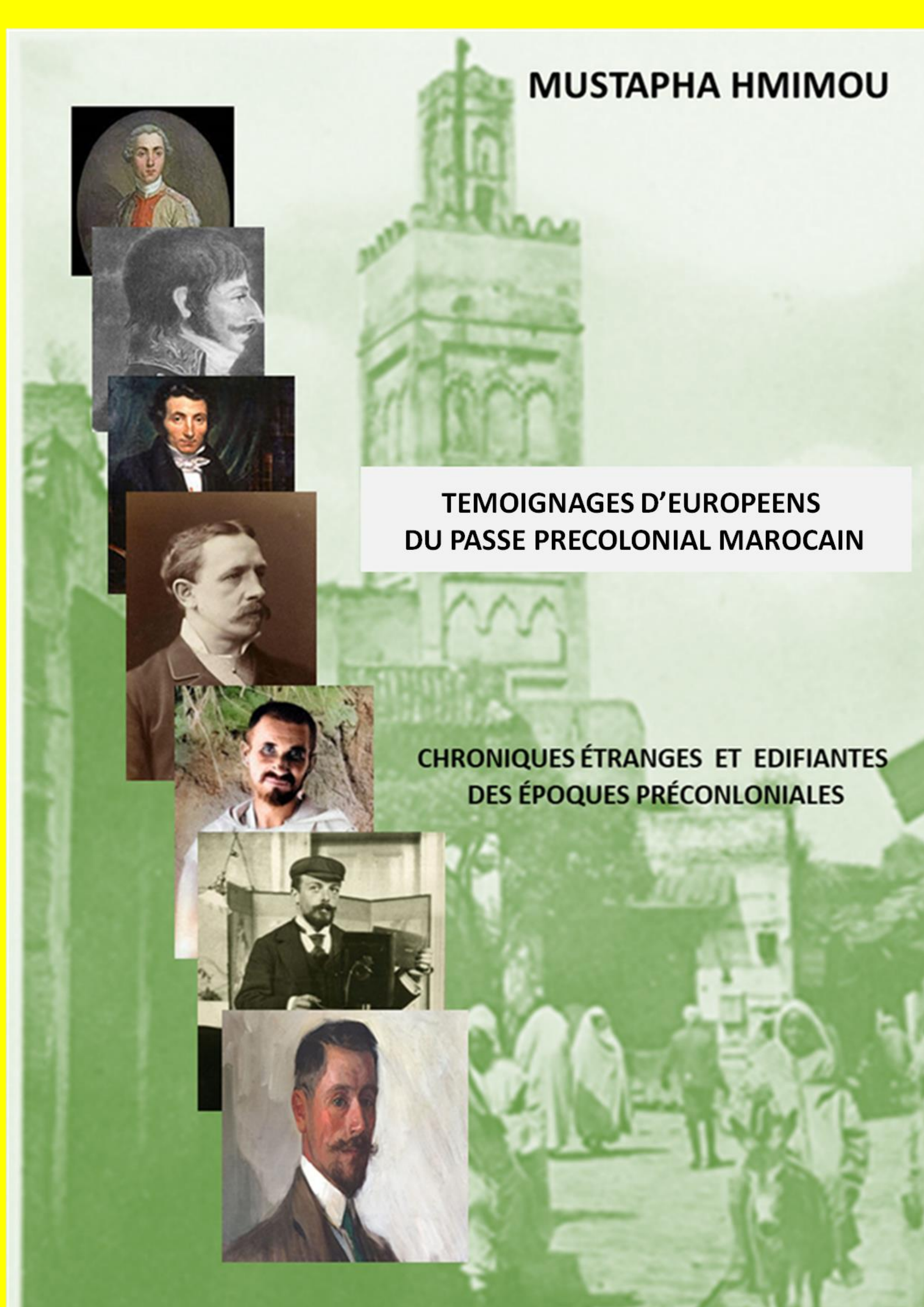


MUSTAPHA HMIMOU

TEMOIGNAGES D'EUROPEENS DU PASSE PRECOLONIAL MAROCAIN

CHRONIQUES ÉTRANGES ET EDIFIANTES DES ÉPOQUES PRÉCONLONIALES

MUSTAPHA HMIMOU

TEMOIGNAGES D'EUROPEENS
DU PASSE PRECOLONIAL MAROCAIN

CHRONIQUES ÉTRANGES ET ÉDIFIANTES

DES ÉPOQUES PRÉCOLONIALES

Table des matières

Pourquoi ce livre ?

Il s'agit d'un ouvrage documentaire, composé de textes choisis d'auteurs étrangers de France, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne. Auteurs qui ont visité et vécu au Maroc entre le milieu du XVIIIe siècle et le début du XXe. Quel que soient leur qualité et leur crédit, leurs récits font partie de l’histoire du Maroc. Ils renferment de précieux témoignages sur l’état des lieux du pays, sur son régime politique et ses gouvernants et surtout sur la vie sociale, culturelle, politique et économique au quotidien de son peuple.

Comme tout témoignage humain, les leurs ne sont pas sans défauts. Leurs oreilles n’étaient pas des microphones et leurs yeux n’étaient pas des objectifs de caméra. Il s’agit plutôt de témoins étrangers qui sont venus au Maroc avec leur propre bagage culturel et leurs idées préconçues sur le pays, sur ses habitants et leur culture, sur son système de gouvernement et ses gouvenants. Et tous étaient, d'une manière ou d'une autre, des espions au service des intérêts de leur propres pays.

Leurs témoignages servaient à coup sûr de documents de renseignements aux pays européens qui, bien avant la découverte du continent américain, étaient déjà devenus des puissances maritimes coloniales et impérialistes sous prétexte de répandre la civilisation occidentale. Et chacun d'eux avait des ambitions coloniales au Maroc comme dans d'autres pays d’outre-mer. Par conséquent, il était dans l'intérêt de ses espions officiels ou officieux de s’enquérir autant que possible sur la véracité de ce qu'ils observaient et transcrivaient afin que leurs témoignages ne soient pas remis en question ou démentis par les explorateurs qui les ont précédés ou ceux qui viendraient après eux.

Cependant ces témoins n'étaient ni des historiens ni des sociologues. Leurs récits ne sont donc pas tous nécessairement des faits authentiques et leurs interprétations ne sont pas non plus scientifiques. Ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux peut être déformé de bonne foi ou volontairement selon leurs préjugés ou leurs bonnes ou mauvaises humeurs. Il en est de même de ce qu'ils ont entendu autour d’eux de la part des traducteurs marocains, musulmans et surtout juifs, qui étaient pour la plupart analphabète sans instruction et superstitieux, et de la part des marchands et diplomates européens résidant au Maroc. Ceux-ci avaient également leurs préjugés qui pouvaient déformer les faits de bonne foi ou à dessein. Y faire le tri entre le vrai et le faux reste de la prérogative des chercheurs académiques et des historiens.

Quant aux communs des mortels Marocains, faute de mieux, ils peuvent tout de même entrevoir à travers ces témoignages une certaine réalité du passé de leur pays et surtout celle des conditions de vie au quotidien de leurs ancêtres qui y

vivaient à ces époques. Réalité marocaine, souvent étayée par des comparaisons explicites ou implicites avec les conditions de vie dans les pays développés et bien avancés aux mêmes époques. C'est la réalité que nous ne pouvons toujours pas bien savoir ni à travers les témoignages rapportés par les Marocains de ces temps, ni dans les récits des chroniqueurs et des historiographes parmi eux, ni non plus de ceux qui leur ont succédé. Pourquoi ?

Les faits et les événements qui suscitaient l'attention et la curiosité de l'étranger, par rapport à ce qui se passait dans son pays d'origine, étaient si ordinaires pour tout Marocain de toute époque qu'il ne lui venait pas à l'esprit de les transcrire. Les témoignages des Marocains, comme simples chroniqueurs ou historiographes, se limitaient souvent et surtout aux faits et gestes des gouvernants, à leurs guerres récurrentes et aux menus détails de leurs luttes intestines pour le pouvoir. Et ce des fois avec assez d'apologie et de flatterie, à tort ou à raison, pour leurs commanditaires, ou pour ceux avec qui ils sympathisaient, et avec autant sinon plus d'invectives à l'encontre de leurs adversaires. Tout cela avec très peu de nouvelles qui nous intéressent sur la réalité des conditions terre-à-terre du pays et surtout celles de la vie du bas peuple, en plus de l'absence totale de toute description de la nature du système de gouvernement unique auquel ils sont habitués et n'en savaient pas d'autres différents qui pouvaient retenir leur attention.

Ainsi, compte tenu du peu que tous les communs des mortels Marocains connaissent aujourd'hui du passé de leur pays à travers les programmes scolaires et à travers divers médias, ils ne pourront que s'étonner voire s'offusquer souvent de ce que ces témoins étrangers ont rapporté de récits étranges et insoupçonnés sur le pays et son peuple. Des faits que seule l'élite savante du pays sait bien, notamment les académiciens.

Cette nouvelle génération moderne d'académiciens marocains qui par ses précieuses recherches scientifiques a commencé depuis 1976 à nous fournir des œuvres sur l'histoire édifiante du pays où prédomine, plutôt et comme il se doit, la vie au quotidien du petit peuple sous le gouvernement de l'ancien régime. Des œuvres assez bien documentées qui rapportent avec un luxe de détails ce qu'on retrouve en vrac dans les témoignages de ces étrangers. Des œuvres en français et surtout en arabe, comme celui d'Ahmed Tawfiq, encore ministre au gouvernement du Maroc jusqu'à ce jour de 2023. Ouvrage intitulé « La société marocaine au XXIe siècle (cas de Inoultan de 1850 à 1912) ».

Ces témoignages étrangers dont le fond ainsi corroboré, comportent un précieux et riche enseignement, en particulier pour les jeunes Marocains d'aujourd'hui et à venir. Ils sont surtout de nature à démystifier, comme il se doit, le passé de leur pays et de leurs ancêtres. Passé souvent sinon toujours beaucoup trop glorifié, au point qu'ils imaginent qu'il était bien meilleur que le présent, parce que

tout simplement ses dirigeants étaient musulmans. Une glorification tous azimuts selon une politique postcoloniale, justifiée peut être au début de l'indépendance du pays selon un document académique, mais qui n'a plus raison d'être six décades après, vu surtout les risques de dérives extrémistes et fanatiques qu'elle comporte de nos jours.

Il est donc grand temps que ces nouvelles générations de marocains sachent que leurs ancêtres, gouvernants et gouvernés, étaient de simples êtres humains aussi faillibles qu'eux-mêmes et non pas du tout des saints. Comme tout le monde et en tout temps, ils faisaient le bien comme le mal, et ils faisaient parfois et même souvent plus de mal que de bien. La meilleure preuve en est ce que nous savons de leur histoire rapportée en abondance et sans nulle complaisance par les chroniqueurs et historiographes musulmans à différentes époques. Et ce, au point qu'un esprit malin a dit par dérision que si un non-musulman aimerait aujourd'hui en savoir plus sur l'islam pour s'y convertir et commence par lire l'histoire des musulmans dans l'ouvrage intitulé : « *LE DEBUT Et LA FIN* » d'*Ibn Kathir*[1], il aurait désavoué le culte musulman et préféré garder le sien. Et c'est ce qui arrive toujours quand on confond l'Islam avec la vie au quotidien des musulmans faillibles comme tout être humain.

Ce que les Marocains, comme le reste des musulmans d'ailleurs, ont l'habitude d'apprendre dans les programmes scolaires, de lire, de regarder et d'écouter tout le temps dans divers médias, de glorification exagérée du passé des musulmans au Maroc comme ailleurs, est de nature à leur faire croire que la justice du calife *Omar*, que les nobles enseignements de l'Islam, que la culture abbasside florissante à Bagdad et que la rayonnante civilisation omeyyade à Cordoue, ont tous prévalu dans tous les pays musulmans tout au long des siècles avant l'ère coloniale, et que la seule raison du retard actuel de leur monde musulman et de la corruption qui y règne de nos jours réside en tout et pour tout dans la modernité et la civilisation européenne importée.

En prenant connaissance des témoignages de ces étrangers, avec leurs mérites et leurs défauts, et conformément aux nobles finalités de l'islam, les Marocains et les jeunes en particulier réaliseront que le présent de leur pays est infiniment bien meilleur que son passé à tous égards, et que les conditions déplorables qui y subsistent encore, sont de très loin bien moins mauvaises que celles de leurs ancêtres. Forts de ces convictions, ils les plaindront gouvernants et gouvernés, sans les juger, mais ils tiendront plutôt compte de leurs circonstances de vie de ces époques dans le régime de gouvernement archaïque et des contraintes qui leur en pesaient. Et ils seront bien conscients des erreurs du passé pour ne pas les reproduire en aucune façon. Et en même temps, ils prendront bien conscience

---

[1] *Ibn Kathir* est un jurisconsulte musulman et historiographe. (1301 – 1373)

des innombrables bienfaits et progrès du présent, et chercheront à faire avancer davantage le pays, au lieu de trouver parmi eux certains, si minoritaires soient-ils, qui menacent sa sécurité et celle de son peuple afin de reproduire le fameux régime archaïque avec ses gloires chimériques.

Des ouvrages de ces témoins étrangers nous n'avons reproduit ou traduit ici, dans un français plutôt *moderne et digest*, que les passages qui révèlent des aspects du passé du Maroc peu ou totalement inconnus de tous les Marocains, ou qui sont encore enveloppés d'une épaisse ambiguïté, notamment ceux qui concernent le sol, le peuple, son mode de vie au quotidien et surtout le mode de gouvernement de l'ancien régime.

Et nous espérons que ce livre stimulera l'appétit du lecteur marocain pour lire de telles œuvres ou celles qui ont été traduites en arabe pour ceux qui ne savent pas les lire dans leurs langues d'origine. Et ce, avec l'espoir que d'autres se porteront volontaires pour en traduire le reste pour d'ample profit. Nous espérons également que les académiciens prennent la peine de simplifier et de généraliser le fruit de leurs précieux travaux scientifiques en matière d'histoire inédite du Maroc. Nous espérons surtout que les divers médias prennent la peine d'en faire l'écho qu'ils méritent bien, afin que le plus grand nombre puisse en profiter. Nous avons exposé ces témoignages par ordre chronologique à partir du plus ancien à l'époque du règne de Sidi Mohammed Ben Abdellah. Epoque qui coïncide d'ailleurs avec la grande révolution française de 1789.

Le négociant et diplomate Français Louis de Chénier

A l'exception de l'interruption entre 1718 et 1767, la France a toujours été représentée auprès des sultans du Maroc depuis 1577. C'était soit par l'intermédiaire de consuls, de chargés d'affaires ou de ministres plénipotentiaires. Parmi eux figurait Louis de Chénier (1722-1796).



À l'âge de vingt ans déjà, Chénier s'installa à Istanbul en Turquie en tant que négociant, où il se distingua et réussit si bien qu'en 1750 il fut nommé député de la nation dans cette ville, c'est-à-dire le représentant de tous les marchands français là-bas.

Et dès la signature du traité franco-marocain le 28 mai 1767, sous le règne du sultan Sidi Muhammad ben Abdullah, Chénier se rendit au Maroc avec l'ambassadeur du roi de France Louis XV et assuma ses fonctions de consul de son pays. Il a passé quinze ans dans cette mission diplomatique, de 1767 à 1782. Il a d'abord occupé le titre de consul général, puis le titre de chargé d'affaires. Il a d'abord résidé à Safi. L'année suivante, il s'est installé à Rabat, où il est resté jusqu'en 1881. Il passa la dernière année à Tanger.

A Rabat, il habitait une maison située rue des consuls, surplombant le fleuve Bouregreg. Il y vécut seul pendant plus de treize ans, loin de sa famille, restée à Paris. Pendant cette période, il n'a pris qu'une seule fois des vacances. Il utilisait ses temps de loisirs à préparer l'ouvrage intitulé "*Recherches historiques sur les Maures, et Histoire de l'Empire de Maroc* ", dédié au frère du roi Louis XVI publié en trois volumes en 1787 à Paris, tout juste deux ans avant la révolution française.

Après s'être familiarisé avec le fonctionnement du gouvernement marocain et avec les traditions de ses peuples, Chénier s'est rendu compte que les Européens

et surtout ses compatriotes français n’avaient qu'une vision incomplète du Maroc. Il s’est alors fixé une seconde raison pour son séjour dans ce pays. Il s’est attelé à faire des recherches historiques sur ses peuples avec, comme il le dit, *la confiance inspirée par le désir du bon travail et l'amour de la vérité*. C’est ainsi que son ouvrage comporte en grande partie la longue histoire du Maroc depuis l‘arrivée des premiers arabes juste après l’apparition de l’islam dans la péninsule arabique.

Ici nous nous sommes limités à rapporter, comme il convient, ses seuls témoignages sur le Maroc et son peuple à son époque, notés pendant son assez long séjour dans le pays. Il s’agit en l’occurrence de la religiosité du peuple, du système de gouvernement, des lois et de la justice, des sciences et de l’enseignement, de la médecine et des médecins, des richesses enfouis dans le sol, des relations étrangères, des catastrophes, de la révolte de l’armée des Noirs de Meknès, de la perte du prince bien aimé, du portrait du sultan Sidi Mohamed, et enfin du problème de la succession au trône.

1. *Religiosité du peuple*

Chénier a réservé un long chapitre de son ouvrage à la religiosité des marocains. Il y a évoqué leur rite, leurs superstitions, leur culte des saints, leurs fêtes religieuses, l'aumône, l'hospitalité et le mérite de leur résignation.

Rite et superstition : Chénier dit que les *Maures*, pour dire les Marocains, suivent le rite malékite et observent la tradition rapportée dans le recueil de l’imam Al-Boukhari. Et comme il a fait un long séjour en Turquie, il s’y réfère souvent pour faire des comparaisons. En matière de religiosité il dit que les Marocains diffèrent légèrement dans la pratique. En plus de la mosquée où l’on prie, ils ont des chapelles ou confréries dédiés à des rites particuliers. On y récite chaque soir des passages du Coran ainsi que des prières propres. Il s’agit bien sûr des *Zaouïas*.

Il trouve pourtant que leur religiosité est entachée d’un certain extrémisme, mêlé à des pratiques superstitieuses qui, selon lui, n’ont rien à voir avec la religion authentique, et dit qu’elles étaient gardées des anciennes religions ou reçues d'autres pays. Il ajoute enfin que c’est à cause de l'ignorance et de la crédulité que ces peuples ont confondues ces pratiques avec la vraie religion. Il s’agit surtout du culte des saints.

Culte des saints : Selon Chénier, la superstition se manifeste chez les marocains, surtout par le culte exagéré des saints. Ils leur vouent la plus grande dévotion. Il dit avoir vu des gens qui semblent prier en se martyrisant et en se faisant du mal. Chose appréciée d’ailleurs par la population. Selon Chénier

toujours une telle sainteté est plutôt profession assez lucrative. Et il s'agit en général d'un héritage transmis de père en fils et parfois de maître à serviteur.

Il dit qu'un saint bien effronté se fait passer avec aplomb qu'il est un bon saint, tout comme le tailleur qui dit qu'il bon tailleur. Il ajoute que leur nombre est d'autant plus grand que celui des idiots, des imbéciles voire des fous. Mais leurs prétendus miracles, ne sont faits que par les plus malins parmi eux. Et il ajoute qu'il plait à ces peuples de croire que ces saints sont sous l'influence de l'esprit divin. C'est pourquoi Ils s'occupent d'eux par charité, ce qui les honore, commente Chénier. Et les malins en profitent en se faisant passer pour des aliénés et recevoir les mêmes soins.

Puis l'auteur dit avoir entendu parler d'une secte dans le sud dont les adeptes, dans l'extase de leurs transes violentes, dansent et s'agitent, dans une ivresse qui tourne à la folie, se précipitent sur tout ce qu'ils trouvent devant eux, et le déchirent en morceaux. il raconte aussi qu'un groupe de ces fous ont déchiqueté un âne à belles dents et en ont dévoré la chair.

Chénier ajoute que le respect des gens pour ces fourbes enragés est étonnant. Ils en prennent soin, les nourrissent, et apaisent leur fureur dans leurs moments de rage. Selon lui, la plupart sont des hypocrites qui méritent d'être punis pour les tromperies qu'ils font en profitant de la candeur des gens.

A côté, affirme Chénier, il y a d'autres saints qui jouissent auprès des marocains d'un grand crédit du fait de leur grand savoir religieux, leur honnête abnégation et leur sincère piété. Ce sont les plus calmes. Il en vient généralement en ville, à cheval, devancé par un étendard, et suivi d'une foule de gens à pied qui accourent pour s'en approcher et baiser ses habits. Et ils se croient absous de leurs péchés d'avoir la main de ce saint passée sur la tête.

Chénier ajoute que les demeures et les territoires de ces saints, morts ou vivants, sont depuis des temps immémoriaux, des asyles sacrés inviolables. S'y rendent les caravanes de passage pour leur sureté, sans que cela ne leur coûte rien. S'y abritent les persécutés et victimes potentiels d'oppression, de tyrannie et des aléas de toute émeute ou révolution. Et s'y réfugient même des criminels pour échapper au châtiment des autorités. Le pouvoir du souverain et celui de ses représentants s'arrêtent aux limites de ces sanctuaires. Et selon Chénier toujours, il est de son intérêt de préserver ces croyances superstitieuses parmi ses peuples. Mais ce qu'il ne dit pas c'est qu'en violant la sacralité de ces lieux il risque de soulever contre lui des révoltes.

Cependant ces saints n'échappent pas non plus aux pratiques superstitieuses. Chénier dit que les Marocains en invoquent certains pour guérir

des maladies, d'autres les prient pour la fertilité de leurs terres, ou pour le succès de leurs entreprises. Les Marocains de la campagne surtout, s'engagent à leur faire don d'une partie des prémices de leurs récoltes. Et ils ne manquent jamais d'aller leur rendre visite en pèlerinage, et leur offrir comme promis les prémices de leurs fruits en guise de reconnaissance.

Il y a aussi des saints qui prétendent eux-mêmes défaire la magie noire et soigner les morsures venimeuses. Et ce sont plutôt ceux-là les plus populaires, car on croit à leurs soi-disant prodiges. Et il y a même des saints à qui des femmes dédient des oraisons pour avoir des enfants. Chénier rapporte à ce sujet l'anecdote de la tombe d'un saint dans la montagne, près de Fès, qu'à la fois les Berbères et les Juifs prétendent être le leur. Et l'on raconte qu'en fait il s'agit d'un juif enterré là bien avant l'arrivée des arabes. Les femmes berbères et juives qui désirent avoir des enfants montent jusqu'à cette tombe au sommet de la montagne, parce que près de ce sanctuaire, il y a un arbre qui renaît depuis plusieurs siècles de son tronc. Ce qui leur fait croire que ce saint possède la baraka de la fertilité.

Or ces pratiques ne se limitaient pas au petit peuple. Elles s'étendaient aussi à l'élite au pouvoir. Chénier qui, de par ses activités de négociant et sa fonction diplomatique, la côtoyait de très près, explique de telles mœurs en son sein par la rigueur du mode de gouvernement qui règne toujours par la terreur. C'est ainsi que l'âme timide de ces collaborateurs cède fatalement à toutes les faiblesses dont elle est susceptible. Et il rapporte que l'on en voit certains aller avec des offrandes, trop loin de chez eux, invoquer la baraka de tel ou tel Saint afin d'obtenir, par son intercession, les grâces du Souverain, sa confiance, ou quelques privilèges ou bénéfices matériels.

Chénier ajoute que parmi l'élite savante, les prédicateurs, les savants de la charia, les juges, et tous les intellectuels, jouissent d'une sainteté chez les Marocains. Leur vénération s'étend aussi à ceux qui, de toute condition sociale, ont fait le pèlerinage à La Mecque. Une telle vénération couvrait même au chameau qui a fait le voyage. Il était glorifié et entretenu sans travail, avec en prime le pâturage franc partout où il se trouve.

Chénier a remarqué que la même vénération s'étendait également au clergé chrétien sur place. Il l'explique par le fait que le Coran y a fait allusion pour les louer[2] et par le fait qu'au VIIe siècle, le calife Omar a recommandé le respect des moines qui se trouvaient à Jérusalem à l'époque.

---

[2] Il s'agit peut-être des deux versets 82 et 83 du chapitre Al-Maaida.

Des fêtes religieuses : Selon le témoignage de Chénier, il parait que les usages des fêtes n'ont pas trop changé depuis son époque. Et ce du fait peut être qu'ils sont bien codifiés. Il s'agit en l'occurrences de la fête du sacrifice, celle de la fin du jeûne du ramadan, celle du Mouloud et celle du nouvel an de l'hégire.

Chénier a toutefois noté que les Marocains, parce qu'ils sont soit plus pieux, soit moins enclins au travail, célèbrent chacune de ces fêtes pendant huit jours, au lieu de tout juste trois en Turquie. Il relevé aussi un bout de superstition dans la fête du sacrifice quand il dit que le mouton égorgé par l'empereur, juste après la célébration de la fête par la prière publique hors de la ville, est vite transporté à son palais par un cavalier. Et s'il palpite encore quand il arrive, cela est interprété de bon augure. Et ajoute enfin que comme ce n'est qu'un usage superstitieux, on n'en connait ni l'origine ni le motif.

Il commenté aussi la fête du nouvel an de l'hégire. Et dit qu'elle est consacrée à faire les aumônes. Il s'agit de la zakat qui est plutôt une obligation bien codifiée, de sorte que le musulman qui s'en sait redevable est tenu de la calculer soit même au bout de chaque année lunaire pour la verser en général discrètement à ceux qui sont en droit de la recevoir.

Quand Chénier confond la zakat avec les cadeaux du nouvel an chez les chrétiens l'on a un exemple du genre d'explication et de comparaison fausse et sommaire qui prête à sourire, et qu'un étranger de l'époque recevait au Maroc d'un interprète musulman illettré ou d'un juif ou d'un autre européen, juste pour simplifier.

Chénier ajoute que ce jour du nouvel an de l'hégire, *beaucoup de gens sont empressées de recevoir, mais ceux qui sont en état de donner se tiennent enfermés par économie*. Et ce n'est pas invraisemblable si la zakat se faisait d'une manière ostentatoire dans les rues ou sur la place publique. De nos jours les choses se passent plutôt et comme il convient, dans la plus grande discrétion.

De l'aumône et l'hospitalité : Chénier a bien noté que l'hospitalité tout comme l'aumône relèvent toutes les deux de la pratique religieuse au Maroc comme chez tous les musulmans. il estime cependant que la générosité est plus élevée chez les Turcs au point que l'on ne voit chez eux que très peu de mendiants. Et il dit aussi qu'en matière d'hospitalité, les maisons en Turquie sont ouvertes à l'heure du repas à ceux qui veulent en profiter. Ce qui nous parait assez exagéré. et il ajoute que l'on trouve le même usage parmi les Marocains aisés.

De la résignation : Chénier trouve que les musulmans semblent avoir sur les autres religions l'avantage d'une plus grande sujétion aux décrets du destin. Ils

se sentent moins affectés par les aléas de la fortune, comme la perte de leurs biens ou de leurs bonnes situations. Il s'agit chez eux d'une plus grande soumission aux volontés divine. Ils croient fermement que tout, sans exception, est prédéterminé par ses décrets immuables.

Puis commentant ce privilège, il trouve que Malgré cette conviction qui devait être une protection contre toute superstition, les musulmans et notamment les Marocains, s'y livrent complètement. Et il accuse les gens du culte, qu'il confond une fois de plus avec les prêtres chez lui, d'entretenir ces faiblesses afin d'augmenter leur crédit et de bonifier l'intérêt pour leurs talismans contre les maladies, les maléfices et l'influence des génies.

Décrivant ces amulettes, il dit qu'il s'agit de petits parchemins de passages du Coran, courus dans des morceaux de cuir, de forme ronde, carrée ou triangulaire, que les clients superstitieux portent sur eux, ou font porter à leurs enfants, et même à leur bestiaux pour prévenir les mauvais présages. Et une fois de plus Chénier précise que ces peuples peuvent avoir adopté ces superstitions avant ou après l'islam auquel elles sont non seulement étrangères mais plutôt antinomiques avec la foi en la prédestination.

le lecteur marocain pourrait se demander, à juste titre d'ailleurs, en quoi ce témoignage pourrait être édifiant puisqu'il ne rapporte que des faits qui subsistent encore dans son pays. en réponse il convient de dire qu'il prouve surtout que ces pratiques, qualifiées par l'auteur lui-même, d'étrangères à l'islam authentique, sont plutôt séculaires, et que pour cela ces époques passés ne méritent donc pas d'être si glorifiées comme le laissent croire les divers programmes scolaires et médiatiques. Il prouve surtout qu'en matière de religiosité du peuple, le présent est infiniment bien meilleur. Ces pratiques superstitieuses subsistent encore, mais elles sont en passe de devenir de plus en plus marginales d'une génération à une autre, grâce au système éducatif moderne et aux multiples médias démocratisés. Il prouve en l'occurrence que la modernité a été plutôt bénéfique en la matière, et non pas du tout corruptrice tous azimuts des mœurs, comme certains le prétendent pour justifier tout fanatisme religieux.

L'auteur Chénier a fini ce chapitre de la religiosité du peuple marocain par l'évocation du rite de l'inhumation de ses morts. Il n'y rapporte rien de spécial qui diffère du même rite d'aujourd'hui. Et il passe au système de gouvernement.

2. *Système de gouvernement*

Il s'agit là de l'un des chapitres le plus importants de l'ouvrage de Chénier pour tout marocain d'aujourd'hui. Parce que là réside la cause politique et

culturelle du retard qu'a pris le monde arabo-musulman par rapport à l'occident. Il y est question de l'absolutisme, de son administration centrale et son administration provinciale.

De l'absolutisme : Chénier commence par dire que *le système de gouvernement au Maroc est le plus autoritaire qu'on puisse imaginer*. Jugement qui n'aurait pas traversé l'esprit d'aucun marocain de son époque, et même de toutes les époques précoloniales. Et c'est encore hélas le cas, jusqu'à nos jours, pour l'immense majorité, à cause de l'absence de l'histoire des peuples et des nations et surtout leurs histoires politiques, dans les divers cursus de presque tous les niveaux des systèmes d'enseignement.

C'est ainsi que dire qu'un « *système de gouvernement était autoritaire* » est une évidence pour presque tout ce beau monde. Ils n'ont jamais appris qu'à côté des pouvoirs absolus, l'humanité a connu depuis l'antiquité, des monarchies électives, des aristocraties, des oligarchies et même des démocraties où a prévalu de puissants contrepouvoirs par la seule force de la loi et non pas celle des armes. Et à ce sujet les seules œuvres de Machiavel sont assez édifiantes. Il s'agit en l'occurrence de son « *Discours sur la première décade de Tite-Live* » qui est hélas moins célèbre que « Le Prince ».

Quand Chénier émet son jugement ci-haut, en apparence assez sévère, il a lui en tête, tout d'abord le mode de gouvernement dans son propre pays, où *le parlement de Paris*, comme cour d'appel suprême, est arrivée peu à peu depuis le moyen âge, à pouvoir de par la loi refuser l'enregistrement des lois émises par le roi, pour être opposables à tout le monde. Contrepouvoir qui était certes en pratique dérisoire du fait que le souverain pouvait l'outrepasser par ce qu'on appelait « lit de justice », mais l'idée même de contrepouvoir existait dans les esprits de l'élite française grâce à l'enseignement de la très riche histoire politique des nations depuis l'antiquité. La révolution française de 1789 avait pour socle surtout cette riche culture politique chez la très large et puissante bourgeoisie savante qui en était l'instigatrice principale.

C'est ainsi, de par cette même culture politique ; que Chénier justifie ces propos en disant que le *souverain marocain n'est soumis à aucun principe immuable qui puisse entrer en conflit avec sa volonté ou qui puisse servir de base à la confiance publique. Assuré à priori de l'obéissance absolue de son peuple, il rassemble tous les pouvoirs en sa main. Ainsi tout dépend de son entière volonté. C'est lui qui légifère et change les lois selon son humeur, ses envies et ses intérêts. C'est là où le pouvoir suprême se joue de tout et semble n'avoir rien à craindre*.

Et une fois de plus, aucun chroniqueur marocain de la même époque que Chénier, et même très longtemps après, ne saurait apporter le même témoignage, puisqu'il ne connaissait que le régime politique autochtone de nature autoritaire endémique et croyait par ignorance qu'il était le même partout au monde. Pour ample explication Chénier ajoute : *le sujet marocain n'a rien à lui, pas même son opinion ni son existence. Son maître le dépouille de son bien et de sa vie quand il lui plait, il n'en est que le dépositaire. La fortune et le sort des hommes, dans un gouvernement aussi despotique, n'ont rien d'assuré. La richesse y est elle-même un crime capital, dont le despote punit le possesseur au gré de son avarice et de sa volonté*.

Cependant Chénier se trompe quand il dit que « .. *dont le despote punit le possesseur au gré de son avarice et de sa volonté* ». Plutôt, faute de loi fondamentale reconnue par tous et qui confirme que le trône lui revient de droit sans nul autre, le souverain du Maroc était tout le temps à la merci d'un coup de force pour le détrôner au bénéfice d'un autre prince de la même famille, ou d'un tout nouveau prince d'une nouvelle dynastie. Et le nerf de la force est l'argent. Ce qui faisait que toute richesse amassée hors de son trésor constituait une menace potentielle pour son trône, et constitue donc *un crime capital* à punir si vite par surtout confiscation, non par *avarice* ou *cupidité*, comme le croit Chénier, mais plutôt pour assurer la sécurité de son trône.

Pourtant ce témoignage de Chénier, comme bien d'autres à venir, demeureront si édifiants pour tout marocain d'aujourd'hui et de toute époque à venir, qui continue à croire que le passé de son pays était bien meilleur que son présent. Et la suite lui prouvera encore plus le contraire.

Puis Chénier d'ajouter qu*'il peut y avoir en Asie des Gouvernements aussi arbitraires et aussi despotiques que celui du Maroc. Mais ils ne sauraient l'être davantage*. Pour justifier ses propos une fois de plus il dit qu'en Turquie par exemple *le sultan, considéré comme un Prince absolu, ne l'est pas tout à fait*. Et là, il a eu le grand mérite de comparer le Maroc à la même époque, non pas avec les pays européens, mais plutôt avec la Turquie musulmane, qu'il ne connaissait que trop bien pour y avoir vécu assez longtemps, comme négociant et même comme notable dans sa communauté française.

Il précise alors que *le sultan turc est lié lui-même par les lois de l'état*. Il s'agit en l'occurrence des lois établies pour la première fois par le sultan Soliman Ier (1520 – 1566). S'il est appelé « le Magnifique » en Occident, il est plutôt désigné par « le Législateur » en Orient. La loi suprême de l'Empire turc était la charia sacrée en tant que loi divine, et qui ne pouvait être modifiée par le sultan. Or le domaine législatif appelé *Kanoun* dépendait uniquement de la volonté de

souverain. Il couvrait le droit pénal, fiscal et foncier. Soliman rassembla toutes les décisions faites par les neuf sultans précédents, et après avoir éliminé les doublons et choisi entre les textes contradictoires, il élabora un code légal qui ne violait pas les lois basiques de l'islam.

Et c'est à travers cette structure légale que Soliman a réformé sa législation pour l'adapter à l'évolution rapide de son Empire. Il s'agit du code de lois dit *kanun-Osmani* c'est à dire « lois ottomanes ». Ce code a duré plus de trois cents ans. De ce fait tout sultan n'a plus de droit absolu sur la liberté et sur les biens de tout sujet que selon les lois ce code qui sert à la fois de fondement à sa puissance souveraine, et de limites à son pouvoir.

Pour ample explication Chénier dit que si le sultan turc oserait braver ce code, il cesserait d'avoir un droit à la souveraineté. Les peuples ne le respectent plus parce que la loi ne le reconnait plus légitime. Le corps des gens de loi à Constantinople, qui réunit le sacerdoce à la jurisprudence oppose une barrière à l'arbitraire du Souverain. C'est le contrepouvoir. Ce corps législatif influe sur les opérations civiles et politique décide de la guerre et de la paix, et le sort du Sultan a quelquefois dépendu de ses résolutions et de ses caprices.

Or au Maroc, les gens de loi, ajoute Chénier, n'influent en rien sur le Gouvernement. Il n'y a aucun contrepouvoir. Si les Empereurs les consultent quelques fois c'est juste pour donner à leurs décisions plus de validité dans les moments difficiles. Tandis qu'en Turquie cette formalité est indispensable. Le Mufti doit donner son avis sur tout ce qui concerne l'Etat.

Au Maroc, la volonté du Souverain ne connait point de bornes. Il fait la guerre et la paix à son gré. Ses décisions ne sont point subordonnées à un Conseil ou à un Divan comme en Turquie. Elles dépendent de sa convenance et de sa volonté. Il fait ce qu'il lui plait.

Chénier précise toutefois, que le souverain ne peut aller jusqu'à commettre le sacrilège. Il ne violera pas ouvertement les convenances sacrées par la religion. Ce serait transgresser l'ordre de toutes choses et anéantir par là même son pouvoir. Tout serait perdu s'il cesse de respecter les préjugés sacrés.

de l'administration centrale : Chénier dit que la cour royale en Europe, qui est le centre de l'administration de l'État, est dite au Maroc *Makhzen*. Et littéralement le mot veut dire *magasin*. Il subsiste jusqu'à nos jours pour désigner tous les départements régaliens de l'Etat marocain moderne. Et quiconque attaché de près ou de loin au service du Souverain était dit *makhezni*. Et il précise que ses tâches ne sont qu'honorifiques. Les divers avantages qu'il en retire en sont tout le

revenu. En d'autres termes, tout *makhezni,* quel que soit son rang, n'était pas rémunéré par le trésor du sultan. Il devait s'arranger pour se faire indemniser directement par les sujets du sultan. C'est ce que Chénier confirme en disant : *Les secrétaires et les agents du prince, qui sont en grand nombre, n'ont ni état, ni rémunérations. Les voyages et les frais qu'ils font pour le service sont entièrement gratuits. Et le souverain s'en remet à leur adresse pour trouver les moyens de s'en dédommager.*

Selon Chénier toujours, l'Empereur n'a point de Ministres. Or, hormis la police et une certaine forme de justice, le pays n'avait pas de services publics en contrepartie des impôts. Comme un peu partout au monde il n'y avait au Maroc ni enseignement public ni santé publique ni même travaux publics. Et ce jusqu'au début de l'époque coloniale.

Au centre du pouvoir le souverain voit tout par lui-même ajoute Chénier. Il s'occupe de tout ce qui se passe d'important dans sa capitale ou très loin dans ses provinces. Toutes les personnes qui sont à son service ne sont que les instruments d'exécution de ses volontés. Leurs tâches n'ont rien de fixe ni de suivi. L'un achève ce que l'autre a commencé. Et les ordres du même jour peuvent être souvent si contradictoires que celui qui les reçoit ne sait lequel il faut exécuter.

Parlant du sultan Sidi Mohamed à son époque, Chénier rapporte qu'il se présentait en audience publique à cheval à l'ombre d'un parasol porté par un écuyer, et entouré de ses principaux officiers et d'un nombre de soldats armés. Et ce parasol était l'unique signe distinctif de la royauté. Une telle audience est dite *mechouar*. On y annonce les courriers qui sont expédiés au souverain. On y rend compte pour lui les dépêches. et ainsi en un instant il sait ce qui se passe dans ses états, et donne les ordres nécessaires pour exécuter ses volontés.

Chénier se plaint toutefois de ces mêmes audiences publiques où le même sultan recevait en même temps des consuls, des négociants ou autres étrangers, dont il faisait partie. Leurs affaires s'y traitaient publiquement. Et il arrivait que Sidi Mohamed leur ordonnait de venir jusqu'à la cour à Marrakech ou à Fès. Et après leur avoir fait faire de longs voyages chers et pénibles, il les renvoyait sans qu'ils ne puissent en retirer aucun avantage pour leur pays, si bien qu'ils se demandaient pourquoi ils ont été ainsi mandés sans nécessité.

Chénier raconte enfin un événement dont il était témoin lors d'une audience royale en 1775, et qui l'a marqué. Il dit en l'occurrence : *J'étais à l'audience publique à Meknès, lorsque l'empereur fit assommer à coups de bâton un gouverneur de la province du Rif. il lui fit ensuite couper les mains, et jeter son corps dans la campagne. Enfin, tout agité, il descendit de son cheval pour baiser la*

terre, et faire honneur à Dieu de cet acte de justice. Quand il fut remonté à cheval, il me fit approcher et me donna une audience assez longue. Chénier ajoute que *ce Gouverneur fut puni ainsi comme traitre. Il a été soupçonné d'avoir quel qu'intelligence avec le Gouverneur de Melillia pendant le siège de cette place. Et il avait montré une désobéissance manifeste aux ordres du sultan*.

L'administration provinciale : Parlant des caïds à la campagne et des pachas en ville, qu'il désigne comme gouverneurs, Chénier dit qu'ils s'occupent exclusivement de la police de leur circonscription, et qu'ils s'arrangent pour y accroitre leurs revenus par leur autorité en tirant parti surtout des altercations de leurs sujets. Chénier prend, peut être à dessein, le soin de ne pas qualifier les Marocains de citoyens, mais plutôt de sujets. Mais il a omis de signaler, comme le feront plus loin, d'autre témoins, que les pachas et les caïds s'occupaient surtout de la perception de diverses taxes et impôts. c'est par ce biais qu'ils arrivaient à amasser des richesses.

Et il affirme une fois de plus que quand ces caïds et pachas amassent de grande fortunes, l'Empereur s'arrange toujours pour le savoir et prend le soin de les en dépouiller. De notre part nous en avons précisé ci-haut la raison politique. Toute richesse amassée par ses sujets représentait une menace pour son trône. Cependant Chénier n'y voit plutôt qu'un acte de justice qui tourne au bénéfice du trésor. Et portant il dit une fois de plus que dans ce Gouvernement, l'argent est à la fois le crime et la rémission du coupable.

Et pour maintenir la paix dans son état, dit Chénier, Sidi Mohamed prend le soin d'apparaitre de temps en temps dans ses vastes provinces. De tels déplacements sont souvent dus aux plaintes de ses sujets contre ses agents d'autorité ou aux différends hostilités intertribales qui constituent pour le souverain des occasions pour leur faire payer des amendes. les différends qui nécessitent son intervention se terminent toujours par lui verser quelques compensations en argent. Et ce ne sont pas ces divisions qu'il craint. Elles attirent juste son attention du moment. Au contraire, il est utile pour son autorité de les provoquer, ajoute Chénier, tant qu'ils renforcent le financement de son trésor.

Ce sont plutôt les sporadiques et brusques révoltes contre son pouvoir dans ses provinces qui suscitent toute son attention. Voilà quinze ans qu'il était sur le trône, raconte Chénier, lorsqu'en 1772 il vit renaître le genre de révolutions qui avaient bouleversé le règne de ces prédécesseurs. Et il doit y faire face en personne.

3. Lois et Justice

L'on ne peut bien comprendre le fond de ce témoignage sans savoir la culture juridique de ce témoin français à cette époque de l'histoire. C'est ce que nous essayerons d'éclaircir chaque fois que c'est nécessaire et possible.

Lois : Quand Chénier dit qu'il *n'y a point un code de lois dans l'empire du Maroc*, il se trompe ou il fut trompé par les étrangers comme lui sur place et ignorants ou par des Marocains musulmans ou juifs illettrés. Or la vérité bien connue c'est qu'en matière de justice il y avait en vigueur bel et bien partout dans le monde musulman sunnite l'un ou l'autre code des quatre grandes écoles juridiques *Malékite, Hanafite, Chafiite* et *Hanbalite.*

La différence avec l'Europe où le pouvoir législatif était la prérogative royale, dans le monde musulman il relevait plutôt, en premier lieu et pour l'essentiel de la société civile de notoriété publique, faites de grands maîtres ou *imams* en sciences juridiques. Quatre imams *Malik, Abou-Hanifa, Echafii* et *Abou-Hanbel*, qui dès le second siècle de l'ère musulmane ont élaboré chacun de son côté, un code complet, déduit des principes en la matière, dans le Coran et l'enseignement du prophète dit *sounna*. Quatre codes transcrits dans des ouvrages de notoriété publique et transmis d'une génération à l'autre par l'enseignement dans les grandes mosquées ou dans des écoles privées de maîtres ou *cheikhs* reconnus, soit dans la propre demeure ou la mosquée de chacun d'eux, dite *zaouïa*. Avant sa mort il désigne son successeur. Les étudiants accrédités par le maître sont reconnus compétents pour être des juges. Il arrive que celui d'entre eux qui brille par son intelligence et son érudition exceptionnelle fonde leur sa propre école.

Le pouvoir politique légiférait aussi, mais dans le cadre du code de l'une ou l'autre des quatre grandes écoles précitées et admise par consensus dans le pays. Et il est arrivé que chacun des quatre imams précités soit entré en conflit ouvert et même violent avec le calife abbasside de son époque à cause d'une loi ou un règlement ou une politique contraire au code de son école. Le code admis par consensus au Maroc fut toujours celui de l'école *malékite.*

En commentant le système juridique marocain, Chénier avait en tête le code assez sophistiqué qui prévalait déjà dans son pays sous l'ancien régime, bien avant la révolution de 1789. En était le gardien la haute cour souveraine de Paris, qui rendait une certaine justice au nom du roi. Elle fut établie par le roi Saint Louis et dite alors *Parlement de Paris*.

Parlement qui enregistrait les édits et ordonnances du roi dans une sorte de journal officiel pour avoir force de loi opposable dans tous les tribunaux du pays.

Ce rôle qui ne fut qu'une formalité a fini par devenir une sorte d'approbation donnée à la volonté royale; de sorte qu'un édit n'a force de loi que lorsque le Parlement accepte de le transcrire sur ses registres. S'il juge la loi non conforme à l'intérêt de l'État, il dispose d'un droit de remontrance, qui lui permet de refuser de l'enregistrer et de présenter des observations au roi. À moins que le souverain ne vienne lui même l'impose dans ce qu'on appelait lit de justice Ainsi le pouvoir législatif à l'époque de Chénier était encore une prérogative royale sans contrepouvoir religieux à part celui relatif du Parlement de Paris en matière d'enregistrement.

C'était donc avec cette conception du code de loi en tête, que Chénier dit qu'au Maroc le code religieux supplée au code civil. Et il dit enfin, sans bien s'en expliquer, que la science de la jurisprudence s'y réduit à l'application des principes réunis du Coran et dans ses commentateurs.

Il dit ensuite qu'en somme, pour rendre leurs verdicts dans une affaire, et faute d'un code de lois, les juges marocains s'en remettent souvent sinon toujours à leurs propres initiatives dans le choix et l'interprétation des multiples et divers textes du *fikh* ou jurisprudence, disponibles au sujet d'une même question et après l'avis de leurs collègues.

Il ajoute que les juges sont plus gênés dans l'exercice de leur ministère. Ils suivent aveuglément les expressions de la loi et n'oseraient prendre sur eux de la modérer ou de l'étendre. Ainsi ne voit-on pas chez eux, comme on voit souvent chez les Turcs, des jugements distingués par la sagacité du Juge ou par la prudence avec laquelle il suit les règles de l'équité, et s'écarte, quand il le faut, de la rigueur de la justice.

Il dit surtout qu'en matière d'affaires et de commerce c'est l'incertitude qui régnait et qui empêchait tout développement économique et social. Et là il pense une fois de plus à son pays où prévalait depuis longtemps à son époque une économie capitaliste. En 1250, à Toulouse, est née la première société dont les actions pouvaient s'échanger, leur prix variant en fonction de la conjoncture économique. Il y avait donc en France, comme ailleurs en Europe, des manufactures, des banques, des compagnies d'assurances et des bourses des valeurs, Lyon fut en 1540 la première de ces bourses régionales françaises, qui ont d'abord été des bourses ou foire de commerce.

Tout cela a nécessité l'élaboration progressive d'un nouvel arsenal juridique qui garantit la bonne marche des affaires d'une telle économie capitaliste. Il fut enseigné dans facultés de droit en bonne et dû forme, qui formaient des juges, des avocats et des notaires compétents en la matière. Et ce fut ce droit qui, par des

traités conclus avec les sultans marocains, prévalait sur les côtes marocaines pour régler les différends entre négociants européens et entre ceux-ci et les dits grands négociants du sultan. Les juges compétents furent les consules et les chargés d'affaire des pays étrangers dont Chénier même. Faute d'une formation appropriée les juges marocains ne l'étaient pas.

De son côté, l'économie marocaine fut encore à caractère agricole dans les campagnes et artisanale dans les villes avec de petits commerces rudimentaires. Le code malékite était donc assez suffisant pour rendre la justice en matière de telles affaires. Chénier d'ajouter que dans les villes et dans les campagnes il y a des kadis et des gouverneurs pour administrer la justice, et des notaires pour rédiger les actes. Par gouverneurs il voulait dire pachas.

Justice du *kadi* : Le kadi, dit Chénier, est le magistrat remplissant des fonctions civiles, judiciaires et religieuses, dont celle de juger les différends entre particuliers. Et le *Taleb* qui rédige les actes notariaux était celui qui a déjà appris juste le Coran dans une école coranique, et poursuit des études religieuses supérieures afin de devenir un érudit en religion.

Devant le *kadi* sont portées les affaires litigieuses qui concernent les propriétés, les successions et les affaires. Les parties plaident elles-mêmes, ou par un intermédiaire. Les procédures sont très simples et rapides. Le *kadi*, confère des fois avec des gens de loi à ces côtés sur le fonds et les circonstances du différend puis rend son verdict.

Quand une partie n'est pas satisfaite du jugement rendu, elle peut en faire appel auprès de l'empereur. Ce qui arrive très rarement, vu le coût élevé de la démarche, surtout quand c'est très loin de la capitale. Et puis Chénier fait remarquer que les gens tiennent bien à dérober, autant que possible, leur patrimoine à l'indiscrétion du maître absolu qui, pour concilier les parties, pourrait, *garder l'huître et leur rendre la coquille*. Il aurait dû préciser que ce fut peut être le cas du pacha et non pas du kadi qui n'avait pas du tout ce pouvoir.

Justice des caïds et pachas : Ces représentants du souverain rendent aussi la justice, ajoute Chénier. Mais elle n'a en principe rien à voir avec les affaires dont s'occupe le kadi. Mais cela ne les empêche pas pourtant de s'en mêler directement ou indirectement. Ils assurent partout les tâches de police et de l'ordre public et en particulier dans les matchés.

Leurs jugements sont rendus sans aucune formalité et d'une manière expéditive. Il s'agit en général de quelques corrections corporelles distribuées des fois au coupable comme à l'innocent, ou quelques jours de prison rachetables contre argent ou enfin des amendes. Manière, entre autres, pour se faire rémunérer.

Et Chénier d'ajouter que les riches sont rarement punis en public quand ils sont compromis dans quelque mauvaise affaire. Les punitions doivent y être uniquement pécuniaires et bien sûr conséquentes.

Chénier a noté aussi qu'il est rare de voir les Marocains se battre. Ils s'insultent et se crient dessus mais sans violence. Et il est d'usage de châtier, dit-il, celui qui a frappé le premier, sans préjudice toutefois pour ses droits.

Justice de l'empereur : C'est que l'empereur rend aussi la justice, dit Chénier. Il la rend en quelque lieu de l'empire où il se trouve, quatre fois par semaine lors d'audiences publiques. Et y ont droit tous ses sujets sans exception, soit pour se plaindre ou faire appel. Sa justice, est également prompte et bien sûr sans appel.

Chénier apprécie cet usage, qu'il qualifie de respectable, d'admettre tout le monde à l'audience du souverain, où il rend publiquement la justice. Il constitue, à son avis, un allégement dans la rigueur du gouvernement, une consolation pour des sujets toujours exposés à l'oppression, et sert d'entrave aux abus d'autorité qu'ils pourraient éprouver de la part des gouverneurs des provinces et des villes. Ceux-ci, dit Chénier, sont d'ailleurs les seuls à qui le Souverain, en raison de leur éloignement, confie un pouvoir assez étendu, et l'absolutisme passe ainsi du maître à l'esclave.

Il fait remarquer que cependant nul n'est admis aux audiences du souverain sans un présent proportionné à ses facultés pécuniaires, et à la nature de son affaire. Il rapporte que les caïds et pachas, par exemple, apportent de l'argent, des esclaves, des chevaux et des chameaux. Les particuliers donnent des haïks, des tapis, des toiles, ou autres effets. Tel pauvre offre un vieux cheval, un chameau, deux moutons, une chèvre, trois poules ou même une douzaine d'œufs. Il s'agit là encore de l'une des manières par lesquelles se font rémunérer les *makheznis* du palais.

Les étrangers sont aussi dans l'usage d'être rançonnés pour faire quelques libéralités aux mêmes *makheznis* attachés au service du Prince. Il arrive souvent à ceux-ci, dit Chénier, de produire à tout instant des messages vrais ou faux de la part du Souverain pour multiplier ces tributs. Il ajoute que les Marocains sont moins exposés à ce genre de vexations, dont l'usage fait loi, mais ils ne se présentent pas non plus sans offrir quelque chose.

4. Sciences et enseignement

Des sciences et des arts : Les sciences et les arts, dit Chénier, ne prospèrent qu'avec la liberté et ne peuvent avoir aucun encouragement dans un état despotique. Les Marocains qui ont reçu la religion et la langue des Arabes, dit-il, semblent n'avoir participé à aucune de leurs connaissances. Unis et confondus avec les Maures d'Espagne qui ont cultivé les arts et ont vu naître *Averroès*[3] et grand nombre d'hommes savants, voisins, dépendants ou élèves de la ville de Fès, dont on a vanté les académies et qui a produit elle-même des écrivains, ils n'ont conservé aucune trace du génie de leurs ancêtres.

Ils n'ont aucune idée des sciences spéculatives[4]. Semblables aux anciens Arabes, ceux qui lisent parmi eux, et c'est le très-petit nombre, ne lisent guères que les livres de leur religion. Leur éducation se borne à apprendre à lire et å écrire. Et comme c'est presque l'apanage des savants, les érudits et les *Talebs* parmi eux sont les seuls dépositaires des connaissances humaines.

L'astronomie[5] dont les Arabes nous ont légué les premières connaissances, dit-il, qu'ils doivent eux-mêmes aux habitudes d'une vie errante, est entièrement, ou presqu'entièrement ignorée des Marocains. Ils interprètent toujours les éclipses comme signe de mauvais augure. Il dit en l'occurrence que celle qu'il y eut le 24 juin 1778, fut totale et centrale à Salé. Et il eut le soin de l'annoncer pour éviter la frayeur des gens. Puis pour mieux en observer les circonstances il est allé la voir à la campagne où bien des gens le suivirent.

A mesure que l'immersion s'avançait, dit-il, les curieux intimidés disparurent l'un après l'autre pour retourner en ville, et ne resta avec lui que deux soldats de garde qui pâlissaient, et dont la frayeur augmentait à mesure que le soleil perdait de sa clarté. Au moment où l'immersion fut totale, il entendit des cris lamentables des femmes et des enfants qui croyaient que c'était la fin du monde. Et ce ne fut qu'avec le retour de la clarté que les esprits reprirent quelque confiance.

Puis Chénier se ressaisit pour dire qu'il n'est pas extraordinaire que des peuples, qui n'ont aucune théorie des mouvements des astres, soient consternés d'un phénomène qui semble renverser l'empire de la nature. Il est normal que les

---

[3] Ibn Rochd de Cordoue, plus connu en Occident sous son nom latinisé d'Averroès, est un philosophe, théologien, juriste et médecin musulman andalou de langue arabe du XIIe siècle, né le 14 avril 1126 à Cordoue en Andalousie et mort le 10 décembre 1198 à Marrakech au Maroc. Source : Wikipédia.

[4] Dans le domaine philosophique, on nomme spéculation le fait de s'interroger sur les conséquences d'une hypothèse comme si elle était vraie, sans nécessairement la considérer au départ comme telle. Source : Wikipédia.

[5] Science qui étudie les positions relatives des astres, leurs mouvements, leur structure et leur évolution. Source : Wikipédia.

peuples superstitieux croient voir dans ces événements le présage de quelque calamité.

Et il ajoute que comme les Marocains sont hors d'état de raisonner sur les causes de ce phénomène, ils croient que le soleil ou la lune sont au pouvoir d'un dragon qui les engloutit. Et ils font des prières pour que cet astre soit délivré de ce cruel ennemi.

Il dit aussi que bien que les Marocains aient conservé le mode de vie des anciens Arabes, ils étaient moins intéressés par l'acquisition de connaissances astronomiques. Au lieu de cela, en raison de l'ignorance et de la superstition généralisées, ils se tournent plus passionnément vers l'astrologie[6]. Cet art illusoire, dit-il, fleurit chez des peuples terrifiés par les maux du présent et avides d'espoir pour un avenir radieux. L'astrologie est une alliée de l'art occulte populaire au Maroc, qui est utilisé avec succès pour profiter de la naïveté des gens et pour les tromper.

Dans ce témoignage Chénier semble chercher plutôt à amuser son lectorat bourgeois bien instruit en France, à un moment où l'immense populace encore illettrée dans son propre pays aurait réagi de la même manière. Nous verrons cependant plus loin avec l'espagnole Domingo Badia un bien meilleur témoignage où il parle, en la matière, de l'élite savante marocaine de fez au début du XVII[e] siècle.

Au sujet de l'enseignement l'auteur rapporte, que partout au Maroc l'on trouve des écoles coraniques où les enfants apprennent le Coran par cœur et en même temps à lire et à écrire. Ce qui est bien connu de tous les marocains de toute époque. Mais ceci ne faisait pas de tous enfants des personnes instruites et cultivées.

Mais à Fès, où l'on a conservé quelques idées d'urbanité, dit-il, on reçoit un peu plus d'instruction. Les marocains instruits, qu'il côtoyait de près comme négociant et diplomate, y envoie leurs enfants pour s'instruire davantage en langue arabe, en religion, l'étude des lois et prendre goût pour la poésie. Il ajoute que les parents qui jouissent d'une certaine richesse ne mettent pas facilement leurs fils au service du prince. Ceci pour éviter les désagréments qui peuvent résulter de leur éventuelle indiscrétion ou de leur inexpérience.

[6] L'astrologie est un ensemble de croyances et de pratiques fondées sur l'interprétation symbolique des correspondances supposées entre les configurations célestes et les affaires humaines, collectives ou individuelles. Source : Wikipédia.

Ils préfèrent pour eux la poursuite de leurs études jusqu'à ce qu'ils deviennent professeurs ou juges. S'ils ont des talents, ils leur confient des capitaux pour investir dans les affaires. Pour les éloigner de l'oisiveté et les fixer au travail ils les marient assez tôt. et peu importe qu'ils les voient marchands, marins, tisserands, tanneurs, cordonniers, etc... Au Maroc nul n'a honte d'exercer un métier utile, au point que le juge, le caïd ou la pacha de la ville ne s'offusque pas de marier sa fille à un artisan.

5. *Thérapies et thérapeutes*

Pensant peut-être à ce qu'était la médecine dans le monde musulman, Chénier dit que les Marocains modernes se sont infiniment dégradés. Ils n'ont plus aucune disposition pour les sciences. Et comme ils ignorent les causes des maladies et leurs effets, ils font presque toujours une fausse application de leurs remèdes.

Le peuple prend pour médecins ordinaires les *talebs,* et les saints, auxquels ils ont une candide confiance. Ces guérisseurs ignorent la marche de la nature C'est ainsi qu'ls mettent la fièvre, par exemple, au nombre des envoutements. Selon eux, le démon est cause des crises de froid et de chaud. Et le malade meurt, parce qu'on lui donne des secours qu'on suppose miraculeux.

Pourtant pour soigner la petite vérole on connaît l'inoculation dans l'intérieur du pays, affirme Chénier. Il s'agit de l'introduction volontaire d'un micro-organisme dans le corps. Cela équivaut de nos jours à la vaccination. il a remarqué aussi que, faute de connaissance de la médecine, la nécessité a rendus certain guérisseurs inventifs. Il en a vu un enhardis faire *l'opération de la taille*. Il s'agit d'une opération qui consiste à inciser la chair et la vessie pour en extraire la pierre. Il a vu ce guérisseur en extraire une grosse comme un petit œuf de pigeon hérissée de différentes pointes. Et on frémit, dit-il, à la vue des instruments dont il s'est servi. Ils se réduisent à un mauvais rasoir et à un crochet grossièrement fait, qui ressemble à un clou recourbé.

6. *Richesses enfouis dans le sol*

Par richesses il faut entendre ici argent et objets précieux en plus des grains. A propos de ceux-ci d'abord, Chénier dit avoir a remarqué qu'après la moisson, les Marocains enfuient le surplus de leurs récoltes dans des *matmours*. Ce sont des puits creusés en terre, ou les grains se conservent longtemps. Et pour protéger le blé de l'humidité, on garnit de paille les côtés de ce puits, à mesure qu'on le remplit

et on le couvre de même quand la *matmour* est pleine. On la ferme ensuite avec une pierre, sur laquelle on met un monceau de terre en forme pyramidale, pour en écarter l'eau en cas de pluie. Il dit avoir vu du blé conservé de même pendant vingt-cinq ans. C'est ainsi que certains pères aisés, ont l'habitude de remplir une *matmour* à la naissance d'un enfant, et de la vider à l'occasion de son mariage.

Et quand, par ordre impérial ou tout autre motif d'urgence, ces gens sont contraints de changer d'habitation et ne peuvent emporter leurs grains avec eux, ils marquent les *matmours* par des pierres amoncelées avant de partir. Mais il arrive qu'au retour ils ont peine les retrouver. Ils ont alors l'habitude d'observer la terre au soleil levant, et à la fumée épaisse qui s'en dégage en raison de la fermentation du blé qu'elle renferme ils reconnaissent leur *matmour*.

Mais ce ne sont pas juste les grains qu'on enfuissait en terre, ils enterraient aussi leurs richesses, si bien qu'il y a peut-être plus d'argent caché ainsi qu'il n'y en a en circulation, dit Chénier. Et il explique cet usage par le manque de meubles appropriés pour les soustraire à l'indiscrétion des membres de la famille. C'est possible. Mais d'autres témoins affirment plus loin, que c'est pour les soustraire plutôt à l'indiscrétion des autorités qui s'arrangeraient pour les en dépouiller pour un motif ou un autre. Et il y en a beaucoup de perdu ainsi resté enfui à cause de la mort suite des propriétaires.

Ceux qui savaient écrire, et c'est le plus petit nombre, désignaient avec plus de précision le lieu de leur dépôt, pour que leurs héritiers puissent les recouvrer. Mais quand ceux-ci ne savent pas lire, et c'est fréquent, ils se sentent obligés de partager leur secret avec des personnes instruites. Ce qui a accrédité surtout dans le sud, dit Chénier, une espèce d'imposteurs qu'on regardait comme des sorciers. C'étaient des fourbes instruits, qui profitaient de l'ignorance de ceux qui ne l'étaient pas. Tout l'Art de ces charlatans était vraisemblablement de savoir lire et de trouver par ce moyen les dépôts désignés dans les écrits qu'on leur confiait. Et nous pensons que c'est là sûrement l'origine des chercheurs de trésors cachés et prétendus possédés par les démons.

7. *Relations étrangères*

Chénier, en tant que négociant et diplomate bien averti, a réservé dans son ouvrage un chapitre aux relations étrangères du Maroc avec les puissances européennes en plus des Etats Unis d'Amérique, surtout pendant le règne du sultan Sidi Mohamed au XVIIIe siècle. Témoignage avec amples et précieux détails, que nul chroniqueur marocain de l'époque n'aurait su relever.

Selon Chénier, les traités conclus avec le Maroc par les puissances étrangères étaient plutôt des traités de paix que de commerce. Pourquoi ? nous résumons son témoignage en disant que les conditions politiques et juridiques un peu partout en Europe se sont améliorées au fil du temps au point d'inspirer assez de confiance pour le développement économique capitaliste. S'est développée en conséquence la marine marchande. Mais pour davantage de déploiement elle nécessitait la sécurité sur mer.

Pour cela il a fallu aux gouvernements européens, de commun accord, interdire la piraterie. Ces puissances qui se faisaient la guerre par pirates interposés ont finalement, de commun accord, interdit cette activité à partir de 1700. La piraterie non seulement n'a plus de soutien officiel en Europe, mais elle y est devenue crime passible de pendaison.

Au même moment en Afrique, et surtout en Afrique du Nord, l'atmosphère politico-juridique n'inspirait confiance ni aux sujets de ses contrées ni aux étrangers pour assez investir dans leurs économies, restées pour la cause vivrières et donc sous-développées. Et qu'avec le peu de travail, de commerce et en l'absence d'industrie les pirates du Maroc, d'Alger, de Tunis et de Tripoli ont décuplé leur nombre et leur activité, par nécessité d'abord et par goût ensuite pour des gains de plus en plus alléchants dans la marine marchande européenne de plus en plus opulente.

Et comme les gouvernements de leur pays n'avaient pas de flotte marchande à défendre, ils n'avaient pas par conséquent intérêt à supporter les frais d'interdire l'activité de leurs pirates au bénéfice des européens, sans en recevoir des indemnités de compensation. Ceux-ci s'y sont soumis quand ils ont trouvé qu'il leur était beaucoup moins coûteux de s'en occuper eux-mêmes. Et c'est comme ça qu'il faut comprendre les traités de paix conclus avec le Maroc.

Chénier ajoute qu'*étant en paix avec les principales nations commerçantes, et désirant la faire avec toutes les puissances chrétiennes, dans l'espoir d'étendre le commerce de ses états, et de tirer meilleur parti de la rivalité des nations, Sidi Mohamed fit manifester par des lettres en 1777, qu'il accordait à tous les pavillons la liberté de trafiquer et de communiquer dans ses ports, voulant avoir la paix avec tout le monde.* Il retrace ensuite l'histoire de ces relations avec chaque puissance jusqu'à son époque. Et il commence par l'Angleterre.

En 1662 l'**Angleterre** a reçu du Portugal Tanger, comme dot de Catherine de Bragance à son mari Charles II d'Angleterre. Harcelée de temps en temps par les Marocains, c'était plutôt un cadeau empoisonné. ainsi l'Angleterre fut la première puissance à conclure avec le Maroc, un traité de paix. Conclu en 1681

pour quatre ans avec Moulay Ismaël, la trêve n'arriva pas à son terme. Le prince prétendit que la paix concerne la garnison de Tanger, et non pas l'immunité du pavillon Britannique. Après de nouveaux présents, et le traité fut enfin renouvelé. Chénier précise alors que l'Angleterre ne fait au Maroc qu'un commerce limité, parce qu'elle n'a pas assez de débouchés pour les retours. C'est donc l'immunité de son pavillon contre les pirates marocains qui compte dans ce traité.

Les Anglais avaient en plus besoin d'approvisionner et rafraichir plus facilement la place de Gibraltar. Sidi-Mahomet, plus clairvoyant que ses prédécesseurs, dit Chénier, a tiré tout le parti possible de cette position délicate.

La république de **Hollande** faisait plutôt avec la côte du Maroc un commerce assez assuré. Les négociants hollandais, dit Chénier, ont presque toujours profité de la facilité que leur donnaient les ports français pour faire passer aux retours à Marseille des produits de base marocains qui s'y consomment plus facilement que dans le nord. Sans cette complaisance française son commerce avec le Maroc aurait été désavantageux. Elle fut la première Puissance qui renouvela la paix avec le sultan Sidi Mahomet déjà conclue avec lui-même sous le règne de son père quand il était lui Gouverneur de *Safi*[7].

Mais informé que cette République traitait la Régence d'Alger[8] avec plus de générosité, l'Empereur s'en plaignit à ses Etats Généraux[9]. Malgré les ménagements qu'ils marquèrent à ce Souverain, il leur déclara la guerre. La république fit passer des armements considérables dans le détroit pour la protection de son commerce et de sa navigation. Les corsaires du Maroc[10] en prirent trois navires à deux pas de Cadix[11]. La Hollande, en renouvelant la paix en 1778, y mit de la générosité, et elle pourra la prolonger par les mêmes moyens.

La Cour du **Danemark** trompée par un Juif, qui fut l'organe et l'interprète de ses négociations avec le Maroc, elle avait cru pouvoir construire un Fort à

[7] Une ville portuaire située sur la côte atlantique marocaine.

[8] Un ancien État d'Afrique du Nord, intégré à l'Empire ottoman tout en étant autonome, dont l'existence, de 1516 à 1830, a précédé la colonisation de l'Algérie par la France.

[9] Etats généraux des provinces unies des Pays-Bas, qui constituaient le corps souverain suprême de leurs institutions républicaines créées par l'Union d'Utrecht de 1579 jusqu'à la révolution batave de 1795. Source : Wikipédia.

[10] C'était surtout par ses corsaires, notamment ceux de Salé, que le Maroc faisait ses guerres maritimes. Et c'était de bonne guerre partout au monde.

[11] Ville portuaire entourée par la mer en Andalousie, au sud-ouest de l'Espagne.

Sainte-Croix[12] pour y protéger un comptoir de commerce. Le Juif dissimula ces intentions danoises, et on n'eut connaissance du Fort à construire, qu'au débarquement des matériaux. Offensé de se voir assimilé aux Princes du Sénégal, l'Empereur du fit arrêter l'Ambassadeur danois avec sa suite[13], et les garda comme esclaves. La Cour danoise reprit alors les négociations en 1757, convint d'une rançon, fit de nouveaux présents et une nouvelle paix.

Puis occupé de projets de commerce, le roi danois établit une compagnie d'Afrique, qui, contre le versement d'une redevance annuelle de cinquante mille piastres fortes, obtint de l'empereur du Maroc le commerce exclusif de la côte pour dix ans, par les ports de Salé et de Safi. la compagnie finit par péricliter à cause de l'établissement des ports de Mogador[14] et de Larache, où par une diminution sur les droits, l'empereur avait attiré les productions de son empire, qui formaient les retours du commerce d'Europe.

La **Suède** fit sa paix avec le Maroc en 1763. Elle lui fit en échange des présents distingués en canons, matières et bois de construction, et se soumit en outre à lui faire un présent annuel de vingt mille piastres fortes. En 1771 Gustave III de Suède se refusa à toute redevance, se réservant la liberté de lui faire des présents à sa volonté, sans en déterminer ni le temps ni la valeur. Il fut enfin convenu, qu'il lui enverrait tous les deux ans un ambassadeur et un présent. Les Suédois ne font aucun commerce avec la côte de Maroc. Seule la sûreté de sa navigation contre la piraterie marocaine est le fruit qu'elle retire de cette paix

La république de **Venise** conclut sa paix avec le Maroc en 1765. Elle lui fit en argent un présent considérable et se soumit à lui verser une redevance annuelle d'environ cent mille livres. Ayant marqué à la régence d'Alger plus de magnificence, l'empereur du Maroc s'en est senti offensé et envoya à Venise un génois qui était à son service, pour s'en plaindre. Cet émissaire, froidement accueilli par le sénat vénitien, et n'ayant point rapporté une réponse satisfaisante, Sidi-Mahomet manifesta en 1780 et fit sortir son consul de ses états. Mais, en 1781, ayant répondu aux désirs de l'empereur, son consul revint, et fut très-bien accueilli.

[12] Il s'agit d'Agadir, ville marocaine sur la côte atlantique. En 1505, les Portugais, déjà installés sur les côtes marocaines, y fondaient un comptoir et une forteresse au pied de la colline devant la mer, et l'ont appelé Santa Cruz do Cabo de Aguer (Sainte Croix du Cap Ghir).

[13] L'immunité diplomatique ne fut inscrite dans le droit international que le 18 avril 1961 par la première convention de Vienne, puis complétée par la convention de Vienne du 24 avril 1963.

[14] Essaouira ville portuaire située sur la côte atlantique du Maroc.

Comme le Danemark et la Suède, Venise n'a aucun commerce avec la côte du Maroc. La sûreté de leur navigation est le seul fruit que ces cours retirent de cette paix.

L'Espagne fit sa paix avec l'empereur de Maroc en 1767, en même-temps que la France. Et sans rompre la paix qui se bornait à la liberté de sa navigation, il alla avec une armée, à la fin de 1774, mettre le siège devant *Mellilia* pour la récupérer. Ce fut u échec. Madrid se contenta pourtant de rester dans un état de trêve.

Puis la rupture entre la France et l'Angleterre ayant changé la situation politique de l'Europe, Madrid crut le moment favorable pour s'assurer des dispositions du Maroc et renouvela la paix en 1780. le commerce entre les deux pays était limité et irrégulier.

En février 1769, le **Portugal** perdit la ville de Mazagan. Après quoi Lisbonne désirant se ménager les mêmes ressources qu'elle s'en procurait et se garantir des corsaires marocains pour donner à son pavillon plus de liberté se détermina en 1773 à faire son traité avec l'empereur du Maroc.

L'empereur du Maroc a envoyé, à la fin de 1782, un ambassadeur en **Toscane**, qui de-là s'est rendu à Vienne, pour conclure la paix avec ces deux cours. Il n'y a entre ces nations aucun commerce suivi. Et ce traité n'a aussi d'autre utilité, que d'assurer la navigation des navires impériaux et toscans.

Les **États-Unis de l'Amérique**, après avoir raffermi leur indépendance par des lois sages, et conclu des traités de commerce avec les puissances d'Europe, ont voulu procurer à leur industrie et à leur navigation de nouveaux moyens d'accroissement. En conséquence ils profitèrent, dans le courant de 1786, des dispositions pacifiques que l'empereur du Maroc avait montrées à toutes les nations commerçantes, et firent un traité de paix avec ce souverain.

La **France** après une certaine résistance a fini par faire la paix avec Alger, Tunis et Tripoli. Elle fut un instant en négociation avec Muley-Ismaël. Après la mort de ce souverain, l'empire fut en proie aux révolutions, et changeait à tout instant de maître. Il était plus difficile de traiter de la paix dans cet état d'anarchie.

Mais tout changea lorsque Sidi-Mahomet fut maître de l'empire. La France profita alors des dispositions personnelles de ce souverain, pour entamer des négociations. Pour fléchir exigences elle se détermina en 1765 à employer la force mais sans succès. On convint enfin, d'une trêve, qui fut prolongée pour mieux s'expliquer. Et la paix fut conclue au printemps de 1767. indigné peut-être pour

son pays, Chénier ajoute que ce sont les besoins et les circonstances qui partout dictent les lois, et prescrivent tôt ou tard la nécessité de les observer.

Il dit en plus que la France est la seule puissance peut-être, qui, par une parité d'intérêts, puisse entretenir avec le Maroc des relations de commerce réciproquement utiles. Il dit aussi que quoique la balance avec le pays paraisse au désavantage de la France, elle ne l'est pas tout à fait, parce que les français n'en importent que des matières premières propres à alimenter et ranimer l'industrie de la nation, et ils y exportent en échange des produits manufacturés et des produits de luxe.

Il dit enfin, ne pouvant se suffire à lui-même, le Maroc n'ouvre ses côtes au commerce extérieur que par nécessité, pour d'une part écouler à l'étranger le surplus de ses productions dont il ne saurait que faire, et en recevoir d'autre part des effets dont il ne peut se passer. Il s'agit là de sa part, peut-être d'un clin d'œil à l'intention des puissances européennes, pour leur dire que si ensemble elles menacent l'empereur de boycotter ses côtes il serait prêt à garantir l'immunité des pavillons de leur flotte marchande sans rien lui verser en échange. C'est pourquoi il a manifesté dès le début de ce chapitre son regret qu'elles soient si désunies pour ce faire.

8. Catastrophes

En 1778, pendant le règne de Sidi Mahomet, Chénier a été témoin des vagues de sauterelles, qui ont fait d'immenses ravages dans au Maroc. Il dit qu'elles reparurent de nouveau l'année d'après, que la campagne en fut entièrement couverte, et que ce sont les jeunes qui firent le plus de mal. Il a noté que pour en protéger les jardins et les maisons dans le voisinage des villes, on creusait des fossés, avec des palissades de roseaux inclinés pour faire glisser ces insectes sur leurs côtés luisants dans ces trous où ils se dévorent entre eux.

Dans la campagne tout fut dévoré. Même l'écorce des figuiers, des grenadiers et des orangers, âpre, dure et corrosive, ne put échapper à la voracité de ces insectes. L'année 1780 fut plus malheureuse encore. Un hiver sec engendra de nouvelles vagues de sauterelles qui ravagèrent ce qui avait échappé à la calamité hydrique de la saison. Le cultivateur se trouva réduit à n'avoir ni nourriture, ni semences, ni bestiaux et éprouva toutes les horreurs de la famine. On voyait les gens errer dans la campagne pour dévorer des racines, et tout autre moyen de survie. Il en mourut un monde infini.

il dit avoir vu des campagnards dans les chemins, et dans les rues, morts de faim, qu'on mettait en travers sur des ânes pour aller les enterrer. il ajoute que des

pères vendaient leurs enfants, qu’un mari, d'accord avec sa femme , alla la marier dans une autre province, comme si c'était sa sœur, et revint la réclamer ensuite, lorsqu'il se trouva plus à son aise. là, nous avons deux exemples de faits invraisemblables voire impossibles, qu’un témoin étranger peut rapporter par simple ouï-dire sans en être témoin oculaire et sans en vérifier la véracité. Il dit cependant qu’il a vu lui-même des femmes et des enfants courir après des chameaux, chercher dans leurs excréments quelque grain d'orge qui ne fût point digéré, et le dévorer avec avidité.

Il dit surtout qu’heureusement les récoltes en Espagne et au Portugal étaient la même année très abondante. Et il en a vu vendre les surplus de vile qualité au prix fort dans le marché de Salé et ailleurs. ainsi pendant trois ou quatre années de misère, le peuple mangeait du pain que le mélange et la mauvaise qualité des grains rendait lourd et difficile à digérer. Le bon pain valait très cher, et les autres subsistances à proportion.

Chénier dit avoir constaté avec étonnement et respect la résignation de ces peuples dans le malheur. Selon leur foi, tout est préparé par les décrets du Tout-Puissant, et que rien n'arrive que par sa volonté. Par comparaison, il dit que les Européens, moins confiants, et accoutumés à se reposer sur les soins d'une administration chargée de tout prévoir, ne supportent qu'avec humeur et impatience le renchérissement des denrées. Et ils s'en prennent alors aux Magistrats quoiqu'il dépende toujours et en principe, soit de l'intempérie des saisons soit de quelque autre cause exogène.

Comme conséquences de ces calamités au Maroc, Chénier a noté que les gens se trouvaient dans l'impossibilité de payer les impôts, que le commerce se ralentit, et que les revenus de l'Erat diminuèrent en proportion. S’en est suivi le manque de sûreté sur les chemins. On ne pouvait voyager qu'avec des escortes. Les provinces se faisaient une espèce de guerre pour s’enlever, réciproquement, ce qui avait échappé aux ravages des sauterelles et à la sècheresse des saisons. Cela a duré pendant deux ou trois ans. Du reste ces faits malheureux s'apaisaient d'eux-mêmes, quand l'abondance ramène la tranquillité, et met un frein à l'inquiétude et à la cupidité.

9. *Révolte de l’armée des Noirs de Meknès*

Chénier a été témoin de l’impact fâcheux qu’avait ces désastres sur l’armée. Le trésor impérial épuisé par le siège de *Mellilia*, puis non renfloué suite aux diverses calamités, Sidi Mahommed s‘est vu donc obligé d'augmenter le taux des impositions, et d’en rajouter de nouvelles. Les Noirs de son armée à Meknès, dont la solde arriérée était versée avec lenteur, s’offusquèrent alors de ce surplus d’impôts. Et en Octobre 1778, ils chassèrent les percepteurs de Meknès et

s'emparèrent de la Ville. Ils vont même jusqu'à offrir le trône au fils ainé de l'empereur, gouverneur alors de Fès. Ce Prince, par fidélité à son père, repoussa l'offre et se retira à Rabat pour ne pas exacerber l'audace de ces insurgés par un franc refus.

Ils retournent alors vers l'autre fils de l'empereur Moulay *Yazid*. Ce Prince, bien aimé de ces soldats, ne manifesta pas le même refus et fut annoncé empereur à l'heure de la prière. Cette révolution causa une émeute dans Meknès. Vite pris de remord, le prince se retira et s'excusa auprès de son père d'avoir facilement cédé à la sédition de ces mutins, qui refroidis par son revirement cessent leur révolte.

Et Chénier, qui était témoin de ce soulèvent, semble regretter son échec, sans dire pourquoi, quand il dit qu'il eût été bien consommé, *si ce Prince, qui n'avait ni argent ni crédit, eût pris le parti de se rendre à Rabat avec les troupes, il aurait pu facilement se rendre maître du trésor, qui, par une disposition inconséquente, était dispersé, depuis quelques années, dans les Villes de Rabat, l'Arrache et Tanger. La possession de ces places, dont on pouvait s'emparer dans six jours, aurait rendu Moulay Yazid maître de l'Empire.* Ainsi tout souverain au Maroc courait à tout instant le risque de perdre son trône. Ce qui l'empêchait de régner en toute sécurité et rivaliser avec les autres puissances au monde pour s'occuper à son aise du développement de son pays et de son peuple.

L'Empereur, ajoute Chénier, informé de cette insurrection, quitta Marrakech avec des troupes, s'assura, en passant, de la fidélité de celles qui étaient à Rabat, et se mit en route pour Meknès, où il fut reçu par les mêmes mutins en Souverain. Et les deux partis, motivés sans doute par la même crainte, se sont abstenus d'évoquer ce qui s'était passé. Il s'était rendu ensuite à Fès qui avait soutenu par son importance le mécontentement des insurgés. A ses reproches, les notables de la ville ont répondu, avec autant de fermeté que de respect, dit Chénier, qu'ils n'avaient pas entendu lui désobéir, et qu'ils ne le feraient jamais. Mais que le murmure et le mécontentement général pouvaient être excusé auprès de son altesse aussi juste et aussi pieux, par les seuls les impositions sur les produits de subsistance, et l'augmentation des taxes sur le commerce que les Musulmans regardaient contraires aux usages et à la religion.

Embarrassé par ces représentations compréhensibles, Sidi Mohamed dissimula discrètement sa colère et pardonna. Il fit pourtant arrêter son fils Moulay Yazid et envoyer à la Mecque dans le but d'apaiser son exaltation et le rendre plus prudent. Chénier croit que ce Prince muri par l'âge et par l'expérience, a retiré de ce voyage le fruit que l'on recueille ordinairement de l'étude des hommes et de la connaissance des nations.

Cependant Sidi Mahomet ne put oublier la mutinerie de ses troupes à Meknès. pour de se débarrasser de cette menace pour son trône, il décida, en 1780, d'en licencier une bonne partie. Il en fit partir de Meknès des détachements, sous prétexte d'aller résider dans les provinces. une fois bien dispersés dans le points, il donna à ses troupes plus fortes, l'ordre de les désarmer. Et il leur assigna des terres à cultiver dans différentes contrées, assez éloignées les unes des autres pour n'avoir rien à craindre de leur intelligence. Il n'en a conservé qu'une partie dont il était sûr de la loyauté des Chefs, de sorte que les cent mille soldats noirs armés, qu'a laissés Moulay Ismaël après lui, se sont vus réduis à environ quinze mille.

10.Perte d'un prince bien aimé

En 1782 Chénier était déjà de retour définitivement chez lui en France. L'année suivante il a appris, sans doute avec regret, la mort du prince Moulay Ali. Il s'agit du même fils aîné de l'empereur qui, par fidélité à son père, avait décliné l'offre du trône de l'empire par les soldats noirs insurgés à Meknès. Chénier en parle ici comme témoin familier, pour l'avoir connu de très près, quand il dit : « *La confiance dont il m'a honoré m'ayant mis souvent à portée d'éprouver ses bontés et de juger de ses bonnes dispositions* ». Et il lui a fait un vibrant hommage en disant que ce Prince avait toutes les qualités propres à rendre les peuples heureux. Et il regrette qu'il soit mort à l'âge de quarante-quatre ans, des rechutes d'une fièvre qu'il croit négligée ou mal soignée,

Comme preuve de la magnanimité de Moulay Ali, Chénier rapporte cette histoire touchante envers ses sujets juifs de Fès quand il y était gouverneur. Le Souverain, ayant aligné sur lui une augmentation de pension pour ses frères, lui ordonna de reprendre cette somme sur la communauté juive. Et le prince de répondre : « *Seigneur, les Juifs sont si pauvres, qu'ils ne sont même pas en état de supporter les impôts ordinaires, et je suis dans l'impossibilité d'en exiger de nouveaux. Votre Majesté peut disposer des revenus de mon Gouvernement, si elle le veut, au bénéfice de mes frères. Mais je la supplie de ne pas exiger de moi de vexer ses sujets, et de me mettre dans le cas d'augmenter, par-là, leur misère* ».

Chénier dit qu'ensuite la Ville de Fès consentit au sacrifice que le Souverain en exigea, pour maintenir ce Prince dans son Gouvernement et dans les bonnes grâces de son père. C'est que le désintéressement de Moulay Ali, était d'une grande recommandation auprès des peuples, dit-il. Et il dit enfin qu'on voit par ces traits, combien sont légitimes les regrets que ces peuples doivent à la perte d'un tel Prince.

11.Le sultan Sidi Mohamed

Après l'avoir qualifié maintes fois de despote, nous ne nous attendions pas à ce que Chénier couvre Sidi Mohamed d'éloges. En tant que négociant, diplomate et observateur français, il lui fait des reproches mais ne tarde pas à lui trouver des excuses.

il commence par disserter sur sa date de naissance pour dire qu'il n'était pas d'usage au Maroc de noter la date de naissance des enfants, pas même celle des Princes. Un exemple d'information qu'un chroniqueur ou historiographe marocain de l'époque n'aurait pas remarquée pour la mentionner, tant le fait était pour lui assez ordinaire. D'où le grand mérite de ces témoignages des étrangers.

Et Chénier d'ajouter que la date de naissance au Maroc était fixée par des époques que les parents se transmettaient de mémoire, si bien quel'on trouve un tel marocain qui dit, avec confiance, qu'il naquit l'année de la sécheresse ou celle de la grande pluie ou de tel autre événement notoire. Ces dates étaient négligées en général par défaut d'instruction, et chez les lettrés par manque d'intérêt et de besoin dans la vie au quotidien.

L'état civil moderne au Maroc remonte au temps du protectorat français dévolu d'abord aux seuls résidents français et étrangers depuis 1915, puis aux Marocains en 1950. Après l'indépendance il fut étendu à tout le pays. Cependant l'on trouve chez les chroniqueurs et les historiographes marocains des époques précoloniales un grand intérêt pour la nécrologie des grands personnages.

Sachant que Sidi Mohammed était à la Mecque en 1727 quand Muley Ismaël mourut et qu'il n'était pas encore marié, Chénier estime qu'il avait alors seize à dix-huit ans et qu'il était né en 1710. Il dit que les plus anciens du pays ont trouvé son estimation assez juste.

Quant à ses qualités il dit qu'il *était plein de pénétration et de justesse d'esprit, et qu'il eût été susceptible de toutes les qualités propres à gouverner les hommes, si la culture avait pu perfectionner les dispositions qu'il avait reçues de la nature. Âgé d'environ soixante-seize ans*[15]*, haut de cinq pieds huit pouces, il est assez bien proportionné. Il louche un peu d'un œil, ce qui donne à son regard quelque fermeté. Son tempérament naturellement fort et la façon de vivre sobre et modérée l'ont rendu très-propre à supporter la fatigue et la vie laborieuse qu'exige le gouvernement de son Empire.*

Sur sa conduite avec les étrangers, Chénier dit qu'il était d'accès assez facile, qu'il les reçoit avec politesse, et s'entretient volontiers avec eux. Il lui

[15] L'auteur a omis de noter à quelle années l'empereur avait cet âge.

reproche pourtant les prévenances et les démonstrations toujours dirigées par quelque motif personnel. il trouve son amitié inconstante et versatile selon l'intérêt qui la détermine. Là Chénier, pourtant diplomate supposé averti, semble faire preuve d’une naïveté sidérante. Il voulait que le souverain Sidi Mohamed, fasse preuve de familiarité avec les gens et les étrangers, comme s’il était l’un des communs mortels.

Mais il fait l’éloge de sa gestion financière quand il dit que malgré l’attachement qu’il semble manifester pour les richesses, Sidi Mohamed a rarement usé de la violence pour les accumuler. Et il ne saurait laisser après lui, un trésor aussi prospère que son goût pour l'économie semblait l’indiquer. Son règne a nécessité tant de dépenses qu’il ne pouvait plus disposer des mêmes ressources. Il a fait construire des villes, des forteresses, des mosquées et des marchés publics. Il a aussi fait embellir ses palais. et il a racheté à Malte et en Italie la liberté d’un nombre de captifs musulmans, dont le plus grand nombre n'étaient pas ses sujets. Il a enfin versé au sultan turc de grandes sommes destinées à l’entretien du temple de la Mecque et à la défense de l’Empire ottoman qu’il estimait menacé par les voisins.

Chénier poursuit l’éloge de ce souverain pour dire que lui qui semble avide d’amasser les richesses, ne laissera à la postérité, que ces monuments qui témoignent de sa dévotion, de sa prévoyance et de sa charité. Il a toujours traité avec humanité, les chrétiens que le mauvais destin a mis en son pouvoir. Il a manifesté des marques de confiance pour un bon nombre d’entre eux. Après la reprise de Mazagan il envoya sans rançon au grand maître de Malte trente-huit esclaves, sujets du grand-duc de Toscane, en échange du même nombre de Marocains. Et par sa perspicacité il a toujours cherché à bien comprendre le caractère des esclaves étrangers restés à son service, pour mieux les traiter en conséquence. C’est ainsi, ajoute Chénier, qu’il ne les accablait pas de corvées.

L’auteur finit par évoquer le problème de la succession au trône du Maroc qui semble, comme un peu partout au monde arabo-musulman, la source politique de tous les dysfonctionnements y empêchant tout progrès socio-économique scientifique et culturel. Il s’agit d’un problème soulevé, comme nous le verrons plus loin, par d’autres témoins étrangers, et qui semble hélas n’avoir jamais retenu l’attention des élites des époques précoloniales au Maroc, et pas assez ailleurs dans le monde arabo-musulman. Qu’en dit alors Chénier ?

12. Problème de la succession au trône

Après les violentes luttes entre frères pour le pouvoir après la mort de leur père Moulay Ismaël, le trône a fini par échoir à Moulay Abdellah. En a hérité

ensuite son fils Sidi Mohamed. Chénier qui a écrit son ouvrage pendant son règne disait alors qu'il *serait téméraire de présager ce qui doit arriver après la mort de ce Prince*.

En l'absence de lois immuables réglant par priorité la succession au trône, une foule de princes avides de pouvoir y avait un égal droit légitime après le décès de chaque souverain. C'est ce qu'a remarqué et noté Chénier, comme bien d'autres témoins étrangers, quand il disait que :

> *La succession u trône n'est établie, au Maroc, ni par la loi, ni par l'usage. Elle dépend entièrement des circonstances. Il est bien reçu parmi les Maures que l'aîné des enfants doit hériter de la couronne, parce que son expérience le rend plus propre au gouvernement. Mais comme il n'y a pas de loi fixe sur ce point, et qu'il n'y a ni Divan*[16] *ni Conseil pour délibérer sur les affaires de l'état. Le choix du Souverain y dépend entièrement du hasard, du caractère des aspirants, de l'opinion des peuples, de l'influence des soldats, de l'appui des provinces, et essentiellement de la possession du trésor. Parce qu'avec de l'argent on a des soldats, et on se fait craindre*.

Par ces mots, Chénier, a presque tout dit. Ce qu'il a omis de rappeler c'est qu'une fois sur le trône, le souverain n'est jamais à l'abri d'un coup de force pour le perdre à tout moment. Comme nous venons de le voir, il s'en est fallu de si peu pour que cela arrive à Sidi Mohamed avec la révolte de l'armée des Noirs de Meknès. Et pourtant, comme nous le verrons avec le témoin prochain, il en aura à découdre pour la même raison avec le même prince son fils Moulay Yazid.

Comme l'a si bien dit Chénier, l'accession au trône et sa conservation dépendaient au Maroc *essentiellement de la possession du trésor.* C'est ce qui fait que pour tout souverain toute richesse accumulée, légitime ou pas, constituait une menace pour son trône et était considérée donc comme un *crime*. Il lui fallait ainsi en déposséder le détenteur, non par excès de cupidité, mais plutôt et surtout pour renforcer son propre trésor et son pouvoir avec.

Et ce risque endémique de perdre sa fortune, si légitime soit elle, favorisait, surtout chez la population aisée, un climat de méfiance et l'encourageait donc, à thésauriser son épargne et à la dissimuler. Usage qui se faisait, bien sûr, au détriment de presque tout investissement dans l'activité économique, dans l'innovation technique et scientifique et dans la vie artistique. Il empêchait par conséquent toutes sortes de développement et explique, en fin de compte, le grand

---

[16] Comme en Turquie.

retard qu'avait pris le Maroc et le monde arabo-musulman en général, par rapport à l'Occident.

Nous passons à présent au second témoin qui diffère en tout point de Louis de Chénier. Il s'agit du médecin militaire anglais *William Lemprière*

Le médecin militaire anglais *William Lemprière*

William Lemprière, était un médecin militaire anglais (1751-1834). Il a rejoint le service en 1789. Il fut attaché à la garnison de Gibraltar. En septembre de la même année, le général qui y commandait reçut une lettre du sultan du Maroc, Sidi Muhammad ibn Abdellah, demandant qu'un médecin anglais soit envoyé pour soigner son fils, le prince *Abdeslam*, d'une maladie des yeux. Et ce en échange d'une généreuse récompense financière et de la libération de dix marins britanniques captifs au Maroc.

Par curiosité et par imprudence de jeunesse, dit *William Lemprière,* il s'est porté volontaire pour la mission. Il avait alors trente-huit ans. Il débarqua dans le port de Tanger le 14 septembre 1789. Soit peu de temps après le début de la révolution française. Il se rendit à Mogador ou *Essaouira* à dos de mulet, gardé par deux cavaliers. De là, il a déménagé à Taroudant, où se trouvait le prince malade, qui, après cinq semaines de traitement, sa vue s'est sensiblement améliorée.

Le docteur anglais le soignait avec des doses de tranquillisant. Pour rassurer le prince sur sa santé, il en buvait d'abord. Ce qui a toutefois surpris les guérisseurs marocains, selon qui, le traitement des yeux malades ne se fait que par instillation de collyres ou en les enduisant de pommades.

Le sultan devint nerveux en apprenant que ce médecin étranger empoisonnait son fils. Aussi s'empressa-t-il d'envoyer l'émir en pèlerinage à la Mecque et convoqua le docteur à Marrakech. Là, ses médicaments ont été remis à des thérapeutes marocains pour analyse. et ses demandes de rentrer à Gibraltar ont été refusées.

Ensuite, l'épouse préférée du sultan a été empoisonnée par ses rivales selon les dires de ce même médecin anglais qui a été appelé pour la soigner. A part les eunuques il était, selon ses dires toujours, le seul homme à entrer dans le harem du sultan. Lorsqu'il a examiné l'épouse malade, il a prétendu que les médicaments nécessaires ne pouvaient être obtenus qu'en Europe. C'est ainsi qu'il a finalement obtenu la permission de quitter le Maroc. Il y est pourtant revenu à nouveau pendant une courte période où il apprend la nouvelle de la mort de Sidi Muhammad et l'ascension de son fils Yazid au trône après lui.

En 1791, il a publié à Londres une description de ses aventures dans un livre en anglais et traduit en français sous le titre : « *Un voyage dans l'empire du Maroc et le royaume de Fès* ». Le livre a eu un énorme succès. La deuxième édition en fut publiée en 1793, la troisième en 1800, la quatrième en 1808 et la cinquième en 1813.

Lemprière était médecin, et non pas un sociologue. Non seulement il a noté ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu, mais il est souvent allé trop loin en commentaires

et jugements d'humeur rancunière, avec l'insolente arrogance de l'européen venu d'un pays civilisé visiter un pays qu'on appelait chez lui et qu'il se plait lui-même appeler *Barbarie*. Mais avec la rareté des personnes étrangères qui ont visité le Maroc à son époque et ont en pris des notes, nous ne pouvons-nous passez de son témoignage malgré son manifeste parti pris offensant.

Parce qu'il ne comprenait pas la langue marocaine, il cherchait, en plus et souvent, des nouvelles des conditions de vie du peuple, de ses coutumes et ses traditions auprès de traducteurs marocains musulmans ou juifs non instruits et superstitieux, et des négociants ou diplomates européens non moins rancuniers et revanchards que lui-même. Et il croyait tout ce qu'il entendait d'eux comme s'il s'agissait de faits vérifiés. Alors qu'ils lui donnaient bien des fois, de bonne foi ou à dessein, des informations déformées. Malgré tout cela, cette matière n'est pas dénuée d'intérêt quand on ferme les yeux sur les réflexions arrogantes qui s'en dégagent, et quand on fait l'impasse sur les nouvelles fausses et invraisemblables qui s'y trouvent. Nous verrons avec lui surtout les constats notés sur son parcours de Tanger à Taroudant, ses déboires avec la cour, les maladies et les guérisseurs, la pression fiscale, la fin de la piraterie à Salé, l'état de l'hygiène au Maroc, l'alimentation, les arts, l'état des chemins et des moyens de transport, les ressources agricoles et minières inexploitées, l'enseignement et l'artisanat,

1. *Parcours de Tanger à Taroudant*

Arrivé de de Gibraltar à Tanger le 14 septembre 1789, Lemprière apprend que Muley Abdouslam à soigner était en mission loin de Taroudant par de l'empereur son père. il devait en attendre un signe pour le rejoindre. Le docteur en profite pour visiter la ville de Tanger. Et il en a transcrit dans son ouvrage le témoignage suivant.

Il dit que quand les Anglais l'abandonnèrent ils en détruisirent les fortifications. Elle est bâtie sur une éminence fort près de la mer et entourée d'une vieille muraille qui tombe en ruine. Les maisons modestement bâties, n'ont point de second étage et annoncent la misère. Leurs murs sont communément blanchis de l'extérieur. Le plancher des appartements est simplement de terre battue. Les environs sont couverts de vignobles et quelques vergers ensemencés en blé. Loin de la ville on ne trouve que du sable et des montagnes arides et sans culture.

Au Nord, il dit avoir vu un château à moitié en ruine qu'habite le pacha. Au Sud l'embouchure de la rivière où l'empereur faisait autrefois hiverner ses vaisseaux est gorgée de sable par négligence. Lemprière ajoute que beaucoup de rivières au Maroc qui étaient autrefois navigables ont aujourd'hui leur embouchure si encombrée de sable, que dans peu d'années les bateaux pêcheurs pourront seuls y entrer.

Les juifs et les musulmans vivaient à Tanger mêlés ensemble, ce qui se voyait rarement ailleurs au Maroc dit-il. Au lieu d'y marcher pieds-nus, comme à Marrakech, à Tarudant et dans plusieurs autres villes, à Tanger ils ne sont pas soumis à ce pénible usage, que quand ils passent dans une rue où se trouve une mosquée ou tout sanctuaire, particulièrement vénéré par les musulmans.

Usage invraisemblable voire incroyable, de nos jours, dirons-nous pour tout musulman instruit. Il est pourtant rapporté par d'autres témoins, y compris Chénier, qui l'a bien expliqué, de par sa bonne connaissance de l'histoire du Maroc et de l'islam, quand parlant des gens de Safi il dit en l'occurrence : *ils sont grossiers, fanatiques, et peu sociables. Sous prétexte d'un nombre de tombeaux ou hospices de Saints qui sont à l'entrée de cette Ville, les Juifs ne peuvent y entrer que nu-pieds, et on ne permettait pas aux Chrétiens d'y entrer à cheval.* Usage que Chénier met, donc et à très juste titre, sur le compte du registre du culte fanatique et superstitieux des saints et des sanctuaires, assimilé par la populace, par excès d'ignorance, à la vraie religion.

Lemprière ajoute que tous les consuls étrangers, excepté celui de France qui est établi à Salé, ont leur résidence à Tanger. Avant le règne de Sidi-Mahomet, il leur était permis de s'établir à Tétouan, qui est bien préférable à Tanger, surtout à cause de l'agrément des campagnes qu'on trouve dans ses environs. Sauf qu'un événement malheureux, qu'il juge lui de fort peu d'importance, en fit chasser tous les chrétiens. Un européen qui s'amusait à tirer des oiseaux dans le voisinage de la ville, eut le malheur de blesser par inadvertance une femme marocaine. L'incident rapporté à l'empereur, il interdit Tétouan aux étrangers.

Puis sans aucune explication de sa part, Lemprière dit que les habitants de Tanger ne sont en bons termes avec les consuls. Les traités signés au nom de leurs souverains, ne les protègent pas des insultes auxquelles ils se voient sans cesse exposés. Et il termine son récit sur Tanger en disant qu'il y a observé en temps de paix un petit échange commercial avec Gibraltar et la côte d'Espagne voisine.

Quinze jours après, le consul anglais reçut une lettre du prince malade, l'informant de son retour à Tarudant, et de son désir de voir le médecin. Sur ce, Lemprière prend le chemin d'Assilah, comme première étape de son long voyage. Sa petite caravane était composée de deux soldats Noirs, un interprète juif pris de force pour son service, deux mulets à monter, et deux mules pour les bagages, conduits à pied par un muletier arabe, dit-il.

Les Marocains n'utilisent pas de charrettes pour le transport, dit Lemprière. Parce que, dirions-nous, il n'y avait pas de routes carrossables. Le Maroc n'en a connu qu'après le début du protectorat en 1912. Les Marocains, ajoute Lemprière, transportent leurs affaires à dos de mules ou de chameaux. Les ponts pour traverser les rivières sont peu nombreux, ajoute-t-il. La traversée se fait en barque, mais uniquement près des ports maritimes.

L'inconvénient des arrêts fréquents, dit-il, au bord des rivières sans moyen de les traverser, et des chemins difficiles que le voyageur rencontre presque partout, rendent le déplacement dans ce pays primitif, triste et dangereux. Il estime que personne ne lui plairait d'être curieux pour y entreprendre un voyage quand il sait que du début de l'empire jusqu'à sa fin il ne sera pas toujours sûr de trouver de l'eau potable disponible.

En général, le Marocain voyage à pied. Il cesse de le faire dès qu'il a les moyens de se procurer un cheval ou un mulet. Les mules sont préférées aux chevaux. Les riches se précipitent pour en acheter le plus rapide. C'est l'une des manifestations de leur luxe et de leur superbe. Et Lemprière d'ajouter que l'homme distingué se promène à cheval avec bon nombre de serviteurs autour de lui. Leur nombre est proportionnel à son rang et à sa naissance aristocratique.

Nous aurons beaucoup de pitié pour ces hommes d'un courage extraordinaire qui assurent le service postal de l'Empire. Leur condition est horriblement misérable. En chemin, après avoir dormi quelques heures à même le sol pour se reposer, ils reprennent leur course avec dans leur sac des dépêches gouvernementales et des lettres individuelles à une distance de sept cents kilomètres à raison de cinquante à soixante kilomètres par jour. Ils ne mangent rien en chemin sauf un peu de pain et des figues, boivent de l'eau et dorment sous un arbre. Qui ne serait pas fasciné et surpris, dit Lemprière, de les voir parcourir ces distances difficiles en toutes saisons ? Lemprière quitta Agadir le 26 octobre 1789. Et en deux jours il atteignit Taroudant, qui est à cent kilomètres.

Une fois de plus, dirions-nous, un chroniqueur marocain de l'époque n'aurait nullement parler de ces conditions de déplacement et de transport anachroniques dans son pays, tellement c'était chose ordinaire pour lui et pour ses lecteurs. Tandis que Lemprière s'adressant à son lectorat anglais il lui tenait à cœur de lui signifier l'immense retard pris en développement au Maroc par rapport au vécu en Angleterre et en Europe. Et c'est édifiant pour les Marocains d'aujourd'hui pour qu'ils se rendent compte de l'immense progrès accompli par leur pays depuis ses époques révolues, au lieu de rechercher dans son passé des gloires imaginaires perdue à reproduire.

Sur le chemin d'Assilah, Lemprière trouve, en résumé, le pays primitif et la population misérable. La ville même n'était pas mieux lotie. Ancienne place forte portugaise négligée, elle tombait en ruine. Il y fut bien reçu par le caïd et les notables et logé dans une chambre misérable, dit-il.

La population sachant l'arrivée d'un médecin européen, sa demeure était envahie par une foule de malades dans un état pitoyable. Plusieurs étaient aveugles, d'autres étaient perclus de rhumatismes et quelques-uns avaient des maladies chroniques endurcies. Il dit avoir eu beaucoup de mal à les convaincre

que la médecine ne pouvait guérir des maux incurables. Mais rien ne put les faire revenir de la haute idée qu'ils s'étaient faite de son savoir. Faute de pouvoir les satisfaire et à regret, il a fini par les faire repousser et renvoyer loin de sa demeure.

Arrivé à Salé, il dit que malgré sa grande taille, il n'y a rien qui attire la curiosité du visiteur étranger. La ville est protégée par une forteresse d'une vingtaine de canons pointés vers la mer. En face se trouve la ville de Rabat. Elles ont été deux foyers de brigandage. Salé, en particulier, était autrefois si célèbre ses terribles pirates qui ont longtemps été la terreur du commerce en Europe. Effrayés par leur audace et leur brutalité, ils étaient maîtres de l'océan, et leur course s'étendait jusqu'aux rivages.

Sans autre but que le pillage, ils menaient les opérations les plus vaillantes pour s'emparer d'énormes butins. Leurs captifs étaient vendus comme esclaves de luxe à quelque riche Africain. Pour cela Salé et Rabat étaient indépendantes en échange d’un petit tribut versé l'empereur.

En vertu des divers traités de paix avec les Etats des puissantes marines marchandes, l'empereur Sidi Mohamed soumet les deux villes à la souveraineté de son trône, et y réprima sévèrement tout acte de piraterie et le condamna devant les nations européennes. Depuis le port de Salé était rempli de sable, et les pirates ne pouvaient plus le pratiquer, même s'ils recouvraient leur liberté. Leur piraterie a pris fin dans la paix.

Sur son chemin pour Taroudant Lemprière arriva à Mogador, comme l'appellent les européens, dit-il, ou Essaouira pour les marocains. La construction de la ville a commencé sous le règne de l'empereur Sidi Mohamed. Il ordonna à tous les marchands européens de toutes les régions de s'y rendre pour y exercer leurs activités. Pour les inciter à le faire, il leur avait proposé des réductions de taxes. Séduits par cet avantage, ils quittèrent leurs premiers établissements et en construisirent d'autres à Mogador. Mais les avantages attendus étaient illusoires. L'empereur n'a tenu aucune de ses promesses. Au contraire, les droits de douanes ont plutôt augmenté que diminué. Une telle politique que qualifie Lemprière de mauvaise, a affecté le commerce dans ce port.

Mais la politique de son successeur qui était meilleure et surtout les cadeaux qu'il a reçus des négociants européens ont apporté quelques améliorations. Il faut rappeler ici que Lemprière a écrit son ouvrage après son second retour en Angleterre pendant le règne de Moulay Yazid. Cependant, ajoute-t-il, les taxes restaient si élevées et si variées qu'il lui était difficile de dire avec précision combien de droits étaient fixés dans ce port sur chaque marchandise. Le centre commercial de la ville était composé de douze maisons de commerce de différents pays. Les commerçants ne subissaient aucun désagrément, sachant qu'ils payaient cher pour profiter de cette sécurité. Et il était dans leur intérêt de rester à l'écart des Marocains, dit-il.

Ils exportent des mules en Amérique, et ils envoient en Europe toutes sortes de cuir, de la gomme arabique, des plumes d'autruche, du cuivre, de la cire de ruche, de la laine, des défenses d'éléphant, des dattes, des figues, des raisins, des olives, des huiles, de belles nattes et merveilleux tapis, etc... Ils échangent ces marchandises en important du bois de construction, de la poudre à canon, des canons, des toupies, des toiles, du plomb, des lingots de fer et toutes sortes d'ornements tels que miroirs, montres, petits couteaux, etc.… avec du thé, du sucre, épices et autres choses que cet empire ne produisait pas.

Les Marocains ne se limitent pas à commercer avec les Européens. Au contraire, ils ont des relations commerciales par caravane avec la Guinée, l'Algérie, Tripoli, le Grand Caire et la Mecque, rapporte Lemprière. Mogador est pourtant une grande ville avec des constructions régulières, situé au bord de l'océan Atlantique, à cinq cent soixante kilomètres de Tanger. Le médecin trouvait ses faubourgs renfrognés et couverts de sable. On n'entre dans cette ville qu'en passant sous de grandes voûtes de pierre, sous lesquelles se trouvent des portes. Le marché est entouré d'arcades. Il est régulier et bien construit. Les douanes et les entrepôts sont de beaux bâtiments sur le quai. Outre ces bâtiments, l'empereur y possède un palais qu'il occupe rarement. Il a une architecture moderne mais qui semble pour Lemprière trop petit pour un monarque.

Les rues de Mogador sont rangées en ligne droite, mais Lemprière les trouve très étroites. Ses maisons sont très différentes de celles des autres villes du Maroc et très hautes. La baie de son port n'est pas sûre pour les navires qui y sont beaucoup agités par des vents du nord-ouest, car ils ne sont protégés que par une petite île que l'on peut apercevoir à un demi kilomètre du rivage. Cette crique est défendue par une forteresse pleine de canons. Mogador est fortifiée du côté de la mer, et dispose de quelques canons du côté terre pour la protéger des brigands de l'intérieur qui connaissent les richesses que recèle la ville, et qui sont tentés de la piller.

Après avoir passé six jours à Mogador, le messager qui avait parlé de Lemprière au prince revint lui donner ses ordres. Il le pressa d'aller le voir à Taroudant. Et le pacha de Mogador ajouta au nombre de ses compagnons trois soldats noirs bien armés, lui donna une meilleure tente, et lui trouva un autre traducteur juif qui parlait facilement anglais. Le premier qui avait été forcé de l'accompagner à Tanger, fut soulagé et revint d'où il était venu, plein de joie.

Il dit avoir passé trois jours pour parcourir l’équivalent de cent vingt kilomètres entre Mogador et Agadir, qu’on appelait alors Santa-Cruz et qui était occupée par les Portugais. Elle est restée le plus grand entrepôt de marchandises européennes jusqu'à l'époque de Sidi Mohamed. Maintenant elle est vide, à l'exception de quelques maisons délabrées. Son port a semblé à Lemprière plus sûr que celui de Mogador. Comme il était plus proche des régions méridionales de

l'empire, il s'étonnait de ne pas être préféré aux autres dans les transactions commerciales.

Compte tenu de la difficulté de se déplacer dans ce pays, il dit avoir mis beaucoup de temps à parcourir cette distance entre Mogador et Agadir, mais sans imaginer à quel point la route était fatigante. Parfois, lui et son équipage, devaient descendre des mules et pouvaient pourtant à peine marcher. Lemprière poursuit en disant que la route d'Agadir à Taroudant était très belle, mais ennuyeuse dans la mesure où il y avait peu de plat pays et de bois à traverser. Puis il commence son histoire pleine d'aventures et de déboires, qu'il a vécu dans la cour du prince puis dans celle du souverain son père. Qu'en est-il au juste ?

2. *A la cour du prince Moulay Abdeslam*

A son arrivée à Taroudant, Lemprière a été conduit au Palais Princier, hors de la ville. Il a trouvé l'édifice royal, dont le prince fut l'architecte, très petit. Mais il a une belle apparence de l'extérieur. Y manque le goût et les commodités de l'intérieur, comme le reste des maisons marocaines. Ses défauts deviennent vite apparents à ceux qui se soucient de l'examiner. Le palais est fait de briques entourés d'un haut mur. Au milieu se trouvent deux jardins en très bon état qui ont été dessinés par un européen. Il y a une fontaine au milieu. Et en prend soin un espagnol qu'il qualifie d'apostat, parce que devenu musulman.

L'on remarque ici comme ailleurs que Lemprière tient toujours à faire savoir à ses lecteurs en Angleterre que tout ce qui semble moderne au Maroc est l'œuvre d'un quelconque européen. Et il n'avait pas tout à fait tort pour tous les édifices dont la conception, l'architecture et la construction exigeaient des calculs sophistiqués et un savoir-faire confirmé. Ce que les chroniqueurs marocains ont confirmé pour presque tous les monuments construits à Meknès sous le règne de Moulay Ismaël, notamment Bab Mansour dont le nom comporte en plus le sobriquet *El-Aleuj*, pour désigner comme chrétien converti à l'islam, l'européen qui a dirigé les travaux,[17].

En entrant dans la cour du palais, Lemprière a trouvé de nombreux hommes assis dans des niches creusées sur les côtés dans les murs, attendant leur tour de voir le prince. Gêné de s'asseoir avec des gens dont il ne connaissait pas bien la langue, Lemprière a continué à faire les cent pas jusqu'à ce qu'ils pensent qu'il était fou, dit-il.

Après une heure d'attente, ce fut à son tour d'entrer, accompagné de son traducteur. Arrivés à la porte de la salle d'audience ils trouvèrent le prince Moulay

---

[17] Lahcen Daaïf, « *LES INSCRIPTIONS DE BAB MANSOUR AL-ILGE : DECHIFFREMENT ET TRADUCTION* », Al-Qantara, vol. 34, no 2,juillet-décembre 2013, p. 266–243

Abdeslam et son entourage assis à même le sol, sur des coussins, par-dessus un long tapis. Lemprière lui présenta une lettre du consul anglais après qu'un de ses domestiques l'eût enveloppée dans un mouchoir de soie. Le prince l'a salué en hochant la tête et en disant : « *doctour Bono anglais Bono* ». C'est, selon Lemprière, un mélange d'arabe et d'espagnol, qui signifie « bon docteur et bon anglais ». Ensuite, le serviteur lui a ordonné, ainsi qu'à mon interprète, de s'asseoir sur le même tapis à côté du prince.

Cette année 1789, Moulay Abdeslam, avait trente-cinq ans. Sa stature était moyenne. Il a le visage défiguré par les accidents qui ont frappé ses yeux. Sa robe ne diffère pas de celle des Marocains à part un ruban de soie enroulé autour de son turban. C'était le signe distinctif de la famille du sultan. Il portait une très ample chemise cramoisie brodée de fourrure, que les Marocains appellent le caftan. Les sujets du sultan peuvent porter des vêtements luxueux tels que ceux des princes et même du souverain.

Le prince était très content de son arrivée. Il lui demanda s'il était venu de son plein gré et si les médecins anglais avaient bonne réputation en Europe. Lemprière a répondu à la première question que c'était le gouverneur de Gibraltar qui l'envoyait, et à la seconde, qu'il devait rendre justice à la vérité sur son pays, assurant au prince que les meilleurs et les plus célèbres médecins étaient en Angleterre.

Nous voyons ici que Sidi Mohamed a été réduit à faire appel aux services de ce médecin anglais pour soigner son fils, et nous verrons plus loin que Moulay El-Hassan premier, un siècle plus tard, avait pour médecin personnel un autre étranger. Or en plus de l'Orient, le monde musulman en Andalousie et au Maroc, a connu ces heures de gloire en médecine avec *Ibn Zohr*[18], *Ibn Baja*[19], *Ibn Rochd*[20], *Ibn Tofayl*[21], *Al-Idrissi*[22]. *Ibn-Lkhatib*, et bien d'autres éminents médecins. Il s'agissait d'une médecine qui s'appuyait sur *l'expérimentation dans la recherche médicale.* C'est ce qu'affirme Jacquart, entre autres, quand il dit : « *Les médecins musulmans utilisèrent la méthode scientifique dans le domaine de la médecine*

[18] Abou Merwann Ibn Zuhr, connu en Occident sous le nom d'Avenzoar, est né près de Séville vers 1091 et mort en 1162, savant et médecin, de l'empire almoravide.

[19] Abu Bakr Mohammed ben Yahya, connu en Occident sous le nom d'Avenpasse, né à Saragosse entre 1077 et 1082, et mort empoisonné à Fès vers 1138. Il est un philosophe, médecin, astronome, géomètre, musicien et poète, élève d'ibn Zohr.

[20]Plus connu en Occident sous son nom latinisé d'Averroès, est un philosophe, théologien, juriste et médecin andalou, né le 14 avril 1126 à Cordoue en Andalousie et mort le 10 décembre 1198 à Marrakech au Maroc.

[21] Philosophe, astronome, médecin, mathématicien, né en 1110 à Wadi-Asch en Andalousie et mort en 1185 à Marrakech.

[22] Géographe, botaniste et médecin, né peut-être à Ceuta, vers 1100. et mort vers 1165.

avec notamment, l'expérimentation dans la recherche médicale »[23]. Pourtant la prestigieuse université d'Al-Qaraouine à Fès s'est limitée par la suite à enseigner leur précieux corpus dans des cours magistraux, tout en négligeant les énormes progrès en la matière réalisés en occident. La première faculté de médecine moderne au Maroc a été inaugurée des années après l'indépendance en 1962.

Puis parlant de son entrevue a Taroudant, Lemprière poursuit pour dire que le prince l'a interrogé sur les traditions des Européens, et surtout sur les lois de l'Angleterre et son système de gouvernement. Puis les questions ont commencé à pleuvoir de la part de son entourage. Tout le monde voulait l'interroger.

Après cette introduction, le prince lui a demandé de tâter son pouls et examiner ses yeux. La vue de l'un d'eux a été réduite à cause de la cataracte. L'autre souffrait d'un spasme nerveux. Le prince a tout de suite voulu avoir une idée sur la durée du traitement. Lemprière a répondu qu'il lui faudrait suffisamment de temps pour bien diagnostiquer sa maladie, peut-être dans deux ou trois jours.

Lemprière s'est fait raser la barbe ce matin-là. L'un des courtisans du prince le voyant ainsi, a dit qu'il était encore assez jeune pour être un bon médecin. Un autre, le voyant avec une perruque sur la tête saupoudrée de blanc, a ajouté qu'il tentait de cacher son âge réel en couvrant ses cheveux de poudre. Un troisième a affirmé que les cheveux sur sa tête ne sont pas les siens. Mais ce qui les a le plus surpris, c'est sa tunique européenne, collante au corps. Et pourtant nul d'entre eux ne s'est privé de lui demander de vérifier son pouls et lui poser des questions sur son état de santé. Après toutes ces consultations médicales, le Prince l'a laissé partir pour se reposer avec l'ordre de revenir tôt le lendemain.

Lemprière trouvait le gite que lui a assigné le prince n'était qu'une misérable chambre dans le ghetto juif. Sale, exiguë et sans fenêtres telle était la demeure du personnage le plus important dans ce ghetto Taroudant. La lumière n'y pénètre que par la porte qui donne malheureusement sur les maisons de trois autres familles juives, autour d'une cour où elles jetaient toutes leurs ordures.

Tellement mécontent, Lemprière monta sur ma mule et retourna au palais pour se plaindre du mauvais logement choisi pour lui. Mais on l'a vite convaincu qu'il était parmi les meilleurs de la ville et qu'il devait s'attendre à davantage de désagréments d'un tel voyage. Il a décidé alors de l'utiliser le moins possible. Et pourtant il a fini par en parler au prince qui a immédiatement ordonné qu'il soit logé dans le jardin du palais. Sauf que ses ordres ont pris suffisamment de retard dans l'exécution, que rien n'a été achevé avant qu'il ne quitte Taroudant.

[23] Danielle Jacquart, « *ISLAMIC PHARMACOLOGY IN THE MIDDLE AGES: THEORIES AND SUBSTANCES*», European Review, Cambridge University Press, vol. 16,p. 219 ,2008

Le lendemain, après avoir passé une nuit agitée dans la demeure chez le juif, Lemprière rejoignit le palais du prince pour examiner ses yeux plus attentivement que la veille. Dès son arrivée, la porte lui a été ouverte et il a trouvé Moulay Abdeslam qui l'attendant avec une certaine anxiété, de peur qu'il ne découvre qu'il était atteint d'une maladie en phase terminale. En effet, lorsqu'il a examiné son œil, il lui est apparu clairement que les chances de son rétablissement sont minces. Et il lui a en effet avoué qu'il n'était pas sûr de pouvoir être si fier de le soigner. Mais il lui a toutefois donné l'espoir que sa maladie serait assez bien soulagée, même s'il n'y croyait pas beaucoup. Il lui a demandé deux mois de soins afin d'obtenir le bon médicament.

Montrant qu'il était prêt à vivre ces expériences, le prince a commencé de sitôt à prendre les remèdes que lui prescrivait Lemprière. Lors du second examen, il a trouvé que la membrane du glaucome lui avait complètement obstrué la vue de l'œil droit. Il ne restait plus au docteur que le traitement de l'œil gauche, qui souffrait d'un spasme nerveux continu, et qui menaçait de l'aveugler. Ses mouvements étaient si violents que ses pupilles disparaissaient parfois du côté du nez. Le prince pouvait à peine voir les grandes choses mais sans distinguer leur forme.

En plus des médicaments prescrits, Lemprière l'a assigné à un régime sévère. Craignant la négligence du malade, il a chargé son secrétaire, en qui il avait une grande confiance, de veiller à ce que son maitre suive bien le traitement prescrit tel qu'il l'a décrit par écrit et a été traduit en arabe.

Malgré le mauvais goût des médicaments, le prince était assez docile pour les boire. Pourtant il 'n'arrivait pas à comprendre comment les solutions buvables pourraient affecter le soin de ses yeux. Mais Lemprière l'a trouvé plus rationnel que tout le monde autour de lui. Ce groupe insensé, dit-il, aimait se moquer de sa méthode de traitement et dire d'une voix forte qu'il est insensé de traiter une maladie externe avec un médicament buvable. Les proches du prince soupçonnaient que Lemprière travaillait à affaiblir son humeur et même à affecter sa faculté de jouissance de ses plaisirs. Le prince n'a pas tardé à lui faire part de ses inquiétudes. Assez gêné, Lemprière avoue qu'il a commencé à se dire : *Comment faire entendre la voix de la raison à des gens qui n'en connaissent pas la langue* ?

Il s'est alors arrangé, dit-il, pour expliquer au prince sa méthode de le soigner, de la manière qui ne pouvait que convaincre toute personne assez raisonnable. Et il lui a dit que son honneur et sa réputation de médecin étaient liés à ne rien laisser de côté pour lui faire recouvrer la vue. Loin de nuire à sa santé, il devait plutôt tout faire pour l'aider.

Le prince fut finalement calmé et a senti que son entourage calomniait son docteur. Et ce qui lui a redonné confiance, c'est la découverte que les pronostics de sa cour étaient faux. Dans l'attente de la fin heureuse de cette difficile aventure,

Lemprière dit passer son temps à lire les livres qu'il recevait de Mogador et à chevaucher dans les environs de Taroudant, jusqu'au jour où il fut invité par le kadi de la ville.

3. Chez le kadi de Taroudant

En se rendant chez lui. Il a trouvé un brave homme de soixante-dix ans, dit-il, avec une longue barbe blanche qui force le respect. Il a découvert que ses plus gros problèmes de santé sont dus aux poids de son âge avancé. Et lui-même savait qu'il n'avait besoin que d'une alimentation modérée pour passer le reste de sa vie en paix. Il lui a prescrit un bon régime, dont il a été remercié en toute gentillesse et sincérité. Lemprière dit que le kadi lui a exprimé une réelle compassion lorsqu'il lui a parlé de la triste sensation d'être si loin de ses parents et de ses amis. Il eut pitié de le voir dans un pays dont les coutumes sont très différentes des siennes. Il l'a supplié de revenir le voir. Et Lemprière finit par dire qu'il a été très surpris par la vive prestance et l'esprit de cet homme qui vit parmi un peuple à moitié sauvage.

Lemprière trouve qu'il n'a pas été autant loué par le reste des patients de Taroudant Ils étaient presque tous et toujours ingrats et grossiers. Certains d'entre eux ne venaient à lui, prétend-t-il, que pour le voler. D'autres n'étaient pas satisfaits de ses conseils et prescriptions médicales, voulaient de l'argent et des cadeaux. Il dit enfin que quand il en a chassé les grossiers, ils l'ont menacé avec leurs poignards, et sont repartis avec quelques-uns de ses simples effets.

Lemprière dit pourtant que malgré ses fréquentes plaintes des actions de ces voyous il avait de la compassion pour leur extrême misère. Et les les aidait autant qu'il le pouvait. Mais la foule était de plus en plus nombreuse, audacieuse et intrusive. Il a dû s'en plaindre au prince Moulay Abdeslam, qui lui a donné un soldat pour maintenir l'ordre devant la porte de sa chambre. Et ainsi, les patients entraient l'un après l'autre.

Un jour, le même kadi lui a demandé combien gagne un juge en Angleterre. Quand Lemprière lui ai répondu, le kadi surpris a dit : «*Comment donc votre juge a-t-il un meilleur salaire que le mien ! Saviez-vous que l'empereur ne me donne que cinquante ducats par an* ». Le ducat est une ancienne monnaie d'argent et d'or dont l'usage se perpétua jusqu'au début du XXe siècle, notamment dans l'Empire austro-hongrois. Ce témoignage de Lemprière montre que les kadis étaient parmi les rares serviteurs de l'Etat rémunérés par le trésor du souverain. Peut-être, compte tenu de l'exigence d'impartialité, il ne sied pas à un juge de se faire rémunérer par les parties qui recourent à sa justice. Le reste des serviteurs du makhzen, comme l'a affirmé Chénier et d'autres témoins étrangers, devaient s'arranger pour se faire rémunérer directement par les sujets.

Arrivait alors le moment inattendu où Lemprière s'est vu invité à soigner l'une des épouses du prince. Il s'agissait d'accéder à son harem interdit aux

hommes à part le prince, ces enfants et les eunuques noirs. Tel est la curiosité qu'il a longuement relatée dans son ouvrage pour peut-être avoir assez de succès en amusant son lectorat anglais. Comment est-ce arrivé, et que 'est-il passé ?

4. Au harem du prince

Deux semaines plus tard, le prince qui était le seul patient concerné par le voyage de Lemprière au Maroc, commençait à se sentir sensiblement mieux. Son œil gauche sur lequel le médecin avait bâti tout son espoir se mit à bouger normalement et régulièrement. Il n'était plus dans l'état de nervosité où il l'avait trouvée le premier jour, quand il permettait à peine au prince distinguer la nuit et le jour. Après le traitement, il pouvait voir une pomme à cinq mètres de distance.

Au cours de la troisième semaine, le prince se sentit beaucoup mieux. Il se mit à lire des textes écrits en grosses lettres. Bientôt, il écrivit lui-même des lettres à son père pour lui dire que sa vue s'était améliorée grâce au traitement que Lemprière lui avait prescrit. Et il promit à ce médecin, s'il était complètement guéri, une récompense aussi importante que le service rendu. Lemprière se sentait tellement loué par ce prince qu'il pouvait le voir à tout moment. Ces premiers signes de guérison ont mis fin aux calomnies de ses détracteurs. Le prince lui-même a admis qu'il s'est trompé lorsqu'il avait eu des doutes à son sujet.

Et lorsqu'il a réalisé l'efficacité de son traitement, sa confiance en lui a grandi au point qu'il a voulu qu'il examine certaines de ses femmes qui étaient malades. Ce fut l'occasion unique, dit Lemprière, de décrire ce lieu interdit, que les Marocains appellent harem, si le harem du sultan, que j'ai visité plus tard, ne m'a pas donné l'occasion de le décrire avec plus de détails.

Dès que le prince lui a permis d'entrer dans son harem, il a ordonné de l'y conduire avec son interprète. Le chef des eunuques le salua à la porte. Ceux assignés aux femmes sont tous des esclaves noirs, dit Lemprière. Ils sont petits et gros. Et si l'un d'eux devient plus grand que l'autre, c'est au détriment de la forme correcte, de sorte qu'il est rare qu'il soit défiguré ou paralysé. Leurs voix ont un accent particulier. Les voix des jeunes adultes sont similaires à celles de l'adolescence. Enfin, ces êtres déformés présentent une image écœurante de leur vulnérabilité et de leur brutalité. Le pouvoir qui leur est donné sur les femmes qu'ils contrôlent les fait se sentir un peu importants. Ils sont plus ostentatoires et grossiers qu'on ne l'imagine. « *J'aurais été moi-même victime de leur mauvaise humeur si je n'avais pris des précautions pour m'en prémunir* » dit Lemprière.

Il ajoute : « *Accompagné du chef de ces bêtes amphibies, je passai la porte du harem qu'ils étaient chargés de garder. Je marchai longtemps dans un sous-sol sombre, et il me conduisit dans la cour autour de laquelle étaient les appartements des femmes. En le traversant, j'ai vu un grand nombre d'enfants blancs et noirs.*

J'appris que dans ce groupe de femelles je pouvais voir les concubines du prince et les esclaves qui les servaient ».

Lemprière raconte que toutes ces femmes étaient très étonnées de voir un Européen. Elles vinrent à lui pour examiner l'aspect de ses vêtements, dont elles étaient si singulièrement surprises. Certaines étaient tellement bouleversées par son apparition soudaine qu'elles semblaient figées, les yeux fixes et bouche bée. D'autres, plus audacieuses, éclatèrent de rire en le voyant. Et celles qui se réjouissaient de sa présence l'examinaient avec un grand intérêt de la tête aux pieds. Ce qui les a le plus intrigué dans sa tenue, ce sont les boucles, les boutons et les bas. Leur étonnement était tout à fait normal car elles n'avaient jamais rien vu un accoutrement auparavant dans leur propre pays, dit-il. Concernant ses cheveux, elles ne comprenaient pas pourquoi il en gardait autant. Quant à la poudre, elles pensaient qu'il l'utilisait pour se protéger des insectes.

Tous les enfants ont fui par peur, dit Lemprière. Il ajoute qu'il peut confirmer, qu'il leur a semblé un lion étrange et inhabituel ou un tigre amené d'un pays étranger dans une ville d'Angleterre un jour de marché. En entrant dans l'appartement de la femme malade, et dont l'état inquiétait Moulay Abdeslam, il a trouvé un grand rideau divisé en deux parties. une petite bonne lui a apporté alors une petite chaise, l'a mise près du rideau et l'a prévenu que c'était à lui de m'asseoir dessus. Au bout d'un moment, la dame qu'il ne voyait pas lui tendit le bras pour lui demander de prendre son pouls. Sa conviction que Lemprière ne pouvait connaître sa maladie qu'en vérifiant son pouls l'a gardée silencieuse malgré que le traducteur lui ait demandé si elle avait mal à la tête, au ventre ou autre chose.

Au lieu de répondre, elle a tiré son bras et a tendu l'autre. « *Cette grande précaution m'a fait perdre patience* » dit Lemprière. Il n'a pu ni comprendre la cause de sa maladie ni satisfaire sa curiosité de l'apercevoir. Il a essayé de la convaincre par son traducteur qu'il devait voir sa langue pour pouvoir la soigner. Elle prit une paire de ciseaux et fit un petit trou dans le rideau, ne laissant apparaître que sa langue. Sa pudeur empêchait la curiosité du médecin d'être satisfaite, mais elle lui a finalement permis de savoir la cause de sa maladie. Et il lui a prescrit alors le traitement approprié.

Lemprière a vu une autre femme du harem qui avait une lymphadénite. Il s'agit d'une infection aiguë d'un ou de plusieurs ganglions lymphatiques. Le médecin a rencontré les mêmes réserves. Mais cette fois la malade ne pouvait pas s'excuser de montrer son cou gonflé, et laisser voir un côté de son très beau visage. Elle lui a avoué, dit-il, qu'elle était la préférée du prince jusqu'à ce que cette horrible maladie la frappe. C'est alors qu'il 'est détourné d'elle. Elle était dévastée de se voir devenue simplement comme l'une de ses concubines, après avoir joui de tous les privilèges de la sultane favorite.

Et pendant qu'il examinait les gonflements de son cou, dit-il, elle enleva de son bras tous ses bijoux très précieux, et les lui donna en cadeau, l'encourageant peut-être à se consacrer à la soigner de cette maladie ravageuse. Lemprière dit ne pas avoir eu le courage de l'accepter de peur de ne pas pouvoir lui rendre ses premiers atouts d'épouse favorite. Il lui a cependant promis d'essayer certains médicaments, mais sans l'assurer de leur efficacité. Il a remarqué qu'elle n'était pas satisfaite de sa réponse. Mais elle en était quelque peu soulagée. Son idée préconçue sur la qualité de la médecine européenne semblait renforcer ses espoirs. Elle était enfin prête à commencer le traitement à partir de même jour.

Lemprière dit que ses fréquentes visites aux deux patientes lui ont permis de voir toutes les femmes du harem. Il dit en avoir compté plus d'une vingtaine en plus des quatre épouses autorisées par la loi. Presque toutes étaient grosses. Parmi elles se trouvaient des blondes à la peau pâle ainsi que de jolies nègresses. Elles n'étaient pas dans la fleur de l'âge. Lemprière ne pense pas en avoir vu de moins de vingt-huit à trente ans. Toutes étaient grosse et ne savaient pas bien marcher. Leur savoir se limitait à ce qui se passait dans les limites du harem. Et le peu de soin apporté au développement de leur esprit est de nature à les priver de la capacité d'agir correctement dans la vie normale. Elles ne quittent le harem que pour accompagner leur maître lorsqu'il change de lieu de résidence.

C'étaient, dirions-nous, les usages du passé. Nous n'avons pas à les juger. Aurions-nous vécu à la même époque nous n'aurions pas y vu quelque chose qui sortait de l'ordinaire. Mais il convient de les faire connaître pour démystifier ce passé tant vanté tous azimuts, au point de laisser croire à certains qu'il est meilleur que le présent et qu'il mérite d'être reproduit pour retrouver de chimériques gloires perdues.

Lemprière a été consulté par beaucoup de ces femmes du harem qui le traitaient d'ignorant quand il ne décelait pas leurs maladies au moindre examen de leur pouls. Et s'il leur parait si peu hésitant, elles le considèrent juste comme un charlatan qui ne comprend rien à la médecine. Quand il réussit à les soigner, grâce à son modeste savoir-faire, dit-il, elles disent que la guérison sera passagère. Réalisant qu'il avait fait de vains efforts pour faire entendre la voix de la raison à ces femmes qui ne comprenaient pas son langage, il s'est résigné à subir la faiblesse de leur caractère. Cette abdication lui a valu des éloges qu'il croit ne pas mériter, car ils étaient plus grands et bien meilleurs que les injures auxquelles il s'est soumis en disant la vérité.

Lemprière dit qu'il n'en était pas à ce stade de son voyage au bout de ses peines. Il en aura à découdre à la cour du sultan cette fois-ci, et avec le souverain lui-même pour retourner à son chez lui à son pays. Cependant il a eu la chance de satisfaire une fois de plus son insatiable curiosité en accédant au harem du sultan afin de soigner l'une de ses épouses, malade, et bien d'autre femmes.

5. A la cour du sultan Sidi Mohammed

Les yeux du prince Moulay Abdeslam, étaient en bien meilleur état, dit Lemprière. Nous verrons que cela ne va pas durer après son départ du Maroc. Notre prochain témoin dit l'avoir rencontré complétement aveugle sous le règne de son frère Moulay Soulimane. Pour s'assurer qu'il était assez bien et qu'il pouvait distinguer les petites choses, Lemprière lui a tendu sa montre et lui a demandé quelle heure il était. Le prince a répondu correctement à cette question. Ajoutant à la certitude qu'il voyait bien, il lui a dit de son côté que sa montre était vieille et d'un style qui n'était plus à la mode. Et il lui en a offert une en or plus élégante. Lemprière s'en est senti assez fier, dit-il.

Un mois seulement s'était écoulé depuis le début du traitement de Moulay Abdeslam lorsque son père lui écrivit pour lui ordonner de se préparer pour le pèlerinage à La Mecque. Et le prince ne pouvait entreprendre ce voyage s'il était nocif les soins de ses yeux. Mais il était en si bonne forme qu'il pouvait compter sur lui-même sans nul besoin des services de son médecin Lemprière.

A cette époque, il n'y avait personne à Taroudant pas un seul Européen pour tenir compagnie au docteur. Il en avait assez des consultations, dit-il, et de l'insolence de presque tout le monde, y compris ses patients. Sa patience n'était soutenue que par l'espoir de quitter ce pays bientôt pour rejoindre ses compatriotes. Cependant, il a été choqué par une lettre de l'empereur qui lui ordonnait d'aller immédiatement à Marrakech. Il ne comprenait pas pourquoi le souverain voulait qu'il abandonne son fils Moulay Abdeslam qui n'arrêtait pas de vanter ses talents auprès de lui. Il dit enfin qu'il n'a pas pu obtenir de réponse à cette énigme.

Lemprière quitta alors Taroudant le 7 décembre 1789 ; et arriva le lendemain à Marrakech après avoir parcouru environ deux cent kilomètres. Il y a trouvé un bon gite avec les Juifs. C'est que, selon l'usage de ces époques, partout à l'intérieur du Maroc, quand il est permis à un chrétien d'y aller il devait loger au ghetto juif. Et Lemprière était sûr que l'empereur qui avait été prévenu de son arrivée allait de suite lui ordonné de comparaître devant lui. Mais il a dû attendre tout un mois. Avec l'impatience et la lourdeur de cette longue attente, il se demandait pourquoi il l'avait fait quitter Taroudant si précipitamment pour l'oublier après mon arrivée.

Lemprière était cependant et surtout inquiet des diverses calomnies qui circulaient dans la ville à son sujet. L'entourage de l'empereur aussi le trouva plus jeune qu'elle ne l'avait imaginé et ne pouvait à son âge être un bon médecin. Il avait, comme à Taroudant, pour argument contre sa compétence le traitement prescrit pour soigner le prince Moulay Abdeslam. Aucun médecin instruit, pas même un petit, n'oserait traiter une maladie des yeux avec de mystérieuses décoctions à boire. Et certains courtisans de de la cour impériale sont allés jusqu'à l'accuser de projets criminels. Ils suggérèrent à l'empereur qu'il était venu

empoisonner son fils. Lemprière dit avoir chercher à identifier ces calomniateurs, mais en vain.

Quant aux thérapeutes marocains, dit-il, ils ont été plutôt jaloux et gênés par son succès à soigner le prince. Et ils étaient complices de ceux qui se plaisaient à salir sa réputation. Il n'y avait pas d'accusation scandaleuse qu'ils n'aient pas imaginé pour faire douter l'Empereur de ses intentions. D'après ce qu'ils disaient, les médicaments que Lemprière prescrivait au prince étaient si durs qu'ils détruisaient complètement sa santé. Leur intrigue fit que l'empereur ordonna de les faire venir de Taroudant pour être examinés par son propre médecin. Et il a décidé de reporter son entretien avec lui jusqu'à ce que l'examen soit terminé.

Lemprière a donc dû attendre avec impatience. Entre temps, il a appris en plus que la raison de son licenciement était plutôt politique. L'empereur, qui venait d'entrer en mésentente avec le gouvernement britannique, n'a plus jugé bon de continuer à le laisser s'occuper de son fils.

Voilà plus d'un mois que Lemprière a passé à Marrakech. Il raconte que l'empereur semble l'avoir oublié. Cette grande indifférence à son égard commençait à l'inquiéter. Il fit de son mieux pour obtenir la médiation des ministres en leur faisant de fréquentes visites ou en soignant comme médecin ceux qui en avaient besoin. Ils semblaient tous désireux de le servir. Mais tout cela n'était que mensonge, affirme-t-il. L'un d'eux, qui reçut une lettre du prince Moulay Abdeslam, lui enjoignant de l'aider, et pour qui il soignait un parent très malade, n'était pas moins hypocrite et fourbe que les autres. Tout le temps qu'il le crût utile, il lui faisait les plus belles promesses. Mais une fois son malade guéri, il n'y pensait plus. Et chaque fois que Lemprière lui rends visite chez lui, il l'ignore au point de prétendre qu'il ne l'a jamais connu. Que pouvait-il attendre d’un tel homme, se plaignit le médecin, dont la main, disait-on, était entachée de crime ? L'empereur l'avait déjà puni en ordonnant de lui couper la barbe. Perdant espoir dans les ministres, Lemprière se tourne vers la suite très proche du souverain, mais en vain. Il lui semblait qu'il était condamné à rester emprisonné à Marrakech.

Et quand il se lamentait sur mon sort, dit Lemprière, le destin lui a donné l'occasion de soigner une dame juive qui jouissait de la protection de l'empereur. Les soins qu’il lui a prodigués ont rétabli sa santé. Pour lui exprimer sa reconnaissance elle a demandé à son mari, qui avait les faveurs de la cour, de l’introduire chez le souverain. Lemprière dit avoir ainsi obtenu de suite une audience.

Au moment de la rencontre, trois soldats noirs sont venus lui intimer l’ordre de partir immédiatement. Il dit leur avoir demandé un temps de préparation, comme il sied à la rencontre de l’empereur. Mais ils ont refusé et menacé de retourner ans lui disant qu’il refusait de les accompagner. Il les a donc suivis au palais pour y arriver à midi. Le chef du protocole, lui a ordonné d'attendre qu'on

l'appelle. Et il n'a été appelé pour un entretien qu'à cinq heures du soir. Temps suffisamment pour organiser ses pensées afin de se préparer à l'audience, dit-il.

Il appréhendait la rencontre du souverain après toutes les calomnies malveillantes répandues à son sujet. Il se demandait comment va-t-il être reçu et quelles seront les questions auxquelles il devait répondre ? Mais les services qu'il a rendus à son fils ont suffi à le calmer pour rencontrer l'empereur. Arrivé à la porte de la salle d'audience, le responsable du protocole l'a arrêté. Il a refusé son entrée parce qu'il est venu sans cadeaux pour le souverain, comme c'est l'usage avec tous les visiteurs étrangers. Ce que Lemprière ne savait pas. Il a dit qu'être le médecin traitant de son fils bien-aimé l'aurait dispensé de ce point de protocole. Et quand il a été convaincu que ce directeur de cérémonie avait tort en l'y obligeant, il l'a menacé de se plaindre de son attitude. Celui-ci a fini par comprendre qu'il ne servait à rien de le rançonner, surtout que l'empereur l'attendait, et il lui a permis, ainsi qu'à son traducteur, d'entrer pour le rencontrer.

Lemprière s'est trouvé dans un endroit proche du sultan qui l'a vu. Alors le chef des cérémonies lui a fixé sa place, et il est allé se prosterner devant l'empereur, et baiser le sol à ses pieds. Il se leva ensuite et cria : « Que Dieu bénisse la vie de Sidi, et il a annoncé la venue du médecin comme il l'avait ordonnée. Lemprière a pensé qu'il était temps de s'approcher de Sa Majesté, afin qu'il puisse l'entendre et se faire entendre. Mais dès qu'il a bougé, un soldat l'a attrapé par ses vêtements et lui a dit de ne pas s'approcher davantage.

Lorsque Lemprière a eu le privilège de voir Sidi Mohamed de près, il dit l'avoir trouvé âgé d'environ quatre-vingts ans. Et ce en 1889. Son visage était long, mince et très pâle. Comme son fils, il avait un mouvement saccadé dans l'un de ses yeux. Ce qui le faisait paraître dur pour l'observateur. Sa première apparition était intimidante. Mais cette mauvaise impression disparut de sitôt grâce à son amabilité et à la douceur de sa voix. Parce qu'il ne bougeait et se déplaçait qu'à cheval, il avait depuis longtemps perdu l'usage de ses jambes. Il était en fauteuil roulant. Ses sourcils et sa barbe étaient d'un blanc immaculé. Ses vêtements ne différaient de ceux de ses sujets que par la haute qualité du tissu de ses habits.

Le souverain lui a demandé pourquoi il avait interdit à son fils de prendre le thé ? Lemprière a répondu qu'après avoir trouvé les nerfs de Moulay Abdeslam dans un état d'irritation extrême, il a pensé que le thé lui ferait du mal. Et l'empereur dit que si le thé était nocif pour la santé, il s'étonnait que les Anglais en consomment autant. Lemprière était d'accord que les Anglais l'abusaient. Mais il a ajouté qu'ils le prennent avec un peu de crème ou de lait ce qui réduit ses mauvais effets. Quant aux Marocains, ils ne l'aiment que par sa pure nature. Et l'empereur l'a approuvé de les trouver plus téméraires en cette matière que ses compatriotes. Il a ajouté que de nombreuses personnes dans ce pays tremblent des mains en raison d'une consommation excessive de thé tout au long de leur vie.

Et dès que l'empereur eut fini de s'exprimer sur le sujet, il ordonna d'apporter des dizaines de bouteilles remplies de diverses boissons d'alcool distillées. Et il en a fait goûter à Lemprière pour lui dire ce qui en était chauffant ou rafraîchissant. Lorsque le médecin a satisfait ce désir, il a senti l''atmosphère de bonté avec laquelle l'Empereur lui parlait, et il a eu la plus grande audace, pour lui parler des calomnies honteuses qui se propageaient contre lui. Il l'a supplié de clamer son innocence en examinant attentivement l'état de santé de Moulay Abdeslam. Il lui dit en substance : « *Si ses yeux sont guéris alors, mes remèdes devraient être innocentés pour mettre fin aux mensonges qu'on dit partout qu'ils ont été fatals à la santé d'un prince qui m'a honoré en mettant sa confiance en moi.*"

L'empereur lui a répondu qu'il n'avait pas besoin d'éclaircissements à cet égard, parce qu'il avait donné l'ordre son propre médecin d'examiner les médicaments prescrits à son fils, et qu'il était déjà informé qu'il n'y a rien qui puisse nuire à sa santé. Lemprière dit avoir été étonné de ces précautions qu'on prenait contre lui à son insu. Ce qui lui a fait réaliser à quel point le souverain en était méfiant. Et finit par dire : « *En fait, je ne sais pas à quels risques je serais exposé si le succès complet n'avait pas justifié mon comportement avec le prince Moulay Abdeslam* ».

L'empereur a parlé ensuite des neiges dans les montagnes de l'Atlas. Ce qui l'a amené à se demander s'il y en avait en grande quantité en Angleterre. Lemprière lui ai affirmé qu'il en voyait plus là-bas en raison de la nature du climat en raison de la situation de l'Angleterre plus au nord que l'empire du Maroc.

En rapportant cette réponse dans son ouvrage, Lemprière a peut-être, cru bien faire pour épater son lectorat anglais, d'avoir osé faire passer l'empereur pour un novice qui ne sait même pas les notions élémentaires en matière de géographie. C'est à croire qu'il est mort sans se rendre compte qu'il a fait une insolente indélicatesse qui lui coûté assez cher. La réponse du souverain montre non seulement qu'il s'en est rendu compte, mais qu'il en était assez vexé. Il a répondu à son insolence en coupant court à l'entretien après y avoir le dernier mot quand, du tac au tac, il lui a dit sèchement : « *Il n'y a rien de plus froid au monde que les sommets des montagnes de l'Atlas, et qu'on ne peut y aller sans risquer sa vie* ».

Et il l'a fait éconduire en recommandant au juif qui l'a introduit de veiller à ce qu'il ne manque de rien, mais sans lui donner l'occasion de présenter les doléances pour lesquelles il avait eu les plus grandes peines afin d'obtenir cette audience. L'empereur l'a privé de lui demander l'autorisation de partir chez lui, et il s'est fait en même temps dispenser de se justifier pour le garder encore auprès de lui. Et comme il avait encore besoin de ses bons services, il déclama à toutes les personnes présentes que Lemprière a guéri son fils, Moulay Abdeslam, et qu'il avait une excellente opinion de sa science. Après quoi, Lemprière s'est senti

complètement lavée de toutes les médisances qu'on lui a imputées et qui ont failli causer sa ruine professionnelle.

Comme il a raté par son insolence l'occasion d'obtenir l'autorisation de partir chez lui, son espoir pour l'avoir, s'est reporté sur l'arrivée du prince Moulay Abdeslam à Marrakech en voyage en pour pèlerinage à la Mecque. Espoir hélas déçu, par ce qu'il a essuyé amèrement l'ingratitude de son malade guéri. Que s'est-il passé au juste ? Nous verrons cela plus tard. Voyons à présent ce qu'a recueilli et rapporté Lemprière dans son ouvrage comme témoin de son passage à la cour du sultan.

Sidi Mohamed se distinguait par une grande simplicité dans sa tenue vestimentaire. Ses fils n'osaient se présenter devant lui que dans les vêtements les plus simples. Contrairement à la tradition des marocains qui enlèvent leur turban juste pour dormir, ils sont obligés de se découvrir la tête en sa présence. Ses fils ne sont pas dispensés du même usage pour les maintenir attachés à une soumission absolue. Ils le saluèrent en agenouiller et le visage penché vers le sol, tout criant « *Puisse Dieu bénir le vie de Sidi* ».

Et si la superbe de l'empereur venait parfois à baisser un peu pour parler familièrement avec sa suite, ce n'était que pour entendre leurs compliments dont étaient marquées leurs discours. Il se faisait un plaisir d'expliquer certains versets du Coran et d'en montrer la beauté. Il montrait aussi une grande animosité envers les chrétiens, qu'il considérait comme ses cruels ennemis.

Il lui plaisait de se faire passer pour instruit en tout. Cette obsession le faisait parler aux marchands européens des usines étrangères et du commerce des différents pays. Quand il recevait un militaire, ses entretiens tournaient autour des fortifications et des manœuvres de guerre. Et s'il avait affaire à un marin, il dessinerait devant lui une carte de ses plages et de ses ports.

Sidi Mohamed passait une grande partie des affaires publiques dans la cour de son palais soit à cheval soit assis dans un fauteuil roulant. Au début de son règne, il donnait audience dans une salle spéciale, ce qui obligeait les étrangers, selon la coutume du pays, à se présenter en sa présence sans chaussures. Les moines espagnols résidant au Maroc ont trouvé le moyen de s'excuser de se déchausser devant lui, en lui répétant à chaque fois que ce signe de respect ne pouvait être dévolu que pour Dieu. Il a fini par ne plus oser le leur demander. Et quand un Européen de mauvaise humeur a refusé de se soumettre à un tel usage qu'il trouvait humiliant, l'empereur décida enfin de recevoir tous les visiteurs en plein air.

La lenteur des affaires, l'audace et la cupidité des hauts dignitaires, ont atteint le plus haut point. Et ceux qui, malheureusement, ont affaire au Maroc doivent s'armer d'une patience inépuisable. Lorsqu'un Européen, voire un

Marocain, désir être reçu par l'empereur, il doit commencer par présenter un cadeau à l'un de ses ministres. Et c'est l'occasion d'exposer son affaire. L'empereur aussi ne donne jamais rien, même à ses enfants, sans en recevoir des cadeaux qui doit être proportionné à l'avantage que l'on veut en obtenir, sinon la demande se heurtera à un refus catégorique.

Et si le cadeau pour le ministre est considéré insuffisant par rapport à l'affaire à régler le demandeur ne reçoit aucune réponse. Au lieu d'en offrir un meilleur au même ministre, il se tourne vers un autre. Il peut lui arriver de passer par deux ou trois ministres pour enfin obtenir l'audience désirée. Des cadeaux sont également envoyés aux Sultanes, qui les reçoivent avec grand plaisir. C'est plutôt le circuit le plus sûr et le plus rapide.

Et lorsque ces premières formalités sont accomplies, il arrive que l'entretien sollicité avec le souverain soit long à attendre. Et quand l'empereur fait venir en hâte le demandeur, il le fait attendre trois ou quatre heures de suite dans une des cours du palais, puis finit par lui signifier qu'il est désolé de ne pas pouvoir le recevoir. Ce qui peut arriver plusieurs fois.

Et après avoir obtenu l'entretien désiré avec le souverain, des personnes du palais suivent le demandeur satisfait ou non, et ne le quittent pas avant de vider sa poche. Au premier rang d'entre eux, l'on trouve le directeur du protocole. Viennent ensuite les serviteurs et les gardes de toutes les portes, et leur nombre est considérable. Ils ont tous le droit de demander quelque chose. Et nul n'a le courage de les défier. On les excuse plutôt pour se consoler quand on sait qu'ils ne reçoivent aucun salaire, et qu'ils n'ont pas d'autre source de subsistance.

Bien que l'empereur ait accepté d'accorder la chose requise, il ne faut pas croire que l'affaire était terminée. Obtenir l'exécution est plus difficile que d'obtenir l'entretien. Sidi Mohamed ralentissait la conclusion des affaires que les commerçants venaient lui commander, avec une politique très raffinée. Il savait, en retenant les étrangers au Maroc, qu'il contribuait à l'enrichissement de ses ministres. Comme il était certain que leur argent finirait par se trouver dans ses coffres, il n'était pas gêné de laisser aux sangsues de l'état suffisamment de temps pour rançonner ces étrangers. Ainsi, plus d'une fois, des marchands européens se sont retrouvés retenus pendant des années entières au Maroc, parce qu'ils n'ont pas versé assez d'argent aux agents du gouvernement. A présent qu'en est-il de l'ingratitude du prince guéri dont se plan Lemprière ?

6. Ingratitude du prince guéri.

Lemprière raconte que dix jours seulement se sont écoulés depuis qu'il a rencontré l'empereur, lorsque le prince Moulay Abdeslam est arrivé de Taroudant en voyage pour effectuer le pèlerinage à La Mecque. Et il a été le témoin du l'accueil grandiose réservé à ce prince qui lui emblait le plus illustre de la famille

royale. Dès que l'empereur apprit son approche de la ville, il ordonna à ses deux frères, Moulay Souleiman et Moulay Hussein, ainsi que le pacha et toutes les personnes distinguées d'aller l'accueillir. Cette procession solennelle sortait de la ville au son de nombreux genres musicaux pour rencontrer Moulay Abdeslam à six kilomètres de Marrakech.

Parvenu aux murs de Marrakech, le prince reçut l'ordre d'attendre l'empereur, qui voulait lui rendre le plus grand hommage à cette occasion. Il vint donc lui-même le recevoir hors des portes de la ville. En s'approchant, Moulay Abdeslam mit pied à terre et salua à genoux son père. Sidi Muhammad l'a alors relevé et l'a embrassé en lui tenant la tête à deux mains. Après ce premier signe de bonté, il montra une grande joie de voir ses yeux en si bon état. La constellation entière, après avoir été considérablement agrandie par la somme de la grande suite de l'empereur, est entrée dans la ville au son de nombreux instruments de musique. Lorsque le corps de cavalerie livra le prince au palais, il tira trois coups de feu en l'air pour clore en apothéose la réception.

Lemprière avait alors très hâte de savoir quel accueil Moulay Abdeslam allait lui réserver. Il dit avoir eu peur qu'il ait déjà oublié le service qu'il lui avait rendu. Mais l'accueil bienveillant qu'il lui fit lorsqu'il put le voir dissipa l'inquiétude qu'il avait peine à repousser de son esprit où s'est installée une profonde appréhension de son ingratitude. Et rien ne présageait qu'il ne tarderait pas à en faire les frais. Le prince lui a dit ce jour-là que sa vue s'était beaucoup améliorée. Il a également admis que sa santé était bien meilleure à tous égards. Le moment semblait approprié pour Lemprière pour lui parler des calomnies dont il a fait l'objet à propos de son traitement. Moulay Abdeslam en parut mécontent et lui promit de tout faire pour lui faire ces mauvais souvenirs. Et lui répéta que la récompense de ses services serait la libération des détenus anglais. C'était probablement, dit Lemprière, la centième fois qu'il lui faisait la même promesse.

Il lui a ensuite confié qu'il partirait pour La Mecque dans cinq ou six jours. Et il lui a dit que tout était arrangé pour qu'il puisse se rejoindre à lui jusqu'à Salé avec les captifs anglais, et de là ils auront une garde pour les accompagner jusqu'à Tanger. Quand il a appris le départ de Moulay Abdeslam, Lemprière a pris des dispositions pour l'accompagner. Il est venu lui-même chez lui pour s'en assurer, mais à sa grande surprise on lui refusé l'entrée affirmant qu'il était trop occupé pour le recevoir.

Pourtant tout était prêt pour son départ. Et il a entendu plusieurs personnes répéter que ce serait dans une heure. Cependant, Lemprière a demandé la permission de le voir, mais en vain. Pour se débarrasser de lui, le prince m'a envoyé dix rixdales. Il s'agit d'une ancienne monnaie d'argent frappée à partir du XVIe siècle aux Pays-Bas. Vu la puissance commerciale néerlandaise, la rixdale fut une monnaie d'échange internationale durant plus de deux siècles. Celui que le prince avait chargé de donner à Lemprière cette somme, qu'il trouvait si modeste,

lui a signifié qu’il devait se tourner vers l'Empereur, qui seul pouvait lui rendre la liberté de rentrer dans son pays.

Toutes ses tentatives pour voir le prince ont été vaines. Il a décidé de l'attendre sur son chemin. Dès qu’il l’a vu marcher dans la cour du palais il courut à sa rencontre. Mais avant que son traducteur ait pu prononcer un mot, le prince était déjà loin sans parler à personne. Lemprière dit avoir été abasourdi par un départ si précipité, et les pensées les plus sombres envahissaient son esprit. Il n’y trouvait que peur et anxiété. Les étrangers qui sont présentés à l'empereur ne peuvent quitter son pays sans sa permission. Pourtant Moulay Abdeslam lui a déjà donné les plus grandes garanties qu'il ne le garderait au Maroc que le temps nécessaire à son traitement. Il s’est retrouvé bloqué à Marrakech, à la merci de la bonne volonté du sultan qu’il redoutait fort bien. Là commence son périple chez les princes.

7. Chez des princes à Marrakech

Lemprière fut désormais préoccupé par son sort misérable, par les espoirs de libération proche qu’il a donné à ses compatriotes captifs, et par les éloges, qu’il jugeait immérités envers son patient, lorsqu’il écrivait au consul britannique à Tanger pour lui annoncer son heureux rétablissement. L’esprit un peu remis, il songea enfin à me rendre chez le secrétaire que le prince lui a recommandé de voir. Ce chemin n'a hélas mené à rien. Cet homme qui pouvait lui rendre un immense service est allé à Fès. Il lui fallait donc, dit-il, trouver d'autres moyens pour sortir de ce terrible pays.

Dans la situation fâcheuse où il se trouvait, Lemprière dit qu’il n'avait rien de mieux à faire que de demander l'aide de son consul à Tanger. Il l’a immédiatement informé de la trahison qui l'a en quelque sorte mis ans le fer. Mais sa lettre a pris beaucoup de temps en route, et elle n’a donc raccourci son cantonnement au Maroc même pour d’un jour. N'ayant reçu aucune réponse de ce côté, Lemprière décida d'écrire la lettre suivante à l'Empereur.

A Sa Majesté l'Empereur du Maroc.

Avec tout le respect que je dois à Votre Majesté, permettez-moi de vous informer que le gouverneur de Gibraltar vient de me donner l'ordre de retourner immédiatement à mon travail. Et s'il s'avère que ma mission est toujours bénéfique à Moulay Abdeslam, j'aurai failli à mon devoir si je ne continue pas à l'accomplir. Mais ayant eu le meilleur de la Providence dans son traitement complet, je prie Votre auguste Majesté de me permettre de retourner immédiatement à Gibraltar.

Avec le sincère respect que je dois à Votre Majesté.

De votre très humble et loyal serviteur

W. Lemprière

La lettre a été traduite en arabe. Après l'avoir enveloppé dans un mouchoir de soie selon les traditions du pays, Lemprière l’a apporté au prince Moulay Omar, qu’il avait connu à Taroudant. Il l'accompagna d'un cadeau de linge irlandais, d'une valeur de six rixdales. Et pria le prince de mettre sa lettre devant les yeux de l'Empereur. Il a accepté son cadeau sans hésiter et lui a promis qu'il ferait de son mieux pour régler sa situation très rapidement. Mais il ne tarda pas à se rendre compte que ce nouveau et vénérable courtier n'était pas meilleur que les autres, dit-il. Il était comme les ministres qu’il a imploré avant lui.

Lemprière ne s’est pas arrêté au cadeau qu’il venait de faire à Moulay Omar. Il a élargi le cercle des médiateurs en faisant pleuvoir des cadeaux même sur les représentants du gouvernement. Ce n'était pas naïf de sa part d'avoir plus d'un fil à mon arc. Les facultés intellectuelles de l'empereur, dit-il, étaient si affaiblies qu'il ne se souvenait plus des demandes qui lui avaient été faites une heure auparavant. Aussi, lui qui avait une affaire à porter jusqu'au seuil de son trône, il convenait de la lui rappeler plus d'une fois. Il voulait qu'il se rappelle à chaque instant qu'il attendait toujours de retrouver sa liberté. II pense cependant, que soit les cadeaux qu’il faisait n'étaient pas assez importants, soit les intermédiaires s'imaginaient qu’il les donnerait toujours à nouveau, et il n’a obtenu aucun résultat ni de sa lettre à l'empereur ni de ses dons à ses courtisans.

Quand il est allé voir Moulay Hussein, un des fils de l'empereur, il dit l’avoir trouvé assis sur une natte à la même place que ses chevaux. Quelques membres de son entourage étaient assis à côté de lui. Alors il le fit asseoir près de lui, et lui dit que les chrétiens et les marocains étaient frères, et qu'il aimait les Anglais et ne haïssait que les moines qu'il considérait comme trompeurs parce que, en vertu de leur mission, ils étaient obligés de tromper tous les peuples.

Selon Lemprière, ce jeune prince avait probablement vingt-six ans. Il avait un beau visage. Le début de la rencontre avec lui a été un peu froid. L'empereur l'avait auparavant nommé gouverneur du Tafilalet. Ses bonnes qualités dans cette province lui gagnèrent tous les cœurs avec un pouvoir illimité. Il s'y déclara même roi. Ce comportement illégal déplut au souverain qui envoya un grand nombre de troupes pour ramener son fils à l'obéissance. Il a été arrêté et emmené à Marrakech, où son père l'a dépouillé de toutes ses richesses et de tous ses pouvoirs. Au moment où il l'a vu, ajoute Lemprière, il vivait une vie très isolée. Et il lui a donné un assez bon cheval en récompense des soins qu’il avait donnés à un nègre qu'il aimait.

Puis Lemprière rapporte que ce prince avait, tout comme ses frères, un penchant pour l'abus en boisson enivrante. Son goût pour ce que le médecin qualifie de liqueurs fortes, était excessif. Il dit qu’on l’appelle dans le pays

l'aquadent. Il s'agit pour lui d'une espèce d'eau-de-vie. Il fallait à ce prince en boire six grands verres dans la matinée, dit-il. Il dit aussi que le prince en savait les grands dangers pour sa santé, mais sans pouvoir y renoncer. Lemprière, lui fit comprendre le risque de vieillesse prématurée avec tout ce qui s'en suit. Il lui a peut-être fait allusion au risque de perdre sa virilité. Ce qui l'engagea à le consulter.

Lemprière lui conseilla alors de ne plus boire d'un si horrible breuvage et l'encouragea à lui préférer le vin, qui est moins nocif. Le prince lui répondit alors qu'il était bien convaincu de son bon conseil, mais qu'il ne pouvait le suivre, car sa religion interdit formellement de boire du vin. Il s'agit là de l'interprétation littérale du texte coranique qui prévalait à peut-être à l'époque pour une partie des musulmans. De nos jours au moins, le mot vin recouvre tout breuvage énivrant, et il est interdit même d'en goûter voire de s'en approcher. L'interprétation la plus rigoriste prohibe la consommation de toute sorte d'hallucinogène.

Bref, Lemprière répondit d'abord au prince qu'il était convaincu du bon sens de cette proscription religieuse. Puis il ajouta qu'elle ne serait point transgressée en buvant du vin comme remède nécessaire à la santé. Cette idée, dit Lemprière, leva les scrupules du prince, et lui fit grand plaisir. Le médecin en fut remercié de l'avoir suggérée.

Dès que Lemprière fut rentré chez lui, il a reçu un message de Moulay Soulimane, frère de Moulay Hussein, lui demandant de venir le voir le lendemain. En se rendant chez lui, il l'a trouvé dans une suite qu'il avait construite au fond de son jardin, et à laquelle on accédait par une splendide allée bordée d'orangers. Le prince était assis sur des coussins en face de la porte. Son entourage tourbillonnait autour de lui. Quand Lemprière s'est approché, le prince lui a dit gaiement : « *Bono, anglais Bono ! les Anglais sont mes meilleurs amis* ».

Il lui fait savoir ensuite qu'il l'a invité pour examiner son état de santé qui l'inquiétait. Son pouls vérifié, il n'a rien indiqué de dérangeant. Le prince était rassuré et bien content. Il ordonna qu'on apportât du thé, bien qu'il fût l'heure du souper, remarque Lemprière. Et il tenait à apporter au médecin du lait, car il savait très bien que les Anglais le mélangeaient toujours avec le thé. Son compliment était allé jusqu'à lui offrir une vache pour qu'il ne manque jamais de lait ou de crème pour le temps à passer à Marrakech.

Lemprière rapporte que, comme l'empereur son père, la mère de ce prince est d'origine anglaise. Il dira plus loin la même chose de son frère Yazid. Si c'est vrai, c'est qu'ils ont peut-être la même mère. Cependant, il parait que chaque fois que notre médecin se trouvait impressionné par un personnage marocain il cherche à savoir si sa mère est d'origine anglaise. Il semble se plaire à croire et à vouloir faire croire à son lectorat que les bonnes manières et la bonne prestance au Maroc viennent surtout d'une mère d'origine anglaise.

Décrivant toujours le prince Moulay Soulimane, il estime qu'il avait alors trente-huit ans. Sa stature était superbe et son visage très expressif. Il dit qu'il lui a raconté que lors d'un voyage en Turquie, il avait traversé la Méditerranée sur une frégate anglaise, et qu'il n'a pas oublié le respect qu'il a reçu du capitaine à bord de ce navire. Il lui en a parlé avec une grande sensibilité.

Après lui avoir versé cinq ou six tasses de thé, le prince a ordonné à l'un de ses serviteurs de lui ramener son cheval. Cinq ou six minutes plus tard, le grand cheval de course a été amené. La selle était en velours et les étriers en or. Le prince montait gracieusement son cheval et lui faisait exécuter les différents sauts que pratiquaient les Marocains. Puis, debout sur son étrier et le cheval courant à toute allure, il a tiré un coup de fusil. Quand il eut fini de montrer tout ce qu'il savait sur l'équitation, il demanda au médecin qui raconte ces faits, si les Anglais faisaient un tel usage de leurs chevaux. Sans attendre la réponse, il ordonna à un esclave de lui apporter une des plus belles brebis de son troupeau. Lemprière dit enfin ne pas voir eu le temps de le remercier pour l'attention qu'il lui a accordée qu'il l'a vu caracoler sur son cheval au grand galop.

Un mois après que Moulay Abdeslam eut quitté Marrakech pour La Mecque, Lemprière dit avoir reçu, avec un grand étonnement et un grand plaisir, l'ordre de l'empereur de se rendre immédiatement au palais. Tous ses espoirs furent ravivés par cette bonne nouvelle. Il dit avoir pensé que l'entretien auquel il était convié serait l'occasion de lui annoncer la fin de son service et lui permettre enfin de revoir les murs de Gibraltar. Il est allé au palais.

Mais malheureusement ! en arrivant à la première porte, il a trouvé un esclave chargé de lui remettre les ordres de son maître. Le sultan n'a jamais pensé à briser ses chaînes, soupire-t-il. Il l'a juste rappelé pour utiliser ses modestes talents afin de soigner l'une des sultanes qui était malade. Il devait la voir sur-le-champ et la revoir de nouveau le même jour pour lui prescrire les médicaments nécessaires, et ensuite informer l'empereur de son état de santé.

C'est ainsi qu'a commencé l'autre aventure de Lemprière au harem, cette fois-ci, du sultan. Il parait que l'empereur ne s'en est pas soucié outre mesure, sachant que ce médecin était déjà entré, sans nul problème, au harem du prince Moulay Abdeslam à Taroudant pour un service similaire. Et ce sont peut-être ces passages sur les deux harems qui ont fait le grand succès de l'ouvrage de Lemprière, en Angleterre. Ne s'est-il longuement étalé sur le sujet pas fait à dessein ?

8. Au harem du sultan

Après que Lemprière eut donné l'ordre de l'empereur au caïd, un eunuque de la garde le conduisit avec son interprète dans l'espace interdit. Il entra dans la première cour, où il vit les concubines du sultan et des négresses se livrer à

diverses activités. Beaucoup ont eu peur et se sont enfuis. Le plus courageux s'approchèrent de l'eunuque qui le conduisait pour lui demander qui il était. Dès qu'elles ont su qu'il était médecin venu soigner la sultane Lalla Zahra, elles ont couru pour en informer celles qui s'étaient enfuies. Peut-être à cause de l'interprète juif et Lemprière lui-même, le mot *Lalla* qui signifie « ma maitresse », a été déformé pour être transcrit *Alla*. En un instant, la cour s'est remplie de femmes, scandant de façon rassurante : « *tbib nasrani* ; *tbib nasrani* », c'est-à-dire médecin chrétien.

Au bout de quelques minutes, Lemprière dit avoir été entouré, en grand nombre, de toutes ces belles recluses qui le craignaient. Elles désiraient toutes le consulter. Si elles ne connaissent pas le mal dont elles se plaignent, dit-il, elles lui donnaient leurs mains pour tâter leur pouls dans l'espoir qu'il puisse leur dire quelque chose sur leur santé. Ayant fait de son mieux pour corroborer la haute opinion qu'elles se faisaient d'abord de ses talents, il a cependant senti qu'il est resté dans leur esprit un ignorant.

Puis il était temps de quitter cette première cour. L'appartement de Lalla Zahra était au fond de la deuxième cour, dit Lemprière. Comme cette belle patiente l'attendait, sa porte lui a été immédiatement ouverte. Il dit avoir été surpris de trouver les femmes de l'empereur non voilées, quand il s'est souvenu de toutes les précautions prises pour cacher les femmes du prince Moulay Abdeslam, dont il n'a jamais pu voir le visage.

Il était facile, dit Lemprière, de juger que la Sultane était très belle avant le cruel accident qui endommagea à jamais sa santé. Au sommet de sa beauté, elle était la favorite de l'empereur. Et elle n'aurait pu avoir tant de prestige et de privilèges sans susciter la jalousie de bien des rivales qui se trouvaient humiliés par la préférence dont l'une de leurs compagnes, et qui ne trouvaient pas ses charmes plus séduisants que les leurs. Celles qui avaient auparavant conquis le cœur de l'Empereur, puis se sont senties négligées à causes des atouts de Lalla Zahra, jurèrent de rechercher sa perte. Le poison leur parut le plus efficace et le plus rapide pour ce faire.

Sans dire comment il a appris toute cette horrible machination, et dans un style de mélodrame, Lemprière ajoute qu'en conséquence, ces rivales ont secrètement acheté de l'arsenic et l'ont mélangé à la nourriture de la Sultane. Ce crime a été commis avec une telle habileté qu'il produisait déjà ses effets dangereux lorsqu'il a été découvert. Lala Zahra était malheureuse, souffrait de vomissements et de convulsions. Elle serait morte sur le coup si elle n'avait pas eu un bon physique. Après avoir lutté contre la mort pendant plusieurs heures, la puissance du poison a commencé à diminuer. Elle n'a ressenti qu'une grave irritation de l'estomac jusqu'à ce que cela devienne normal pour elle. Toutes les médecines orientales ne pouvaient pas la guérir. Sa beauté, qui était la cause de sa misère, avait complètement disparu. Et ainsi ses ennemis au cœur dur, bien qu'elles

n'aient pas réussi à la détruire, se réjouirent en partie du résultat de leur crime, lorsqu'elles virent le flétrissement de son éclat, qui avait causé sa misère, et qui s'était effacée à jamais.

Le médecin continue son conte pathétique, en disant que Lalla Zahra avait alors la trentaine. Son état, qui s'est progressivement aggravé, ne l'a pas empêchée d'avoir deux enfants. Le plus jeune était encore un bébé, et le plus vieux pouvait avoir deux ans et demi. Il dit avoir été très surpris par la beauté et la force de ces deux enfants nés d'une mère si malade. Ces petits soulageaient le malheur de celle qui les a engendrés et ont empêché son divorce. L'empereur, dit-il, avait oublié la misérable Sultane. Il ne l'a envoyé vers elle que parce qu'elle a appris son arrivée et l'a supplié de le laisser venir la voir pour diagnostiquer et soigner son mal. Il lui a prescrit des médicaments ainsi qu'un régime modéré, avant de quitter son appartement.

Mais il n'a pas fait dix pas qu'il s'est vu arrêté par la servante de *Lalla Fattoum*, qui était la première Sultane. Une fois de plus Lemprière a déformé son nom pour la nommé *All-Batoom*. Elle est venue lui demander, dit-il, d'entrer chez sa maîtresse. Comme il n'était venu au harem que pour voir Lalla Zahra, il a remarqué que mon interprète le regardait avec des yeux inquiets. Il a pris peur d'un quelconque danger d'outrepasser les ordres de l'empereur. Cependant, sa curiosité, dit-il, l'a emporté sur la prudence. Il s'est permis alors d'aller dans l'appartement de Lalla Fattoum sans se soucier des conséquences de cette démarche. Il dit en avoir été remercié par la Sultane. Et son pouls lui dit bientôt que seule sa curiosité l'a fait venir chez elle. Elle n'avait qu'un léger rhume, et le médecin dit s'en être félicité pour ne rien avoir à lui prescrire.

Mais Lemprière semblait comblé de ne pas tarir à avoir quoi raconter à son lectorat pour l'épater. En apothéose, la reine favorite de l'empereur, qui n'était pas moins curieuse, ayant appris sa visite à Lalla Fattoum, lui envoya aussitôt une de ses servantes pour lui demander de venir la voir. Et bientôt le titre de sultane préférée, dit-il, le décida à répondre à son appel. Il était content de pouvoir juger par lui-même si elle méritait vraiment d'être favorisée par rapport à ses concurrentes. Tel qu'il est rapporté par Lemprière, le nom de cette Sultane paraît manifestement dpoublement mutilé, une fois par l'accent de l'interprète juif, puis par celui de l'auteur anglais. D'abord *Lalla* qui veut dire « *ma maîtresse* » était transcrit par *Alla* qui ne veut rien dire. Il fut suivi par *Douyaw* qui ne veut rien dire non plus, au lieu de soit *Edaw* qui veut dire « *lumière* », ou bien *EEdawya* qui veut dire « *l' étincelante* ». *Dans la suite du récit nous optons donc pour Lalla Edaw comme nom de cette sultane.*

Quand Lemprière est entré dans son appartement, il raconte qu'il a été tellement frappé par sa beauté qu'elle a remarqué la confusion qu'elle lui avait causée. Il lui a montré son étonnement devant l'existence d'une telle fée magique en Afrique. Et dès qu'il a fait ce compliment déplacé, il a ressenti, dit-il, tout le

danger, surtout devant le garde, qui ne l'avait jamais quitté des yeux. Il a cru qu'il avait commis une folie qui pourrait lui coûter cher. Mais elle ne parut nullement s'en inquiéter et lui montra qu'il ne s'était pas trompé en lui trouvant des traits d'européenne.

Et là va commencer un conte que Lemprière a voulu non moins pathétique que celui de Lalla-Zara. Il dit qu'elle lui a raconté être née dans la ville de Gênes. Elle avait huit ans lorsque sa mère l'a emmenée sur un bateau pour la Sicile. À cette époque, son sort était décidé lorsque le navire a coulé et que la mer l'a jetée avec sa mère sur le rivage de la côte nord-africaine. Malheureusement, la tempête l'a jetée sur cette terre inhospitalière. Elle a été ensuite présentée à l'empereur. Elle a été gardée dans le harem après avoir été séparée de sa mère. Et sa beauté, qui atteignit son comble en quelques années, la finesse de sa pensée et la hauteur de ses talents, la firent se hisser et occuper la première place dans le cœur du sultan. Et elle a su si bien la garder, que ni le temps qui ne s'écoulait ni la familiarité du plaisir qui s'y trouvait n'ont lui ôter son avantage. Les autres femmes du harem, qui la détestaient parce qu'il leur fut impossible de l'égaler en douceur et en gentillesse, ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa capacité à lire et à écrire en arabe. Aucune d'elles ne savait lire un mot.

Lalla Edaw a été détenue très jeune, ajoute Lemprière, au point qu'elle se souvient à peine de la langue de son pays. Elle ne se souvient que vaguement de son arrivée au harem. Croyant qu'il avait été touché par l'abandon des enseignements religieux qu'elle avait reçus de ses parents et par son propre effacement dans son cœur, elle lui dit avec une infinie bonté : « *Nos croyances n'ont pas d'importance. Ne sommes-nous pas tous frères et sœurs ? Et je serai très désolé si vous avez une mauvaise opinion de moi parce que j'ai renoncé à la foi chrétienne*." Puis elle ajouta qu'elle ne serait pas très heureuse si elle ne recevait aucune attention de sa part, et qu'elle avait besoin d'un bon médecin pour sa santé.

En fait, Lemprière a diagnostiqué chez la sultane favorite Lalla Edaw la maladie du scorbut, qui menaçait la santé de certaines de ses belles dents, affirme le médecin. Et l'on sait de nos jours que le scorbut est dû à une carence en vitamine C. La sultane craignait, si sa maladie devenant plus grave, qu'elle n'affaiblirait l'affection de l'empereur pour elle, dit Lemprière. Guérir la maladie qui commençait à peine lui semblait facile. Et comme le bonheur de sa vie dépendait de lui, il devait s'empresser de la rassurer. La promesse qu'il lui a faite de guérir radicalement dans quelques semaines l'a secouée de joie.

Cependant avec cet engagement, Lemprière dit se rappeler qu'il n'était entré dans le harem que pour voir Lalla Zahra. L'audace qui l'obligeait à aller chez la sultane préférée sans la permission de l'Empereur, pourrait lui coûter très cher. Il se disait ensuite « *faut-il être vigilant et conscient du danger lorsqu'une belle femme nous demande de l'aider ?* » Lalla Edaw, qui n'était pas, de sans côté, sans s'inquiéter de ses visites, ordonna à ses servantes de ne pas en parler. Et elles ont

très bien gardé le secret, affirme le médecin. Elle leur ordonnait aussi de monter la garde chaque fois qu'il venait la voir. Enfin, la sympathique Sultane est parvenue également gagner la confiance et la fidélité de l'eunuque qui accompagnait le médecin en le couvrant de cadeaux. C'est ainsi que pendant longtemps, Lemprière affirme avoir eu la liberté de passer chaque jour des heures entières avec cette sultane. Il lui parlait des coutumes européennes, sur lesquelles elle lui poserait mille questions. Et tout ce qu'il lui racontait l'amusait beaucoup, selon ses dire.

Lemprière ajoute qu'il n'a pas pu voir la quatrième femme de l'Empereur. Elle était à Fès pour des raisons de santé. Et il dit avoir appris qu'elle était la fille d'un renégat anglais, au lieu de dire un musulman d'origine anglaise. C'était l'usage chez tous les chrétiens. Et cela aussi pour signifier peut-être à son lectorat, qu'il n'en était pas content. Après tout c'est normal. Un musulman aurait fait la même chose avec tout autre musulman reconverti à tout autre culte. Lemprière dit avoir su que cette sultane est la mère de Moulay El Yazid, qui est monté sur le trône après la mort de son père, Sidi Mohamed. Or il a déà dit plus haut que la mère du prince Moulay Soulimane ainsi que celle de l'empereur lui-même étaient toutes les deux d'origine anglaise. Il plaisait à ce médecin de chercher à savoir ce détail, au point de croire qu'il tirait une certaine fierté du sang anglais dans les veines de ces trois princes qui étaient l'un après l'autre souverains du Maroc.

Ayant été dans le harem bien plus longtemps qu'il ne s'y attendait, Lemprière le quitta pour informer l'empereur de l'état de Lalla Zahra qu'il venait de voir pour la première fois. Le souverain l'a accueilli dans une cour fermée. Il était dans un petit fauteuil roulant à quatre roues conduit avec une grande facilité par quatre enfants d'apostats espagnols, sans dire comment il l'a su

En s'approchant de ce sultan impressionnant, dit-il, il avoue qu'il craignait trouver en lui un juge sévère prêt à se venger d'une erreur si petite en elle-même, mais qu'il pourrait prendre pour une très grave injure. Il dit qu'il n'était pas resté longtemps dans cette cruelle anxiété. Au ton amical avec lequel le souverain l'a interrogé sur les nouvelles de Lalla Zahra, il a vu qu'il n'était au courant de rien. Puis il lui a fait part par son interprète de l'état de santé la sultane Lalla-Zara malade.

Il voulait savoir quels médicaments Lemprière utiliserait pour la traiter. Après les lui avoir apportés et nommés, le souverain lui ordonna d'en goûter devant lui, comme s'il avait peur de donner du poison à la Sultane à cause de son probable ignorance ou de sa mauvaise foi, dit le médecin. Il lui a demandé ensuite combien de temps il lui faudrait pour récupérer. Lemprière lui a répondu qu'il était impossible de déterminer la durée de son traitement et que sa douleur ne s'arrêterait qu'avec l'usage prolongé des médicaments qu'il lui avait prescrits.

Le médecin dit avoir pensé alors qu'il devrait profiter de ce moment propice pour demander à nouveau la permission de retourner à Gibraltar. C'est ce

qu’il a ait, dit-il, et proposé en retour de s'occuper de la sultane malade pendant deux semaines, puis de lui laisser un régime qu'elle pourrait suivre après son départ avec beaucoup de succès comme s’il était présent. Il a dit à l'empereur qu’il devait obéir aux ordres de ses supérieurs à Gibraltar, qui le rappelèrent pour rejoindre mon poste.

L'empereur semblait content de son enthousiasme à consoler une femme qui lui faisait encore pitié. Et pour montrer qu'il en était satisfait, il lui a promis de le libérer après les deux premières semaines du traitement. Ces paroles de consolation étaient accompagnées d'un geste de générosité, qui fit dire à l'empereur que le médecin ramènerait un beau cheval dans mon pays. Et son vizir reçut l'ordre de lui ouvrir le harem chaque fois qu’il voulait y entrer.

Lemprière ‘en est donné alors à cœur joie pour ben satisfaire son insatiable curiosité dans u lieu interdit aux hommes et aux étrangers. Il rapporte que le harem de Sidi Mohamed est composé de cent soixante femmes, sans compter toutes les servantes au service des Sultanes. Il ne faut pas croire que l'empereur n'a épousé que les quatre femmes dont il a parlé, dit-il. Beaucoup de celles qui n'avaient pas eu d'enfants avaient divorcés et d'autres étaient mortes de maladie. Il serait donc difficile de savoir exactement combien de fois il s'est marié au cours de son long règne. En général, les concubines sont des nègresses ou des captives européennes. Néanmoins, il a vu, dit-il, parmi elles celles qui étaient issus de bonnes familles marocaines. Elles étaient offertes au harem de l'empereur par des pères qu’il qualifie d’opportunistes barbares.

Il dit que le harem fait partie du palais. Sa gestion appartient à la première sultane. Elle n'y est responsable que de l'ordre. Ce statut lui donne le droit de choisir la meilleure suite dans laquelle séjourner. Un privilège dont jouissaient à la fois Lalla Fattoum et Lalla Edaw, comme sultane préférée, lorsqu'elle est entrée dans le harem. Elles seuls avaient une suite précédée d'une antichambre.

Nous passons sur les multiples et très longs menus détails futiles qu’il a plu à Lemprière de rapporter dans son ouvrage sur l’aspect et les mœurs des différentes pensionnaires du harem. Il dit cependant que la générosité de l'empereur envers ses femmes était assez abondante. Il était censé répondre à tous leurs besoins. Et c'est selon les sentiments qu'a su lui inspirer chacune. Puis Lemprière ne tarde pas à se contredire en disant que ce qu'il leur donne n'a pas toujours été aussi fameux. La pension qu'il versa à la plupart d'entre elles était si modeste qu'elle ne suffisait même pas à les nourrir et à les faire vivre.

Certes, il leur donnait des pierres précieuses et parfois des pourboires en espèces, dit-il. Mais malgré tous ces cadeaux, elles n'auraient pu être à leur aise sans les cadeaux que les Européens et les Marocains leur offraient pour s'occuper de leurs affaires auprès du souverain. Il explique que les ambassadeurs, consuls et marchands qui connaissaient cette activité s'exécutèrent et versèrent beaucoup

d'argent dans le harem. Il dit avoir connu un juif qui n'a pas pu obtenir de réponse de l'empereur sur une question importante. Il décida d'envoyer des perles aux sultanes, les suppliant de lui parler en son nom. Et bientôt cette belle médiation donna au Juif ce qu'il demandait depuis si longtemps.

Les femmes du harem en paient les esclaves qui les servent. Ensuite, elles font ce qu'elles veulent avec leur argent. Elles n'ont pas de compte à rendre à ce sujet. L'empereur, ajoute Lemprière, n'ignorait pas que ses épouses monnayaient leurs interventions en faveur des étrangers qui sollicitaient leur aide. Mais il préférait fermer les yeux sur ce trafic et le tolérer plutôt que de leur ouvrir les caisses de son trésor.

Il dit enfin qu'en général, les femmes du sultan jouissaient d'une assez grande liberté dans leur harem. Mais elles ne peuvent jamais en sortir, sauf quand elles accompagnent le souverain lors de son voyage d'un palais à un autre. Cet événement est extraordinaire. Ce jour elles sont accompagnées d'eunuques noirs renfrognés et personne ne devait gêner leur passage. Afin de chasser les curieux de leur chemin, une compagnie de soldats précède leur cortège, et ne quitte le harem que lorsque les gardes sont sûrs qu'elles ne seront pas exposées à la vue humaine.

Lemprière revient à a mission et son problème pour dire que l'Empereur n'a pas attendu plus de deux semaines pour s'enquérir de l'efficacité de son traitement envers la sultane Lalla Zahra. Lorsqu'il apprit que sa santé s'était améliorée au bout d'une semaine, il lui offrit par son biais un *doublon* enveloppé dans un beau mouchoir de soie. Il s'agit d'une monnaie d'or espagnole. Et ce cadeau n'était qu'un prélude à la pleine récompense qu'il lui promettait si elle était complètement guérie. Mais sa connaissance de sa cupidité, dit Lemprière, ne lui permettait pas d'espérer profiter de sa largesse. Et ce n'est pas ce qui l'inquiétait. Bien mieux que d'argent tourmentait son esprit. Il dit ne penser alors qu'à récupérer sa liberté à tout prix. Pour s'en sortir il raconte avoir inventer une ruse qui a bien marché. Laquelle ?

9. *Délivrance du médecin*

Lemprière dit qu'il serait peut-être surprenant pour certains qu'après être entré dans le harem de l'empereur, il ait conservé le même désir de quitter le Maroc. Il lui semble qu'il aurait dû faire un petit effort pour rester davantage puisqu'il pouvait voir librement la belle sultane de Lalla Edaw. Cependant, cette jeune femme imprudente l'exposait chaque jour à de nouveaux dangers. Il ne faisait donc aucun doute qu'il avait raison de vouloir s'éloigner de cet endroit qui pouvait devenir mortel d'instant à l'autre. D'ailleurs, son absence de Gibraltar, qui était déjà si longue, dit-il, lui faisait peur d'irriter ses supérieurs.

Et puis il affirme avoir une autre raison de vouloir quitter ce pays. Au sujet de la sultane Lalla Zahra, il est vrai que sa santé s'est mieux améliorée. Mais

connaissant les caprices et l'ignorance des femmes du harem, en supposant que le traitement qu'il lui prodiguais soit un succès total, ne pourrait-il pas arriver que ses rivales tentent à nouveau de l'empoisonner et attribuent les graves conséquences de leur crime à ses faibles compétences médicales ? De même, la vieillesse et la faiblesse de l'empereur peuvent exiger ses services et entraver continuellement son départ. Pour tout cela, il était sage d'insister pour lui de demander de partir avec tout le courage possible.

Il a alors imaginé un moyen qui lui semblait parfait pour le ramener à Gibraltar. Il a dit à sa patiente que les excellentes poudres qu'elle utilisait pour soigner Moulay Abdeslam, il ne lui en restait pas assez pour lui redonner la santé. Vu les conséquences de ce danger, il la persuada qu'il était dans son propre intérêt d'exhorter l'Empereur à l'envoyer à Gibraltar pour lui en chercher suffisamment et achever son traitement. La sultane Lalla Zohra répondit avec énergie qu'il n'était pas nécessaire qu'il aille lui-même chercher ce qui pourrait être bon pour sa santé, et que l'empereur enverrait au consul anglais à Tanger pour lui demander de s'en occuper à Gibraltar, et de cette façon, l'affaire sera accomplie dans un temps très court.

Lemprière était embarrassé par cette réponse, à laquelle il n'était pas préparé. Puis il a eu l'idée de se faire passer pour un vrai docteur empirique, et convaincre la sultane qu'il était le seul à savoir préparer la poudre nécessaire qui l'a rendue mieux, et que les plantes qui le composaient ne se trouvaient qu'en Europe. Cette ruse, bien que grossière, a fonctionné bien au-delà de ses attentes. Lalla Zahra, convaincue, a prié les femmes du harem qui avaient le plus d'influence sur l'esprit de l'empereur de se joindre à elle pour l'exhorter à le laisser partir.

Pour s'excuser auprès de son lectorat, Lemprière a écrit que sans aucun doute, devoir mentir en toutes circonstances est honteux, et qu'il répugne à la sensibilité de ses mœurs. Mais la mauvaise conduite de l'empereur avec lui l'a poussé à l'extrême pour utiliser la tromperie et obtenir justice. Pourtant i a pensé que malgré son âge avancé, le souverain gardait tant d'esprit pour qu'il soit dupe de son petit stratagème. Cependant, il semble qu'il ait fait semblant d'y croire par sympathie pour Lalla Zahra et a promis de donner des ordres pour lui permettre de partir. Il ne serait pas facile de deviner les raisons pour lesquelles ce roi l'a retenu dans son pays, dit Lemprière. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'a pas encore obtenu sa liberté.

Cela fait quelques jours que le médecin est bercé par le doux espoir d'être renvoyé à Gibraltar pour chercher la poudre merveilleuse qui devait compléter la cure de Lalla Zahra. L'Empereur ne songeait plus à tenir la promesse qu'il avait faite à cette Sultane de son départ. Cet oubli apparemment intentionnel le désespérait il a donc couru chez un Européen qui venait d'arriver à Marrakech, pour lui faire part de ses malheurs. Mais il ne put lui donner d'autre conseil que de

venir à la cour de l'empereur et de lui renouveler ses appels. Lemprière a suivi ses conseils mais en vain.

Il ne pouvait pas s'approcher suffisamment de lui pour qu'il remarque sa présence. Les ministres étaient devant lui. Une centaine de soldats étaient là pour empêcher la foule de déranger la cour. Après avoir terminé tout ce qui concernait les affaires publiques, l'empereur énuméra certaines des victoires remportées par les Marocains sur les chrétiens. Il parla des lieux que ses ancêtres avaient perdus afin d'avoir une chance de parler de la ville de Mazagan qu'il avait prise aux Portugais. On peut imaginer les ministres qui n'ont pas manqué d'applaudir et de glorifier ses grandes actions militaires. Après lui avoir fait de si doux éloges, auxquels les Orientaux s'étaient habitués, dit le médecin, ils terminèrent par le cri de « *que Dieu bénisse la vie de Sidi !* », mal interprété par le juif qui accompagne le médecin en disant « *Dieu sauve le roi* », et qui fut d'abord répété par les soldats entourant l'empereur, puis entendu résonner dans tout le les cours du palais.

L'audience publique de l'empereur s'est terminée sans bénéfice pour le médecin, mais a augmenté ses problèmes. Dans le harem, il ne cherchait plus à m'amuser. Il avait à peine le temps de soigner la vénérable Lalla Zahra, dont la gentillesse envers lui n'avait jamais faibli, affirme-t-il. Désolé pour son désespoir de sortir de cette détention, il a reçu un colis contenant les documents de départ qui lui ont servi de passeport pour retourner à Gibraltar. Il stipulait essentiellement que le gouverneur de Tanger s'occuperait de lui en toute sécurité là-bas.

Lemprière dit ne pas pouvoir décrire la joie ressentie en recevant cette bonne nouvelle. C'était une joie extraordinaire de se voir à la veille de quitter un pays qui lui était devenu odieux à cause de toutes les contradictions qu'il y a endurées. le lendemain il est allé l'annoncer à sa patiente et aux autres femmes du harem. Il ne tenait pas, aux adieux de toutes ces beautés, dit-il, ni à montrer la joie qui remplissait son âme. Si elles avaient pu deviner que son projet était de partir sans retour, elles auraient sûrement fait autant d'efforts pour l'en empêcher. Il était convaincu qu'il aurait été plus facile pour elles de le retenir que de briser ses chaînes. Sachant qu'il pouvait apporter tant de choses de Gibraltar qui ne pouvaient pas être trouvées au Maroc, elles lui ont rapidement donné une liste de leurs noms.

Enfin, il quitta Marrakech le 12 février 1790. Dès son arrivée à Tanger, le caïd reçut une lettre du vizir lui enjoignant, au nom de Sa Majesté le Roi, de lui acheter aux frais de sa trésorerie deux bœufs, dix têtes de chèvres et cent oiseaux de volaille, en plus d'une quantité de fruits et de légumes. Ce fut là la récompense du médecin pour les soins qu'il a prodigués à la sultane Lalla Zahra. L'empereur l'a exhorté aussi à revenir comme promis. Le pacha de Tanger l'a bien traité alors, même le douanier lui a permis de prendre tous ses bagages sans payer de frais. Et il est parti à Gibraltar, où il est arrivé le 27 mars 1790.

Lemprière dit alors ne pas pouvoir décrire la joie qu’il a ressentie lorsqu’il a revu un endroit où il retrouva ses compatriotes, les lois sages de son pays et ses douces coutumes. En effet, ajoute-t-il, le bonheur qu'éprouve un misérable prisonnier en sortant d'une cellule n'est pas plus grand que celui qu’il éprouvait lui en voyant une garnison anglaise. Quand il est revenu à Gibraltar, tous ses contacts avec le Maroc ont été coupés. Cela donnait beaucoup plus de valeur aux cadeaux de l'empereur. Il estime cependant, que les cadeaux de ce prince et de ses fils ne suffisaient pas à le dédommager même des frais du voyage. Il dit enfin que ce qui le console ce sont les quelques connaissances sur les coutumes et les traditions d'un pays qui n'est pas comme nos pays européens. Et il commence par donner son témoignage sur la politique financière du souverain Sidi Mohammed.

10.Politique et finance

À ce sujet, Lemprière rapporte ce qu’il a appris auprès des négociants européens installés à Mogador. Ils lui ont dit que Sidi Mohamed semblait leur donner plus d'incitations que ne le faisaient ses prédécesseurs. Mais après les avoir courtisés, il utilisait les moyens les plus excessifs pour obtenir leur argent. Il imposait des taxes si lourdes sur les marchandises d'exportation qu'ils préféraient souvent renvoyer leurs navires vides en Europe.

Ils lui ont dit en plus qu’à plusieurs reprises, Sidi Mohamed faisait même des affaires lui-même. Il enverrait ceux qui achèteraient des marchandises d'Europe pour les revendre par l'intermédiaire des Juifs des provinces de son pays pour cinq à six fois leur valeur.

Il dit avoir appris aussi de ces mêmes négociants européens que rien n'est plus exposé au danger sous ce régime que le pouvoir et la richesse. Il s’agit surtout des gens au service de près ou de loin du souverain et ses proches de sa propre famille. Il promut le simple soldat au rang de pacha et en fit même un proche confident. Et dès qu'il lui déplait, il le dépouille de tout ce qu'il a gagné de sa position. Et le disgracié doit s’estimer très heureux si sa punition se limite à la prison. Malgré tout il y a dans ce pays des hommes assez ambitieux pour amasser des fortunes dans un régime où cela conduit à de grands risques. Et ce qui étonne plus, c'est le comportement de ces détenteurs de positions aussi élevées qui osent quand même faire tout ce qui risque de déplaire à leur maître lorsqu'ils abusent de sa confiance et font fit de son autorité.

Puis, tout comme Chénier ci haut, Lemprière rapporte ce qui justifie cette conduite du sultan. C’est plutôt pour des raisons politiques que par cupidité que, quand il découvre qu'un de ses serviteurs avait accumulé une immense fortune, il ne tarde pas à l’en dépouiller sous un prétexte ou un autre, de peur qu'il ne s'en serve pour aider un de ses fils à le renverser. Et cette conduite de prudence n’exclue même ses propres fils.

A ce propos Lemprière rapporte le cas du prince Moulay Abderrahmane qui avait accumulé une grande fortune dont son père l'avait privé en usant de ruse pour s'en emparer. Comment a-t-il fait ? Il a commencé par l'attirer à Marrakech. Peu après son arrivée, il le nomme gouverneur de Salé. Moulay Abdel Rahman, qui ne s'inquiétait de rien, s'apprêtait à partir et emballait son argent et tous les objets de valeur qu'il possédait. Lorsque tout fut prêt pour son départ, son père lui fit ses adieux. Mais il n'avait pas parcouru dix kilomètres qu'un grand groupe de soldats l'arrête et lui prenne tout ce qu'il avait. Ainsi, l'ordre donné par l'empereur a été exécuté à temps, et le prince s'est retrouvé avec un seul pistolet inopérant. Le misérable Abderrahmane, en colère contre son père, jura qu'il ne le reverrait plus jamais. Il s'est réfugié dans les montagnes de la région du Souss et n'en est pas reparti depuis de nombreuses années. L'empereur ne le haïssait pas. Il a fait plusieurs tentatives pour sympathiser avec lui pour le faire revenir à ses côtés. Mais il n'y parvint pas, car le prince n'oublie pas la perte de ses trésors.

Une fois de plus, et comme l'a dit Chénier, le trône dans le pays est à tout moment à la merci d'un coup de force soit au profit d'un proche parent du souverain ou d'un fondateur d'une nouvelle dynastie.

À ce propos encore, Lemprière dit que malgré des failles dans sa formation, l'armée marocaine reste le soutien le plus puissant du trône. Mais il arrive parfois qu'elle devienne son ennemi le plus redoutable par son penchant pour la nouveauté et sa soif d'argent. Les soldats sont les premiers moteurs de révoltes qui secouent le gouvernement. Ils peuvent vendre leur loyauté à celui qui les paie le plus et qui leur donne l'espoir d'un sort meilleur. Le sultan, qui sait combien il est facile de les acheter avec de l'or, se préoccupe surtout d'appauvrir les grands de son empire, dont les richesses pourraient les inciter à corrompre son armée.

Et comme le désir des Marocains pour le changement est si grand, leur attachement pour leur souverain est si faible, qu'ils seraient toujours prêts à le détrôner, non pas parce qu'ils aient la moindre idée de la liberté, mais juste pour se débarrasser d'un tyran afin de se soumettre au joug d'un autre, avec l'espoir qu'il soit moins cruel.

Dans de telles circonstances, il était sage pour tout sultan de maintenir tout le monde à un même niveau de richesse à ne pas dépasser. Et quiconque se distingue par le fait de posséder plus d'argent, il n'était pas sûr de le garder jusqu'au lendemain. Ce qui reste à tout riche exposé à un tel risque pour échapper à une telle ruine, c'est de dissimuler sa richesse et paraître simple voire misérable.

En revanche, pour garder son trône sans grand risque d'être détrôné, le souverain doit être le plus riche dans son empire. Et tous les moyens possibles sont bons l'être et le rester. Parmi les éléments de perception au Maroc figurent les amendes, dit Lemprière. Les mésententes entre les tribus par exemple conduisent souvent à des conflits qui se terminent par des effusions de sang. C'est l'occasion

pour l'empereur d'intervenir pour rétablir la paix. Mais son intervention coûte très cher à toutes les parties. En plus d'éventuels châtiments corporels, chacune est tenue de lui verser de lourdes amendes. La tribu qui refuse se voit l'objet d'un coup de force pour obtempérer suivi du pillage habituel des soldats. Et c'est le juste prix à payer pour des gens qui s'obstinent à ne pas cohabiter en paix, estime Lemprière. Mais c'est surtout tout bénéfice pour le trésor du souverain.

Outre les ressources financières que l'empereur tire de cette justice fructueuse, les paysans des campagnes et les nomades sont tenus de lui verser le dixième de leur production agricole annuelle. Et il arrive qu'il leur impose des redevances exceptionnelles alloués aux dépenses de l'armée, payés en nature ou en espèces.

Les moyens pour percevoir ces impôts sont simples, dit Lemprière. L'empereur en donne à ses ordres à chacun de ses gouverneurs des provinces la somme d'argent due par ses sujets dans un délai donné. Le gouverneur donne l'ordre à son tour, à ses percepteurs de lui en rapporter le double, pour garder le surplus pour lui-même en récompense de son travail. Et ses collaborateurs font de même. Ainsi, par cette chaîne d'abus, du haut jusqu'en bas, les misérables paient quatre fois la somme que l'empereur ordonne aux gouverneurs des provinces de payer à son trésor à heure fixe.

De prime abord, Lemprière semble exagérer l'ampleur e tels abus. Or il s'agit d'un problème bien réel et ancien. Il convient à ce sujet de voir la lettre de doléance d'*Abou Ali al-Yusi* au sultan Moulay Ismaël contre ses percepteurs, quand il dit : « *Que notre maître veuille bien regarder ; car les collecteurs d'impôts de son royaume ont sévi en injustice contre le peuple. Ils ont dévoré sa chair, but son sang, sucé ses os et sa cervelle, et ne lui ont laissé ni culte ni bien de ce bas monde. Celui-ci ils l'ont pris. Quant à la religion, ils l'en ont dévié. Et c'est quelque chose que nous avons vu, et non pas de simples conjectures. De plus, les ayant droits ne leur sont pas parvenus ou les ont perdus. Le Sultan se doit de surveiller ses percepteurs, empêcher leur injustice et ne pas se laisser berné par tout ce qu'on lui fait briller ici-bas. Beaucoup de ceux qui l'entourent sont des ambitieux cupides qui ne craignent pas Dieu le Tout-Puissant et ne se gênent de le flatter par hypocrisie et lui mentir.*»[24].

Les gens qui jouissent d'une certaine liberté dans ce pays, si l'on peut employer ce mot pour parler du Maroc, sont les marchands qui vivent dans des villes éloignées de la capitale de l'empereur. Leurs maisons, leurs jardins bien aménagés, leurs maisons décorées de miroirs, d'ustensiles de porcelaine, etc., et

[24] Extrait du livre d'Abi Abdullah Muhammad Al-Mahdi : "*Annawazil assoghra al-mousammat al-minah assamia fi annawazil al-fihia*", Ministère des Awqaf et des Affaires islamiques du Maroc , 1992, Première partie, page 406.

enfin le bon accueil qu'ils réservent aux étrangers, tout cela indique qu'ils sont plus en sécurité que les autres, et qu'ils savent beaucoup mieux que le reste de la population, ce qui contribue à procurer des plaisirs de la vie et en profitent.

Mais vivant loin de la capitale de l'empereur, ils ne sont pas à l'abri de l'injuste pression fiscale. Ils ne sont même pas à l'abri du rançonnage qui règne dans le pays. Dans le cas où le pacha ou le caïd au pouvoir de la région trouve un prétexte pour emprisonner la personne aisée, ce qui est courant sans égard à une justice équitable, la victime devient un suspect pour le gouvernement, et tous ses biens sont confisqués sans autre forme de procès.

Ce que ne précise pas Lemprière, c'est que pour vivre dans le luxe qu'il vient de dépeindre, sans être ainsi rançonné, le riche négociant marocain loin de la capitale, doit donc jouir d'une protection d'un autre puissant agent de pouvoir, soit dans sa famille soit de ses amis. Une protection qui reste pourtant précaire, car elle dure tant que le protecteur n'est pas tombé en disgrâce auprès de son maître.

Au sujet de ces gens du pouvoir, Lemprière rapporte toujours de ce qu'il a appris des négociants européens à Mogador, que L'empereur nomme les pachas qui dirigent les provinces. Ils sont généralement issus de la classe privilégiée des Marocains. Parfois, il y envoie ses fils. Les dirigeants nommés sont mis en accusation pour la moindre erreur et exercent un pouvoir presque illimité. Ils peuvent infliger n'importe quel type de punition sauf la mort. Ils imposent des taxes, exigent des amendes et pillent les gens sans que personne n'ose se plaindre.

Lemprière dit en plus que les vols de toutes sortes commis par le pacha sont tellement multipliés qu'on pourrait penser que le pillage du peuple est l'une des tâches principales de son office. Mais quel bénéfice puisse-t-il en tirer, e demande le médecin, quand les richesses amassées risquent à tout moment d'être confisquées par l'empereur par excès de suspicion et de prudence ? Dès qu'il est informé que le pacha s'est enrichi que le souverain l'accuse de méfaits aux dépens de la province et le met en prison pour qu'il réponde de sa conduite. Et dabs l'attente du procès, il s'empare de tout ce qui était en sa possession. Et si le pacha réussit à se faire acquitter, il peut reprendre son service, mais sans réclamer sa fortune. Au contraire, il connaîtrait le même sort s'il revient une seconde fois, après la leçon déjà reçue, à la folie d'amasser des richesses.

Le gouverneur de la ville, est nommé le caïd, déformé par Lemprière par *alcade*. Il est soumis au pacha, de même que l'agent investi de la même autorité dans le douar ou le camp des nomades, dit Cheikh déformé aussi en *saïcks*. Ils ont dans leurs zones d'influence la même autorité que les pachas en province. Mais, ajoute Lemprière, ils n'en profitent pas l'esprit tranquille. L'empereur les agace de diverses manières, en plus de la mauvaise humeur des pachas.

Comme le pacha dans la province, le caïd est investi de l'autorité civile et militaire dans la ville dont le commandement lui est confié. On lui donne un certain nombre de soldats à ses ordres, pour veiller à la tranquillité publique. Il s'en sert aussi pour faire payer les impôts, arrêter les malfaiteurs, porter ses dépêches à la cour et ses ordres dans l'étendue de son district.

En plus du *kadi* qui juge les affaires civiles selon le code musulman, le caïd juge toutes les affaires criminelles et les infractions à l'ordre public. Il punit même pour la faute la plus légère. Le condamné peut subir une bastonnade ou une peine d'emprisonnement, mais aussi soumis à payer une amende à verser au trésor propre du caïd. Il pourrait être même condamné à mort. Et il n'est pas rare de voir inventer de fausses accusations contre des particuliers, juste pour les piller.

Il arrive aussi qu'un scélérat qui a commis le crime le plus notoire peut être déclaré innocent, en donnant une somme d'argent au caïd. S'il est bien adroit, il fera même retomber sur son accusateur le châtiment qu'il a mérité. Ce malheur n'appartient point uniquement au Maroc. Mais tel est le danger d'une autorité dont on peut abuser impunément, dit Lemprière. Et tel dirions-nous, était l'impression que laissait le mode de gouverner le pays laissé dans l'esprit des négociants européens à Mogador, et rapporté par ce médecin anglais. Ce qui lui fait dire que si l'on songe aux graves conséquences d'un pouvoir si immense, on verra bientôt que les excès seraient énormes et presque continus, dans un pays où la justice et l'honneur comptent peu.

En conséquence, remarque Lemprière, les Marocains ont perdu l'esprit d'entreprise et d'émulation. Incertains de pouvoir bien profiter des fruits de leur travail, ils travaillent juste assez pour avoir de quoi vivre. Et si l'un d'eux se consacrait davantage au travail et obtenait plus de bienfaits de la vie, alors il faisait très attention de les cacher afin qu'il n'en soit pas dépouillé par les autorités. C'est ainsi les riches, sans protection il faut dire, se privent du confort de la vie voire de ses nécessités, et thésaurisent ce qu'ils ont d'argent. Et nous avons vu avec Chénier les gens de la campagne qui n'enfuient pas le sol juste les grains, mais s'arrangent pour y dissimuler leurs richesses aux regards indiscrets.

Une telle politique, dirions-nous, avait de néfastes conséquences sur le développement économique du pays qui expliquent le retard pris sur l'Europe. Ainsi Lemprière dit qu'en traversant ce beau pays, il ne pouvait qu'être vraiment désolé de voir tant de terres arables incultes et des énormes ressources minières inexploitées. Il devait en être de même, dirions-nous, du manque d'investissement dans l'industrie, et dans le grand commerce maritime fleurissant à l'époque en Europe.

L'imprimerie est inconnue au Maroc, dit Lemprière. Et tant que cette heureuse invention est absente chez les Africains, ils resteront dans l'ignorance et la servitude. La plupart des manuscrits qui étaient en possession des musulmans

sont perdus. Ils ne connaissent du monde qu’ils en savent lors du pèlerinage à La Mecque. Ils ignorent complètement l'histoire des nations étrangères. Ils n’en parlent pas autant qu’ils ne parlent des principes scientifiques de Newton.

Et sans les juifs marocains qui connaissent certaines des industries et des compétences qui existent dans les pays européens, les sciences et les arts sont presque totalement inconnus au Maroc, ajoute Lemprière. Les Marocains peuvent être rangés parmi les peuples très arriérés en modernité. Leur maigre compétence dans la gestion d'une entreprise les oblige à prendre conseil auprès des Juifs chaque fois qu'ils veulent faire des affaires.

Ils exercent un petit nombre de métiers mécaniques. De nombreux artisans de l'empire sont attachés au tissage de ce qu'on appelle le *haïk*, une robe de laine, ou de coton, et même de soie. Il n'y a qu'à Fès que les mouchoirs sont tissés en soie ou en coton spécial. Les tapis marocains ne sont pas moins bons que les tapis turcs. Sont également fabriquées dans le pays de belles nattes de feuilles de palmier. On y fabrique aussi de la poudre à canon mais de qualité modeste. Les marocains ne savent pas fabriquer des canons. Le peu qu’ils en ont est importé d'Europe. Il en est de même du verre. Et ils n'en ont d’ailleurs pas grand besoin, les fenêtres de leurs maisons sont sans verre.

Sans connaître l’invention des pompes et les fontaines étant rares, bon nombre de personnes sont obligées d‘aller puiser l'eau dans des réservoirs situés près des rivières les plus proches. L'eau est transportée dans des outres de peaux goudronnées pour leur étanchéité. Ce qui lui donne à l’eau une saveur désagréable. Les charrues, les outils de menuiserie, les outils de tissage et même la forge sont toujours aussi grossiers que ceux utilisés il y a très longtemps en Europe. Leurs bâtiments sont construits sans aucune règle d'art de l’architecture.

D’autre part, ajoute Lemprière, cette nécessité de la plus grande prudence dont les Marocains doivent toujours entourer toutes leurs actions, rend leur esprit empreint de suspicion et de secret. Et celui qui s'habitue ainsi très tôt à la dissimulation, il ne lui sera pas difficile de s'habituer à mentir toute sa vie. Lemprière dit cela, peut-être par rancune contre les proches du sultan dont des princes, à qui il a offert tant de cadeaux et de soins en échange d’intervenir auprès du souverain pour le laisser repartir chez lui, et qui lui ont fait des promesses, alors qu’ils savaient à priori qu’ils n’allaient pas les tenir.

Quoique rancunier, Lemprière, avoue que malgré son goût pour l'argent, l’empereur ne l’épargne pas en cas de détresse publique. Si la famine frappait, il apporterait une aide abondante aux nécessiteux. Le grand nombre des pauvres qui se nourrissaient tous les jours à la porte de son palais, que Lemprière dit avoir vu par lui-même, prouve qu'il n’était pas sans compassion pour autrui. Et les négociants marocains louaient l'encouragement qu'il a donné à leur commerce, qui n’a connu sa prospérité que sous son règne.

Les quelques soulèvements qui se sont déroulés sous le règne de Sidi Mohamed ont été la preuve la plus forte de son talent pour gouverner un peuple toujours prêt à se soulever. Si une étincelle de rébellion éclate dans l'une des provinces, elle est aussitôt pillée par les troupes envoyées pour la contraindre à se soumettre. Les chefs de la rébellion sont arrêtés et envoyés à Marrakech, où ils sont condamnés à mort et décapités. Les adeptes sont soumis à la flagellation. L'empereur prend soin d'embaucher des soldats en qui il avait confiance pour surveiller les mouvements populaires. Bref, il prenait si bien ses mesures qu'il n'a jamais craint un soulèvement sérieux contre son pouvoir.

Sidi Mohammed usait avec les autres souverains de la même politique pratiquée dans ses propres états pour maintenir son pouvoir. Pour admettre les justes revendications d'un autre État, il fallait lui faire des dons. Cependant, il arrivait souvent qu'après l'or versé, il trouve des excuses pour ne rien finir. Et quand le tribut exigé n’est pas versé, il menaçait de déclarer la guerre. Il s’agit ici de ce que Chénier a développé et explicité longuement ci-haut en matière de relations étrangères.

Pourtant Lemprière, avec son orgueil propre aux anglais, trouvait humiliant l’attitude d’apathie et de soumission des européens face à cette politique étrangère de l’empereur du Maroc. Il dit qu’après avoir remarqué le comportement de Sidi Mohamed avec les gouvernements étrangers, il n'est pas hors contexte de faire quelques observations sur leur politique irresponsable à son égard. Tout d'abord, ce qui est le plus étonnant, c'est que les princes européens sont considérés comme les vassaux éternels de ce sultan qu’il qualifie de faible despote. Une telle soumission volontaire et honteuse, dit-il ne peut être attribuée qu'à un grand désintérêt pour leurs intérêts ou à une ignorance inexplicable. Sans doute ils l'auraient évité s'ils s'étaient efforcés de songer un peu à la force de ce pays, qui n'a ni marine ni armée digne de ce nom, et dont les gens n'ont aucun enthousiasme pour la guerre. Si Lemprière avait pris le soin de lire l’ouvrage de Chénier, il n’aurait peut-être pas risqué ces propos de novice en la matière.

Et il se demande, que peut-on craindre de cet empereur qui a réduit toute sa flotte navale à quelques petites frégates mal équipés et même mal commandés ? Elle n’est bonne que pour la piraterie. Tout peut être détruit en un jour par deux ou trois bonnes frégates européennes. A l'exception des ports de Tanger et de Larache, les entrées du reste des ports du Maroc, comme il l’a déjà noté, dit-il, sont si sablonneuses qu'il ne sera bientôt plus possible de les traverser que par les petits bateaux de pêche et les très petites embarcations.

Aucune des villes de l'empire n'est régulièrement bien fortifiée. Seul Mogador est en état de défense, si l'on peut appeler cet endroit une forteresse, où il serait difficile de trouver une demi-douzaine de canonniers assez entraînés pour mettre un canon sur sa plate-forme. Pourtant, cette force contrôle toutes les côtes

du Portugal et de l'Espagne. On pourrait même dire qu'elle est en quelque sorte la maîtresse de l'entrée de la Méditerranée. Si elle existe, c'est uniquement parce que personne ne s'en soucie. Alors pourquoi acheter une trêve avec son maître avec des cadeaux si généreux ?

Est mauvaise cette politique européenne qui consiste à le couvrir d'or pour protéger leur flotte marchande des attaques de ses pirates. Cela ne ferait qu'alimenter son avidité insatiable. Si on lui donne une frégate aujourd'hui, demain il en voudra une autre. Plus on lui en donne, plus il en demande. Les européens n'ont-ils pas compris qu'ils ne peuvent obtenir la paix avec les peuples barbares qu'en la leur imposant par la force ? Lorsque on leur montre la rigueur ils sont prêts à devenir des amis. Au lieu de rechercher l'amitié de Sidi Muhamed, si quelqu'un lui avait déclaré ouvertement la guerre, et s'était emparé de deux ou trois places de son empire, et surtout de Mogador, qu'il chérissait comme une œuvre de son propre travail, on pourrait le voir bientôt accepter toutes les conditions qui lui seront imposées. Or Lemprière ignorait que tout cela a été tenté par la France, la hollande et bien d'autres pays, mais en vain. Et il a oublié que les Portugais venaient jute d'être chassés manu militari par le même prince de la place de Mazagan.

Lemprière semble ignorer que Tanger était déjà une possession anglaise et qu'elle fut abandonnée par son pays le 5 février 1684 sous les coups incessants et acharnés de la résistance marocaine que plus jamais il n'a pensé à la reprendre ou prendre tout autre place au Maroc plus proche, alors que l'Angleterre est devenue un immense empire outre-mer.

Puis avec la même superbe, le médecin Lemprière conclue ce chapitre par une comparaison avec les régimes politiques en Europe en disant que les princes qui gouvernent les peuples civilisés sont soumis à certaines formes de gouvernement qui empêchent toute inclination à faire le mal. Et dans le cas où, par exaltation, ils tendent à abuser de leur pouvoir, cet excès ne dure pas longtemps, car les rois d'Europe connaissent si bien leurs intérêts qu'ils ne peuvent être heureux qu'en faisant le bien et en faisant Justice.

Notre médecin, dit cela tout juste après la révolution française en 1789, contre la monarchie absolue ; un siècle après la révolution glorieuse en 1688 dans son propre pays contre un monarque despotique, et instituant définitivement la monarchie parlementaire, et enfin seulement un peu plus d'une quinzaine d'années après la création de la République démocratique des États-Unis d'Amérique en 1776, après l'obtention de son indépendance de l'Angleterre, cette patrie mère dont le parlement a fait preuve d'un manifeste abus de pouvoir envers ses colons anglais.

Les meilleurs de tous les gouvernements, ajoute Lemprière, sont ceux qui n'ont jamais besoin d'user de cruauté, et dans lesquels leur roi, comme les sujets, sont soumis à de sages lois. Et il se demande, qui est cet homme assez parfait pour

savoir jouir du pouvoir absolu avec modération ? Nos esprits sont si versatiles, nos horizons si courts, et nos passions si violentes et tyranniques, que le prince le plus parfait doit craindre exercer un pouvoir sans bornes. Ils doivent toujours avoir de quoi craindre son utilisation abusive.

Si quelque chose pouvait apporter un heureux changement dans l'esprit des Marocains, dit Lemprière, ce pourrait être un empereur éclairé que la Providence mettrait sur le trône. Leur vénération pour leurs rois les rendrait alors très obéissants à sa politique exempte d'idées barbares qui offensent l'humanité. Mais plusieurs siècles peuvent s'écouler avant qu'un rayon de cette lumière ne pénètre dans des climats si sombres. Puis, comme Chénier ci-haut, Lemprière évoque aussi le même problème de la succession au trône du Maroc, qui en plus de son instabilité pour le souverain, semblent tous les deux avoir été à l'origine de tous les maux et abus politiques et financiers dans le pays. Qu'en dit-il au juste ?

11.Le prince rebelle.

On sent tous les avantages de la monarchie héréditaire quand on pense à tous les maux de la monarchie élective. Au Maroc, il n'y a pas de d'ordre de priorité entre les fils du sultan pour déterminer le prince héritier. L'empereur a le droit de choisir l'un d'eux pour lui succéder avant sa mort. Mais ce privilège devient inutile si l'heureux prince n'est pas soutenu par l'armée et par ses fidèles amis. Ainsi, le trône revient en fin de compte au prince le plus fort. Ce qui constitue une catastrophe pour tous les Marocains. Nous avons vu à diverses reprises ces troubles sanglants ébranler l'empire et anéantir bon nombre de ses habitants.

Sidi Mohammed, sans rival pour le trône, a connu une ère de paix dont n'ont pas pu jouir ceux qui l'ont précédé. Mais seul le temps était à même de montrer au peuple quel était le sort du pays après sa mort. Le prince Moulay Yazid, qui convoitait sa succession, est-ce que le fait qu'il soit le fils aîné sera suffisant pour intercéder pour lui auprès de ses frères qui ont la même ambition ?

Afin d'en avoir le cœur net, Lemprière dit avoir demandé un congé de deux mois pour repartir à Tanger. Une fois sur place il a appris que c'était en effet Moulay Yazid, qui a succédé au trône après la mort de son père. Et il a cherché à savoir comment est-ce arrivé. Puis il a raconté ce qui s'est passé. Et sans citer ses sources il dit que l'empereur désirait que le trône soit dévolu après lui au prince Moulay Abdeslam que lui il a soigné. Et il craignait pour sa vie de son frère Moulay Yazid qui s'approchait de lui. Et il n'aurait sûrement pas nui à ce prince s'il avait pu le capturer. Pourquoi ?

Lemprière rappelle que Moulay Yazid était le fils aîné de l'empereur et sa mère était la fille d'un apostat anglais. Il rappelle aussi que sa richesse que son père a rendue très modeste, lui permettait juste d'employer quatre personnes pour son

servir. Ce prince a gagné la sympathie de tous grâce à son intelligence et ses bonnes manières. Il s'agit là d'un clin d'œil, de la part de Lemprière à l'égo de son lectorat anglais pour dire que ces qualités étaient dû à sa mère anglaise.

Avec un tel prestige, dit-il, le prince n'aurait qu'un mot à dire pour trouver à sa disposition assez de soldats et d'argent pour mettre en danger le trône de son père. Mais son respect pour l'empereur le maintint toujours dans les limites du devoir. Il n'avait rien à gagner à provoquer la révolte d'un peuple sur lequel il allait bientôt régner selon son droit d'aînesse après la mort de l'empereur vieillissant. Mais son comportement sage et modéré n'a pas rassuré son père qui le redoutait pour son trône.

Il l'envoya alors à La Mecque pour l'éloigner du pays. Mais le bruit se répandit bientôt qu'il approchait de la frontière à la tête d'une armée pour déposer son père. L'empereur était alors très en colère contre lui. Il n'a été rassuré que lorsqu'il a appris que Moulay Yazid était loin de songer à le destituer et qu'il était de retour en Tunisie. Cependant, au bout d'un certain temps, le prince rentra secrètement au pays et se réfugia dans le Mausolée de Moulay Abdeslam[25], sans toujours penser à déposer son père. Il a préféré rester dans ce sanctuaire juste parce qu'il n'était pas trop loin de Marrakech, afin qu'il puisse s'y apparaître et se manifester dès la mort de son père. Ce qui n'a pas beaucoup tardé avec la vieillesse et la mauvaise santé de l'empereur.

Un comportement aussi sage aurait dû rassurer le vieux sultan. Mais rien n'avait pu apaiser ses craintes. Il a donc utilisé mille ruses pour sortir son fils du sanctuaire où il jouissait de l'immunité d'usage. Il commença à lui dire que s'il voulait revenir vers lui, il obtiendrait à nouveau toute sa sympathie, et il accepterait de satisfaire toutes ses désirs. Puis il tenta de le séduire en lui disant que s'il préférait vivre dans un autre pays comme La Mecque ou la Turquie, il y serait merveilleuse traité en tant que prince.

Et lorsqu'il vit que Moulay Yazid rejetait toutes ses douces propositions, l'empereur usa de la menace pour l'attaquer dans le sanctuaire et l'en expulser par la force, défiant ainsi le caractère inviolable du mausolée de Moulay Abdeslam. Les gardiens du sanctuaire en recevaient l'ordre de l'expulser, sous peine de mort pour tous. Moulay Yazid en fut informé et il lui fut conseillé de partir pour se rendre dans un autre lieu saint où il serait mieux en sécurité.

Et pour épater toujours l'égo de son électorat anglais, Lemprière dit qu'il allait lui raconter une anecdote qui lui donnera une idée de l'intelligence et de l'habileté de Moulay Yazid, après lui avoir rappelé que sa mère est d'origine

[25] Abd al-Salam bin Mashish al-Alami (1163 - 1228) était un érudit soufi qui vivait à l'époque de la dynastie almohade. Il est né dans la région de Beni Arous, près de Tanger, puis a déménagé pour vivre à Jabal Al-Alam, près de Larache. Là, il est mort et là est sa tombe.

anglaise. Et il raconte que profitant de de la naïveté de ces gens superstitieux, le prince leur promit de partir si le Ciel acceptait qu'il quitte ce lieu saint que la Providence lui a destiné. Il fit aussitôt semblant de s'abandonner complètement à son destin et monta à cheval devant une foule nombreuse. Mais quel fut leur étonnement quand ils virent l'étalon s'abstenir de partir, bien que son maître l'y pressait de son fouet et de son éperon. Profitant du choc que ce stratagème avait causé aux assistants, il s'est exclamé : « *Vous pouvez bien voir que Dieu m'ordonne de rester ici. Par conséquent, aucune puissance sur terre ne peut m'en expulser* ». Ce discours eut un si grand effet sur la foule qu'il valait mieux pour elle de risquer d'irriter l'empereur que d'attirer la vengeance du ciel. Si Moulay Yazid n'avait pas été un excellent cavalier, et si son cheval n'avait pas été assez bien dressé, on ne sait comment il se serait sorti de l'embarras dans lequel il se trouvait, conclue Lemprière.

Avant de quitter le Maroc, notre médecin anglais dit avoir appris qu'il y avait cinq à six mille soldats noirs en route pour l'arrêter. Mais le commandant du bataillon n'a pas pu exécuter cet ordre, car il soupçonnait ses soldats de fort probable désobéissance. Face au comportement oscillant de l'empereur entre douceur et violence, Moulay Yazid n'a cessé de donner des réponses vagues à la demande de sa mère, qui gardait une correspondance secrète avec lui. Lemprière se plaisait ici une fois de plus à citer cette mère anglaise comme instigatrice de la sage conduite de son fils.

Et il raconte que le prince n'hésitait pas à rassurer son père sur la pureté de ses intentions et ne cessait de lui promettre que ses désirs seraient satisfaits avec des arguments vagues et insaisissables, mais sans s'y soumettre vraiment. Mais les gens de la cour aimaient attiser l'inquiétude de l'empereur en répétant sans cesse à ses oreilles que Moulay Yazid cherchait tous les moyens pour le renverser. Ce qui augmentait son inquiétude, c'était le grand attachement de tous les Marocains à l'Emir.

Après trois mois de négociations qui n'ont rien donné, Sidi Mohamed a ordonné la formation d'une force militaire de six mille nègres, dirigée par le prince Moulay Hicham, pour arrêter le prince rebelle. Il a promis à celui qui le lui remettrait une grosse récompense. Il a également ordonné aux gardiens du sanctuaire dans lequel Moulay Yazid s'était réfugié de l'en expulser. Dans le cas où ils lui désobéiraient, il menaça de détruire le sanctuaire et de passer au fil de l'épée toutes les personnes à côté, hommes, femmes et enfants, affirme Lemprière sans toujours citer ses sources.

Mais les gardiens du sanctuaire, dit-il, ont eu assez de courage et de ténacité pour oser résister à cette menace. D'autre part, Moulay Hicham n'était pas tout à fait sûr que ses soldats obéiraient, car ils craignaient les conséquences d'une violation de la sainteté du refuge sacré de son frère rebelle. Il en avait tellement peur que Moulay Hicham n'osât plus passer la nuit dans son camp. Il s'endormit

dans la Citadelle de Tanger, tandis que son armée restait cantonnée sous les murs de la ville.

L'empereur était très en colère contre la faiblesse montrée par son fils dans l'accomplissement de la tâche d'arrêter le prince rebelle Moulay Yazid. Alors il lui retira l'ordre pour le donner au caïd nommé Abbas. Moulay Soulimane, frère de la même mère anglaise de Moulay Yazid, apporta des renforts supplémentaires au Caïd. A voir tous ces préparatifs, on pourrait penser qu'il s'agissait de l'occupation d'un territoire, dit Lemprière. Alors qu'il ne s'agissait que d'arrêter ou faire fuir un prince qui n'a ni armes ni soldats pour menacer son père.

L'empereur décida alors de mener lui-même cette campagne militaire et envoya l'ordre au caïd Abbas de ne rien faire jusqu'à son arrivée. A l'époque, ce général se contentait de fermer toutes les issues autour du sanctuaire pour que personne ne puisse en sortir. Et l'empereur quitta la ville de Marrakech à dos de cheval le 29 mars de l'année 1790 pour prendre le commandement de l'armée.

C'est alors qu'un incident de très peu d'importance, rien de surnaturel, lui vint à l'esprit, mais il laissa une impression pessimiste dans son esprit. Et il n'augure plus rien de bon de son voyage. La raison en était son parasole, qui a été brisé par le vent et transporté dans les airs à une hauteur étonnante. La crainte que cet incident ne lui cause quelque malheur le rendait anxieux et tourmenté. Et il semble qu'en plus de la fatigue, elle ait hâté le moment de sa mort. Il a été placé sur un lit porté par des mules pour continuer son voyage afin d'arrêter son fils, Moulay Yazid.

L'empereur se remit à vomir si violemment qu'il en mourait. On raconte que lorsqu'il touchait à sa fin, il écrivit à son fils pour lui faire part de son désir de se réconcilier avec lui. Et Lemprière dit avoir du mal à y croire. Mais le destin a décidé de ne pas l'atteindre, ajoute-il. Son état s'aggravait de jour en jour il a ordonné alors la préparation d'un sanctuaire à Rabat pour y enterrer son corps en cas de décès. Et il mourut le 9 avril 1790, la quatre-vingt-unième année de son âge et la trente-troisième année de son règne.

Et une fois de plus, le trône du Maroc après la mort de celui qui y siège ne revient pas forcément au prince aîné. Il appartient à celui que leur père a choisi pour lui succéder. Mais en réalité il appartient à l'émir qui a le plus grand nombre de partisans et surtout qui jouit de la plus grande influence dans l'armée. Ainsi, la monarchie au Maroc peut être considérée à la fois comme héréditaire et élective. Et même l'argent, qui faisait souvent pencher la balance en faveur du prince qui en possédait le plus, ne détermine pas toujours qui montera sur le trône. On le voit à cette occasion où il est allé au prince Moulay Yazid qui était moins riche parmi tous les fils de Sidi Mohamed. A commencé alors son règne auquel Lemprière a consacré quelques pages de son ouvrage après son second et dernier retour dans son pays. Il y a montré surtout combien ce régime monarchique était faible et

aléatoire et empêchait de ce fait tout développement économique, scientifique et artistique qui pour prospérer requiert un minimum de stabilité et de confiance politique.

12. Du règne de Moulay Yazid.

La nouvelle de la mort de Sidi Mohamed parvint à Tanger le 15 avril 1790. On remarque qu'au Maroc il n'y a pas d'autres décrets disant au peuple qu'il a un nouvel empereur qu'une déclaration publique dans les rues et dans les mosquées. On vit aussitôt le gouverneur de la ville se rendre à la Grande Mosquée pour proclamer Moulay Yazid nouvel empereur. Et le héraut de Tanger répéta cette déclaration sur les places et dans toutes les rues, menaçant des peines les plus sévères ceux qui oseraient s'opposer aux ordres du nouveau roi.

Au lendemain de l'annonce, le peuple tangérois et ses dignitaires se sont réunis et ont prié Dieu d'avoir miséricorde sur l'âme de Sidi Mohamed et de bénir son successeur. Le même jour, un certain nombre de femmes juives ont été convoquées au palais pour pleurer l'âme du défunt empereur. Chose bien étrange dont Lemprière ne cite une fois de plus aucune source. Ce qu'elles firent pendant une semaine entière, ajoute-t-il, en hurlant d'horribles lamentations. Vingt et un obus d'artillerie ont été tirés pour célébrer la grâce et la libération accordées à tous les prisonniers.

Lorsque Maulay Yazid monta sur le trône, il avait environ quarante ans. Son visage était majestueux et son comportement était éblouissant. Il porte des vêtements turcs brodés. On dit que la splendeur de sa cour contraste fortement avec la simplicité qui prévalait à la cour de son père. Il est étonnamment habile dans tous les exercices physiques. Et il faisait en sorte que sa conversation soit généralement agréable. Le respect et le souci qu'il avait pour sa mère se confirmèrent avant qu'il ne devienne empereur. Il continua à la traiter avec une grande estime. Les autres femmes de son père devraient le féliciter pour le bon traitement qu'il leur accorda. Il leur a fourni tout le nécessaire pour d'une vie décente.

Lorsque son frère Moulay Soulimane et le caïd Abbas apprirent la mort de l'empereur, ils se retirèrent avec leur armée dans les environs de Salé, peut-être dans l'espoir d'y former une force politique. Mais ils n'y ont trouvé aucun soutien. Moulay Hicham et Moulay El Hussein ont été laissés par l'empereur à Marrakech pour le représenter au pouvoir pendant son absence. Afin de les mettre en état de vivre honorablement dans la position qui leur était assignée, il imposa à la population un impôt de dix mille rixdales pour Moulay Hicham et un autre de cinq mille pour Moulay Hussein.

Cette différence de traitement était un point de discorde entre les deux frères. Moulay Al-Hussein en était en colère et au point e penser à tuer son frère

préféré. Quant à Moulay Hicham, que son père avait auparavant réprimandé pour sa lâcheté en arrêtant son frère Yazid, n'a plus fait preuve de courage à cette occasion. Il s'enferma tremblant dans le palais. Mais quand la nouvelle de la mort de l'empereur lui parvient, il ressent de l'ambition. On l'a vu quitter le palais pour se présenter au peuple comme l'héritier du trône. Certains Arabes des montagnes l'ont soutenu. Mais la majorité de la population de Marrakech a déclaré sa fidélité à Moulay Yazid. Toutes les voix l'ont déclaré empereur. Quant à Moulay El Hussein, il a rejoint son frère Moulay Abdel Rahman, le prince le plus âgé après Moulay Yazid. Il vivait parmi les Arabes dans l'extrême sud du Souss. Moulay Abdel Rahman s'est enfuit lorsqu'il vit que frère aîné, à qui il avait auparavant tué un fils, est devenu le maître du trône.

Lorsque les Arabes de la région du Sous apprirent la mort de l'empereur, ils étaient plus de quarante mille à apporter leur soutien à Moulay Abdel Rahman pour prendre le trône et en expulser Moulay Yazid. Il a d'abord accepté les propositions qui lui ont été présentées. On ne peut douter non plus qu'il ait eu au moins quelques instants l'envie de régner. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la lettre qu'il a écrite à Moulay Yazid, dit Lemprière. Et il rapporte sa lettre, qui, si elle n'est pas une preuve certaine de l'ambition de Moulay Abdel Rahman, dit-il, elle donnera au moins une idée de son style doux et plaisant : "*J'ai appris la mort de l'Empereur mon père. En même temps j'ai su que tu étais sorti du sanctuaire où tu t'étais caché et prétendit être maître du trône. Retourne comme un rat dans ton terrier, ou bien je vais te montrer bientôt qui est l'Empereur de Fès et combien je m'en moque*."

On aurait pu imaginer qu'un prince proférant une menace aussi grossière deviendrait terrifiant pour quiconque oserait mettre la couronne sur sa tête. Cependant, il est resté calme. Au grand étonnement de tous, il écrivit peu après à Moulay Yazid, le nouvel empereur, le félicitant de son accession au trône et lui offrait ses services. Et ainsi, malgré mille difficultés et tous les rivaux qui ont un droit égal à la couronne, on a vu Moulay Yazid s'en emparer presque sans verser une goutte de sang et sereinement, comme cela arrive dans les royaumes civilisés. Compte tenu des bouleversements que le changement de souverain a toujours provoqués dans cet empire, on ne peut s'empêcher de s'émerveiller du peu d'obstacles rencontrés par Moulay Yazid. C'est le premier exemple d'un prince qui s'est assis paisiblement sur le trône du Maroc.

Pourtant, il lui devait mater quelques tribus arabes dans les provinces du sud qui, sous prétexte de soutenir la cause de Moulay Hicham, ont pillé Marrakech et contraint les juifs et les chrétiens à fuir vers la citadelle pour se mettre à l'abri de leur colère. La ville de Mogador qu'ils voulaient aussi attaquer n'a pas subi les mêmes malheurs car elle est bien fortifiée et a été défendue par ses habitants bravement sous la houlette de leur pacha.

Casablanca, quoique gardée par un bataillon militaire de cent cinquante nègres, a subi le même sort que Marrakech. Dès que les bédouins de la plaine apprirent la mort de l'empereur, ils vinrent lui acheter toute la poudre à canon et tout le plomb qu'on pouvait y vendre, sans parler de l'usage qu'ils voulaient en faire, jusqu'à ce que la ville se soit retrouvée complètement vide de munitions. Quand ils la virent sans défense, ils avancèrent en grand nombre jusqu'à atteindre ses murs.

Le gouverneur, troublé par ce grand rassemblement, sortit de la ville à la tête d'une cinquantaine de soldats pour demander aux chefs rebelles pourquoi ils étaient venus en armes. Ils répondirent qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions, que les bédouins ne s'étaient réunis que pour choisir le nouvel empereur et qu'ils ne feraient rien contre les gens de la ville s'ils voulaient bien y laisser entrer leurs députés pour présenter leurs vœux à ce sujet. Le gouverneur n'avait rien à opposer contre une demande qui lui paraissait assez raisonnable. Il leur dit qu'ils pouvaient envoyer leurs députés les plus éminents et qu'ils seraient accueillis si la foule des assaillants se dispersaient aussitôt. Cette foule de brigands n'a pas tenu compte de la condition du gouverneur et a insisté pour que leurs députés entrent dans la ville.

Enfin, se rendant compte que le pacha ne voulait absolument pas les recevoir avant le départ de la multitude, ils lui promirent de partir, mais à la seule condition de leur verser deux mille rixdales. S'il avait répondu à leur demande, ces Bédouins seraient devenus plus grossiers. Au lieu de leur donner la somme demandée, il leur ordonna de se retirer, ou bien il les frapperait avec des canons par-dessus les murs de la ville. Cette menace ne les a pas intimidés. Et ils s'approchèrent davantage et se moquèrent de ce pauvre paca, capturé et tombé entre leurs mains.

Pendant ces longues négociations, tout était en désordre dans la ville. Privés de leur chef, les habitants ne savaient plus vers qui se tourner. Ils ne voyaient plus que leur malheur d'être entourés de ces hordes qui avaient déjà parlé de tuer et de piller. Et quand le danger est devenu plus grand, ils ont réalisé que la ville était exempte de tout type de munitions de guerre. A cet extrême de la crise, le peuple se tourna vers les Espagnols qui résidaient parmi eux, comme grands négociants. Ceux-ci ont ordonné de fermer les portes et de mettre un vieux canon sur la plate-forme au-dessus des murs. Il était le seul en état de marche. Dans le même temps, ils ont promis de payer trois rixdales à tous ceux qui feraient preuve d'enthousiasme et de courage en défendant leurs foyers. Mais ils désespérèrent bientôt de la survie de la ville lorsqu'ils apprirent qu'il n'y avait pas de poudre pour charger le canon qu'ils avaient auparavant eu tant de mal à mettre sur la plate-forme. La clé de l'entrepôt où s'en trouve une petite quantité était dans la poche du pacha captif des Bédouins. Il fut alors décidé d'en défoncer la porte.

Les Bédouins, un peu remis de leur première peur, voulaient voir si une ruse les servirait mieux que la force. Ainsi, ils ont décidé de se diviser en deux

groupes. L'un va à droite de la ville, l'autre à gauche. Le premier fut envoyé au gouverneur captif pour ‘assurer de la soumission de tous ses membres et lui offrir ses services pour l'aider à arrêter les malveillants dont ils venaient de se séparer. Mais, n'étant pas dupe pour le tromper par cette ruse, il ne voulait rien entendre. En colère de ne pouvoir parvenir à leurs fins, les Bédouins se sont rassemblés pour faire un dernier effort depuis la mer. Mais ils furent bientôt interceptés par deux navires dans la baie avec quelques petits canons. Ils ont fui dès qu'ils ont trouvé de la résistance. Et pas un seul n'est resté devant Casablanca. Puis pour les punir de cette rébellion, ils ont été empêchés d'entrer dans la ville avec des armes. Ils sont devenus obligés de laisser leurs épées et leurs fusils devant les portes.

Pendant la courte période qu'a duré ce genre de siège, les Espagnols de la ville ont accordé le plus d'attention à certaines des épouses de Sidi Mohamed qui s’y trouvaient. Ils ont distribué également du blé de leurs magasins aux pauvres. Moulay Yazid, le nouvel empereur, lorsque tous ces faits lui sont parvenus, les a remerciés dans une lettre manuscrite pour leur dévouement qui a sauvé la ville et empêché les épouses de son défunt père d'être outragées. Il ne s'est pas limité à des actions de grâces sèches, alors il a remboursé aux Espagnols tout ce qu'ils avaient dépensé à cette occasion et leur a envoyé deux lions en cadeau. L'attaque des bédouins sur Casablanca a été la plus grande rébellion causée par la mort de l'empereur. L'espoir de pillage qui, dans ces circonstances, allait conduire les multitudes à se révolter dans ces terres, que Lemprière qualifie de barbares, ne dura que jusqu'au couronnement de Moulay Yazid. Une fois reconnu comme empereur, le pays jouissait d'un calme parfait.

Lorsque Maulay Yazid a informé les consuls étrangers à Tanger de la mort de son père et de son droit de lui succéder, ils lui ont envoyé des messages de félicitations. Les shérifs, sans préciser qui étaient-ils de la part de Lemprière, leur ont demandé de nouveaux vêtements pour les consoler de leur douleur. Les diplomates leur ont donné de beaux morceaux de tissu pour faire des caftans et vingt rixdales. Mais ils n'en étaient pas contents. Il fallait leur verser quelques rixdales de plus.

Le 18 avril, les consuls, accompagnés du pacha, et des notables de Tanger, musulmans et juifs, partent rendre hommage à l'empereur. Lorsqu'ils se sont approchés du mausolée, où ils pensaient qu'il s’y trouvait encore, quelqu'un leur a dit de se rendre à Tétouan, où il est entré officiellement la veille. Ils arrivèrent dans cette ville le lendemain soir. Leur marche fut arrêtée à la porte de la ville, car l'empereur, leur dit-on, avait décidé de les recevoir avant qu’ils ne mettent pied à terre. Après les avoir fait attendre plus d'une heure, il a envoyé quelqu'un leur dire qu'il ne pouvait pas les recevoir ce jour-là. Dans le même temps, il leur ordonna de le rejoindre dans son camp le lendemain à midi. Ils n'ont pas tardé à se conformer à cet ordre.

Le lendemain, ils trouvèrent l'empereur à cheval, vêtu de beaux vêtements turcs. Et après qu'ils lui furent présentées, il leur annonça son intention de vivre en paix avec Raguse[26] et l'Angleterre et de faire la guerre à toutes les autres puissances. Et leur faire la guerre, comme l'avons vu ci-haut, consistait à lâcher les pirates sur leurs flottes marchandes. Moulay Yazid ajoute à cette annonce qu'il ne donne que quatre mois comme délai aux consuls des rois qu'il considère comme ses ennemis pour quitter son royaume.

Comme la colère de ces souverains, que Lemprière se plait à qualifier de tyrans barbares, est toujours apaisée par le versement de l'or, les consuls qui avaient été expulsés eurent une autre réunion où ils présentèrent des cadeaux au fier sultan après qu'il les eut d'abord mal reçus. C'était l'excellent moyen de le rendre plus sensible à leurs bons traitements, en leur promettant de vivre en paix avec leurs maîtres et de renouveler avec eux les traités passés par son prédécesseur. Après avoir donné ces assurances pacifiques, les consuls retournèrent à Tanger, où, selon ses promesses, ils devaient recevoir de lui des lettres exprimant les mêmes sentiments d'amitié à leurs rois.

Mais le pacha de Tanger, chargé par l'empereur d'achever cette tâche, agit de la manière la plus infâme, selon Lemprière. Il a demandé aux consuls concernés de lui verser deux mille rixdales et une prime de mille cinq cents autres pour leur envoyer les lettres promises par son maître. Les consuls qui voulaient mettre fin à cette crise ont tout donné. Leurs messages ne leur étaient remis qu'après avoir été soumis à un autre chantage en payant une lourde rançon. Ils devaient payer encore un pot-de-vin au secrétaire du pacha pour les leur remettre en mains propres. Cela s'ajoute au montant qu'il leur a demandé en dédommagement de ce qu'il prétend avoir versé au détenteur du sceau royal pour l'apposer sur leurs lettres. Ce dernier chantage n'a pas passé. Les consuls n'y ont jamais répondu.

Le 10 mai, l'empereur arriva à Meknès, où il ne reste pas longtemps à cause du Ramadan, qui l'invite à Fès. Et la retraite spirituelle qu'il a effectuée dans cette ville a été l'occasion de répandre le bruit de son assassinat par son frère Moulay Hicham, qui serait venu exprès de Marrakech pour l'assassiner. Il s'est avéré qu'il n'en était rien et Moulay Yazid a dû alors se venger de plusieurs outrages personnels passés.

Durant son exil, dit Lemprière, il recourut aux Juifs de Tétouan pour lui prêter quelques centaines de rixdales dont il avait besoin, et leur promit qu'il les restituerait avec intérêt dès que les circonstances le lui permettraient. Mais ils restèrent sourds à ses demandes pressantes quand ils le virent en détresse. Ils n'ont jamais voulu l'aider. Lorsqu'il monta sur le trône, il se vengea d'eux.

---

[26] Une ville au sud-est de la Sicile.

A l'encontre du caïd Abbas, l'empereur avait deux reproches. D'abord, il a accepté le commandement de l'armée envoyée par son père pour l'arrêter. Deuxièmement, il s'est retiré avec la même armée vers le sud lorsqu'il a été informé de la mort de Sidi Mohamed. Ce faisant il l'a soupçonné de vouloir soutenir le prince Moulay Soulimane à ses dépens. Malgré cela, l'empereur ne l'aurait pas tué si les soldats noirs qui voulaient gagner ses bonnes grâces n'avaient pas insisté pour le punir. Lorsqu'il s'est vu abandonné par les forces qui étaient sous son commandement, le caïd a cherché à s'enfuir pour e réfugier dans l'un de ces endroits du Maroc où demeure la sainteté sacrée et inviolable. Malheureusement pour lui, il est tombé du cheval qu'il montait. Cela a donné le temps aux soldats qui le poursuivaient de le rattraper et de l'arrêter.

Et il fut conduit devant l'empereur qui, après avoir été mis au courant des crimes qu'il l'avait accusé d'avoir commis, déclara qu'il méritait encore son pardon en se rendant au sanctuaire où lui-même a voulu se réfugier pour longtemps. Abbas était très satisfait d'une punition aussi légère et était prêt à se retirer dans son exil. Mais les soldats l'ont de nouveau rattrapé et ont demandé sa mort. L'empereur ne peut plus douter de l'hostilité de l'armée contre lui et autorise son exécution.

Abbas était le meilleur officier au service du défunt empereur. Il n'a montré aucune peur de la mort. Et au moment où l'épée fut levée pour frapper son cou, il regarda son maître avec fierté et mourut calmement en héros. L'empereur n'a pas ordonné l'enterrement de son corps, ce qui est resté gênant pour les passants. Et c'était la coutume dans ce pays où un homme tué par l'empereur ou par le bourreau ne pouvait être enterré tant qu'il n'a pas été absout.

Celui que Lemprière appelle *El-Affendi*, était peut-être le chambellan de l'empereur défunt. Sa fin n'a pas été moins tragique que celle du général Abbas. Il a été accusé d'être l'un des principaux instigateurs de la haine de Sidi Mohamed envers son fils, Moulay Yazid. On lui reprochait également d'avoir grandement trahi la confiance de son maître dans le marché du blé qu'il avait vendu aux Espagnols, dont il aurait tiré d'énormes sommes pour lui-même. De quoi s'agit-il au juste ?

Par hostilité aux Anglais, le gouvernement madrilène incite Sidi Mohamed à empêcher l'expédition des marchandises pour Gibraltar. En s'y conformant, dit Lemprière, il ne se rendait pas compte alors au tort qu'il causait au commerce du Maroc. Et alors qu'il allait marcher contre son fils, Moulay Yazid, pour l'arrêter, il ouvrit les yeux sur les intrigues de l'Espagne. Il imposa alors une si grande taxe sur l'exportation du blé et de toutes les autres marchandises que les Espagnols venaient chercher dans ses ports, que beaucoup de leurs navires retournèrent vides.

Mais peu de temps avant la mort de l'empereur, il fut trompé par ses ministres en faveur du gouvernement espagnol qui sut les séduire en les gâtant de grands cadeaux. Avec peu d'argent, il a pu importer une grande quantité de blé du

Maroc sans payer de droits. La valeur de ce que la taxe d'exportation des grains aurait apporté au trésor de l'empereur valait cinq ou six fois la valeur des cadeaux que l'Espagne fit à ses ministres et qu'ils se partageaient secrètement.

La perte subie par le trésor de l'empereur par la trahison de ses ministres n'était pas le seul dommage causé par le privilège qu'ils ont accordé secrètement à l'Espagne. Mais il y a autre chose qui aurait pu entraîner de plus grands malheurs. La sécheresse de l'année antérieure a causé la perte de la récolte. Les Marocains étaient menacés alors par une famine généralisée. Si l'empereur n'avait pas été prévenu à temps du danger d'exporter du blé à une époque où sa rareté faisait gronder le peuple, cela aurait pu provoquer un soulèvement général dans l'empire. Il l'a donc évité de justesse en empêchant le pillage qui a été causé par l'Espagne dans les territoires de son royaume.

A peine ce ministre a-t-il eu connaissance de la mort de Sidi Mohamed qu'il a couru et s'est réfugié dans un sanctuaire inviolable pour se protéger de toute poursuite. Et s'il avait été sage, il n'aurait jamais quitté cet endroit sûr. Mais il est trompé par les fausses promesses du nouvel empereur et retourne à la cour, où il recevra bientôt le châtiment bien mérité pour sa folie.

L'empereur feignit de lui être indifférent pendant quelques jours. Mais il ne tarda pas à trouver une excuse pour l'arrêter. Lorsque le misérable se vit trahi par un maître impitoyable, il ne cherchait plus qu'une occasion d'échapper à sa vengeance. Il lui a offert deux cent mille rixdales pour lui laisser la vie sauve. Mais l'empereur répondit qu'il n'avait pas besoin de son argent et qu'il n'accepterait rien du vampire de l'État. Sa condamnation à mort a suivi son incarcération. Il a également ordonné la peine de lui couper les mains tout en lui permettant de vivre plusieurs jours avant l'exécution. Lorsqu'il a été décapité, une de ses mains est restée accrochée aux murs de la ville de Fès. L'autre main fut envoyée à Tanger avec ordre de l'installer sur la porte du consul espagnol afin de lui apprendre comment l'empereur devait traiter une personne qui sacrifiait les intérêts de son maître au profit d'une autre nation.

Quant aux autres princes, ses frères, il leur pardonna leurs tentatives de lui ravir la couronne. Il a même chaleureusement salué ceux qui revenaient à la cour. Il ne fait aucun doute que Moulay Hicham et ses frères ont définitivement abandonné leurs prétentions au trône. Leur comportement annonce qu'ils ne pensent plus à sacrifier le sang, la paix et la sécurité du peuple pour assouvir leurs ambitions.

Les Espagnols avaient gardé l'espoir de la paix tant que vécut le ministre exécuté. Mais sa main coupée et clouée à la porte de leur consulat leur était si insultante qu'ils éprouvèrent la nécessité de déclarer la guerre à l'empire du Maroc. Avant de mener à bien leurs projets hostiles, ils voulaient rapatrier leur consul avec les moines en mission au Maroc pour libérer les prisonniers chrétiens. A cet effet,

le gouvernement espagnol, sous des ordres secrets, envoya une frégate à Tanger. Lorsque la frégate est entrée dans le port, le capitaine a envoyé une lettre au gouverneur de la ville lui disant qu'il avait apporté des cadeaux pour son maître et lui demandant d'envoyer des personnes de confiance pour les recevoir. Le consul et les moines prévenus en profitèrent pour embarquer sur le même navire. Dès que l'embarquement fut terminé, il mit les voiles. Et le lendemain, deux navires marocains furent capturés de Larache, sous les yeux de l'empereur qui était là sur le balcon à regarder ce premier acte d'hostilité.

Moulay Yazid est tombé alors dans une colère terrible, surtout après avoir appris à peu près au même moment que les beaux cadeaux apportés par la frégate n'étaient que des fagots de chiffons usés. Cette offense humiliante, quoiqu'elle ne fût qu'en représailles à celle infligée à l'Espagne en la personne de son consul, ne put maintenir la paix entre les deux pays. En fait, l'empereur a immédiatement fait de grands préparatifs pour attaquer Ceuta. Mais comme ce site était bien fortifié, il était peu probable qu'il puisse s'en emparer.

Lemprière finit ici par dire que lors de son court séjour au Maroc après ce deuxième voyage, il n'a rien vu d'autre digne d'être mentionné et qu'il termine donc ici ses remarques sur cet empire. Il a navigué de Tétouan pour retourner à Gibraltar, où il est arrivé le 10 juin 1790, après une traversée de deux jours. Dans la suite de ce témoignage nous rapportons le résumé de ses observations sur la santé, l'hygiène, l'habitat, les usages et les coutumes.

13. Santé, hygiène et habitat.

Notre médecin anglais Lemprière a noté que les maladies qu'il a vues et qui étaient répandues au Maroc sont l'hydropisie, c'est-à-dire une accumulation de liquide organique dans un endroit du corps, les inflammations des yeux qui provoquent souvent la cécité, la gale mêlée à la lèpre, l'hydrocèle, soit une accumulation de liquide dans la poche entourant le testicule et des tumeurs endurcies. Il a également remarqué des fièvres intermittentes et bilieuses, et des maux d'estomac résultant de fréquentes indigestions.

Il ajoute que malgré le respect dont jouissent les thérapeutes dans ce pays, il est impossible de se faire une bonne idée de leurs connaissances. Les morisques, c'est-à-dire les marocains d'origine andalouse, et les juifs pensent qu'ils sont compétents. Alors que toutes leurs connaissances, a remarqué Lemprière, se limitent à choisir quelques médicaments simples dans les manuscrits des anciens, et ils les utilisent sans discernement. Leur méthode normale de traitement, dit-il, commence par la saignée, soit l'évacuation provoquée d'une certaine quantité de sang avec des ventouses après incisions de la peau.

Il a noté aussi que les médicaments les plus couramment utilisés sont ceux qui sont topiques, c'est-à-dire appliqués localement sur le corps. Ils la préfèrent à

la médecine interne qui a toutefois, selon lui, de faibles effets sur les causes de nombre de leurs maladies. Pourtant il n'est pas facile, dit-il, de les convaincre que les médicaments qui passent par l'estomac peuvent traiter les maux de tête et du reste du corps. Quand il les convainquait que cela soulagerait leur douleur ils étaient quand même dociles à les prendre. Ils se font traiter aussi en buvant des tisanes de différentes herbes.

Bien que les musulmans aient grande foi en la médecine, ils croient en en même temps aux maléfices et pour s'en protéger ils recourent aux amulettes, c'est-à-dire les objets qu'on porte sur soi par superstition, pour se préserver de tout danger. Le grand paradoxe réside dans leur croyance à s'abandonner au destin écrit, mais en même temps ils se précipitent vers un traitement médical lorsqu'ils subissent le moindre désagrément de santé.

Ils ont des chirurgiens assez audacieux pour couper l'hydrocèle[27] avec un petit scalpel. Ils osent même enlever la cataracte de l'œil. Lemprière ajoute cependant ne pas l'avoir vu de ses propres yeux, mais il dit avoir rencontré un thérapeute qui l'a assuré d l'avoir effectué avec succès. L'instrument qu'ils utilisent à cet effet n'est rien d'autre qu'une tige de cuivre avec une pointe fort acérée.

En relation avec la situation sanitaire au Maroc, Lemprière s'est intéressé aussi à l'hygiène et à l'alimentation. Il a commencé par dire que certains philosophes contemporains pensent que la propreté que l'on observe chez un peuple peut être un bon moyen de mesure du degré de sa civilisation. Et si cela était vrai, les Marocains auraient été classés les premiers si seulement ils prenaient la peine de se conformer aux enseignements de leur prophète. Malgré son insistance sur les ablutions fréquentes, et en avoir fait même une obligation religieuse, rien n'indique qu'ils sont plus propres. Les vêtements qui doivent être lavés souvent sont rarement nettoyés. Serions-nous alors surpris après toute cette négligence envers eux-mêmes quand on trouve qu'il leur est difficile de nettoyer leurs demeures ? Il parait ici que Lemprière met tous les marocains dans le même sac. Ce qu'il rapporte était vraisemblablement limité aux pauvres gens, faute d'eau en quantité suffisante là où ils demeuraient en ville ou à la campagne. D'ailleurs il n'a rien dit hélas au sujet de cette matière vitale pour la santé à cette époque.

Il a noté pourtant que ces mêmes marocains entraient chez eux sans chaussures. Ce qui parait étrange, à moins que Lemprière n'ait cru cet usage, habituel pour les mosquées, l'était aussi pour les demeures. Puis il ajoute qu'ils ne se permettaient pas de jeter des ordures ni à l'intérieur de chez eux ni à proximité. Mais il trouve paradoxal qu'ils ne retirent pas de la rue les ordures qui y sont jetées et accumulées. Or là, il s'agit normalement de la tâche de la voirie publique qui s'occupe de l'ensemble des voies de communication. Il n'en a rien dit hélas, et il ajoute que c'est ainsi que le niveau du sol s'élève si dramatiquement dans la plupart

[27] Soit une accumulation de liquide dans la poche entourant le testicule

des quartiers de Marrakech que les nouveaux bâtiments semblent beaucoup plus élevés que les anciens. C'est à croire que le bout de chaque rue servait de dépotoir des ordures qui, une fois décomposés et endurcies, se transforment en terrains à bâti, mais sûrement pas pour des constructions en dur.

De loin, les maisons de la ville ressemblent à des tombes, dit Lemprière. Elles sont construites sans lignes droites et régulières. Au-dessus des portes se trouvent d'étranges sculptures. Elles se caractérise pourtant par leur solidité. La fabrique des briques pour la construction de leurs plus beaux éléments architecturaux est la seule compétence qui leur reste dans le métier de la maçonnerie. Il s'agit d'un mélange de sable, de terre et de petits cailloux laissés à l'air libre pour sécher en un ciment dur comme de la roche.

Malgré les décorations en stuc élaborées comme celles que l'on voit en Europe, les maisons marocaines sont beaucoup moins confortables que celles de leurs voisins espagnols. L'entrée de chacune n'a pas d'aspect distinctif. Les murs sont tous peints en blanc à l'extérieur. Il n'y a pratiquement pas de maison qui s'élève au-dessus du rez-de-chaussée. Et nous pouvons aisément imaginer que c'est normal, quand on pense au besoin d'approvisionnement en eau et les fosses septiques pour les toilettes. Les femmes utilisent les terrasses pour s'asseoir et respirer l'air frais comme les fenêtres anglaises. En d'autres termes les murs extérieurs des maisons étaient aveugles. Mais en lieu et place il y a une cour à ciel ouvert en plein milieu de la maison, sur laquelle sont ouvertes les fenêtres des chambres et toute autre pièce tout autour. Et c'était l'usage jusqu'à la fin du protectorat en 1956. En témoignent toujours les maisons qui subsistent encore dans les anciennes médinas. C'était pour préserver l'intimité du logement qui se trouve même la rue. Du haut de ces bâtiments, dit Lemprière, on peut voir presque toute la ville sans sortir dans la rue.

Quand des étrangers visitent une maison marocaine, dit Lemprière, ils doivent s'attendre à être retenus d'abord dans un vestibule, et n'en sortent qu'une fois le passage évacué des femmes du foyer. Ensuite, ils accèdent au salon d'accueil. Par souci de comparaison avec son pays, notre médecin dit que les chambres n'ont pas de cheminée. Il e s'est pas rendu compte que c'est normal dans un pays chaud comme le Maroc, à part dans ses régions montagneuses.

Lemprière ajoute que chez lui le marocain s'assoie les jambes croisées à même le sol sur un tapis ou sur une natte en jonc, ou mollement étendu sur des coussins. Il trouvait les tapis plutôt de qualité médiocre. Dans certaines maisons l'on trouve, dit-il, des horloges murales entourées de cadres en cuir. Et le grand luxe consiste à les revêtir d'une peau de lion ou de tigre. Pour donner aux beaux appartements toute la splendeur qu'ils pourraient avoir, ils sont meublés de lits en bois d'acajou et d'une literie avec un drap blanc dessus. Ces lits, qui ne servent qu'à la décoration, sont placés aux quatre coins de l'appartement. La charia Muhammad interdit les dessins de toutes sortes. On n'en voit rien chez les marocains.

Cependant, Lemprière dit avoir connu un habitant de Marrakech qui avait une belle peinture à l'huile et la cachait dans sa maison et ne la montrait qu'à ses amis.

14. Usages et coutumes.

Notre médecin a commencé par dire que les Morisques n'ont point changé depuis leur expulsion de l'Espagne qui leur fit perdre les arts et sciences. En Andalousie, ils avaient tous les avantages d'une nation éclairée, au moment où la plus grande partie de l'Europe était plongée dans l'ignorance et la barbarie. Tous les sentiments qui élèvent l'âme et éveillent le génie ont disparu. Et ce peuple, jadis bien considéré, est devenu une horde de sauvages. Ce passage nous montre, qu'à l'inverse de Chénier, Lemprière semble ignorer l'histoire du Maroc, quand il croit que presque tous les marocains qu'il a croisés et ne lui ont manifestement pas plu, sont les descendants des musulmans expulsés de l'Espagne en 1492. Et leur manière de vivre lui semble archaïque par comparaison avec celle de de son milieu bourgeois de chez lui.

Et en guise d'hospitalité au Maroc, dit-il, le thé est offert, sans égard au temps, à la personne qui rend visite à l'un de ses amis. Il est toujours servi sur une table aux pieds très courts. Il est mélangé à Marrakech avec des feuilles de menthe. Lorsque ce mélange est bien infusé, il est versé dans de belles tasses des Indes en céramique remarquablement petites. Il servi sans lait ni crème, mais avec quelques bonbons ou fruits secs. La petite quantité de thé servie dans chaque tasse montre à quel point les Marocains l'apprécient. La cérémonie du thé dure au moins deux heures. Mais seuls les riches peuvent le boire en raison de sa rareté dans le pays.

Et dès qu'il fait beau, l'un d'eux étend une natte devant sa porte. Ses invités s'assoient dessus en cercle avec les jambes croisées alors qu'il est au milieu d'eux, et les esclaves se mettent à servir le thé qu'on boit en discutant et regardant les passants. La plupart fument. Les rues sont parfois pleines de ces groupes. Il y a chez eux un jeu qui a beaucoup à voir avec les échecs. Mais Lemprière le juge pas intéressant. Et si deux ou trois personnes se rencontrent et souhaitent discuter un moment ensemble, au lieu de se promener, elles s'assoient au premier endroit disponible pour converser confortablement.

Le repas des gens ordinaires est préparé dans un récipient en argile cuite. Il est ensuite servi dans une assiette en bois placée au milieu de ceux qui mangent assis tout autour avec les jambes croisées comme des tailleurs. Avant de toucher à la nourriture, il faut se laver les mains, comme c'est courant chez les Marocains. Ensuite, l'attaque se porte avec force sur ce qu'il y a dans le plat. Les pauvres qui vivent d'aumône ne mangent que du pain et des fruits. Ceux qui n'ont pas de maison dorment dans la rue.

Dans les maisons des riches, on ne connaît pas l'usage des chaises, des tables, des couteaux et des fourchettes. Il ne faut pas oublier que Lemprière écrit

pour son lectorat anglais. Il ajoute que les Marocains utilisent leurs doigts pour attaquer le plat à manger. Pour les marocains de nos jours, il n'y a donc rien de changé depuis. Même au restaurant moderne, souvent ils ne se sentent bien à l'aise qu'en mangeant avec leurs doigts, après avoir bien sûr bien laver les mains. Les fourchettes et les couteaux restent propres à la fin du repas. Ils s'habituent à cet usage en famille dès le jeune âge. Et c'est le cas même pour les enfants nés et élevés en Occident.

Les heures de repas sont régulières et strictement respectées, dit Lemprière. Les marocains prennent leur petit déjeuner à l'aube. Avant de manger, le serviteur apporte de l'eau pour se laver les mains. Les hommes et les femmes mangent séparément. Les enfants ne sont pas autorisés à s'asseoir à la table avec leurs parents. Ils mangent avec les domestiques. À bien des égards, ceux-ci ne sont pas mieux traités que des esclaves.

Les Marocains prennent un grand plaisir à fumer, dit Lemprière. La longueur de leurs pipes est généralement d'un mètre vingt[28]. La tête est en terre cuite. Celles de l'empereur et des princes se distinguent par des tètes en or massif. Au lieu de l'opium que ces peuples aiment si beaucoup et qu'ils ne peuvent généralement pas s'en procurer en raison des droits énormes qui rendent son prix exorbitant, ils prennent *achicha* infusée dans l'eau. Elle leur procure une sensation d'extase. Prise excessivement elle devient enivrante. Et quand ils n'arrivent pas à s'en procurer, ils mélangent leur tabac avec une herbe dite *kif* que Lemprière a transcrit déformée par *khaf*. La fumée qui s'en dégage, dit-il, leur donne des idées très agréables. Le Coran interdit expressément le vin et les spiritueux, fait remarquer Lemprière. Malgré cela, il y a peu de Marocains qui n'en boivent pas quand ils en ont l'occasion.

Un tel témoignage d'un étranger, comme bien d'autres à ces époques précoloniales, est hautement édifiant et instructif, surtout pour la jeunesse marocaine et musulmane d'aujourd'hui et à venir qui, à force de n'entendent parler que des saints et des grands personnages érudits et pieux, s'imagine que toute leur société était parfaite et pieuse comme eux, et que seule la modernité a pervertie celle de nos jours. Alors que toutes les sociétés musulmanes le long de toute leur histoire étaient tout naturellement et simplement humaines. Il ne faut donc pas exiger à tout prix de celle d'aujourd'hui d'être meilleure que celles d'antan.

Les marocains sont friands de musique. Ils ont des mélodies qui ravissent l'auditeur, dit Lemprière. Elles lui rappellent les mélodies écossaises. Certains d'entre eux ont goût pour la poésie. La poésie dans leurs chansons ne parle que d'amour, bien qu'aucune nation au monde n'en soit moins passionnée. La flûte, que Lemprière confond avec le hautbois de chez lui, dit qu'elle est l'un de leurs instruments préférés. Il dit aussi qu'ils ont la mandoline qu'ils obtiennent de leurs

[28] Pour quatre pieds anglais dans le texte.

voisins espagnols. Il s'agit peut-être de ce qu'on appelle de nos jours *elguenber*. Les autres instruments sont le violon à deux cordes, le tambour turc, et le tambourin.

Les jours de grande liesse et de fêtes sont célébrés par le jeu de cette musique accompagnée des coups de feu des soldats à pied et à cheval. On y mange beaucoup de couscous. Et l'on y trouve de nombreux charlatans et acrobates de toutes sortes qui sont bien et naïvement magnifiés par les masses.

Le négociant britannique *James Grey Jackson*

James Grey Jackson est un marchand britannique qui a vécu seize ans au Maroc dans la ville de Mogador ou *Essaouira,* de la fin du XVIIIe au début du XIXe siècle. Lors de son séjour dans le pays il a connu la fin du règne de Sidi Muhammad bin Abdullah, le règne de Moulay Yazid et le début de celui Moulay Soulimane. Ses dates de naissance et de décès sont inconnues.

Il a recueilli de nombreux récits d'autres marchands et voyageurs uniquement pour son journal à usage personnel. Mais après son retour définitif en Angleterre, il les a transcrits dans un livre dans sa langue anglaise, qui a été publié en 1809 sous le titre " *An Account of Morocco and the District of Suse and Tafilelt* ". Il a été réédité plusieurs fois au cours de la décennie suivante. Il fut traduit en et publié français à Paris en 1824.

Dans l'introduction de son livre, il dit qu'il est clair qu'une bonne partie du temps et de l'étude est nécessaire pour acquérir une connaissance approfondie du caractère moral et politique de toute nation, et surtout avec une nation différente en tous points de la nôtre, comme c'est le cas de la nation marocaine. L'on doit avoir la possibilité de s'en mêler pour bien étudier son génie dans la guerre et dans la paix, dans la vie publique et dans la vie privée. L'on doit connaître ses compétences militaires et son système commercial. Et l'on doit surtout avoir une connaissance précise et pratique de leur langue pour éviter toutes les sources d'erreurs de malentendus et de fausses informations. Il ajoute que dans cet ouvrage il s'est tout le temps efforcé de donner au lecteur une description précise de l'état actuel de l'Empire du Maroc, et en particulier de son activité commerciale à l'intérieur comme avec l'Europe. Et il a commences par parler de ses richesses minières.

1. *Richesses minières, et politique versus développement*

Il y a une a mine d'argent, dit Jackson, dans la plaine près de *Santa Cruz* soit *Agadir*. Elle a peut-être été exploitée par les Portugais lorsque la ville était sous leur domination. L'empereur Sidi Mohamed, ajoute Jackson, a été informé de sa grande richesse et avait peur que la province ne devienne si riche et si puissante pour se rebeller et se dégage de son autorité. Il y a alors envoyé des experts en minerais pour l'évaluer avec l'ordre secret d'en donner à la population une évaluation qui soit de nature à décourager son exploitation.

Après un examen officiel de la mine et conformément aux instructions du sultan, il a été signalé qu'elle ne valait pas grand-chose et que ses rentrées ne couvriraient pas les frais d'exploitation. Ainsi son entrée fut fermée. Et comme les habitants n'ont pas soupçonné le stratagème, ils s'en sont désintéressés.

Dans ce témoignage, dirions-nous, l'on a un autre exemple patent et édifiant du grand obstacle d'ordre politique au développement économique, technique et scientifique du pays. Il s'agit de la fragilité et l'instabilité du trône qui était à tout moment à la merci d'un coup de force au profit de quelqu'un d'autre. C'est ce qui faisait dire à notre premier témoin Louis Chénier que toute richesse était dans ce pays un crime capital dont il faut punir le détenteur et surtout l'en déposséder. C'était surtout et plutôt, pour nous, un *crime politique*.

Or la croissance des richesses était et demeure toujours tributaire, dans une grande mesure, des progrès techniques et scientifiques. Elle les encourage et les appelle en renfort. Et quand elle devient elle-même crime politique tout progrès technique et scientifique le devient forcément par ricochet. Jackson nous en fournit la preuve dans tous les exemples suivants.

Des mines d'or et d'argent, dit-il, ont été trouvées dans plusieurs parties de l'Empire du Maroc, surtout autour de *Massa* dans la région du *Souss*. Les Portugais en exploitaient une à *Chtouka* lorsque cette zone était sous leur contrôle. Avant de partir, ils ont en bouché l'entrée d'un énorme rocher que les habitants ont tenté à plusieurs reprises de retirer, main en vain. Il nécessitait une grande force mécanique pour l'enlever. Et c'était, dirions-nous du pain béni pour le souverain. Toute grande force mécanique était une source de richesse pour la province et donc une menace pour le pouvoir.

Dans les environs, aoute Jackson, il y a du sable bleu mêlé à une poudre argenté, mais les habitants n'ont ni l'art de l'analyser ni celui d'en extraire un probable minerai, et ne permettent pas aux étrangers de s'en charger. C'était encore, dirions-nous, du pain béni pour le souverain. Tout art de l'analyser et d'en extraire un probable minerai était une source de richesse pour la province et donc une menace pour le pouvoir.

L'or se trouve également dans les montagnes de l'Atlas et dans la région du Bas Souss, dit Jackson. Mais les mines y sont inexploitées. Et notre témoin dit avoir acheté de nombreux échantillons d'or et d'argent provenant de différentes mines de l'empire et les avoir envoyés en Europe pour analyse. Cependant, les faibles quantités transmises étaient malheureusement insuffisants pour en conclure des résultats significatifs. Et il n'a pas eu une bonne occasion après cela de répéter l'expérience en plus grande quantité. Mais à quoi bon, dirions-nous, si la richesse de toute province constituait toujours une menace pour le pouvoir en place ?

Dans la même zone près de *Chtouka*, dit Jackson, il y a une mine d'argent très riche que se disputent toujours deux tribus et se privent ainsi de son bénéfice. Et c'était une fois de plus, du pain béni pour le pouvoir. Toute entente entre ces deux tribus était source de richesse et donc une menace pour le pouvoir. Ne valait-

il mieux entretenir même leur division pour empêcher leur richesse et mieux régner ?

Malgré tout, la région du Souss produit des minerais de fer, de cuivre et de plomb à partir desquelles les gens fabriquent des canons, des armes à feu et d'autres matériaux. La zone adjacente à Marrakech produit du sel gemme. Il existe une abondance de mines de plomb et d'antimoine d'excellente qualité au Tafilalet. C'est la base de la substance noire que les femmes africaines utilisent pour décorer les yeux, les sourcils et les cils Le meilleur type est appelé *khôl* filial. Jackson ne nous dit pas si ces cas constituaient la règle ou l'exception. En tout cas ils devaient être sous contrôle contre toute menace politique. Et il en a fait cet inventaire.

Dans certaines parties du désert, le sel gemme rouge est abondant, à ciel ouvert. À *Abda*, il y a un très grand lac qui fournit du sel de haute qualité par rapport au sel minéral. Les deux sont très forts mais ne sont pas utilisés pour sécher la viande, bien que les Marocains aient essayés à plusieurs reprises, peut-être à cause du manque d'habileté des dans ce domaine. Près des villes de Fès et de Meknès, il existe un sel similaire. Un beau type de roche d'un blanc pur est produit qui relie de nombreuses parties de la côte. Il est produit par la chaleur du soleil d'été à partir de l'eau salée qui se dépose dans les cavités.

D'énormes quantités de sel sont transportées au Soudan, où aucun n'est produit. En conséquence, le sel est si précieux à Tombouctou qu'une livre est souvent échangée contre une once de poudre d'or. L'exportation de sel gemme est désormais interdite, sauf avec certaines restrictions et une subvention spéciale. Elle est liée à la production de Fès, Marrakech et Taroudant. La production de Taroudant est la meilleure, la plus pure et la plus forte. A l'état brut, il est égal à l'état du sel de Marrakech après raffinage.

Auparavant, le soufre était importé de la mer Méditerranée et des fouilles au pied de l'Atlas au large de Taroudant, où il en existe d'énormes quantités. Les Arabes en fabriquent de la poudre à canon d'une qualité bien supérieure à celle que l'on trouve en Europe. Mais ils gardent le processus confidentiel. Quant à ce que les Marocains en font comme poudre à canon, il est généralement de très mauvaise qualité, en termes de force et de vitesse.

Dans de nombreux endroits, il y a des sources minérales tièdes, dont certaines sont assez chaudes et chargées de nombreuses propriétés médicinales de soufre, de fer et d'autres minerais. A Fès, il y a une source minérale à même de traiter les maladies vénériennes après l'avoir conservée pendant quarante jours consécutifs. Et les gens l'utilisent à tous les stades de ces maux et avec plein effet.

2. Population, usages et coutumes

Selon Jackson il est possible de distinguer chez les Marocains quatre groupes ethniques. Ce sont les Berbères, qui sont très probablement les habitants d'origine, les *Shlouh*, les Arabes et les Morisques.

Les Berbères habitent les montagnes de l'Atlas, au nord de la ville de Marrakech. Ils vivent généralement dans des tentes. Ce sont des gens forts et grincheux. Ils ont une langue qui leur est propre qui diffère de l'arabe et de la langue commune en Afrique. Il est possible que leur langue fût l'un des dialectes des anciens Carthaginois. En voyageant à travers leurs tribus, Jackson a remarqué que beaucoup semblent avoir le faciès des anciens Romains. Ils travaillent généralement à l'élevage du bétail et de l'apiculture pour le miel et la cire.

Les *Chlouh* et leurs diverses branches habitent les montagnes de l'Atlas, au sud de Marrakech et s'occupent principalement de l'élevage du bétail comme les Berbères. Mais ils diffèrent d'eux par l'habillement, la langue et les traditions. Leur langue est le tamazight. Ils se nourrissent presque entièrement d'une soupe dite *lahswa* à base de la farine d'orge, et de *zamita* faite d'orge grillée ou granulée qu'ils mélangent avec de l'eau en voyage. Ils consomment parfois du couscous, comme aliment nutritif composé de grains de farine cuits à la vapeur et beurrés, avec la viande de l'agneau ou du poulet et des légumes.

La patrie d'origine des Arabes au Maroc est le désert. De là ils migrent vers les plaines chaque fois qu'une peste, une famine, ou tout autre désastre vide le pays de certains de ses habitants. Ils sont autorisés à y établir de nouvelles colonies sans endommager les terres des anciens résidents. Ces Arabes vivent dans des tentes et parlent l'arabe commun, dont l'origine est la langue du Coran. Cependant, ce sont des gens colériques et querelleurs. Ils sont dans un état constant de guerre entre eux.

Dans certaines régions, la tribu fidèle à l'empereur combat l'autre qui se rebelle contre lui. Elles se pillent et se détruisent jusqu'à ce qu'elles se lassent des maux de la guerre et s'arrêtent. L'année suivante, la tribu rebelle peut se retrouver fidèle à l'empereur, et l'autre devenue rebelle après lui avoir été fidèle et se battent. Ce plan visant à faire combattre une tribu loyale contre un autre rebelle pour revenir à l'obéissance à l'empereur est sa politique, dit Jackson. Il s'agit une fois de plus de la politique machiavélique qui consiste à diviser pour régner sous un régime où le trône est si fragile et instable. Parce que s'il ne le faisait pas, ajoute Jackson, le souverain devrait employer sa propre armée afin de garder le calme dans ses territoires. Et son armée est généralement occupée par des affaires plus importantes.

Les Morisques, ce sont bien sûr les descendants des musulmans arabes qui ont été expulsés d'Espagne. Ils habitent les villes du Maroc, comme Fès, Meknès, et toutes les villes côtières jusqu'au sud de la province de Haha. Leur langue est l'arabe mêlée à l'espagnol. L'on dit que bon nombre de leurs familles descendraient des Portugais, qui possédaient autrefois tous les ports de la côte et qui, après la découverte de l'Amérique, s'y rendirent peu à peu. À l'est de Marrakech, près de *Demnat* sur les montagnes de l'Atlas, il y a encore une église avec des inscriptions en latin au-dessus de l'entrée. Elle aurait été construite par eux. Elle est réputée être habitée par des esprits, et s'est échappée ainsi à la destruction.

En matière de propreté les hommes comme les femmes se lavent régulièrement les mains avant et après chaque repas, ils se lavent le visage, les mains, les bras, les jambes et les pieds deux ou trois fois par jour. Ce qui contribue à leur beauté. Il s'agit, à notre avis, des ablutions pour faire les prières quotidiennes. Les visages des vieilles femmes semblent ridés à cause de l'utilisation excessive de produits cosmétiques et de maquillage pendant leur jeunesse.

Les musulmans sont en général monogames. Dans une vaste zone du pays, avec une population de cent mille habitants, il y a à peine une centaine d'hommes mariés à quatre femmes. C'est l'état de la polygamie dans ce pays.

En général la femme n'est pas confinée à la maison, comme on le croit. Elle rend souvent visite à ses parents et ses amis et dispose de divers moyens pour faciliter ses intrigues. Ainsi, si une chaussure de dame est trouvée à la porte de la chambre, même le mari n'ose pas y entrer. Il se retire dans une autre pièce et ordonne à la servante de l'informer lorsque sa femme sera libérée. C'est ce qu'on appelle enlever les chaussures du pas de la porte. Les femmes urbaines de haut rang marchent rarement seules dans la rue. Car leur sortie est perçue comme une insulte au mari. Un serviteur ou un esclave l'y accompagnerait.

Les femmes de Fès sont aussi belles que les femmes européennes. Elles diffèrent d'elles par la couleur des yeux et des cheveux bruns. Les femmes de Meknès en général sont si belles qu'il est rare de voir une jeune femme dans cette ville qui n'est pas jolie. Elles ont de grands yeux noirs et pétillants et ont une apparence saine. Le terme *meknessia* (une femme de Meknès) s'applique à toute belle femme élégante aux yeux noirs étincelants et aux dents blanches. Elles jouissent aussi d'un caractère d'humilité et de douceur en conduite qui se rencontrent rarement ailleurs. Il est inhabituel pour les habitants de deux grandes villes densément peuplées, à une journée de trajet l'une de l'autre, de découvrir une différence physiologique aussi évidente entre les femmes de Fès et les femmes de Meknès. Celles de Fès en général ont la peau pâle.

La femme de Doukkala est ordinaire et de taille petite. L'homme, au contraire, est grand, avec de bons membres et des traits réguliers. Les hommes de *Tamsna* et de *Chaouia* sont de race forte et active, et leur couleur de peau est cuivrée. Leurs femmes sont très belles avec des traits très expressifs, rehaussés par l'utilisation du *khôl* de Tafilalet, avec lequel elles colorent leurs cils et leurs sourcils, comme mentionné précédemment. Dans ces régions, elles aiment particulièrement s'enduire les mains et les pieds d'une préparation de l'herbe appelée *henné*, qui leur donne une belle couleur orangée. Par temps chaud, elle donne une belle fraîcheur et douceur aux mains en empêchant dans une large mesure la transpiration.

Quant aux servantes, ce sont généralement des femmes noires. Elles sont à l'origine achetés à Tombouctou. Leurs enfants, quand ils ne sont pas du ceux du maître, naissent esclaves et il les hérite, et les garde pour les marier entre esclaves noirs ou de les vendre. C'est rarement fait, sauf quand c'est nécessaire. Car si la loi donne au maître une grande latitude pour disposer de ses esclaves, leurs enfants sont généralement élevés sous la garde de la mère et deviennent membres de la famille.

En servant dès leur plus jeune âge aux travaux domestiques ils en vivent aisément car les coûts de leurs soins sont minimes dans un pays où l'exportation des produits de première nécessité est interdite afin de permettre aux citoyens de vivre confortablement avec de maigres revenus. Ainsi, la multiplication des membres de la famille est une bénédiction. Plus elle est grande, plus la baraka est grande. Comme ils vivent d'aliments simples, en particulier de farine, leurs estomacs peuvent être facilement rassasiés. Ainsi, leurs besoins sont peu nombreux et leurs ressources multiples.

Les enfants étaient circoncis la huitième année de leur vie et non le huitième jour, comme certains le prétendaient. Le nom Muhammad est généralement donné au premier enfant mâle né dans la famille. La personne qui la porte est toujours désignée par le titre honorifique de « Si » pour l'appeler « Si-Mohammed ». L'empereur lui-même le fait avec la personne la plus horrible qu'il rencontre portant le nom de Muhammad. Et lorsque le nom est Ahmed, ou Ali, ou Saïd, ou Qasim, etc.…, cet honneur est pris en compte ou non, selon le rang de la personne qui le porte. Cependant, un juif, quelle que soit sa condition, doit s'adresser à chaque musulman avec le mot « Sidi », de peur qu'il ne soit harcelé. C'était dirions-nous, l'usage populaire qui n'a rien de religieux. D'un autre côté, le musulman le plus modeste ne s'adresse jamais à un juif quel que soit son prestige et son rang dans la société par le titre honorifique de « Si » ou de « Sidi », mais par son nom ou son prénom tout court.

Les enfants commencent par apprendre le Coran. Ensuite, ils pratiquent l'artisanat traditionnel consistant à garder les troupeaux, à cultiver la terre ou à

utiliser des armes. Ils ont un exercice militaire appelé jeu de poudre à canon. C'est comme ça que Jackson a traduit le mot *tbawrida* ayant pour racine *al-baroude* qui veut dire poudre pour armes à feu. Tous ceux qui ont une jument y participent, ajout Jackson. L'escouade de cavaliers commence à courir à toute vitesse, tirant de la poudre à canon avec leurs fusils, puis s'arrêtant près d'un mur. Les plus habiles d'entre eux sont ceux qui s'arrêtent lorsqu'ils s'approchent de la distance la plus courte du mur. Ensuite, le groupe revient pour répéter le même exercice. L'empereur s'intéresse particulièrement à ces manifestations, de sorte que s'il y trouve quelqu'un de compétent en politique, il est généralement promu à un poste gouvernemental pour diriger les affaires d'une province ou d'une ville.

Cette coutume se perpétue jusqu'à nos jours. Selon ce témoignage elle a au moins un peu plus de deux siècles. Et se pratique presque de la même façon sans mur, avec le défit de tirer les coups de feu en l'air en même en fin de course. Lui est consacré chaque année un festival international du cheval à El-Jadida.

A part cet exercice les Marocains n'aiment pas beaucoup jouer ou s'amuser, estime Jackson. Quand ils jouent, leurs jeux habituels consiste à sauter par-dessus les moutons et le football qui est leur jeu préféré. Ils ne cherchent pas à envoyer le ballon au but. Ils s'amusent simplement à le botter sans nul autre fin. Si le football était joué ainsi, dirions-nous, à cette époque au Maroc, ce témoignage nous assure qu'il était joué au moins en Angleterre à peu près comme aujourd'hui et avec le même nom « football ». Les Marocains l'on peut être adopté à leur manière très simple en voyant les Européens le jouer. Sinon ils restent souvent assis dans la rue pendant des heures ensemble, à discuter et échanger les mêmes plaisanteries recommencées et ennuyeuses. Parfois, ils se parlent si fort que ceux qui n'ont pas l'habitude de les entendre peuvent penser qu'ils vont se disputer et se battre.

Ayant l'air de plagier Lemprière, dont il a lu l'ouvrage pour l'avoir cité dans l'introduction, Jackson déclare que les Marocains, dans la plupart des cas, ont les corps plus propres que les vêtements. Ils se lavent les mains avant chaque repas. Ils n'ont pas de chaises ou de tables dans leurs maisons mais ils s'accroupissent sur des tapis et des oreillers. Aux repas, l'assiette ou la poêle est posée sur le sol. Comme ils n'utilisent pas de couteaux ni de fourchettes, ils mangent avec leurs doigts. Une demi-douzaine de personnes se mettent autour d'un grand plat de couscous, et après avoir dit "*Au nom de Dieu*" chacun prend la nourriture dans sa main et la met habilement dans sa bouche sans que ses doigts touchent ses lèvres. Cet usage peut sembler en Europe répugnant pour les idées d'hygiène, dit-il. Mais, ajoute-t-il, en se lavant toujours les mains et ne se touchant jamais la bouche en mangeant, ces personnes ne sont en aucun cas aussi grossières que les Européens l'imaginent parfois à la hâte.

Les musulmans ne retardent pas l'enterrement de leurs morts de plus de vingt-quatre heures. En été, les garder plus longtemps peut être dérangeant. C'est

pour cette raison qu'ils enterrent souvent le corps quelques heures après la mort. Ils le lavent d'abord, le recouvrent d'un linceul en coton, puis le placent sur une litière en bois, sans cercueil. Puis quatre hommes le portent jusqu'au cimetière, suivis des parents et amis du défunt, en scandant : « *Il n'y a pas de dieu à part Allah, et Muhammad est le Messager d'Allah* ». Le mort est enterré le visage tourné vers la Mecque. La tombe est marquée d'une pierre du côté de la tête et une autre du côté des pieds.

Aucun frais d'inhumation n'est compté. La civière appartient à la mosquée pour être utilisée gratuitement par ceux qui en font la demande. Le cimetière est un terrain découvert sans clôture et est lié au sanctuaire d'un saint en dehors de la ville. Ils vénèrent les cimetières et prient pour les morts chaque fois qu'ils passent à côté.

Dans tout le pays, il y a des édifices octogonaux appelés *zaouias* peint en blanc à la chaux, et surplombés de dômes, Tout autour chacun d'eux il y a un cimetière sans clôture. S'en occupe un gardien dit *al-Fakir* ou *al-Mourabit* qui supervise le service religieux et l'enterrement des morts. Il est souvent sollicité pour régler des différends entre les habitants du coin. Et les criminels qui se réfugient dans le ces sanctuaires reçoivent l'immunité contre les sanctions de la justice. Les riches du pays y déposent souvent leur fortune par sécurité. Ce qui nous semble invraisemblable. Faire de ces sanctuaires des banques non gardée et sans aucune admiration relève de la légende. Les Marocains n'étaient pas tous si scrupuleux pour respecter ces lieux au point de ne pas s'aventurer à les piller, surtout quand ils renferment des fortunes. Et nul riche n'était dupe pour le croire. Il s'agit-là d'un exemple de témoignage étranger rapporté par ouï-dire sans nulle vérification.

Au début du règne actuel de Moulay Soulimane ben Muhammad (1792–1822), est né un mouvement d'un très grand nombre de personnes et s'est répandu dans les provinces du nord, déclarant la doctrine du déisme basée sur (*il n'y a de dieu qu'Allah*), en contradiction avec l'attestation de foi dans l'Islam qui dit (*il n'y a de dieu qu'Allah, et Mohammed est le Messager d'Allah*). L'empereur n'eut aucune difficulté à faire taire cette secte pour décourager de tels principes.

Sinon, la tolérance des Marocains est si forte que l'empereur, sur demande spéciale, permet à toute secte qui ne reconnaît pas le polythéisme, de construire un lieu de culte. Outre les églises catholiques de Marrakech et de Meknès, il en existe une à Tanger et une autre à Mogador. Même les musulmans les plus ignorants et sectaires affirment que chaque être humain devrait être autorisé à adorer Dieu selon sa conscience ou à suivre la religion de ses ancêtres. Et ils ont un mépris profond pour quiconque change de religion même s'il veut être musulman. Ils prénomment ces apostats "*Oulouj*", ce qui les obligent à s'arranger pour dissimuler leurs croyances d'origine après avoir embrassé la foi de l'islam. Et pour ce faire ils

exagèrent le mépris des chrétiens afin d'apparaître bons musulmans et éviter d'être harcelés de ne pas naitre croyant en Mohammed.

Une fois de plus dirions-nous, c'était l'usage chez la populace. La juive convertie demeure prénommée « *ihoudya* » pour dire « qui était juive », et le chrétien converti était dit « *nasrani* » ou « *ilje* » pour dire « qui était chrétien », mais sans nulle méchanceté comme semble le croire Jackson influencé peut être par les ouï-dire des Européens qui, rancuniers envers ces convertis, tiennent toujours à les traiter de renégats ou d'apostats. Le moniment Bab-Mansour à Meknès, par exemple, est dit jusqu'à nos jours « Bab-Mansour *el-Aleuj* », par allusion à l'ingénieur « chrétien converti » qui a supervisé sa construction.

Tout comme Chénier ci-haut, Jackson a remarqué chez les Marocains la noble qualité de patience et d'endurance. Ni la douleur physique, ni le désastre, si grand soit-il, ne les font se plaindre. Plutôt ne pas en gémir outre mesure, dirions-nous. Ils ont confiance en la volonté de Dieu pour tout, et attendent patiemment avec espoir une amélioration de leur état. Pour illustrer cela, Jackson a rapporté un exemple, qui montrera les grands dangers auxquels peuvent être exposés les marchands étrangers en parcourant ce pays.

Un marchand de Fès, dit-t-il, avec qui il avait de bonnes relations, se rendit à Tombouctou pour affaires avec toutes ses marchandises. Il y resta suffisamment de temps pour les vendre tous contre de la poudre d'or et de la gomme soudanaise. Et sur le chemin de retour à Fès, après avoir traversé le désert, il commença à se féliciter de sa bonne fortune et de son grand succès lorsque soudain son convoi fut attaqué par un groupe d'Arabes qui pillèrent tout ce qu'ils voulaient et laissèrent le marchand de Fès dépourvu de tout sauf de ses vêtements qui étaient sur son dos. Une autre fois entre la mort du sultan Yazid et l'annonce du sultan Soulimane actuel, ajoute Jackson, le même homme a de nouveau été dévalisé alors qu'il se rendait à Mogador afin de payer ses dettes et de vendre sa gomme et d'autres produits soudanais. Quatre épouses et un grand nombre d'enfants de son foyer se sont trouvés dans une situation particulièrement pénible. Néanmoins, il dit très patiemment en arabe ce qui veut dire : « *Que puis-je faire ? C'est la volonté d'Allah, et il n'y a de dieu qu'Allah* ».

Il acheta ensuite toutes les marchandises qu'il pouvait obtenir à crédit et retourna à Tombouctou, où il réalisa de gros bénéfices. Alors qu'il voyageait en Egypte, il a été volé pour la troisième fois et a perdu tout ce qu'il possédait près du Caire. Il a vécu la plus grande détresse. Et il a affronté cette dernière épreuve avec la même force avec que la première. Et pourtant, il est aujourd'hui l'un des principaux marchands de Tombouctou.

3. Activité commerciale.

Marrakech reçoit le plus grand approvisionnement en marchandises européennes du port de Mogador, qui est à une distance de quatre jours de voyage en caravane, dit Jackson. Une journée de voyage en caravane équivaut à une distance de kilomètres[29]. Mais certains biens précieux sont apportés de Fès, tels que des étoffes fins et doux en mousseline, en soie et en or.

Il y a en plus à Marrakech un grand marché qui se tient tous les jeudis. Les Arabes l'appellent « *souk lekhmis* » soit " *le marché du jeudi*". On y vend tous les articles étrangers et domestiques, ainsi que les chevaux, les bêtes de somme, le bétail, les esclaves, etc…

A propos du commerce des esclaves au Maroc, nous verrons plus loin avec notre avant dernier témoin que s'était un usage qui a perduré jusqu'au début du vingtième siècle sous le règne de Moulay Abdelaziz. Il n'a pourtant nulle justification dans l'islam, à part les interprétations abusives pour se donner bonne conscience en le pratiquant. Si bien que de nos jours nul musulman au monde ne le revendique comme pratique légal et légitime dans l'islam où il n'y a nul crime passible d'asservissement. Même les prisonniers de guerre sont à libérer soit contre rançon ou par charité mais jamais à asservir. Puisque tel est le cas du prisonnier de guerre, de quel droit asservir des femmes et des enfants. Il n'y en a aucun.

Ceci dit, l'esclavage perdure pourtant encore un peu partout au monde sous d'autres formes et à moindre frais. Il s'agit de l'immense marché de travail où la main d'œuvre surabondante est sous-payée juste pour survivre, ainsi que le marché de la prostitution et celui de ce qu'on appelle la traite des blanches. Esclavage moderne non moins dégradant pour la dignité humaine, et ayant pour cause principale la démographie galopante parmi les populations pauvres et illettrées, où les femmes enfantent sans compter comme des poules pondeuses, une multitude d'innocents candidats à la misère.

Dans ce même marché hebdomadaire de Marrakech, poursuit Jackson, des échantillons de toutes sortes de marchandises à vendre aux enchères sont transportés le long des allées par un commissaire-priseur qui annonce le prix de l'offre, jusqu'à ce que l'enchérisseur le plus offrant soit dégagé pour que la vente soit conclue. Une partie du même marché hebdomadaire est réservée à la vente du bétail et des bêtes de somme, mulet, cheval, âne, bœuf, chameau. La vente de celle-ci et surtout les chevaux se fait aux enchères. Une fois l'affaire conclue l'acheteur et le vendeur se rendent au siège de deux *Adels*, c'est-à-dire notaires pour rédiger et signer l'acte de vente, contresigné et confirmé ensuite par le juge en bas à gauche. Par ce contrat, l'acheteur certifie qu'il a accepté la possession de la

[29] Soit 24 milles dans le texte de l'auteur.

bête, un cheval par exemple, tel qu’il est. Ce qui s'exprime en dialecte marocain par l'expression « *laadam fi lkhancha* » soit littéralement : « *l’os dans le sac* ». Ce qui veut dire, dirions-nous, que l’acheteur ne peut plus contester l’affaire conclue sous prétexte qu’il a découvert un éventuel défaut caché.

Le crédit que les sociétés commerciales européennes à Mogador accordent aux Marocains a été considérablement diminué ces derniers temps en raison du changement politique. Sous le règne de Sidi Muhammad, le père de l'empereur actuel, les marchands européens jouissaient d'une grande confiance. Leurs registres étaient considérés si sûre comme garantie qu’une dette qui y était inscrite était rarement contestée. Ce qui a encouragé et favoriser la prospérité du commerce.

Mais les principes politiques de Moulay Soulimane, ajoute Jackson, sont très différents de ceux de son père, de sorte que les transactions les plus futiles doivent désormais être confirmées par un acte notarié. Il s’agit peut-être à notre avis, de la prescription coranique qui exige d’acter par écrit et par des témoins toute dette si minime soit-elle, à moins que le créancier et le débiteur se fassent assez confiance mutuellement. Confiance mutuelle que le sultan a peut-être jugé absente ou pas assez solide entre les commerçants européens et marocains.

Ceci, joute Jackson, dans le but louable d'établir une égalité de traitement entre l'européen et le marocain pour protéger celui-ci de tous abus. Or ces mesures, dit-il, ont créé tant d'obstacles au commerce, au point que le crédit accordé aux clients marocains s’est vu soit tout à fait éliminé, soit remplacé par le troc. Ce qui a considérablement réduit les transactions commerciales. Ainsi ce commerce a été en grande partie abandonné ces dernières années par les Européens pour tomber entre les mains de quelques juifs sujets de l'empereur, conclue Jackson.

Ce commerce a pourtant diminué pour une autre raison. Les Français, dit Jackson, conscients de l'importance des échanges avec le Maroc en termes d'exportation de produits manufacturés de toutes sortes et d'importation de matières premières en retour, se sont précipités pour tenter d'y investir un gros capital. Mais les croiseurs britanniques en Méditerranée rendaient presque impossible la navigation de leurs navires à destination et en provenance de Marseille et les obligeaient à abandonner provisoirement leurs activités, et savaient qu'à la faveur d’une paix permanente leur commerce avec le Maroc pourrait reprendre avec plus de vigueur. Les mêmes raisons contraignirent aussi le reste des marchands des pays maintenant sous le contrôle de la France à rester presque complètement inactifs. Ainsi, il n'y a actuellement aucun établissement commercial européen de grand importance à Mogador à l'exception de deux ou trois.

Jackson a repris ici ce que nous avons vu avec Chénier notre premier témoin et négociant français, en ce qui concerne les termes de l’échange entre le Maroc d’une part et l’Europe et surtout avec la France d’autre part. Il a dit en

substance, que les Français étaient conscients de l'importance des échanges avec le Maroc en termes d'exportation de produits manufacturés de toutes sortes et d'importation de matières premières en retour. Mais pourquoi ? En Europe le capital investi dans la grande industrie ne court presque aucun risque politique. Au Maroc toute richesse constituait plutôt un risque pour le trône du souverain, même quand il s'agit des princes ses propres fils. Et le manque d'investissement dans l'industrie implique ipso facto un manque d'investissement dans les sciences et les arts. Ce qui explique une fois de plus le grand retard en développement au Maroc et aux pays similaires par rapport à l'Occident en général.

Jackson poursuit son témoignage pour dire que le commerce de Mogador avec l'Amérique a été perturbé en 1804 et 1805 par un différend entre ce pays et l'empereur, mais qui a été réglé et le commerce entre eux a maintenant repris. Les navires partant de Salem, Boston et d'autres régions d'Amérique vers l'est et l'ouest de l'Inde transportent des marchandises vers Mogador et reçoivent en retour diverses marchandises marocaines. De cette façon, les agents des marchands américains qui s'y trouvaient pouvaient vendre aux Européens toutes les marchandises de l'Inde orientale et occidentale.

Puis parlant de son pays, Jackson dit que l'attachement étroit à l'Empire marocain est d'une importance politique et commerciale primordiale pour la Grande-Bretagne. Car, outre les divers matériaux de négoce échangés, il représente un grand atout. Si une relation amicale s'établit entre les deux pays, les Britanniques n'auront aucune difficulté à approvisionner non seulement Gibraltar en marchandises dont il a besoin, mais aussi toutes leurs différentes flottes en Méditerranée et de la côte nord de l'Afrique. Une ressource qui mérite assurément de leur part une sérieuse attention pour ce pays.

Les avantages du commerce avec cet empire ressortent clairement, ajoute Jackson, en ce qu'il apparaît que la quasi-totalité de leurs exportations vers le Maroc sont constituées de produits manufacturés et que leurs importations en provenance de celui-ci sont entièrement des matières premières nécessaires pour leurs usines. Le volume de ce commerce est actuellement minime en raison du manque d'encouragement et de soutien qu'il reçoit. Les marchands britanniques, estimant qu'ils devaient compter sur leurs propres efforts pour la protection et la sécurité de leur commerce dans cette voie, finissent souvent par l'abandonner. Et il est désormais entre les mains de ressortissants marocains résidant en Angleterre. Il devait s'agir, à notre avis, surtout des juifs marocains qui circulaient plus librement que les musulmans entre leur pays et l'Europe. Il est très regrettable, ajoute Jackson, qu'il soit en pouvoir des Britanniques, par une représentation appropriée et des négociations judicieuses, d'approvisionner par ce canal une grande partie de l'intérieur de l'Afrique le surplus de leurs produits manufacturés et d'en importer en retour de nombreux produits très précieux et utiles tels que l'huile d'olive, le cuir, les métaux, les gommes, la cire, l'argent et l'or. L'on peut citer, dit-il, les oranges et

les citrons, que l’on peut acheter plus dans deux ports de l'Empire que ceux offerts par l'Espagne et le Portugal. L'orange de Tétouan est la plus belle du monde et s’y vend bon marché.

S’adressant aux autres négociants Britanniques à propos du nouveau sultan Moulay Soulimane, Jackson leur dit que certains, qui ont du mal à traiter avec lui, pourraient objecter qu'il pourrait ne pas les autoriser à exporter des fruits. Il leur répond que c’est possible, par des moyens appropriés, d'obtenir presque n'importe quel privilège d'un souverain aussi flexible. Ce n'est pas l'or qui oriente son comportement, car certains qui se croient malins pensent que c'est le seul moyen d'en obtenir quelque chose. S'il en était ainsi, il ne lui aurait pas accordé, lui Jackson, dit-il, le privilège d'exporter des mules aux Antilles pour la moitié du prix que lui offrait un commerce français. Bref, il n'y a pas d'exigence particulière pour assurer le commerce le plus vaste et le plus profitable avec le Maroc autre que favoriser une amitié entre les deux pays, par l’appui sur des intérêts réciproques. On peut déjà dire que l'empereur actuel a pris des initiatives de ce genre. Mais cela a été négligé par la Grande Bretagne en raison de son arrogance et sa négligence, ainsi que de sin ignorance de la façon la plus efficace pour traiter avec lui.

Dans le même registre des reproches à son pays, Jackson ajoute que quand on se rappelle cependant que les envoyés officiels au Maroc le siècle dernier ignoraient totalement les usages, les coutumes, les croyances et la langue du peuple marocain, on ne serait pas surpris de voir les relations avec cet empire si limitées et entravées par une mutuelle méconnaissance des façons de voir de l'autre. Tout cela est souvent dû aux mauvaises traductions des interprètes ignorants et illettré ou d'un juif fidèle à l'empereur et en même temps censé être le confident du négociateur étranger ? D'ailleurs, quiconque connaît la nature du règne au Maroc est bien conscient que même si un Juif est capable de traduire avec précision en anglais et en arabe, il y a beaucoup de choses qui doivent être dites par l'envoyé à l'empereur et qu’aucun Juif dans le pays n'ose de les dire devant lui, de peur d'en être décapité, dit-il. D’autres part il y a de secrets dans l'intérêt des deux nations qui doivent être partagés avec l’empereur seul sans nul intermédiaire. Et l'empereur lui-même en est convaincu, ajoute Jackson. Il en était de même de son père qui, durant son règne, se plaignait souvent auprès d'un diplomate du fait qu’on n’a pas encore trouver un consul anglais capable de communiquer directement avec lui. En insistant sur ce point, il nous semble que Jackson était arabisant et désirait être engagé comme consul, à l’instar de Chénier qui était en même négociant et chargé des affaires pour son pays la France.

Pour montrer les graves failles dans lesquelles sont menées les négociations de son pays avec les puissances qu’il qualifie de barbares, Jackson rapporte une histoire qui s'est produite lors de la dernière ambassade au Maroc dirigée par l'ambassadeur de son pays. Il a amené avec lui comme interprète un juif marocain, à qui l'empereur a demandé de revêtir la robe de sa tribu. Mais l'ambassadeur s'y

est opposé en disant à l'empereur qu'étant à son service direct, il doit être considéré comme un sujet britannique, et donc autorisé à porter la robe des Juifs de Grande-Bretagne. L'empereur accepta cet argument. Par conséquent, le Juif marocain a été autorisé à comparaître avec lui en tenue anglaise. C'était une concession définitivement obtenue par cet ambassadeur. Elle devait être le prélude à des concessions plus importantes, si de telles attitude étaient sagement poursuivie.

L'empereur, qui tenait à faire trainer les affaires avec les Anglais, traita si bien cet ambassadeur et son entourage qu'il le laissa même s'asseoir à côté de lui. Il s'agit d'un honneur qui n'a jamais été accordé à personne d'autre que les princes. Toute cette gentillesse s'est terminée par un traité d'amitié et de paix de longue durée.

Mais ce traité fut écrit en langue arabe soutenue des lettrés. Malheureusement, aucun membre de l'entourage de l'ambassadeur n'a pu le comprendre correctement. Il est passé d'abord par une interprétation tordue et inexacte en arabe usuel par l'interprète musulman marocain au traducteur juif. Le résultat tel quel et traduit ensuite par le juif en anglais pour le consul. Et ce dernier n'était pas satisfait de ce qu'il a entendu. Il confia alors l'affaire à un espagnol érudit en arabe littéraire qui, au lieu d'en fournir immédiatement une traduction exacte à l'ambassadeur, demanda un délai pour ce faire et envoya le texte bien traduit d'abord à Madrid, et ne le remis à l'ambassadeur qu'un mois plus tard. De sorte que tout le texte du traité était déjà bien connu à Madrid avant d'être connu à Londres, et même de l'ambassadeur lui-même à Tanger. Voyons à présent ce qu'il en était de la justice au Maroc selon notre témoin Jackson.

4. Justice impériale et justice en province

A ce propos le témoignage de Jackson semble confirmer presque en tout point celui de Chénier notre premier témoin. Pour administrer la justice dans l'empire, Jackson a aussi noté qu'il n'y a pas de code de lois fixe. Il ajoute de son côté que le peuple ne connaît que la volonté du prince. Et quand il s'écarte même des principes moraux coraniques, comme cela arrive parfois, l'on doit lui obéir. Il doit s'agir à coup sûr des taxes jugées illégales et contestées par les érudits d'abord par rapport au code malékite reconnu par consens de notoriété publique dans le pays.

Justice de l'empereur : Tout comme Chénier, Jackson ajoute que partout où l'empereur réside, il rend personnellement la justice en séances publiques dans un endroit appelé *al-Mishwar*, d'accès facile pour tout le monde. Il n'y a aucune différence en cela entre étrangers ou sujets, riches ou pauvres, hommes ou femmes. Cela se produit généralement deux fois par semaine, et parfois quatre. Dans ces audiences impériales sont exposées toutes les plaintes. Chacun a le droit de comparaître devant le souverain et d'expliquer hardiment la nature de son affaire.

Bien que la personne de l'empereur soit sacrée et que la coutume établie oblige le sujet à s'incliner devant lui avec révérence plutôt que par simple respect, chaque plaignant peut raconter son histoire devant lui en toute franchise sans la moindre gêne ni embarras. Et son jugement est toujours prompt, décisif, raisonnable et généralement correct. Et si quelqu'un se montre confus ou embarrassé, sa cause risque d'être perdue.

Il est d'usage ici, comme au Levant, affirme Jackson que chacun accompagne sa plainte d'un don proportionné à sa condition. Personne ne devrait se présenter sans rien donner, car ce serait non seulement contraire à l'usage établi, mais aussi source de déception. Même un cadeau insignifiant comme trois œufs ou plus est acceptable. Il a omis de préciser que ce n'est pas pour le sultan, qui n'en a cure, mais pour les gens serviteurs du palais qui introduisent le plaignant.

En matière de justice toujours, Jackson rappelle que dans les traités de paix entre toute puissance européenne et le sultan du Maroc, une de leurs clauses est toujours destinée à protéger les sujets de chaque partie. Ce qu'a omis Chénier de rappeler et préciser. Ainsi, dans les traités anglais, si un citoyen anglais dans l'empire commettait un crime, il n'était pas soumis aux dispositions de la loi musulmane, mais était jugé selon la loi de son propre pays. Il doit être remis au Consul afin que son cas soit réglé d'un commun accord entre les deux parties prenantes dans l'affaire à juger.

Puis notre témoin rapporte en guise d'exception à la règle, en cas d'affaire pénale, l'affaire du négociant britannique dit Layton établi à Mogador, à qui on a arraché deux dents sur ordre de l'empereur. Il dit qu'il est important de présenter les détails de cet incident dans son véritable contexte.

M. Layton a été le premier associé d'une grande société commerciale respectable. Les deux autres partenaires étaient français. Ils ont été officiellement informés que le roi de France avait rompu toutes relations avec le Maroc. Ce qui a obligé les marchands français à choisir entre quitter le pays ou à chercher une autre protection. Avec la prospérité de cette société dans tout le Maroc, il leur est difficile de partir et d'y abandonner leurs intérêts. Ils ont suggéré à leur partenaire anglais d'enregistrer la société à son nom. C'était un stratagème pour que leurs intérêts y soient protégés comme société anglaise.

Un après-midi, les trois associés sont allés chasser à cheval accompagnés d'un commis, avec des lévriers appartenant à l'associé anglais, M. Layton. Sur le chemin du retour vers Mogador, un chien a attaqué un veau dans la propriété d'un habitant d'un village voisin. Le *Shelh*, propriétaire du veau, a tiré sur le chien. Un affrontement s'ensuit. Bientôt, un tollé éclata dans le village. Pendant le combat, les femmes des *Shlouhs* ont été vues en train de lapider les trois chasseurs avec des pierres et l'un des deux Français a été gravement blessé. M. Layton leur a donné

plusieurs coups de pied. A son retour à Mogador, il a aussitôt déposé une plainte auprès du gouverneur, qui lui a promis justice.

En conséquence, le reste des parties, qui ont insisté de leur côté à ce que justice soit faite, ont été convoqués et ont affirmé que Layton avait brisé deux dents d'une femme, et suppliaient l'empereur au nom de Dieu et son messager de leur rendre justice. Cet appel obligea le pacha à écrire à son maître et ordonna aux parties de se rendre à Marrakech. Dans cette audience impériale, des témoins ont été amenés contre M. Layton, et ils ont confirmé les faits qui lui étaient reprochés. L'empereur a dû ordonner en représailles de lui arracher deux de ses dents selon la loi du talion. Cependant, il n'a pas semblé enclin à exécuter la peine. Mais les personnes qui s'étaient rassemblées en grand nombre à cette occasion inhabituelle ont scandé à haute voix, l’exécution de la sentence contre le contrevenant. Vexé, Jackson a dit que quand les Marocains se sont aperçus que la Grande-Bretagne négligeait la défense de son citoyen, se sont peut-être dits pourquoi se soucier pour le protéger à sa place ?

Et lorsque le bourreau s'est approché de M. Layton, il lui a demandé de lui retirer deux de ses dents de derrière au lieu des deux de devant. Ce qui nécessitait l'approbation de l'empereur. Sa Majesté, impressionnée par son courage, a accepté sa demande et lui a présenté ses excuses le lendemain. Jackson dit le comprendre car il lui fallait calmer la colère du peuple car il a promis au supplicié de lui accorderait tout privilège qu'il lui demanderait. Layton a demandé la permission d'exporter une cargaison de blé et l’a obtenue avec l’exemption de payer les droits.

L'Empereur lui rendit des services similaires et l'informa qu'il souhaitait qu’il soit nommé consul britannique, louant les avantages de négocier avec quelqu'un qui pourrait lui parler dans sa propre langue. Et lui promit, au cas où il deviendrait consul, de donner à son pays tous les privilèges qu'il désirait. Layton par rancune contre sa patrie qui ne l’a pas soutenu au moment où il en avait le plus grand besoin, a décliné ces initiatives répétées par Sidi Mohamed.

Justice du kadi : Dans les endroits éloignés de la cour de l'empereur, la justice est plutôt rendue par un juge dit *kadi*, guidé dans ses verdicts par les lois coraniques. Ceci pour dire selon le rite Malékite. De nombreux assistants travaillent sous ses ordres, dont certains traitent de litiges civils, de crimes ou d’affaires civiles codifiées par la religion telles que le mariage et le divorce.

Justice du pacha : Loin de la cour de l'empereur encore, son représentant dit *pacha*, a son propre *Mishwar*, pour rendre la justice. Il juge entre les gens parfois selon les lois coraniques, et parfois selon ses caprices, dit Jackson. Ce qu’il ne dit pas c’est qu’il juge surtout les affaires qui se rapportent à l’ordre public, comme nous l’avons vu avec assez de détails avec notre premier témoin Chénier.

Mais Jackson a tenu à cette occasion à revenir sur la confiscation par l'empereur des richesses amassées. Il s'agit en l'occurrence de celles des pachas. Il dit que leur plus grand souci est l'accumulation des fortunes. Quand ils savent par leurs subordonnés ou leurs espions qu'une personne a accumulé une grande fortune, ils sont à même de trouver une raison ou une autre pour l'accuser et ensuite le dépouiller. Et il arrive souvent que ceux qui s'enrichissent ainsi ait peu de temps pour en profiter. Quelques ordres inattendus de l'empereur, après les avoir accusés de crimes ou de délits, est le prétexte tout trouvé pour confisquer ces richesses illicites. D'ailleurs Sa majesté, dit Jackson, ne cesse de leur répéter qu'il ne sert à rien d'avoir plus qu'assez d'argent pour les nécessités de la vie. C'est ainsi que le surplus devrait revenir au trésor public des musulmans, dit en arabe *Baït Mal al Moslimin*, mais jamais remis à son ancien possédant.

Inutile pour nous, d'en réitérer la raison politique. S'il le faut, et comme nous l'avons dit plus d'une fois, le trône au Maroc était si fragile que toute richesse accumulée est susceptible pour l'empereur de financer un coup d'Etat pour le détrôner. Et nous avons vu aussi quelles en étaient les conséquences néfastes sur le développement économique, scientifique et technique quand il s'agit de richesses légales et légitimes. Après ce résumé succinct du témoignage de Jackson, nous passons à notre quatrième témoin étranger.

L'espion espagnol *Badia*, alias *Ali Bey Al-Abbassi*

Domingo Francisco Jordi Badia y Leblich, plus connu sous le nom d'Ali Bey, était un officier espagnol, né en 1767 à Barcelone et mort en 1818 près de Damas. Le nom de son père est Pedro Badia. Sa mère serait issue d'un père belge qui a combattu en Espagne. Domingo est entré dans l'armée à l'âge de seize ans, succédant à son père comme comptable de guerre puis comme trésorier adjoint par arrêté royal du 28 décembre 1786. Tout en exerçant ses diverses responsabilités, il se forge en autodidacte diverses connaissances dans les domaines les plus varié, comme les mathématiques, l'histoire, l'architecture, l'astronomie, les langues étrangères, etc. Il acquiert une culture dont le sérieux sera plus tard attesté par les savants et les écrivains qu'il a rencontré.


Badia en uniforme militaire


Badia déguisé en prince abbasside

En 1801, Godoy le Premier ministre espagnol a présenté au roi Charles IV, un projet d'expédition scientifique en Afrique. Puis ce projet s'est transformé en un plan politique qui consiste à inciter certaines tribus du Maroc à se soulever contre le Sultan pour envahir leur pays. Le Premier ministre a généreusement financé l'entreprise.

Domingo a quitté l'Espagne en 1803 déguisé en prince abbasside descendant du prophète Mahomet, et né en Syrie. se faisant appeler Ali Bey. Pour justifier son manque de maîtrise de la langue arabe, il explique qu'il a fait ses études en Europe. Puis, comme tout musulman pieux, il était en route pour effectuer le pèlerinage à La Mecque. Afin de se présenter comme un vrai musulman, il s'est fait circoncis à Londres avant de se mettre en route. Il a passé vingt-six mois au Maroc, pendant lesquels il a parcouru le pays et observé son

peuple avec des yeux européens. Et il est resté en contact avec son commanditaire via des messages cryptés.

Mais après avoir été découvert et échoué dans sa mission, il a été contraint de quitter le Maroc précipitamment pour échapper à la mort. Au lieu de retourner en Europe, il entreprend un voyage qui le conduit à La Mecque. Bien qu'il ne soit pas le premier chrétien à entrer dans la ville interdite aux non-musulmans, il fut le premier à en fournir une description narrative précise avec des schémas et des dessins.

A son retour en Europe, il trouve son commanditaire démis avec son gouvernement de ses fonctions. Il offrit ses services à Napoléon en 1808 et accompagna son frère Joseph Ier à son entrée à Madrid. Mais en 1813, il fut contraint à l'exil et n'en revint jamais en Espagne. Et il publie en France son livre sous le titre « *Les voyages d'Ali Bey Al-Abbasid en Afrique et en Asie durant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807* ». Il y évoque ses multiples rencontres avec le sultan Moulay Souleiman (1792-1822), qui le reconnaît, dit-il, comme un bon musulman et un érudit multidisciplinaire. Il dit avoir été également reconnu comme érudit religieux dans le cercle étroit et fermé des doctes de Fès. Dans le même livre, traduit en plusieurs langues, on trouve des informations intéressantes, notamment sur les aspects sociaux, culturels, économiques et religieux du monde arabe, notamment du Maroc, ainsi que des cartes des grandes villes qu'il a visitées. En 1818, Badia alias Ali Bey entreprend un nouveau voyage vers l'Est, mais y meurt près de Damas, victime de la dysenterie.

Ici nous nous limitons à son témoignage sur le Maroc. A ce sujet il dit qu’il est arrivé le 3 juin 1803 de l’Espagne au port de Tanger, en passant par Gibraltar. Il ajoute que la sensation qu’il a ressentie par ce court voyage ne peut être comparée qu'à ce qu'on voit dans un rêve. Il est passé, dit-il avec assez d’arrogance, dans un monde complètement nouveau, ne ressemblant en rien à celui dont il est sorti, comme s'il avait véritablement atterri sur une autre planète ou fait un voyage dans le temps au bout de vingt siècles passés. Le matin même, il avait l’impression de toucher les deux bouts de la chaîne de la civilisation.

Il déclare que peu de temps après son arrivée à Tanger, sa vie a commencé à devenir très intéressante. Quand ses bagages sont arrivés d'Europe sur un bateau avec les cadeaux il en a offert au juge, au capitaine et au reste des personnages importants. Et il s’est montré aussi généreux envers les autres. Tout cela contribua, dit-il, à attirer sur lui l'attention du public, de sorte qu'en peu de temps il a acquis une notoriété remarquée sur tous les étrangers et tous les dignitaires de la ville. Et ainsi il a pu rencontrer trois fois le sultan Moulay Soulimane à Tanger, ce par quoi nous entamons un résumé de son témoignage.

1. *A la cour du sultan Moulay Soulimane*

Le 5 octobre 1803, Badia dit avoir entendu des tirs d'artillerie à Tanger annoncent l'arrivée du sultan Moulay Soulimane, empereur du Maroc. Le lendemain, il a vu le caïd et le kadi afin de lui manager une audience auprès du souverain. Il leur a remis la liste des cadeaux d’usage à offrir. Et aussitôt ils étaient d'accord sur tout.

Et comme ce jour était un vendredi, Badia en bon musulman qu’il voulait paraître, dit s’être rendu d'abord à la Grande Mosquée pour faire la prière de midi, et c'était le devoir du Sultan d'y aller aussi. Tout s’est passé comme d’habitude, dit-il, sauf que le sermon prononcé par le fakih du sultan, a spécialement insisté sur le fait que c'est un péché grave de commercer avec les chrétiens.

La prière terminée, Badia est rentré chez lui. Et à trois heures de l'après-midi, le caïd lui envoya neuf hommes pour l'aider à porter ses cadeaux au sultan. Il s’agissait, dit-il, de vingt fusils anglais avec leurs baïonnettes, deux mousquets de gros calibre, quinze paires de pistolets anglais, quelques milliers de pierres à fusil, deux sacs de plomb pour la chasse, un équipage complet de chasseur, un baril de la meilleure poudre anglaise, différentes pièces de riches mousselines unies et brodées, quelques menus objets de bijouterie, Un beau parasol, des sucreries et des essences. Les armes étaient dans des caisses fermées à clef. Les autres objets étaient rangés sur de grands plats couverts par des morceaux de damas rouge galonnés en argent. Toutes les clefs, réunies par un long ruban, étaient placées sur un plat.

Badia est monté avec le caïd à la Casbah, avec les cadeaux portés sur les épaules par ses serviteurs et les hommes qui lui étaient envoyés. Et quand le Sultan est sorti, il dit s’être avancé vers lui, tête baissée et sa main sur sa poitrine. Le sultan, dit-il, répondit de même et lui dit : "Bienvenue". Puis le caïd s’est avancé seul avec les cadeaux. Il y avait au moins vingt personnes. La plupart d'entre eux étaient des porteurs et des officiers de haut rang. Puis chaussures enlevées à la porte selon le protocole, tout le monde est entré pieds nus. Deux officiers se tenaient à côté de Badia, lui tenant chacun un de ses bras, et s’agenouillent tous les trois la main droite toujours posée sur la poitrine. Après que le sultan lui ait réitéré le salut, le fit asseoir, et le caïd est resté debout. Alors le sultan lui a dit chaleureusement et d'un ton amical qu'il était content de le voir. Et Badia dit avoir trouvé ce monarque assez ouvert en sa faveur. Ce qui l’a beaucoup surpris, dit-il, car il croit n’avoir rien fait pour ça. Nous ne savons pas ce qu’il voulait dire par cette remarque. Il feignit en tout cas oublier qu’avec son énorme cadeau, il s’est présenté comme un très riche et savant prince abbasside.

Il raconte que le sultan lui a demandé dans quels pays a-t-il vécu, quelles langues parlait-il, s'il pouvait les écrire, quelles sciences avait-il étudiées dans les écoles chrétiennes, et depuis combien de temps il était en Europe. Puis, après avoir remercié Dieu de l'avoir ait sortir du pays des infidèles, le sultan regretta qu'un homme comme lui ait mis si longtemps avant de venir au Maroc. Il était content que Badia a préfère la venue au Maroc à l'Algérie, la Tunisie ou Tripoli. Et il l'assura à diverses reprises de sa protection et de son amitié.

Badia avait de très longues moustaches. Le sultan lui a demandé pourquoi il ne l'avait pas coupé comme les autres marocains. Badia lui a fait remarquer qu'au Levant on le tient complet. Le sultan a répondu que ce n'est pas la norme au Maroc, et après avoir fait apporter des ciseaux, il a coupé un peu de sa propre moustache, puis a pris celle de Badia et lui a montré quoi en couper et quoi en laisser. Peut-être voulait-il le raccourcir de sa propre main, dit Badia. Mais comme il n'a pas répondu, il a posé les ciseaux, et lui a demandé s'il avait un instrument pour mesurer la température. Badia lui a promis de lui envoyer son thermomètre. Ce qu'il a fait après son départ.

Le sultan lui a parlé ensuite de ses autres instruments astronomiques, et fit apporter un petit astrolabe en métal de huit centimètres[30] de diamètre qu'il utilisait pour régler ses horloges et ses heures de prière. Il lui a demandé s'il avait un astrolabe similaire. Non, répondit Badia, en ajoutant que ceux qu'il avait en main étaient de qualité bien inférieure à ceux nouvellement fabriqués.

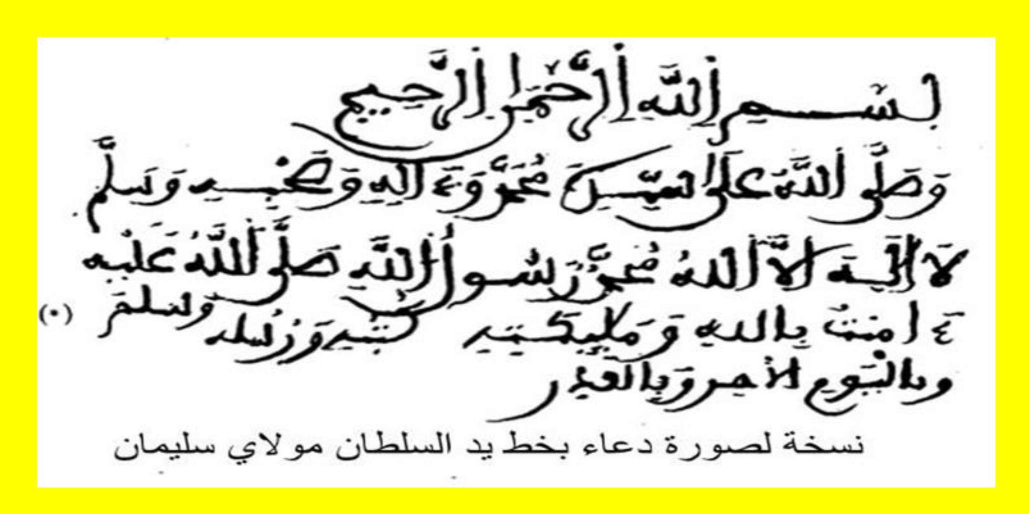
Le sultan lui demanda alors s'il avait des instruments d'observation. Après la réponse affirmative de Badia, il lui a dit qu'il voulait les voir et qu'il pouvait aller les chercher. A peine ce mot prononcé le caïd vint prendre Badia par la main pour le faire sortir. Mais sans changer de place il dit avoir répondu au Sultan qu'il fallait absolument attendre le lendemain car il n'avait pas assez de temps pour les préparer. Ce à quoi le sultan lui a dit qu'il était d'accord, pour le lendemain à huit heures du matin. Après qui Badia dit être sorti avec le caïd qui le regardait avec étonnement, car au Maroc personne ne commentait les paroles du sultan. Et à peine rentré chez lui, un groupe de serviteurs du palais est venu lui demander les dons d'usage dans de telles circonstances. Usage déjà signalé ci-haut par Lemprière notre second témoin. Badia dit s'en être débarrassé grâce à ses serviteurs à un coût moindre que ce à quoi il s'attendait.

Le lendemain, Badia alla au château à l'heure convenue, où le sultan l'attendait au même endroit avec son fakih ou mufti et un autre courtisan. Le thé était prêt devant lui. Il se composait d'un sucrier en or, d'une théière, d'un pot à lait et de trois tasses de faïence blanche et dorée. Le tout disposé dans un grand plateau

[30] Trois pouces

doré. Selon la coutume du pays, le sucre est placé dans la théière, ce qui est une méthode que Badia a trouvé un peu gênante, car elle oblige l'invité à boire le thé tel qu'il avec trop ou pas assez de sucre.

Et dès qu'il est entré, dit-il, le sultan l'a fait asseoir à côté de lui. Puis il prit une théière et en versa le thé dans un verre avec du lait et la lui donna lui-même. Il a demandé ensuite du papier et de l'encre. On lui a apporté un morceau de papier de mauvaise qualité, une petite écritoire et un encrier avec une plume de roseau. Il écrivit en quatre lignes et demie une sorte de supplication et la fit lire au fakih. Ce dernier a noté qu'il y a un mot oublié. Le sultan reprit le papier et ajouta le mot manquant. Une fois le thé terminé, Sa Majesté a donné ce papier à Badia pour qu'il puisse le lire. Il accompagnait sa lecture en pointant du doigt le papier mot après mot tout en corrigeant ses défauts de prononciation comme le fait un professeur avec son élève. Quand il eut fini de le lire, Badia dit avoir eu l'honneur de le garder, et qu'il l'a toujours avec lui. Et il a tenu à le reproduire dans son ouvrage tel qu'il était manuscrit par la main du sultan lui-même. Lui faisant foi, nous l'avons reproduit avec plaisir ici à notre tour.


بسم الله الرحمن الرحيم
وصلى الله على سيدنا محمد وعلى آله وصحبه وسلم
لا إله إلا الله محمد رسول الله صلى الله عليه وسلم
آمنت بالله وملائكته وكتبه ورسله
وباليوم الآخر وبالقدر

نسخة لصورة دعاء بخط يد السلطان مولاي سليمان

Puis le sultan a demandé à voir les instruments de Badia. Il les l'examina pièce par pièce et dans les moindres détails. Il lui a demandé des éclaircissements sur ce qu'il ne savait pas ou ne savait pas utiliser. Il a manifesté un grand plaisir et lui a demandé de faire une observation astronomique devant lui. Pour lui faire plaisir, Badia a relevé deux hauteurs de soleil avec un cercle grossissant. Puis il lui a montré divers livres de tables astronomiques et de logarithmes qu'il avait apportés pour lui montrer que de simples instruments sont inutiles sans l'aide de ces livres et bien d'autres. Le sultan était très surpris de voir autant de chiffres.

Badia s'est plu ici à la cour du sultan à montrer à son lectorat l'énorme retard en sciences et en technologie pris par le Maroc sur les pays de l'Europe. Et comme nous le verrons plus loin, il le fera avec un luxe de détails à Fès parmi les éminents doctes de sa prestigieuse université *Al-Karaouiyne*. Il a fallu au pays surtout le

début de son indépendance pour réunir les conditions politiques favorables à entamer pour de bon une course effrénée pour rattraper ce retard qui n'a pourtant pas cessé de se creuser davantage avec les progrès à jamais plus rapides et de plus en plus nombreux.

Badia continue son récit en disant qu'il s'est fait un honneur d'offrir ses instruments de mesure astronomiques au sultan qui lui a répondu qu'il devait les garder car il était le seul à savoir s'en servir et qu'ils auront tous les deux assez de jours et de nuits pour s'amuser ensemble en regardant le ciel. Badia dit avoir bien compris que le sultan voulait bien le garder près de sa personne et à son service. Il a ajouté qu'il voulait voir le reste de ses instruments. Il lui a proposé alors de les lui amener le lendemain tout en demandant la permission de me retirer.

Le lendemain, Badia est allé revoir le sultan comme prévu. Après quelques compliments de part et d'autre, il fit apporter une machine électrique et boite noire. Et il les a remis au souverain pour simple amusement sans rapport avec la science. Après avoir combiné les deux machines, Badia a placé la boite sombre près de la fenêtre et y fit entrer le sultan deux fois et couvert d'un rideau pendant la longue période où il s'est amusé à voir les choses transmises par la machine. Mais ce qui l'a rempli d'étonnement, c'est l'expérience du choc électrique. Il lui en a demandé une longue explication. Puis Badia a remis au sultan une loupe et lui a appris de l'ajuster en fonction de sa vue.

Il convient ici de rappeler que le phénomène électrique dans la nature était connu depuis l'Antiquité chez les Grecs, les Romains et les Arabes à travers les poissons du Nil, la foudre et le tonnerre. Le choc électrique a été réalisé par des mécanismes spéciaux en Europe depuis le début du XVIIIe siècle. Ce qui était étrange pour le reste du monde. Et c'est ce qui a étonné ici le sultan Moulay Soulimane avec Badia. Le moteur électrique a été inventé en 1821 par le physicien et chimiste anglais Michael Faraday. Le physicien allemand Georg Ohm a également analysé mathématiquement le circuit électrique en 1827.

Après sa dernière rencontre avec le Sultan, Badia dit avoir reçu la visite de certains de ses cousins et d'autres proches. Puis il est allé avec le kadi rendre visite au frère aîné de l'empereur. Il s'agit de Moulay Abdeslam que le docteur Lemprière, notre premier témoin, lui a déjà soigné les yeux à Taroudant. Badia dit l'avoir trouvé aveugle. Et leur entrevue qui a duré environ une heure, était entièrement consacrée à la philanthropie. Le soir même, accompagné du bon kadi, Badia dit s'être allé rendre visite au Premier ministre, Sidi Mohamed Slaoui. Il était assis à même le sol sans un simple natte. Il avait reçu au même endroit le consul général de France, qui sortait au moment où Badia entrait. Pour effectuer ces visites, il dit avoir été avec le kadi sur sa mule et lui sur mon cheval et le reste de l'escorte à pied, portant des lanternes. Il a offert un cadeau à tous ceux qu'il

allait voir, sans oublier de donner des pourboires aux portiers et aux domestiques. Il s'est montré aussi généreux avec certains des officiers et grands courtisans du sultan. Tout cela pour dire qu'il a réussi à se faire passer, comme prévu, pour un vrai prince abbasside.

Pui il dit avoir reçu le mardi 11 octobre 1803, l'ordre du sultan de partir avec lui pour Meknès le lendemain. Cependant il a expliqué au caïd porteur du message qu'il devait rester dix jours de plus à Tanger. Et le sultan les lui a accordés de suite, dit-il. Ainsi Badia, assez fier de sa personne, voulait peut-être faire croire à son lectorat l'ascendant qu'il a pu avoir sur le monarque en si peu de temps et par le peu de savoir scientifique qu'il lui a montré et l'a impressionné.

Et il en rajoute en racontant que le soir même, quand il était chez lui entouré de ses amis, un serviteur du sultan arriva avec un cadeau de sa part dans une enveloppe en toile d'or et d'argent. Ouverte avec empressement, il dit y avoir découvert deux pains assez noirs. Interloqué pendant un instant par cette bizarrerie il n'a pas su quoi répondre. Mais ceux qui l'accompagnaient s'empressèrent de le féliciter en lui disant qu'il devait plutôt s'estimer heureux, car par ce présent il est considéré comme le frère du Sultan. C'est ce que les Arabes, dit-il, appellent la fraternité établie par le partage du pain. Il était noir, car le pain que mangeait le sultan était cuit dans des fours portatifs en fer. Ce qui lui donne cette couleur noire de l'extérieur. Mais à l'intérieur il est très blanc et très bon.

Puis Badia a tenu à dresser un portrait su sultan Moulay Soulimane tel qu'il l'a vu et connu. Il commence par relater sa prise de pouvoir, qui comme nous l'avons déjà vu avec nos premiers témoins, n'était pas une mince affaire et qui avait des conséquences néfastes sur le développement du pays. Badia dit à ce propos que Moulay Soulimane est monté en douceur sur le trône de l'empire après une victoire rapide sur ses frères. L'Empire marocain n'a pas de constitution ni de loi écrite. Il n'y a pas de système spécifique pour la succession au trône. Celui qui y a droit, avant de se voir monarque de l'empire, doit combattre ses frères et autres aspirants, aux côtés desquels il y a une multitude de peuples qui luttent en faveur. Tafilalt est habité par plus de deux mille shérifs. Et tous se considèrent comme ayant des droits sur le trône du Maroc. Pour cette raison, ils bénéficient de certains privilèges du sultan. En période de succession au pouvoir, beaucoup d'entre eux portent des armes et plongent le pays dans le chaos. Ainsi, la mort de chaque prince en lice pour le trône signifie toujours la mort de milliers d'hommes.

Badia ajoute que Moulay Soulimane semblait à l'époque âgé d'environ quarante ans. Il est d'une haute taille et d'un bel embonpoint. Sa figure, pas trop brune, est remarquable par de grands yeux très vifs et empreinte de bonté. Ses mouvements sont aisés. Il parle avec rapidité, et comprend facilement. Il s'abstient de tout luxe. Son costume est très simple, pour ne pas dire plus, car il est toujours

enveloppé d'un *haïk* grossier. Il mange avec ses doigts comme les autres Arabes, ajoute Badia. Il est *fakih* ou docteur de la loi, et son instruction est purement et entièrement musulmane. Il passe une partie de sa journée en prière. C'est pourquoi il semble plus pieux que les autres, et inspire à ses sujets le même esprit d'attachement à la religion.

C'est ainsi, raconte Badia, que lorsqu'il fut tranquillement installé sur le trône, l'une de ses premières décisions fut de déraciner toutes les plantations de tabac qui existaient dans l'empire, et qui faisaient vivre quelques milliers de familles. Bien que fumer du tabac ne soit pas expressément interdit par la charia, pour les fondamentalistes, c'est presque une abomination. Cependant, le prince Moulay Abdeslam fumait beaucoup. Quant à Moulay Soulimane, il le faisait rarement. A l'exception des résidents du port et des marins, peu de personnes fument.

Ce même principe est aussi la raison de la réticence de Moulay Soulimane à traiter avec les chrétiens. Il a toujours peur que les relations avec les infidèles se terminent par la corruption des croyants. Ce point de vue rend toute relation commerciale si difficile, qu'il y a des gens qui peuvent exporter des flottes entières de céréales, et ils ont à peine l'argent pour vivre, mais ils ne peuvent pas le vendre à l'étranger. Badia semble exagérer la raison de cette politique, car nous avons vu avec Chénier que la raison de l'interdiction de l'exportation des céréales était plutôt une précaution contre les méfaits des saisons de sécheresse et des catastrophes acridiennes, comme celle que le Maroc a connue à l'époque de Sidi Mohamed bin Abdullah.

La cour de Moulay Soulimane, dit Badia, n'a pas le moindre éclat. « *À l'exception de son frère, Moulay Abdeslam et moi-même, presque personne n'ose y afficher le moindre semblant de faste* », affirme-il. Et pour épater son lectorat, tout comme Lemprière ci-haut et bien d'autres, Badia n'a pas résisté à relater la vie matrimoniale du sultan. C'était en Europe la curiosité qui faisait plus vendre leurs ouvrages. Au moins Lemprière en était témoin de l'intérieur du harem de Sidi Mohammed et de celui de son fils. Tous les autres ne rapportent que l'image bien répandue que les Européens se faisaient de la vie intime des sultans et des princes, mais juste par ouï-dire. Badia en a fait partie quand il a dit que bien que Moulay Soulimane mène une vie sans éclat, ses dépenses pour sa famille sont très importantes en raison du grand nombre de ses femmes et de ses enfants. Il ne peut avoir que quatre femmes légitimes, plus des concubines. Mais il divorce souvent de certaines d'entre elles et prend de nouvelles épouses. Il renvoie les femmes divorcées au Tafilalet, où il leur verse une pension pour les entretenir. Et Badia dit avoir vu plusieurs fois les habitants lui offrir leurs filles qui entraient dans le harem comme servantes. Lorsque l'une d'elles lui plaît, elle est promue au rang d'épouse mais peut à son tour être divorcée.

Badia en parlant de ce qu’il a vu et vécu à la cour impériale a peut-être cru en avoir assez dit sur le système politique marocain. Et comme nos témoins précédents il a tenu à donner son témoignage sur sa justice avec des détails vécus et inédits.

2. De la justice.

En matière de justice au Maroc Badia commence par dire qu’à son arrivée à Tanger le gouverneur au pouvoir y était Sidi *Abd al-Rahman Aschash*. C'était un simple muletier qui ne savait ni lire ni écrire, ni même signer son nom. Il s’agit là pour nous d’un détail assez bien étrange. Et il ajoute qu’il n’est même pas en mesure de savoir à quel point l'éducation est utile pour tout être humain, si bien qu'il la refusait systématiquement pour ses propres enfants qui ne savent non plus ni lire ni écrire. Mais il a un talent naturel et une sorte d'ambition audacieuse. Il possède actuellement une grande fortune à Tétouan, ville qui est également sous son contrôle et où vit sa famille. Et il se déplace d'une résidence à l'autre, de sorte qu'il a un successeur à Tanger et un autre à Tétouan qui gouvernent pendant son absence.

En plus du kadi, Sidi *Abd al-Rahman Aschash* rend, lui aussi, la justice chaque jour et sans nulle formalité écrite. Très rarement, des notes écrites lui sont remises. Ainsi, tous les outils de son scribe se résument à une petite écritoire de corne, une plume de roseau, et à quelques très petits morceaux de papier, pliés en deux, prêts à recevoir quelques ordres, assez rares d’ailleurs. Ce secrétaire n'a pas de bureau ni d'archives, si bien que les papiers qui lui sont remis sont détruits peu de temps après, sans en garder la moindre trace. Badia ici rapporte un détail qui échappe à tout chroniqueur ou historiographe marocain parce ordinaire. Exemple des choses qui n’échappent pas à l’étranger, parce pas négliger ainsi les documents n’est pas du tout ordinaire dans les tribunaux de son pays. Partout la conservation des archives y est sacrée.

Comme Chénier il se trompe quand il dit qu’il n'y a aucune loi sur laquelle fonder le jugement. Il pense sûrement aux codes sophistiqués en Europe pour des économies capitalistes. Les autres témoins étaient plus précis en disant qu’il n’y avait de code de lois quand il s’agit de la justice arbitraire des caïds et des pachas, comme Sidi *Abd al-Rahman Aschash* qu’il dit avoir vu s’en remettre à ce qu’il estime être juste, et dans le meilleur des cas, sur certains des enseignements du Coran ou des hadiths. Il ajoute que dans de très rares cas il consulte un juriste ou renvoie les justiciables au kadi, soit le juge des affaires civiles.

Parlant toujours du pacha Sidi *Abd al-Rahman Aschash,* Badia raconte que quand le plaignant se présente seul à l’audience, il lui ordonne de retourner pour faire venir son antagoniste. Celui-ci à intérêt à s’exécuter sans nulle contestation,

car la moindre résistance l'expose à de sévères punitions. Etendu sur un tapis et quelques oreillers, le juge entend les deux parties accroupis près de la porte de sa salle d'audience. Parfois, il rend la justice à la porte de sa maison. Un autre détail que le marocain ne rapporte pas parce que ordinaire pour lui. Ce n'est pas possible pour un européen habitué à la justice rendu uniquement dans les tribunaux.

Il ajoute que le pacha serait alors assis sur une chaise pour rendre la justice, et la foule autour de lui. Commencent les débats, où parfois, le juge et les plaideurs parlaient, ou plutôt criaient, en même temps pendant un quart d'heure, sans s'entendre, jusqu'à ce que les soldats postés derrière les deux adversaires interviennent violemment pour les faire taire. Le juge prononce sa sentence immédiatement exécutable et sans appel. Et aussitôt les deux parties sont mises manu militari hors du tribunal.

Puis à l'appui de son témoignage, Badia se met à raconter ce qu'il a vu et entendu dans l'une de ces audiences. Un jeune garçon s'est présenté seul devant le juge en se plaignant d'une petite égratignure au visage. Le coupable a été aussitôt condamné à être interpellé pour endurer trente et un coups de fouet. Immédiatement après, quatre soldats l'ont attrapé, jeté à terre, les pieds passés à travers un cintre serrés par une corde, et fouettés avec une corde graissée avec du goudron. Une fois la punition terminée, le coupable fut violemment expulsé.

L'audience du kadi est moins bruyante que celle du caïd et du pacha. Mais elle se déroule largement de la même manière. Les décisions du kadi doivent être nécessairement conformes aux enseignements du Coran et de la Sunna, à condition que cela n'entre pas en conflit avec la volonté du sultan, précise Badia. C'est peut-être ce qu'il a cru ou ce qu'on lui a raconté. En tout cas telle était l'image qu'avait l'Européen résident de la justice au Maroc. Une fois l'affaire tranchée par le kadi ou le caïd, ajoute-il, les parties n'ont d'autre recours que le sultan lui-même, car il n'y a pas de juridictions intermédiaires. Badia nous apporte ensuite son témoignage sur l'état des sciences et de l'enseignement à Fès avec un luxe de détails.

3. *Sciences et enseignement à Fès.*

Badia commence par raconter ses propres difficultés à déchiffrer la langue manuscrite quand il dit qu'il est très difficile de lire l'arabe à cause de l'absence de l'imprimerie, de la forme aléatoire des lettres et de l'absence des voyelles et de la ponctuation. Lire un papier parchemin coûte cher, dit-il. Et souvent, même la personne qui l'a écrit ne peut pas le déchiffrer. Badia a cru que c'est pour cette raison que, les habitants de Tanger par exemple, sont plongés dans l'ignorance la plus flagrante.

Par ignorance il entendait l'absence du savoir en matière de sciences. Il dit n'avoir trouvé qu'une seule personne dans ce pays qui avait entendu parler du mouvement de la terre. On raconte des milliers de mythes sur les planètes, les étoiles et le mouvement des étoiles, sans aucune idée de la physique. Et avec sarcasme, pour épater toujours ses lecteurs en Europe, Badia se plaisait à raconte que l'un des scientifiques autoproclamés à Fès, qui l'a vu un jour avec un télescope à horizon artificiel rempli de mercure pour l'observation astronomique, l'a averti avec grand intérêt que ce mercure était un excellent insecticide. Et il lui a appris comment le mettre sur les plis et les coutures des vêtements. Telle était pour lui l'usage le plus utile du mercure.

Badia ajoute que les Marocains confondent astronomie et astrologie, et ils ont de nombreux astrologues. Ils ne connaissent pas la chimie. Mais ils ont des soi-disant alchimistes. Ils sont complètement ignorants en médecine. Leurs notions d'arithmétique et de géométrie sont très limitées. Ils n'ont presque pas de poètes et moins d'historiens. Ils ignorent donc leur propre histoire. Les beaux-arts leur sont inconnus. Le Coran et ses commentaires sont la seule lecture pour les habitants de Tanger. Malheureusement, cette image est très honnête. Et selon les préjugés racistes chez les européens à l'époque, Badia dit que les peuples de ces climats peuvent à juste titre être appelés barbares. Au fait à la différence de Chénier et Jackson qui avaient fait des recherches préalables avant d'écrire, c'était plutôt lui Badia qui ignorait à propos de bon nombre des matières citées ce qu'il en était au juste du savoir des Marocains de l'époque.

Cependant, dirions-nous, le retard était évident parmi l'élite savante marocaine en matière des sciences modernes. C'est ce que Badia va toucher du doigt une fois arrivé à Fès, ville du savoir par excellence dans le pays. Et quiconque, pour une raison ou une autre, éprouve l'envie de le contredire se doit de le prouver par citer des œuvres scientifiques produites par des savants marocains de ces époques révolues.

Badia commence par dire qu'il y a un grand nombre d'écoles à Fès appelées madrasas ou académies. Au fait, dirions-nous, il y en avait au moins cinq, à savoir *Al-Bouanania*, *Al-Attarine*, *Assahrij*, *Assaffarine* et *Acharratine*. L'on y trouve quinze à vingt jeunes étudiants assis en cercle autour d'un maître enseignant, ajoute Badia. Et il affirme que le cursus enseigné ne contient, sous plusieurs noms, qu'un seul article qui est la morale et la législation relatives au culte et à la foi. Toutes les études du Coran et de ses interprétations y sont résumées avec quelques légers principes de grammaire et de dialectique, qui sont nécessaires pour pouvoir lire et comprendre le texte divin.

Et d'après ce qu'il dit avoir vu, il pense que les commentateurs ne sont souvent pas d'accord les uns avec les autres. Ce qu'ils croient être la métaphysique

est pour eux le champ de polémique préféré, et ils y sont le plus expérimentés. Ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour étudier cet art. Ils noient leurs discussions dans un océan de détails infimes et s'y embrouillent sans savoir par quels moyens ils pourront s'en sortir. A bout d'arguments ils finissent par s'en remettre à la volonté divine qui arrange et réconcilie toute chose.

Ces érudits sont d'éternels disputeurs *in verba magistri,* ajoute Badia. Et il s'explique en disant que comme leur entendement ne peut même pas comprendre quelle est la thèse qu'ils défendent, ils ne trouvent pas d'autre support pour leurs argumentations que les paroles du Maître ou du livre qu'ils citent sans critique. Sur la base de ce principe, ils ne peuvent pas être réconciliés dans leurs différends parce qu'ils n'ont aucune raison suffisamment forte pour réfuter les paroles du Maître ou le décret du Livre.

Puis en se pavanant avec superbe, Badia dit que beaucoup de grands savants de Fès ont suivi ses cours avec diligence. C'est ainsi qu'il a été plusieurs fois témoin de leurs discussions qu'il qualifie d'ennuyeuses sans fin. Voyant cela, il dit avoir utilisé son ascendant sur eux pour les arrêter. Voulant avoir un impact plus grand et plus bénéfique, il les a encouragés à remettre en question leurs livres et leurs professeurs. Après avoir atteint cet objectif, il dit avoir ouvert une nouvelle approche à ces hommes dont le talent pour le développement était paralysé par ce genre de paralysie intellectuelle. Après avoir fait son plan, il s'est mis à polémiquer souvent avec eux. Et quand il les acculait au silence après des arguments restés sans réponse, il n'y avait pas d'autre moyen pour eux de répondre que de lui montrer le livre et pour lui y faire lire la phrase à l'appui de leur opinion. Il leur a demandé :

- Qui a écrit ça ?
- Un tel.
- Et qui est un tel ?
- Un homme comme tout le monde.
- Comme vous l'admettez, eh bien je ne ferai plus attention à lui une fois qu'il aura cessé d'être rationnel. Je l'abandonnerai dès qu'il s'écartera du bon sens et commencera à raconter des non-sens.

Cette façon de parler était si nouvelle pour eux, dit Badia, qu'ils étaient d'abord silencieux et stupéfaits, se regardant puis le regardant et ainsi de suite. Finalement, il a réussi à les habituer à réfléchir, ce à quoi il n'avait jamais pensé à leur apprendre. Peu à peu, ils se débarrassèrent de ces réponses stupides qu'ils utilisaient si souvent. Mais il a remarqué, dit-il, que ces scientifiques se sont heurtés à un autre problème, qui n'était pas moins grave. Ils se fient à ses paroles à lui dans leurs discussions. Au final, ils n'ont changé que les drapeaux, mais leur tactique est restée la même. Il dit leur avoir répété qu'aucun argument ne devait être adopté sous prétexte qu'*Ali Bey* l'avait dit, mais avant d'en discuter, ils

devraient l'examiner dans leur esprit pour voir s'il est approprié. Ensuite, ils peuvent s'engager dans sa discussion. Et il a finalement obtenu ce résultat souhaité, dit-il, au point d'être fier de diffuser ce rayon de lumière qui, à la longue, portera ses fruits parmi ces peuples. Badia toujours assez fier de sa personne, fait bien sûr ici un clin d'œil à son lectorat pour se faire passer pour un maître civilisateur des peuples qu'il lui plaisait de qualifier de barbares. Ce qui nous fait dire, « *Malheur donc aux faibles en tout temps* ».

En mathématiques, ils ne savent résoudre qu'un très petit nombre de problèmes, affirme-t-il. Ils n'apprennent pas la géographie. La physique est pour eux celle d'Aristote, mais elle reçoit le moins d'attention parmi eux. L'étude de la chimie n'existe pas pour ces peuples. En lieu et place ils ont plutôt quelques idées d'alchimie, dit-il, et qualifie ceux qui s'y livrent encore de misérables.

L'anatomie leur est strictement interdite pour des considérations religieuses. Badia nous semble penser en l'occurrence au hadith qui recommande le respect des dépouilles des morts. Il dit ensuite, sans explication, qu'en matière de médecine, ils n'étudient plus que quelques mauvais empiriques, Et il ajoute qu'ils ignorent presque l'existence des grands maîtres anciens et que leur thérapeutique consiste à combiner opérations douloureuses et pratiques superstitieuses.

À cause de la même rigueur religieuse, la pratique de la musique, dit-il, est abandonnée chez les Marocains aux femmes et aux classes inférieures de la société. Ainsi, il n'y a pas de beaux-arts, de plaisirs agréables, et donc pas de préoccupations agréables. En matière d'art, dirions-nous, si l'on se réfère à certains vestiges architecturaux marocains de ces époques, y compris surtout les medersas antiques que Badia lui-même dit avoir fréquenté, l'on peut dire que son constat assez sombre semble excessif. Et il en est de même pour la musique avec ses instruments raffinés apportée au Maroc dans leurs bagages par les andalous juifs et musulmans dès la fin du XVe siècle.

Quant à l'histoire naturelle au Maroc, poursuit-il, elle se heurte aux mêmes obstacles insurmontables que l'anatomie. Il explique qu'il s'agit des enseignements religieux interdisant les statues, les peintures et les dessins d'objets animés. Explication vaseuse, dirions-nous, car l'Andalousie n'était pas moins musulmane, et pourtant son palais Alhambra des Nasrides par exemple, demeure célèbre par sa magnifique fontaine bâtie avec ses belles statues de lions comme pieds. Arrivé des son pays des Flandres, l'empereur Charles Quint l'a choisi et préféré comme demeure, à tous les palais de l'Espagne. Toute prospérité des sciences et des arts était et demeure à jamais tributaire des conditions politiques favorables à la prospérité des fortunes tous azimuts. Conditions qui ont fait l'épanouissement des civilisations antiques et surtout celle des Abbassides à Bagdad et des Omeyades à Cordoba et partout ailleurs en Andalousie, tout comme en Europe surtout à

l'époque de la renaissance déclenchée à florence sous le règne des très riches banquier Médicis. Au Maroc, comme nous l'avons vu avec nos témoins précédents, toute richesse accumulée à leurs époques était plutôt susceptible d'être confisquée parce que soupçonnée de financer à tout moment un probable coup de force pour détrôner l'empereur au profit d'un tiers, fut-ce l'un de ses propres fils. Conditions politiques qui ont hélas étouffé pour très longtemps l'épanouissement tous azimuts des sciences et des arts.

En matière de sciences au Maroc encore, Badia poursuit son récit, , pour dire qu'à cause de la confusion entre astronomie et astrologie, toute personne qui regardait le ciel pour connaître l'heure ou pour découvrir la nouvelle lune, est aux yeux du peuple un astrologue et diseur de prophéties qui prédisent le sort des individus tout comme celui du Sultan. Et avec un tel talent, on obtenait des postes importants à la cour. Ce qui expliquait, selon Badia toujours, l'influence des astrologues sur les affaires publiques et privées.

Badia, une fois de plus assez fier de sa personne, prétend que lorsqu'il a déclaré une guerre à mort à l'astrologie et à l'alchimie, il a commencé à obtenir des résultats satisfaisants. Grâce à la diffusion de la pensée rationnelle, dit-il, il a pu convaincre quelques bons esprits de l'absurdité des astrologues et des alchimistes. Il ajoute qu'une merveilleuse occasion lui a été offerte pour prouver que l'astronomie était complètement mélangée à l'astrologie. Il s'agissait de l'astronome en chef de Fès qui lui a demandé la latitude et la longitude de chacune des planètes le premier jour de l'année avec une grande urgence, et d'élaborer ses calculs pour en déduire si ce serait une année de bon ou de mauvais augure. Badia dit lui avoir répondu fermement qu'il ne faut jamais faire un vil commerce du caractère sacré de l'astronomie au profit du charlatanisme de l'astrologie. Il prétend l'avoir convaincu par de bon arguments, et surtout par l'enseignements du Coran, que la pratique de l'astrologie est un péché, confirmé par plusieurs savants et juristes, lesquels ont annoncé pour la cause, dit-il, qu'il était devenu l'un des leurs.

Pourtant Badia trouvait impossible d'extraire de l'esprit de ces personnes l'idée que celui qui sait observer ou effectuer un calcul astronomique doit aussi être un astrologue qui connaît le passé de chacun d'eux et prédit ce qui se passera dans le futur. C'est ainsi qu'il a dû voir venir à lui chaque jour des gens qui le suppliaient de leur montrer où se trouvaient des choses perdues ou volées. D'autres atteints de certaines maladies venaient le voir, dit-il, pour les guérir. Et certains d'entre eux se contentaient de lui demander de faire des prières pour eux. Et enfin certains d'entre eux voulaient de lui juste une petite pièce d'argent à garder comme don précieux de sa part.

Et pour montrer cette ignorance ne se limite pas au petit peuple, Badia raconte qu'une fois, lorsque l'éclipse s'est terminée à Fès, et qu'il était à table pour

déjeuner, il a su que le fils du kadi voulait lui parler d'urgence. Et quand son domestique l'a amené, il lui a dit, les larmes aux yeux et du ton le plus pitoyable, que la maladie paralysante de son père l'empêchait de sortir et qu'il était venu de sa part pour lui demander, puisque le Seigneur bienveillant les avait fait sortir sains et saufs de l'éclipse, il serait assez aimable pour lui dire s'il y avait autre chose à craindre pour lui. Badia dit avoir calmé le jeune homme et l'a rassuré autant qu'il a pu, si bien qu'il est rentré chez son père l'esprit tranquille. Telle est l'ignorance de ces gens, ajoute Badia, qu'il a cherché par tous les moyens à les en sortir et à les guérir de leur naïveté.

Avant de finir ce chapitre sur l'état des sciences au Maroc à son époque, Badia dit que dans l'empire il y a quelques historiographes ou écrivains officiels de l'histoire du pays et de la nation. Mais leurs ouvrages étaient à peine lus. Et ils ignorent l'histoire des autres peuples. A ce propos nous devons, de notre part, relever deux remarques, à savoir la différence entre *historiographe* et *historien* d'une part, et l'importance de l'étude de l'histoire des autres nations d'autre part.

Un historiographe est un auteur qui est chargé officiellement d'écrire l'histoire d'un dirigeant, d'un souverain, d'une nation, d'une époque, d'un parti, d'une institution. Et tel était le cas de bon nombre de musulmans. L'historien est plutôt un chercheur qui analyse selon des méthodes scientifiques les traces matérielles du passé. Selon ce sens scientifique du terme, il nous semble qu'il n'y en avait pas parmi les musulmans. Par exemple, Tite Live l'historien romain mort en l'an 17 ap. av. J.-C. fait dans son ouvrage une distinction nette entre d'une part ce qu'il y rapporte comme simples légendes et d'autre part les faits historiques qui ont laissé des traces écrites dans les archives de l'empire, surtout après le sac de Rome en 390 av. J.-C. où les traces écrites de son histoire antérieure étaient brûlées.

Pour conclure Badia dit que ce sont là les conditions de l'éducation et du savoir à Fès. En raison de son grand nombre de docteurs et d'écoles que fréquentent généralement deux mille étudiants à la fois, il reconnaît que cette ville, si cette comparaison peut être permise, peut être considérée comme l'Athènes de l'Afrique. Et pourtant il a plus d'une fois qualifié le Maroc de pays des barbares. Ensuite, à l'instar de notre premier témoin de Chénier, Badia parle de la religiosité des Marocains à son époque. Qu'a-t-il apporté de plus à ce sujet, bien mêlé à eux en tant que chrétien déguisé en musulman et soucieux de le paraître pour de vrai ?

4. Religiosité des Marocains.

A l'intention du lectorat européen, tout comme pour le reste de nos témoins, Badia dit qu'il trouve l'Islam ou la religion de Mohammed est austère. Et ajoute

que le mot Islam signifie s’en remettre à Dieu. Ses caractères essentiels, dit-il, sont la foi vive en l'existence d'un Dieu unique, la pureté, la prière, la charité, la mortification par le jeûne et le pèlerinage. C’était sa manière, nous semble-t-il de le célèbre hadith des cinq piliers de l’islam, que tout musulman est censé bien connaitre dès le jeune âge. Il s’agit d’abord de l'attestation qu'il n'y a nulle autre divinité digne d'être adorée, à l'exception d'Allah et que Muhammad est Son messager, puis l’accomplissement de la prière rituelle, ensuite l’acquittement de la zakât ou impôt légal, ainsi que l’accomplissement du jeûne du mois de Ramadan et enfin l’accomplissement du pèlerinage pour qui en a les moyens physiques et matériels. Badia ajoute qu’il s’agit là des traits qui rendent ce culte respectable parmi toutes les nations et aux yeux des philosophes qui le reconnaissent à travers des récits autres que ceux des romanciers sans instruction ou de voyageurs.

Néanmoins, une telle définition de l’islam lui semblait à très juste titre d’ailleurs assez réductrice de ce culte, quand il dit que malheureusement des superstitions y ont également été introduites et que les sages parmi les musulmans déplorent. Les rituels apparents du culte ont éclipsé ses fondements, ajoute-il, dans la mesure où il suffit à un fidèle d'accomplir quotidiennement le nombre de prières obligatoires, et quelle que soit sa morale, il est considéré comme un bon musulman. Et il arrive qu’il soit élevé au rang de saint quand il est connu et renommé pour dépasser de loin le nombre de prières et de jours de jeûne obligatoires, et ce même quand il est connu pour être un corrompu et un pervers notoire, comme il en a connu certains, dit-il.

Pour nous, il rejoint à ce propos l’érudit andalou *al-Imam Chatibi*[31] qui, cinq siècles auparavant, a trouvé aussi que circonscrire tout l’islam dans l’accomplissement de ses cinq piliers est fort réducteur tant qu’ils ne sont pas complétés par ses fondements, c’est-à-dire par les objectifs du respect de l’ensemble de ses règles et de ses lois. Et il explique qu’il s’agit du devoir de tout musulman de préserver, par piété envers dieu, la dignité de chaque être humain, par l’absolu respect de chacune de ses intégrités physique, cultuelle, morale, patrimoniale et mentale. Quiconque se permet d’en violer l’une ou l’autre en sera fatalement comptable auprès de Dieu et n’en sera pas du tout quitte pour avoir bien respecté les cinq piliers de l’islam. Telle était la thèse défendue à très juste titre par ce jurisconsulte andalou dans son ouvrage *Al-Mouafakat,* déjà bien connu parmi l’élite savante du temps de Badia, mais qui faisait juste l’objet d’étude et d’enseignement dans les grandes écoles, sans être pour autant et jusqu’à nos jours, objet d’éducation et de pédagogie parmi les musulmans dès le jeune âge en même temps que les cinq piliers de l’islam.

[31] Mort en 1388 à Grenade, célèbre théologien et juriste du rite Malikite, spécialisé dans les fondements de la jurisprudence

Puis Badia poursuit son témoignage pour dire qu'il n'y a pas de prêtres parmi les musulmans au sens conventionnel du terme. Ceux qui servent les mosquées n'ont aucune marque qui les distingue des autres fidèles, ni aucun privilège qui les dispense des devoirs du citoyen. Ils ont des femmes, ils travaillent et ils paient les impôts. En un mot, les corps sacerdotaux que l'on voit dans les autres religions, qui constituent une classe à part et dont les membres sont vus comme des médiateurs des fidèles auprès de Dieu suprême, n'existent pas chez les musulmans. Tous les hommes ici sont égaux devant le Créateur en toutes choses. Seule la vertu rapproche de Dieu et le vice qui en éloigne.

Les serviteurs des mosquées sont principalement les imams qui président la prière rituelle, et font les sermons du vendredi. Puis il y a les *mouezzins* qui appellent les fidèles des plus hauts minarets à la prière et qui aident les imams dans leur office. Une fois leur service terminé, ils se consacrent à leur métier comme le reste des citoyens ordinaires. En l'absence de l'imam de la mosquée, le muezzin ou d'autres fidèles dirigent la prière de l'assemblée comme le véritable imam.

Ensuite Badia, tout comme Chénier notre premier témoin, et en bon érudit qu'il voulait toujours paraitre, critique aussi le culte exagéré des saints répondu parmi les Marocains de son époque. Il dit en substance qu'être saint est un statut social ou plutôt une profession. Situation prise et autorisée d'une manière arbitraire et parfois héritée.

Et il cite l'exemple de Sidi Mohamed El Hajj qui était un saint très respecté à Tanger. Depuis sa mort, il est enterré dans un petit mausolée. Et son frère cadet, qui a hérité de sa sainteté, est devenu lui aussi l'objet de vénération. Il est pourtant un farceur rusé qu'il connaissait et qui venait le voir de temps en temps pour s'en rapprocher. Le sanctuaire et son jardin sont devenus un refuge pour tout criminel qui veut échapper à la justice. Aucun musulman n'ose y entrer sans les ablutions légales avec l'eau d'un puits situé près de sa porte. Mais grâce à sa noble lignée abbasside présumée, Badia dit avoir été considéré comme supérieur à tous, et entrait parfois dans la cour du mausolée à dos de cheval et avec son serviteur sans faire d'ablutions.

La vénération que l'on porte aux tombeaux des saints a pourtant une conséquence bénéfique, dit Badia, lorsque ces cryptes servent de refuge aux innocents contre les persécutions de la tyrannie. Cependant se réfugier dans le sanctuaire du saint préserve aussi un grand nombre de criminels qui auraient dû disparaître de la société.

Il ajoute que la vénération dont jouissent les idiots a quand même le mérite de protéger leur malheureuse existence. Mais elle est en même temps susceptible de conduire à mille atteintes à la pudeur et à la morale publique. Puis il dénonce

l'usage des talismans, des fétiches et des chapelets, les diseurs de prières pour les malades, et pour les choses perdues, etc. comme autant d'escroqueries pieuses qui ternissent l'éclat du déisme pur de Mohammed. Et pousse ses lamentations à ce sujet au point de s'écrier pour dire « *Oh, grand Mohammed ! jamais vous ne trompâtes les hommes par des moyens aussi petits !* ». Et il explique que le prophète ne s'est jamais attribué le don de faire des miracles, tout en avouant publiquement que ce fut donné plutôt à Jésus-Christ. Mais quelle est cette religion sur terre, conclue-t-il, qui n'a pas été pervertie par l'avidité des charlatans à la faveur de la crédulité des gens ?

Tanger a un autre saint très respecté, dit Badia, et qui est aussi devenu son cher ami. C'est un homme bon car, à force de lui répéter souvent, qu'il est rusé et trompeur envers ses concitoyens et en impose à eux, il lui a avoué que c'était vrai. Et ils se moquaient tous les deux de la naïveté des autres, que son ami ne savait que trop bien, et lui répétait souvent que les sots sont dans ce bas monde pour le menu plaisir des gens malins.

Puis Badia cite une série d'exemples de ces prétendus saints qu'il a vu et connu lui-même et explique leur prolifération par la même stupide crédulité des gens en ces choses aussi incroyables que les contes des Mille et une nuits. Il ajoute que les érudits qu'il a rencontrés lui ont parlé avec franchise de ces aberrations et mais se taisent et laissent le peuple dans l'erreur.

Puis en exemples de saints patrons des villes, il cite Sidi Bel Abbes à Marrakech et décrit avec un luxe de détail son mausolée de l'extérieur comme de l'intérieur et auquel il a su entrer comme prince abbaside et donc en tant que saint vivant lui-même. Ce que lui y semblait regrettable tout près du mausolée ce sont les enceintes destinées à accueillir les pauvres, les handicapés, et les personnes âgées sans les sages dispositions de police observées en Europe dans les établissements de ce genre, dit-il. Mille huit cents pauvres des deux sexes y vivent grâce à l'aumône et l'argent du mausolée. Et comme les autres sanctuaires ce mausolée sert aussi de refuge inviolable pour les persécutés par le pouvoir qu'il qualifie de despotique.

En matière de culte des saints toujours, comme aspect de la religiosité des Marocains, Badia cite deux exemples de saints vivants chacun maître absolu dans son fief, tout comme un monarque. L'un d'eux était Sidi Ali bin Ahmed de Wazzan. L'autre s'appelle Sidi al-Arabi bin Ahmed de Tadla. Puis Badia dit avoir déjà remarqué que ce don divin est héréditaire dans certaines familles. Le père de Sidi Ali était un grand saint, Sidi Ali l'est maintenant et son fils aîné a déjà commencé à l'être aussi. Et en effet, notre témoin Charles de Foucault parlera longuement, soixante-dix ans plus tard sous le règne de Moulay El-Hassan, du fils

ou neveu de Sidi al-Arabi bin Ahmed de Tadla, avec le même statut de souverain dans le même fief,.

Ces deux saints, dit Badia, décident presque du sort de tout l'empire, car l'on que ce sont eux deux qui apportent les bénédictions du ciel sur le pays. Dans le fief de chacun, le sultan n'a ni pacha, ni caïd, ni aucun représentant du sultan. Et il n'y a aucune sorte d'impôt à payer. Le peuple y est tout entier gouverné par cette personne vénérable, sous une sorte de théocratie et une sorte d'indépendance. Et c'est lui qui commande la soumission au sultan, le maintien de la paix domestique et l'exercice des vertus. Bien plus, la vénération dont jouit chacun de ces deux personnages est si grande, que, lorsqu'il visite les autres provinces, les gouverneurs du sultan en prennent ses ordres et suivent ses conseils. Il y reçoit de grands dons comme aumônes, et peut-être qu'il n'y a pas de femme dans l'empire qui ne cherche l'occasion de le consulter quand il vient dans leur province. Il est accompagné dans ces excursions religieuses par une foute de pauvres qui chantent tes louanges du Seigneur et celles des saints personnages. Et le grand nombre d'hommes armés, qui le suivent également, sont toujours prêts à défendre sa cause divine à coups de fusil.

Badia dit avoir pu rassurer ses scrupules quand il a eu la chance de parler avec Sidi Ali de Wazzane lors d'une tournée qu'il a effectuée au Maroc. Il lui a trouvé une allure vraiment apostolique. Son visage est rondelet, ses couleurs sont fortes, ses yeux sont perçants, sa barbe est petite et impeccable, sa carrure est petite et bien proportionnée. Son uniforme, qui était toujours le même, se composait d'un petit caftan ou d'une chemise en laine blanche, d'un petit turban et d'un léger haïk de laine blanche qui lui couvrait la tête et flottait derrière lui, et sur les côtés comme un petit manteau. Sa voix, qui sort un peu du nez, a de la grâce par la douceur du Seigneur.

Le fils aîné de ce personnage marche sur les traces de son père. Il inspire vraiment la sainteté malgré son jeune âge. Il a peut-être vingt-six ans. Mais il est plus grand et plus gros que son père, et surtout plus rouge. Ses autres fils de ses nègresses l'accompagnent aussi dans ses déplacements assis sur une litière portée entre deux mules. Elle est assez longue pour qu'il puisse s'y allonger lorsqu'il est fatigué des prières ferventes adressées au Seigneur pour apporter ses bénédictions sur le pays.

Badia dit qu'il n'a pas pu le saint Sidi Larbi de Tadla, Mais il a connu un de ses neveux qui est venu le voir en son nom. Il l'a décrit aussi et il en a appris que malgré son âge avancé Sidi Larbi monte encore un cheval avec une grande agilité et tire bien, ce qui est un don divin supplémentaire.

Badia rapporte enfin le différend qui a surgi entre Sidi al-Arabi et le sultan Moulay Soulimane, quand ce sultan a construit une mosquée dans la province de Tadla, sans doute sans assez d'égard pour le saint. Celui-ci a pensé qu'il devrait en faire une étable. Moulay Soulimane conciliant a offert un cadeau de mille ducats à Sidi El Arabi pour l'apaiser. Et le vénérable saint envoya mille moutons au sultan en retour.

5. *Coutumes et usages.*

Selon Badia la nourriture est abondante et bon marché à Tanger, en particulier la viande grasse. On y fait du très bon pain et même la qualité la plus basse n'est pas mauvaise. L'eau est excellente, bien que les canaux soient mal entretenus. Il n'y a pas de tavernes vendant du vin, alors les consuls l'apportent d'Europe pour leur propre consommation. Les fruits sont merveilleux, en particulier les figues, les melons, les raisins et les oranges de Tétouan.

La nourriture principale des habitants de l'ensemble du Royaume du Maroc est le couscous. Il s'agit d'une pâte faite simplement de la farine avec de l'eau qu'on pétrit de manière à la rendre assez dure, qu'on divise en morceaux cylindriques de la taille d'un doigt, puis qu'on découpe adroitement avec les mains. On fait enfin durcir cette pâte ainsi divisée, en l'exposant sur des serviettes soit au soleil, soit simplement au grand air. Pour le cuire, le couscous est placé avec du beurre dans une sorte de pot avec des trous percés dans le fond, qui à son tour est placé au-dessus d'un autre pot plus grand. Ce que ne dit pas Badia c'est que c'était deux récipients en terre cuite. Jusqu'à nos jours le principe est le même, avec des ustensiles en métal et de différentes tailles ou capacités.

Badia ajoute que dans le pot inférieur il n'y a que de l'eau pour les pauvres. Mais les riches y ajoutent de la viande et des légumes. La marmite double est placée au-dessus du feu, et la vapeur monte du pot inférieur et pénètre par les trous du pot supérieur pour y cuire le couscous. Et s'il y a de la viande dans le pot inférieur, elle est servie au centre d'un plat entouré et recouvert de couscous en forme de pyramide sans sauce ni bouillon. Badia dit considérer cet aliment comme le meilleur que les gens puissent manger, car il est facile à obtenir et à transporter, ainsi qu'à être très nutritif, sain et agréable.

Pour manger, les Marocains s'assoient par terre ou sur un tapis autour d'une petite table ronde sans pieds, de cinquante à soixante-quinze cm[32] de diamètre et douze à quinze centimètres[33] de haut. Cette table est recouverte d'une espèce de panier conique en osier ou en feuilles de palmier qui sont quelquefois de

[32] Vingt à trente pouces.
[33] cinq à six pouces

différentes couleurs. Tout le monde mange dans le même plat. Lorsqu'il y a un grand nombre d'invités, plusieurs tables sont servies en même temps, chacune avec quatre ou six personnes assises les jambes croisées. Parfois, un certain nombre de tranches de pain très fines sont disposées sur la table autour du plat. D'autres fois, un grand verre ou un bol rempli de lait caillé est servi séparément, avec des cuillères en bois grossières, longues et profondes. A chaque bouchée de viande ou de couscous, les convives prennent parfois une cuillerée de ce lait. Presque rien de changé, dirions-nous, jusqu'à nos jours un peu partout au Maroc.

Badia reprend l'autre curiosité qui semble surprendre beaucoup le lectorat européen, pour dire que chaque musulman mange avec les doigts de la main droite, sans fourchette ni couteau, et ajoute qu'il en était ainsi parce que tel était l'usage du Prophète. Badia semble avoir raison, car il y a au moins un hadith qui recommande l'usage de la main droite pour manger, sans pour autant proscrire l'usage de la cuillère ou la fourchette ou le couteau.

Mais comme notre témoin Jackson ci-haut, Badia dit que cette coutume, qui choque tant les chrétiens n'est pourtant pas révoltante ou malsaine. Après toutes les ablutions légales qu'un musulman accomplit dans la journée, au cours desquelles il se lave les et il les lave à nouveau chaque fois qu'il se met à table et après avoir mangé pour qu'elles soient toujours propres.

Puis il précise que le couscous se mange en le ramassant à la main sous forme d'une petite boule à mettre ensuite dans la bouche. Et il a trouvé que l'usage de prendre la viande avec les doigts pour la manger est très pratique. Il voulait dire que c'est plus pratique pour lui que de la manger avec le couteau et la fourchette. Et comme lui, dirions-nous, l'immense majorité des Marocains jusqu'à nos jours et partout dans le monde, trouve toujours plus commode de manger avec les doigts, et ce dès le jeune âge.

Il y a aussi des chefs au Maroc qui connaissent très bien leur métier, et cuisinent un grand nombre de soupes avec différents types de viande, volaille, gibier, poisson, légumes et herbes. La consommation du sang étant interdite, on prend soin laisser couler tout le sang de la bête égorgée. Les gens riches ont généralement des cuisinières noires assez douées.

Et chaque fois que les musulmans s'assoient pour manger autour de la table, ils commencent par dire « au nom de Dieu ». Et ils terminent le repas en remerciant Dieu. Les mêmes prières sont dites avant et après avoir bu. Et ils les répètent lors de tout travail. Puis sans aucune explication, Badia dit que si le nom de Dieu est toujours dans leur bouche, la révérence pour Dieu n'est pas toujours dans leur cœur.

Une fois le repas terminé, ils se lavent non seulement les mains, mais aussi la bouche, tout en s'essuyant la barbe. Pour ce faire en présence des convives, un serviteur vient avec un récipient en cuivre ou en terre dans sa main gauche, un pot dans sa main droite et une serviette sur son épaule gauche. Ensuite, chaque invité est servi individuellement. Le repas se termine toujours par servir une tasse de café.

Autrefois, les Marocains consommaient beaucoup de café. Ils en buvaient à toute heure de la journée, comme c'est le cas au Levant. Mais après que les Anglais aient offert du thé aux sultans, ils l'ont fait servir dans leur propre cour. Et bientôt l'usage de cette boisson s'est progressivement répandu jusqu'à atteindre les classes inférieures de la société si bien qu'aujourd'hui elle est relativement plus consommée au Maroc qu'en Angleterre. Il n'y a pas de musulman riche qui n'ait pas de thé à la maison à siroter tout au long de la journée et à servir aux gens qui viennent lui rendre visite. Le thé servi est fortement concentré, rarement mélangé avec du lait. Le sucre est ajouté au thé dans la théière. Ce sont les Anglais qui fournissent aux Marocains ces deux matériaux. Ils en apportent de grandes quantités de Gibraltar.

En matière de mariage la loi permet à un musulman d'avoir quatre épouses légitimes et le nombre de concubines qu'il peut nourrir et qu’il achète donc comme captives ou en tant que prisonnières de guerre, ou les reçoit en cadeau. La loi sur le divorce constitue un fardeau énorme pour les épouses. La polygamie, qui plaît à la nature dans des climats aussi chauds, ne laisse pas au mari une excuse pour vouloir satisfaire un caprice pécheur.

Quant au mariage, il a lieu par contrat conclu entre le père de la fiancée et le fiancé ou ses parents devant juge et des témoins sans aucune cérémonie religieux, de sorte que le mariage est purement civil. Néanmoins, les exigences de chasteté de vie en couple et de paix familiale sont mieux respectées dans les foyers musulmans que dans les foyers des autres religions.

Une fois le contrat signé, la famille du marié envoie généralement des cadeaux au domicile de la mariée. Ils sont portés pendant la nuit lors de la fête nuptiale avec un grand nombre de lampes, de bougies et de torches, entourés par un groupe de musiciens, suivis d'un groupe de femmes en liesse. Ensuite, la mariée vient vers son mari dans une procession semblable à celle des enfants qui sont sur le point d'être circoncis. Il était six heures du matin, raconte Badia, lorsque il a vu cette scène pour la première fois à Tanger. La mariée est portée sur les épaules de quatre hommes dans un panier cylindrique doublé à l'extérieur d'une couverture en lin blanc, et au-dessus d'une couverture en forme de cône de différentes couleurs, comme celle qui recouvre la table à manger. L'ensemble était si petit qu'il semblait impossible de pouvoir y loger une femme. Et ce panier ressemblait exactement à

plat pour repas qui avait été envoyée au marié. Ce dernier, en recevant la mariée, lui enlève le voile et la voit pour la première fois.

Les bains maures à Tanger sont d'apparence grossières et misérables. Là Badia semble généraliser comme s'il les avait tous vus. Il dit que l'on y entre par une petite porte. Ensuite, on descend un escalier étroit. Sur la droite, il y a un puits d'où l'on puise l'eau nécessaire pour desservir l'installation. Sur la gauche se trouve un vestibule, et à côté se trouve une petite pièce qui sert de vestiaire. A droite du vestibule se trouve une pièce, ou plutôt une cave, qui reçoit si peu de lumière qu'en y entrant elle paraît tout à fait obscure. Le sol est humide et très glissant. On s'y baigne avec un seau d'eau chaude et un autre d'eau froide. On les mélange de façon à obtenir la chaleur convenable, puis on la jette peu à peu sur le corps avec les mains, après les ablutions. Ce point de détail nous laisse penser qu'il s'agit de la première salle du bain réservée à la grande ablution rituelle exigée du musulman après un acte conjugal intime pour pouvoir faire les prières quotidiennes. D'ailleurs la suite du récit de Badia le confirme assez bien. Et il est fort probable qu'un tel service était toujours gratuit, par usage coutumier, afin de bénéficier aux pauvres aussi. C'est ce qui a fait dire à deux de nos témoins précédant, avec un certain excès en généralisation, que les Marocains sont plus propres dans leur corps que leurs habits.

Et Badia ajoute que ceux qui veulent prendre un bain de vapeur se rendent dans la salle de gauche. Elle est pavée de carreaux de marbre noir et blanc disposés en damier, et le plafond est voûté avec trois trous circulaires, chacun d'environ dix cm de diamètre environ, et fermé avec des morceaux de verre de différentes couleurs, de sorte qu'une bonne lumière en pénètre. La porte de cette pièce est toujours fermée. Au bout se trouve un petit bassin qui reçoit de l'eau chaude par un tuyau. L'eau froide est disponible dans des seaux. Afin d'y maintenir la chaleur et sa vapeur chaude, il y a un four en dessous, et une citerne d'où l'eau sort par un tube qui s'ouvre et se ferme avec une griffe à volonté. Un autre tube apporte constamment de la vapeur de l'eau chaude. Cette vapeur augmente lorsque de l'eau est versée sur le plancher chauffant, le chargeant de plus d'humidité.

Entré pour la première fois de sa vie dans cette pièce, Badia y a ressenti une atmosphère suffocante et pénible. En moins d'une minute, son corps est recouvert d'eau qui s'accumule en grosses gouttes et s'égoutte sur sa peau, et une sueur abondante le couvre de la tête aux pieds. Assis sur des carreaux chauds, cela semble insupportable au début, dit-il, mais cela se dissipe rapidement. Et on y reste assis aussi longtemps que l'on veut tout en se lavant. Mais en sortir pour s'habiller, dit-il, est très gênant, car il n'y a pas de pièce à température moyenne avant d'aller dehors. Nous ne savons pas si c'était le cas de tous les bains maures de l'époque. De nos jours elle y est disponible partout.

La première fois Badia dit avoir senti une grande fatigue à cause de la température élevée. Mais chaque fois qu’il y retournait il a commencé à s'y habituer et à réaliser sa valeur. Il y trouvait huit ou dix personnes ou plus mais complètement nues. Ce qu’il a jugé, avec raison d’ailleurs, trop indécent. Ce qui pour nous aujourd’hui bien étrange. Mais le prix de ces bains est une *mouzouna*, que les Européens du pays appellent *Blanquille*, équivalant à environ deux piastres en monnaie française. Détail inutile, tant que nous n’avons pas des données suffisantes pour estimer ce que ça valait en termes de coût de la vie à l’époque.

Et tout comme Jackson, Badia a tenu à parler du cérémoniale funéraire des musulmans au Maroc pour dire que le défunt est placé sur un brancard et recouvert de son haïk ou de branches d'arbres. Ce dernier détail est bien étrange. Puis le défunt est porté sur les épaules de quatre hommes, accompagnés d'un certain nombre de personnes, sans aucun ordre pour les distinguer, ni signes de deuil. Ils marchent à pas précipités vers la mosquée au moment de la prière de midi. On dépose le défunt à la porte hors de l’enceinte. Une fois la prière terminée, l'imam annonce la présence d'un mort à la porte, et tout le monde se lève et prie ensemble une courte prière pour son âme.

Après la prière, la procession recommence à pas précipités, car l'ange de la mort attend que le défunt dans la tombe pour le soumette à un interrogatoire et rende un verdict qui décide de son sort. Badia qui s’est fait passer pour un musulman a dû apprendre et rapporter ce détail. A chaque instant, les hommes se relaient pour le porter, ajoute-il, car chacun veut sa part de cette œuvre de miséricorde. En chemin, ils récitent tous des versets du Coran. C’est que Badia a cru entendre, dirions-nous, sans s’en assurer. Arrivé au cimetière, et après une courte prière, le corps du défunt est déposé dans la tombe sans cercueil, et il est étendu sur terre, légèrement incliné vers la Mecque, la main droite collée à l'oreille du même côté comme s'il s'appuyait dessus. Un autre détail qui nous semble bien étrange. Après son enterrement, le cortège retourne au domicile du défunt pour présenter ses condoléances à la famille. Pendant ce temps, commençant au moment de la mort, et pendant huit jours consécutifs, les femmes de la famille se rassemblent et poussent des cris horribles qui durent presque toute la journée. Usage que nous avons en effet vu perdurer surtout dans la campagne, jusqu’au début de l’indépendance du Maroc.

En matière d’usages et de coutumes, Badia parle enfin des unités de mesure spécifiques au Maroc. Il dit en qu’il n'y a pas d'unité de mesure de longueur connue autre que la coudée, que les Marocains appellent *draa*. Il est divisé en huit parties appelées *toumouns*. Et comme il n'y a pas d'unité de référence pour une coudée, il est très difficile d'en trouver deux exactement égales. Mais en calculant les mesures moyennes de différents bras et en les comparant avec les unités européennes, Badia dit avoir trouvé que le bras marocain moyen est égal à 0,55

mètre. Ce qui nous semble excessivement long, puisque nous, qui avons une constitution ordinaire, notre coudée, depuis le bout du majeur jusqu'au coude, ne dépasse pas 46 cm. Et puis le système métrique Le système décimal n'a été adopté en France par l'Assemblée constituante qu'en 1794, cinq ans après la Révolution française, et juste une dizaine d'années avant le voyage de Badia au Maroc.

La mesure de la capacité céréalière, dit-il, s'appelle *Moud*. Il est de deux types, grand et petit. La capacité du petit est égale à la moitié de la capacité du grand. Il s'agit d'un cylindre grossier qui manque donc de précision comme la mesure de la longueur. La mesure du poids est appelée *rtal.* Badia l'a comparé avec des unités de mesure françaises qui n'ont plus court depuis.

Pour la monnaie la plus petite unité dans le pays était le *kirrat*, dit-il. Et la plus grande était *Al-bandki* une pièce de monnaie vénitienne, dirions-nous, car Venise est toujours dite en arabe *Al-Boundokia*. Puis Badia est entrés des détails qui montrent en résumé qu'au Maroc circulaient plusieurs monnaies étrangères en plus des monnaies locales avec assez de trafique de fausses monnaies. Importées

L'explorateur français *René Caillié*

René Caillet (1800-1838), fut le premier Européen à revenir survivant de Tombouctou qui se trouve dans l'actuel Mali. Fils d'un boulanger, il est né dans l'ouest de la France. L'année de sa naissance, son père fut accusé de vol, condamné à la prison et mourut en 1808. Sa mère décédée en 1811, il fut adopté par l'un de ses proches.

Sa lecture du roman de Robinson de Crusoé a allumé en lui l'amour du voyage et de l'aventure. A l'âge de seize ans, il a parcouru une distance de quarante kilomètres à pied jusqu'au port de Rochefort d’où il a embarqué sur un bateau jusqu'au Sénégal. De là, il se rend en Guadeloupe où lit un livre sur l'exploration du Moyen Niger. De nouveau en France il se rendit une seconde fois au Sénégal en 1818. Il y tomba malade et fut contraint de rentrer en France.

Une fois rétabli, il a commencé à penser à atteindre la ville de Tombouctou, dans l'actuel Mali. Il s’agissait d’une ville que l'on croyait légendaire, riche et merveilleuse, selon les récits arabes, comme celui d’Ibn Batouta. Elle était cependant interdite aux non musulmans au point que nul chrétien n'en était revenu vivant. Il y réfléchissait lorsqu'il apprit que la Société de Géographie de Paris avait promis une récompense de dix mille francs au premier Européen qui l'atteignait et en revenait vivant.



Caillé décida alors de partir à l'aventure depuis le Sénégal déguisé en musulman et prétendant qu’il était kidnappé tout jeune d’Alexandrie par les Français lors de la campagne de Napoléon en Egypte, et qu’il a donc vécu toute sa jeunesse en France sans oublier sa religion ni sa langue. Et lorsqu'il a grandi, il a

décidé de retourner dans son pays à partir du Sénégal. Comme ses prédécesseurs, il a aussi appris ce qu'il pouvait en Mauritanie, de la langue arabe, des principes de l'Islam et quelques passages courts du Coran qu'il a mémorisés par cœur. Tout cela pour qu'il ne se fasse pas tuer tout au long du voyage.

Dans son ouvrage publié après son retour vivant de cette aventure dangereuse, Caillé a dit que son but principal de ce voyage était de recueillir soigneusement et précisément tous les faits qui se présentaient à ses yeux, de quelque nature qu'ils soient, et de consacrer son attention particulière à tout ce qui lui paraitrait important pour le progrès de la géographie et pour le développement du commerce de son pays la France en Afrique.

Il ajoute que son séjour prolongé dans les colonies françaises au Sénégal, en plus de sa propre expérience, lui a appris combien le commerce de son pays stagnait depuis longtemps et combien il avait besoin de nouveaux débouchés et connexions au sein du continent africain. Pour établir ces nouvelles relations et imposer les produits de l'industrie française aux peuples lointains, il lui fallait des découvertes nouvelles et des connaissances géographiques modernes absolument indispensables. Il s'agit d'informations claires et positives puisées à la source même et déposées entre les mains du gouvernement d'un roi éclairé et protecteur désireux de servir les intérêts importants, surtout aujourd'hui et de près, pour la prospérité du royaume et peut-être sa paix intérieure. Or ce roi n'était autre, dirions-nous, que Charles X sous le règne duquel a été colonisé l'Algérie en 1830.

Et en avril 1827, il a rejoint une caravane pour un voyage ardu vers la ville de Tombouctou, où il arriva un an plus tard en avril 1828. Il s'y installa pendant deux semaines, et fut déçu lorsqu'il découvrit une ville presque effondrée. Puis il rejoint une autre caravane traversant le désert vers le Maroc, et atteint la ville de Fès le 12 août de la même année. De là, il a fait un voyage ardu à nouveau à Meknès, puis à Rabat, puis à Larache jusqu'à ce qu'il atteignît Tanger, d'où il a été rapatrié clandestinement en France sur un navire français.

Des régions où il a voyagé, Caillé dit qu'il n'est revenu qu'avec des notes très succinctes, écrites avec une main tremblante et un pied qui marche. Car se serait une épreuve implacable contre lui s'il avait été surpris en train d'écrire avec des caractères non arabes afin de révéler à l'homme blanc les secrets et les mystères de ces pays. En Afrique, un étranger déguisé en musulman est l'une des plus grandes insultes qui mérite une effusion du sang. Si donc son déguisement avait ses avantages, en raison de sa justification initiale et son succès ultime, il avait aussi ses risques effrayants. Avec ses notes manuscrites toujours dans mon sac, il avait, dit-il, la preuve justifiant sa condamnation à mort. Et combien de fois il a laissé ce sac entre les mains de son ennemi. Et une fois arrivé à Paris, il dit avoir trouvé ces notes, écrites pour la plupart au crayon, si fatiguées et si effacées par les aléas temps passé qu'il lui a fallu toute la persévérance et un dévouement méticuleux

pour les récupérer de sa mémoire et les reproduire comme base des matériaux de ses découvertes.

C'est ainsi que René Caillié a reçu le prix de la Société de géographie, la Légion d'honneur et une pension pour le reste de sa vie. Et il a publié le récit de son voyage en 1830 sous le titre : " *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique centrale* ". Il a acquis une renommée sans précédent. Mais les Anglais ont remis en cause l'authenticité de son écriture et de son parcours. Ce qui lui a fait plus de mal que les épreuves de son aventure. Cependant, ceux qui ont vu Tombouctou après lui ont confirmé de son vivant qu'il y était. Il mourut de la tuberculose en Afrique en 1838 à l'âge de trente-huit ans.

Dans son voyage le Maroc n'était que la dernière étape de son retour de l'Afrique. Il ne lui a réservé dans son livre que ses malheureux déboires en tant qu'étranger déguisé en musulman ainsi que la description en détail de ce qu'il a vu et vécu à Tafilalet, Séfrou et Fès. Et c'est son témoignage sur ces trois villes en 1828 qui nous intéresse et que nous avons résumé et commenté ici.

1. De Tafilalet en 1828

Il s'agissait de l'une des provinces du Maroc. Ses habitants versaient certains impôts au souverain. L'empereur y était représenté par un pacha qui avait sa résidence au Rissani. Cette ville se distinguait des autres par une grande porte entourée de petits carreaux en faïence, de diverses couleurs, disposés symétriquement son mur.

Les villages de Tafilalet étaient très proches les uns des autres, ajoute Caillé. Tous étaient fortifiés avec des remparts. Et ceux qu'il a visités avaient une porte d'entrée qui se fermait tous les soirs. Ils étaient à peu près de la même taille, et chacun pouvait contenir entre mille cent et mille deux cents personnes, tous propriétaires et marchands. Il était d'usage que chaque propriété soit clôturée par un mur de briques ou un fossé.

Caillé dit que les habitants du Tafilalet avaient le plus de caractère qu'il n'en a remarqué dans les différentes régions d'Afrique qu'il a visitées. Ils étaient divisés en plusieurs catégories sociales bien distinctes. Les hommes qui travaillaient à la journée ou au mois, soit pour la culture des terres, soit pour tout autre ouvrage, étaient regardés comme appartenant à la dernière classe. Ceux qui se considéraient d'une condition plus relevée, les traitaient comme des êtres inférieurs. Il y avait aussi beaucoup d'esclaves nègres et quelques affranchis. Ils ne pouvaient se marier avec les autres. Et les enfants nés d'une union clandestine avec une esclave, restaient esclaves comme leur mère.

Au Tafilalet, il y avait aussi des juifs qui vivaient dans les mêmes villages que les musulmans, dit Caillé. Mais ils étaient très sales et ne marchaient que pieds nus, peut-être pour éviter l'inconvénient d'enlever à plusieurs reprises leurs sandales en passant devant chaque mosquée ou la porte d'une demeure de shérif. Obligation qui leur était imposée, dit-il. Il s’agit là pour nous, du troisième témoin qui rapporte ce déplorable état de fait. Et nous répétons que ce n’était qu’un usage, assimilé à tort par la populace à la religion tout comme la superstition.

Dans le même ordre d’idée, Caillé rapporte aussi l’usage du musulman simple qui quand il passait devant un shérif, il enlevait aussi ses chaussures et les prenait dans sa main tout en s’inclinant en son honneur. Il dit que c’était une coutume bien connue en Orient, et strictement suivie au Maroc. Comme tous nos témoins ne sont pas des sociologues il leur arrive d’exagérer certains phénomènes comme Caillé nous semble faire ici. Il s’agissait en l’occurrence d’une forme d’usage dû au culte des saints, mais pas au point d’enlever les chaussures en l’honneur d’un shérif.

Il ajoute que les Juifs portaient une chemise grossière et un manteau blanc très sale, ce qui n'était pas mieux, ils le passaient sous l'aisselle gauche et l'attachaient à l'épaule droite. Comme les Arabes ils se rasaient la tête. Mais ils laissaient une mèche de cheveux tomber sur le front. Sans explication, Caillé dit que la nourriture des juifs est meilleure que la nourriture des musulmans. Ils mangeaient beaucoup de pain de blé qu'ils pétrissaient et cuisaient eux-mêmes. Ils mangeaient un peu de couscous et de bouillie. Ils faisaient de la bière avec du grain et la buvaient contre le gré des Arabes. Et à la saison des raisins, ils récoltent un peu de vin.

Et comme les femmes arabes, les juives portaient un morceau de tissu de quatre à cinq mètres de long, qu’elles passaient du pourtour de leur bassin jusqu’au-dessus de leur tête. Sur les côtés de la tête près des oreilles, elles avaient une grosse mèche de cheveux qui tombe sur leurs épaules. Elles se couvraient généralement la tête avec un tissu coloré, mais toujours sale comme le reste de leurs vêtements. Elles étaient également pieds nus. Chercher de l'eau, laver les vêtements et apporter du bois de chauffage pour cuisiner, leur étaient confiés en plus de toutes les tâches ménagères.

Les habitants du Tafilalet tannaient beaucoup de cuir, rapporte Caillé. Ils en faisaient de bons produits très appréciés dans le commerce et surtout à Fès. Sur les marchés, chacun apporte le fruit de son travail. Couvertures de laine, oreillers, cuirs tannés, tabliers, chaussures, nattes, vaisselle en bois, et tout ce qu'on y fabriquait y étaient en abondance.

Certains Juifs y travaillaient comme brocanteurs et d'autres comme artisans. Ils fabriquaient des chaussures et des tapis à partir de feuilles de dattes. Certains

étaient des forgerons. D'entre prêtaient leur argent à intérêt aux marchands qui faisaient du commerce au Soudan, sans jamais y aller eux-mêmes. Par Soudan, Caillé, comme le reste des Européens de son époque, voulait dire toute la région saharienne au Sud de l'Afrique du Nord, et non pas juste le Soudan actuel.

La seule richesse des juifs était leur demeure. Mais les usuriers d'entre eux tenaient souvent en hypothèque l'immobilier contre l'argent qu'ils prêtaient. Les Juifs avaient toujours assez d'argent comme capital. Mais ils évitaient de paraître riches.

Les sols du Tafilalet sont sablonneux gris et très fertiles. On y cultivait beaucoup de blé et toutes sortes de légumes et de fruits d'origine européenne. La luzerne y poussait très bien. Et quand il séchait, il était conservé pour les approvisionnements d'hiver. Les nombreux palmiers qui entouraient chaque propriété fournissaient une nourriture abondante et une grande partie en était destinée au commerce. Beaucoup de ses dattes étaient vendues dans tout le pays, en particulier dans les villes côtières.

Les gens ont de beaux moutons avec de la laine très blanche, que les femmes tissaient pour faire les couvertures de flanelle. Ils ont quelques bœufs, mais pas autant que chez les bédouins. Ils ont d'excellents chevaux et ânes, et beaucoup de bons mulets. Les chevaux appartiennent pour la plupart aux Berbères, qui habitent le Tafilalt en grand nombre, mais ils sont moins pilleurs que les Berbères de Dera'a, sauf qu'ils ne font vraiment peur qu'aux étrangers. La population élève beaucoup de volailles et mangent des œufs durs. Ils ont des pigeons mais en petit nombre. Certaines personnes ont un chien et un chat qu'elles nourrissent avec des dattes.

Les gens de ce pays font beaucoup de commerce avec le Sahara. Ils y exportent des feuilles de tabac qu'ils cultivent dans leur pays et des marchandises en provenance d'Europe en échange d'or, d'ivoire, de gomme, de plumes d'autruche, de l'artisanat local et d'esclaves. Et Caillé dit avec raison regretter de voir ce commerce honteux, dans cette partie de l'Afrique où il était tout à fait florissant.

Les marchands envoient des marchandises à Tombouctou via des nomades arabes qui peuvent être considérés comme des spécialistes des services de transport dans le désert. Ils le font avec les chameaux des Berbères qui les leur livrent en location. Les Berbères ne font pas, comme les Arabes, de grands voyages dans les pays des Nègres. Sans cette sage précaution des marchands, leurs caravanes pourraient être pillées par des peuples sauvages, comme cela arrive parfois chez les Touaregs. Les Arabes du Tafilalet vont pour la plupart s'installer à Tombouctou, comme les Européens qui se rendent dans le Nouveau Monde, pour y faire fortune.

Et après cinq ou six ans là-bas, ils achètent de l'or et des esclaves et retournent dans leur patrie pour y vivre avec sérénité.

2. *De Séfrou et Fès en 1828.*

Le 11 août 1828, Caillé dit avoir été arrivé à Séfrou vers deux heures de l'après-midi. Après s'être installé dans un hôtel il est allé visiter cette ville. Pour lui elle a été la plus belle de toutes celles qu'il a vues en Afrique au moment où il y est arrivé. C'est que plus tard il dira la même chose de Fès. Ce qui fait que celle-ci l'était pour plus que Séfrou.

Séfrou dit-il, est fortifiée et s'y trouve une assez belle mosquée construite en brique et recouverte de chaux. Deux belles fontaines pour les ablutions des croyants ornent sa cour. Il a été particulièrement surpris de voir une mauvaise horloge accrochée dans son minaret. Et la chose la plus merveilleuse qu'il y a vue était deux moulins entraînés par le courant de l'eau. Les maisons y sont en briques et se composent d'un étage. Les rues sont étroites et sales. Mais les nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes, et les beaux vergers qui les entourent, en font un lieu de séjour agréable. En dehors de la ville, la route est pavée sur un km environ, ombragée par des branches des figuiers et bordée de beaux jardins.

La ville s'étend sur une grande et belle plaine, très caillouteuse, mais fertile. Les terres de la campagne sont plantées de maïs et de beaux oliviers. Près de la ville il y a de très beaux vergers entourés de haies, et contenant de nombreux arbres fruitiers. Beaucoup de vignes grimpant aux arbres donnent de délicieux raisins. Le marché s'y tient tous les jours de la semaine. Il reçoit beaucoup d'étrangers. Les Juifs ont des magasins. Y est vendu de la viande grillée au four.

En ce qui concerne Fès, Caillé dit qu'il allait en donner une vue détaillée et précise, dans la mesure où la brièveté de son séjour là-bas le lui a permis. Elle était la plus belle de toutes les villes qu'il a vues en Afrique. Elle est habitée par une vingtaine de milliers de personnes, entre commerçants et ouvriers. Il y a quatre juges et adjoints et le même nombre d'agents de sécurité. La justice y est confiée au pacha. La garnison se compose de cinq mille soldats du sultan.

Fès était auparavant, dit-il, la capitale de l'empire. Elle est située sur les flancs de montagnes hautes et densément boisées, d'où descendent plusieurs grands cours d'eau, irriguant sa campagne et lui fournissant son eau potable. Ainsi, toutes ses mosquées disposent de fontaines, et bon nombre de ses rues sont équipées de robinets pour étancher la soif des passants. L'on y trouve également plusieurs moulins à eau.

Autant qu'il sache, dit-il, et en la regardant du haut d'une montagne, Fès est entourée d'un double mur de six km environ haut de quatre à cinq mètres et

construit en briques de bonne qualité. Elle possède une grande porte qui l'a surpris par la régularité de sa construction. Elle a sous forme d'arc de triomphe sous lequel se trouvent de nombreux marchands de denrées alimentaires.

Les maisons de Fès sont toutes construites en briques bien faites et cuites au four. Elles ont généralement un étage au-dessus du rez-de-chaussée. L'air n'y pénètre que par une cour intérieure. Ses fenêtres donnant sur la rue sont petites et carrées avec des moucharabiehs. De l'extérieur, les murs de toutes ces maisons sont blanchis à la chaux, mais sont mal entretenus. Les rues sont pavées mais elles sont étroites, sinueuses, sombres et très sales. Dans certaines, il dit avoir vu les cadavres pourrissants de chiens et de chats morts depuis un certain temps, et qui dégageaient des odeurs nauséabondes. Ces rues sont de longs couloirs couverts de treillis ou du plancher du premier étage des maisons. Cela empêche l'air d'y circuler, et d'y bloquer les odeurs nauséabondes, ce qui en fait un cadre de vie totalement insalubre.

Sont fabriqués à Fès des couvertures de laine, de la poudre à canon, des charrues, des pelles en bois pour le terrassement, de la faïence, de la céramique et des copeaux de tuiles. S'y trouvent des serruriers, des couteliers, des armuriers, des pantoufliers, des tailleurs, des maçons, des forgerons et des selliers. La qualité des carabines de Fès est de loin de qualité que celles de France, estime Caillé.

La périphérie de la ville, est bien plantée. On y trouve de nombreux oliviers, figuiers, cactus, vignes, poiriers et pommiers. Près de ses murs se trouvent de grands mûriers. L'on y trouve des floriculteurs qui vendaient sur le marché plusieurs types des mêmes fleurs qui ornent les plates-bandes en France, dit Caillé.

Dans la plupart des quartiers de Fès, il y a des magasins approvisionnés en toutes sortes de produits alimentaires secs et autres, tels que pain, viande, beurre, pâtisseries, fruits et légumes. Les marchands font un grand commerce de tissus européens qui sont exportés vers le Tafilalet et Tombouctou, ainsi que vers les régions montagneuses environnantes.

Les voyageurs qui ne connaissent pas la ville n'ont d'autre moyen que d'acheter leur nourriture dans ces magasins et d'aller la manger à la mosquée ou au *fandak* qui héberge voyageurs avec leurs bêtes. Car à Fez on ne trouve ni auberges ni hôtelleries. Il n'y a que ces *fandaks* où les voyageurs dorment par terre juste à côté de leurs bêtes de somme et y trouvent fourrage et orge pour les alimenter. Quant à eux, ils vont généralement prendre leurs repas à la mosquée, y passent la majeure partie de la journée et y dorment s'ils y sont autorisés. Le propriétaire du *fandak* se fait payer juste pour chaque tête de bétail.

A Fès, le marché se tient quotidiennement et un grand nombre de visiteurs viennent de loin pour y vendre leurs produits. Beaucoup de dattes et de cuirs tannés

y viennent de Tafilalet. Quant aux habitants des montagnes, ils l'approvisionnent en miel et en cire, dont sont fabriquées des bougies pour la consommation locale. De grandes quantités en sont envoyées vers les villes côtières.

Ce marché se tient dans une rue couverte par des treilles et de la paille. Des marchands y occupent de petites boutiques. Ils sont assis au comptoir de leur magasin. Pour la sécurité des commerces, des chiens sont lâchés tous les soirs dans les allées du marché. Ces animaux dressés accomplissent leur service avec un tel zèle qu'ils peuvent s'en prendre aux passants qui sont conduits par hasard ou pour affaire vers le lieu interdits de nuit.

À Fès il n'y a aucun monument qui rappelle l'ancienne splendeur du pays et la grandeur des conquérants de l'Espagne. Il y a beaucoup de mosquées, chacune avec un minaret carré, surmonté d'un drapeau blanc à l'heure de la prière. Ce sont de grands et hauts bâtiments carrés. Leur intérieur est bien soigné.

Caillé dit avoir accédé à celle qui était la plus belle, dont le sol était pavé de petits carreaux en faïence de différentes couleurs, découpés et disposés avec goût pour former certains motifs. Il en est de même du pourtour de ses murs. Ses arcades qui soutiennent la voûte sont bien mieux érigées que celles des autres mosquées. Il a deux arcs soutenus par des colonnes de marbre bien sculptées, et le reste est fait de briques enduites de chaux. Son toit est recouvert de planches peintes en jaune et rouge. Une large bande d'un beau jaune, semblable à de l'or, orne le pourtour du plafond. Un beau lustre est suspendu au centre de la coupole dorée. Plusieurs lampes sont dispersées dans le reste de l'établissement pour éclairer les deux salles de prière. Il y a une très belle fontaine dans la jolie cour intérieure pour étancher la soif des étrangers qui viennent tous les jours y dormir au frais.

3. *Déboires de Caillé à Rabat*

Arrivé à Rabat, Caillé ne pensait plus qu'à quitter le pays. Et ce n'était pas du tout une mince affaire pour un chrétien entré au Maroc déguisé en musulman. C'est pourquoi il ne s'est pas attardé à décrire la ville comme il l'a fait avec amples détails pour Tafilalet, Séfrou et Fès. Un étranger musulman ou un juif au Maroc ne risquait, nous semble-t-il, absolument rien où qu'il se trouve. Mais il n'en été pas de même pour tout chrétien qui n'avait pas un sauf-conduit ou une situation régulière, surtout à l'intérieur du pays. Et il ne pouvait en sortir clandestinement sans risques. Et c'était justement le cas de Caillé. Comment donc a-t-il pu quitter ce pays sans être démasqué et courir les dangers encourus dans de tels cas ? C'est ce que Caillé a rapporté lui-même dans son ouvrage et dont nous exposons un résumé ici en deux étapes, à savoir celle de Rabat puis celle de Tanger.

Une fois arrivé à Rabat et installé dans un hôtel, Caillé s'est mis à la recherche de la maison du consul de France. Il avait avec lui quelques shillings. Et il a supplié de nombreux Marocains de les échanger contre la monnaie locale, car il était assez convaincu qu'ils ne le feront pas, et s'attendait à ce qu'ils l'orientent vers un chrétien pour ce faire, afin qu'il puisse lui parler sans éveiller de soupçons. C'est qu'il ne pouvait, en tant que faux musulman, ni demander où se trouvait la maison du consul ni demander à voir un chrétien pour le lui dire. On lui aurait dit pourquoi faire.

En effet, son stratagème a fonctionné du premier coup. Aux chrétiens indiqués il a demandé la maison du consul de France au motif que la monnaie qu'il allait échanger était française. Sa maison trouvé, il frappa à la porte, très heureux de rencontrer le premier Français. Mais un juif, parlant anglais, lui a ouvert la porte et lui a dit que le consul était auprès du sultan et qu'il reviendrait bientôt. Alors il est parti l'attendre. Au bout d'un moment, le même juif le présenta au consul de France à Rabat qui était juif aussi. Caillé en fut surpris et tellement confus qu'il était resté une minute sans ouvrir la bouche. Néanmoins, il lui a parlé dans un assez bon français, en lui demandant ce qu'il voulait de lui. Caillé prudent, s'est limité à lui demander de changer ses shillings. Le consul le redirigea alors vers un marchand anglais qui était avec lui.

Moins méfiant, Caillé révéla son secret à cet Anglais et lui a demandé protection pour un service à rendre au roi de France. Ce marchand le rassura, disant qu'il pouvait rapporter avec confiance son affaire au consul juif. Celui-ci l'a reçu alors et lui a demandé s'il avait des papiers et s'il était envoyé par le gouvernement. Lorsque Caillé a répondu à toutes ces questions, le juif lui montra une lettre du Consul Général du Roi de France à Tanger annonçant sa nomination au poste d'Agent Consulaire à Rabat. Et il lui fit comprendre qu'il n'était pas payé pour cela et qu'il ne devrait en attendre grand-chose. Puis il l'a tenu à l'écart et l'a prévenu et conseillé de ne pas révéler son cas à quiconque s'il ne voulait pas se faire trancher le cou, ajoutant que les Marocains ne plaisantaient pas sur les questions de religion.

Sans moyen de me rendre à Tanger, Caillé est retourné chez le juif et l'a supplié de lui prêter de quoi louer une bête, promettant de le rembourser dès son arrivée chez le consul. Mais le juif, craignant sans doute la désapprobation de ses supérieurs, refusa sèchement. Réalisant qu'il ne pouvait rien obtenir de cet homme, même de l'aide pour embarquer sur un navire portugais à destination de Gibraltar, Caillé a décidé d'écrire au Consul général lui-même. A l'instant même le juif en reçut une lettre de Tanger l'informant du décès de ce consul général. Caillé a donc écrit la lettre à son adjoint. Mais sans attendre sa réponse, il a eu l'occasion d'aller à Tanger quand il a pu louer un âne pour l'y emmener.

Le 2 septembre 1828, Caillé quitta Rabat avec le propriétaire de l'âne, l'homme le plus impitoyable qu'il n'ait jamais vu dans ce pays, gémit-il. Le pauvre animal qui allait le porter sur son dos était déjà courbé sous la pression d'une lourde charge. Il marchait sur du sable mou au bord de la mer et s'y noyait jusqu'au jarret. Caillé devait en descendre alors qu'il pouvait à peine se traîner. Il a donc fait la moitié du trajet à pied, bien qu'il eût payé le voyage en passager.

4. Déboires et salut de Caillé à Tanger

le 7 septembre à la tombée de la nuit Caillé est finalement arrivé à Tanger malade et épuisé. Et comme il y est entré à pied, le gardien ne lui a rien dit, ce qui m'a épargné l'inconvénient de l'interrogatoire du caïd qui aurait rendu son départ du pays plus difficile, et aurait pu causer même sa mort, dit-il. Après s'être allé à l'hôtel, il a pris mon sac, et la même nuit il a couru en ville en essayant de trouver le consulat de France.

En chemin il a vu beaucoup de bateaux. Mais dans le noir, il n'a pu en distinguer aucun navire français. Pour le savoir il n'a pas osé s'adresser aux musulmans, qui n'hésiteraient pas à lui demander de leur parler de sa relation avec les chrétiens. Et s'ils découvrent la vérité sur lui il aurait perdu à jamais l'espoir de revoir son pays.

Il a dormi à l'hôtel, où il a passé une nuit très agitée. Et le lendemain, il est allé parcourir les rues jusqu'à ce qu'il voie un chrétien près d'une porte ouverte. Il s'en approcha, avec prudence sans que personne ne le voit, et lui demanda en anglais où habitait le consul britannique. Il lui a répondu que c'était justement la porte ouverte. Mais craignant, s'il parlait trop longtemps à la porte, d'attirer l'attention des curieux, il voulut entrer dans la maison pour lui demander la maison du consul de France. Mais cet homme, que Caillé pensait être un serviteur, l'a interrompu et repoussé durement, car il était très sale et sentait mauvais. Mais en même temps il appela un juif qui lui montra la porte du vice-consul de France et lui demanda par curiosité qui était-il et ce qu'il voulait d'un chrétien. Caillé s'en éloigna vite sans réponse et frissonnait de peur qu'il ne découvre son affaire.

Et quand ceux qui le regardaient se retirèrent, il retourna à la porte du consulat de France, qui était ouverte, et y entra. Une femme juive a alors appelé le vice-consul. Celui-ci qui savait déjà qui il était, l'a accueilli chaleureusement, et l'a rapidement emmené dans un appartement pour que personne ne le voie. A ses inquiétudes, Caillé a compris l'étendue des dangers qui l'entouraient encore et l'étendue des difficultés auxquelles serait confronté sa sortie de ce pays.

Mais le vice-consul mit vite de côté son inquiétude et ne pensa qu'à sa joie de le voir miraculeusement, échappé aux périls de son voyage ardu. Dans son allégresse, il alla jusqu'à le serrer dans ses bras et l'embrasser sans montrer le

moindre dégoût ni de son mauvais état ni des haillons sales qu'il portait. Pourtant, bien qu'il l'ait déploré, Caillé s'est retrouvé obligé de quitter la maison, sans pouvoir rien trouver pour se sortir de l'embarras dans lequel il se trouvait.

En mettant le pied dans la rue, Caillé fut troublé par la rencontre du muletier qui lui a demandé d'où il venait lorsqu'il l'a vu sortir de cette maison. Au début, il était un peu gêné. Mais il s'est vite repris et lui a dit que dans cette maison il y avait un bon et bienveillant marabout qui lui a servi le déjeuner. Puis il est rentré à l'hôtel et y resta toute la journée pour ne pas attirer l'attention de personne. Les gens qui l'ont vu lui ont demandé s'il était un apostat.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, Caillé revint pour rencontrer le vice-consul. Lorsqu'il entra, la servante ne le reconnut pas, alors qu'elle se retira et laissa échapper un grand cri. Aussitôt le makhezni ou soldat du caïd assis dans la rue entra dans le consulat, mit sa main sur son épaule et lui demanda qui est-il et ce qu'il voulait. Caillé fut particulièrement confus lorsque le vice-consul est descendu et l'a reconnu, mais il a fait semblant d'être en colère contre lui, et lui a même adressé des mots durs pour ne pas éveiller les soupçons à son sujet, lorsqu'il a demandé au Makhezni de laisser partir ce chien de mendiant. Mais le soldat n'arrêtait pas de lui demander ce qu'il voulait. Pour sortir de cette situation, Caillé a fait semblant d'être l'homme qui a mal compris et a demandé : « *N'est-ce pas la maison de Sidi Mohamed ?* ». Il a pensé alors qu'il s'était vraiment égaré et la laissé se retirer, mais il l'a quand-même suivi. Et comme la nuit était noire, c'était facile pour Caillé de s'en débarrasser.

Il se rendit à l'hôtel, puis une heure plus tard il est retourné au consulat en espérant que le vice-consul enverrait quelqu'un le trouver pour le rassurer. Mais il n'a vu personne. Et le jour venu, il est allé s'asseoir à la porte d'un pauvre cordonnier, attendant le moment où il pourrait entrer dans le consulat sans que personne ne le voie. C'est alors la bonne juive le reconnut, et alla prévenir le vice-consul, qui vint aussitôt l'inviter à entrer. Il s'est excusé auprès de lui pour ce qui lui est arrivé hier, il n'a pas caché ses craintes qu'il reste dans cette situation plus longtemps et il ne savait pas comment le sauver. Mais sans son aide, Caillé savait qu'il ne pouvait pas quitter ce pays.

Et lorsque le vice-consul le vit déterminé à sortir rapidement de cet état de détresse et d'angoisse, il écrivit précipitamment au commandant de la marine française stationné à Cadix, et lui décrivit clairement les dangers auxquels Caillé serait exposé à cause de son séjour à Tanger. Le commandant, convaincu du bien-fondé de ces demandes pressantes, envoya un des navires du roi le chercher et le conduire en France. Alors le vice-consul lui fixa une heure de la nuit où il pouvait entrer au consulat et n'en partir que pour l'Europe.

Caillé est retourné à l'hôtel où il a passé le reste de la journée. A la tombée de la nuit, il a enveloppé son sac dans sa couverture pour le cacher à tous les yeux et s’est rendu à l'endroit prévu. Au bout d'un moment il vit le vice-consul accompagné d'un juif qui vint le conduire à son abri. Caillé est donc entré dans le consulat par une porte dérobée, où on lui a attribué une bonne chambre. Le vice-consul ordonna aussitôt qu'on lui apporte des vêtements européens, et il enleva volontiers les haillons crasseux qui le couvraient. Puis il est venu vers lui et lui a montré le plus grand soulagement de le voir en sécurité. Pendant tout mon séjour au consulat, le vice-consul venait le voir plusieurs fois par jour et lui parlait. Il l'a traité comme son fils, reconnaît Caillé. Cet homme merveilleux lui a prodigué tous les soins d'un père aimant.

Un serviteur juif connaissait le secret de sa solitude. Bien qu'étant français, il était imprégné des principes de sa secte, dit Caillé. Il ne voyait rien au-dessus de l'intérêt personnel. Il lui a conseillé de vendre les fruits de son aventure en Angleterre, qui offrait 25 000 £ en récompense des ses notes sur son voyage à Tombouctou. Caillé dit lui avoir répondu qu’il était Français, et que les récompenses de son gouvernement ne seraient sans doute pas si grandes. Mais il n'hésitera pas un seul instant à honorer son pays et son roi par le profit de ses humbles travaux. il n’est pas impossible pour nous que Caillé avait inventer cette histoire pour signifier combien son ses notes étaient importantes pour d’autres puissances que la France afin qu’elles recueillent dans son pays l’intérêt et le mérite qu’il leur souhaitait.

Et le 27 septembre 1828, juste avant le coucher du soleil, Caillé a mis une tenue de marin pour mieux se dissimuler. Un marocain responsable du port lui a demandé son identité, disant qu'il ne l'avait pas vu descendre du navire avec les autres. Le juif qui l'accompagnait lui répondit qu’il était Français de Tétouan et qu’il rentrait en France. Le fonctionnaire n'a rien dit. Très malade, Caillé a enfin embarqué sur la goélette française. Le commandant a ordonné de lui donner tout ce dont il avait besoin dans sa situation. Et le lendemain, à six heures du matin, le navire est parti sous un vent très favorable et satisfaisant. Et vite Tanger était perdu de vue. La fièvre quitta presque complètement Caillé lorsque l'air frais de la mer l’en soulagea et arriva en France après dix jours de voyages très heureux.

L'explorateur allemand *Oskar Lenz*

Oskar Lenz (1848-1925) était un géologue et explorateur germano-autrichien. En 1870, il obtient un doctorat en minéralogie et géologie de l'université de Leipzig. Trois ans plus tard, il obtient la nationalité autrichienne et intègre l'Institut impérial de géologie de Vienne. Il effectue la première expédition à travers le Sahara, du Maroc au Sénégal entre 1879 et 1880, principalement dans le but d'étudier la géologie de la région et de rechercher des gisements de minerai de fer.



Lorsqu'il a pu faire une traversée du désert jusqu'à Tombouctou, il a reçu généreusement une subvention supplémentaire de l'institut. C'est ainsi qu'il a été le quatrième Européen à visiter la ville de Tombouctou depuis le voyage de René Caillé. Il y a reçu un accueil chaleureux, malgré les raids français au Niger en provenance du Sénégal et de l'Algérie. Il a commencé son voyage en passant de l'Ouest. À son retour en Europe en 1887, il occupe le poste de chef du département de géographie à l'Université Charles de Prague et écrit un livre sur son voyage dans sa langue allemande, qui est traduit en français sous le titre : « *Timbouctou : voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan*».

Au cours de l'automne 1879, il a reçu de la Société Africaine d'Allemagne la tâche de faire un voyage au Maroc pour contribuer autant que possible à la connaissance approfondie des montagnes de l'Atlas. Mais il était déterminé à donner à sa mission une plus grande extension. Et grâce aux interventions du corps diplomatique allemand au Maroc, le voyageur Oscar Lenz a reçu un message du sultan Moulay El El-Hassan, exhortant tous les hommes du Makhzen dans le pays qu'il traverse, à le protéger et à lui fournir toute l'aide matérielle et autre dont il a besoin, et les tenant responsables de son exposition à tout malheur ou manquement. Nous en reproduisons ici une copie telle qu'elle figure dans son ouvrage.

Dieu soit loué !

Nous ordonnons à tous nos amils, ainsi qu'à toutes les personnes qui sont sous nos ordres, à nous l'élu de Dieu, et qui verront cette lettre, de faire accompagner son porteur, le savant allemand, par des gens appropriés à son but ; de l'aider et de le protéger, aussi longtemps qu'il voyagera dans leurs districts pour rassembler les plantes dont il a besoin ; de lui donner de bonnes recommandations ; de le traiter avec tous les égards convenables pendant son voyage dans leur territoire ; de veiller constamment et avec soin à sa sécurité de jour et de nuit ; de ne pas le conduire dans des contrées dangereuses ; de l'en prévenir, et de l'empêcher d'y pénétrer ; après la fin de son voyage dans leurs districts, de le faire conduire à l'amil de la première tribu chez laquelle il désirera se rendre.

Paix (avec vous) !

Le 30 Zil-Hedjeh 1296.

La première partie de mon livre concerne la description de son voyage à travers le Maroc. Il contient une étude de la situation politiques et sociale dans ce pays, dans laquelle le lecteur trouvera de nombreuses données inédites, dit-il. Il n'a pu tracer son chemin que grâce à la boussole. Il a dû utiliser également le baromètre pour mesurer les hauteurs. Les doutes des habitants à son sujet ont atteint une grande ampleur. C'est ainsi qu'il a souvent dû profiter de la nuit quand tout le monde dormait pour relever ses notes sur ses carnets de voyage. Et comme Chénier il a commencé son ouvrage par relater les relations tendues entre le Maroc et l'Europe. Qu'en dit-il ?

1. *Relations tendues avec l'Europe*

Lenz commence ce chapitre par dire que le Maroc, comme la Chine, est le pays le moins ouvert aux Européens. Et comme la chine encore, le Maroc ne permet pas aux représentants des divers pays européens de vivre dans la capitale, résidence du souverain, mais dans un port lointain. Ainsi les consuls n'ont aucun rapport direct avec le gouvernement. Ils communiquent avec elle par l'intermédiaire de son émissaire résidant à Tanger. Et comme l'ensemble du Maroc n'a pas de routes carrossables pour les voitures, le voyage de Tanger à Fès dure huit ou dix jours. Avant de partir, le voyageur doit être équipé de tentes, de selles, de bêtes de somme et d'un grand nombre de serviteurs. Un tel voyage a donc toujours revêtu l'allure d'une expédition.

De plus, comme il n'y a aucune volonté d'avoir aucun Européen à l'intérieur du pays, ajoute Lenz, il n'y aurait pas assez de garanties de sécurité pour la vie des ambassadeurs chrétiens, s'ils voulaient habiter à Fès, près du sultan. Les Marocains semblent d'ordinaires pacifiques, mais il est très facile de les amener à faire preuve d'intolérance religieuse. Ainsi le gouvernement marocain a toujours fait preuve

d'un grand savoir-faire pour soustraire sa population à l'influence de la civilisation occidentale, explique Lenz.

Explication empreinte d'arrogance qui nous semble hâtive et abusive. Déjà le récit de notre témoin précédent Caillé en 1828 nous montre qu'une telle politique de méfiance envers les Européens était en vigueur. Puis l'occupation de l'Algérie par la France, deux ans après en 1830, a montré combien cette politique était justifiée. Elle le fut davantage suite à la défaite du Maroc dans deux guerres, l'une contre la France en 1844 et l'autre contre l'Espagne en 1860, avec la perte d'une partie de sa souveraineté sur les recettes douanières dans ses ports pour les dédommager. Cette politique marocaine de méfiance envers les Européens était donc motivée, nous semble-t-il, par la méfiance des visées impérialistes des puissances européenne, comme le montrera la suite du récit de Lenz lui-même, et non pas par un hypothétique souci de soustraire la population marocaine à l'influence de la civilisation occidentale.

Lenz poursuit son récit pour dire que cette politique marocaine se traduit par un ensemble de procédures administratives qui agissent de la manière la plus restrictive sur le commerce et les voyages des Européens. Bien sûr, cette manière de faire constitue un grand inconvénient pour les affaires et nuit grandement aux Européens installés au Maroc.

À l'heure actuelle, dit Lenz, huit puissances européennes sont représentées au Maroc, bien que certaines d'entre elles n'aient rien à y protéger. L'Angleterre, la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, l'Allemagne, la Belgique et des États-Unis ont des ambassadeurs et des consuls généraux à Tanger, ainsi que des vice-consuls dans quelques ports. L'Autriche confie à l'Angleterre le soin de ses intérêts diplomatiques et entretient également un consul à Tanger. Les puissances qui ont le plus d'intérêts au Maroc sont l'Angleterre, la France et l'Espagne. Leurs envoyés cherchent constamment à avoir une influence prépondérante sur les affaires intérieures du pays, finit par avouer Lenz. Ce qui nous semble, une fois de plus, justifier la politique marocaine de méfiance envers les Européens, sans nul souci de soustraire la population à une quelconque influence de la civilisation occidentale. Puis Lenz, tout comme Chénier notre premier témoin, s'est mis à décrire les relations du Maroc avec chacune de ces puissances en commençant par l'Angleterre.

Il dit que l'Angleterre croyait avoir des droits sur le Maroc, car Tanger était déjà sous son autorité. D'ailleurs, comme partout, le capital anglais a pris pied dans le pays. Après la guerre du Maroc avec l'Espagne en 1860, l'Angleterre a immédiatement prêté au sultan une somme importante pour en payer les dommages. Elle livre la plupart des armes nécessaires à l'armée marocaine et aux forts marocains. L'actuel ministre en Angleterre, né dans le pays et connaisseur des

mœurs et de la langue du peuple ainsi que des affaires, exerce toujours la plus grande influence à la cour impériale.

La politique des Anglais est la même partout dans les pays musulmans. Ils prétendent protéger leur peuple, afin d'empêcher la moindre influence des autres pays. Il est certain qu'ils encouragent le Sultan et son gouvernement au Maroc à maintenir l'exclusion du reste des pays européens, et les mettent en garde contre leurs offres. De cette façon, ils augmentent progressivement leur influence. L'attitude tendue que le Maroc maintient encore vis-à-vis des pays occidentaux est en réalité due à la politique anglaise. Il est naturel que l'Angleterre s'intéresse beaucoup au Maroc, car il est situé sur le détroit de Gibraltar, et elle verrait, à grand regret, les canons de Tanger bloquer un jour le passage de ses navires vers le canal de Suez et l'Inde.

Après l'Angleterre, l'Espagne est la plus intéressée à traiter avec le Maroc. Son voisinage avec lui, sa possession de Ceuta, et la présence de nombreux Espagnols vivant dans ses ports, expliquent son désir de pouvoir le contrôler. L'espagnol prédomine au Maroc parmi toutes les autres langues européennes. Là, la monnaie espagnole circule partout et est acceptée dans les villages des montagnes lointaines. L'Espagne a même des missions et des églises dans cet empire musulman. Sa dernière guerre avec le Maroc eut, en général, de bons résultats, et il s'en est fallu de peu pour qu'elle occupe la riche et importante ville de Tétouan.

De nombreux criminels espagnols fugitifs de la justice vivent dans ce pays et ne peuvent être extradés car aucun traité ne le permet. C'est pourquoi chaque mouvement en Espagne pour l'occupation du Maroc est toujours suivi avec enthousiasme. Il n'y a rien de plus populaire en Espagne que la guerre avec ce pays.

Et les hommes d'État espagnols, s'ils étaient raisonnables, estime Lenz, se garderaient de l'agiter sans raison. Indépendamment de toutes ses conséquences désastreuses, cela exigerait d'eux une armée forte et provoquerait un soulèvement dans tout le Maroc. En plus de tout cela, l'Angleterre et la France ne resteront pas neutres en regardant l'Espagne faire des préparatifs sérieux pour une invasion du Maroc. Les divisions et la concurrence entre les différentes puissances européennes sont les seules raisons pour lesquelles elles ont jusqu'à présent maintenu l'indépendance de ce pays. Et le gardera sans aucun doute dans le futur pendant un certain temps. Vision prémonitoire, dirions-nous, qui s'est réalisé effectivement une trentaine d'années plus tard, en 1912.

Et justement en ce qui concerne la France, Lenz dit que l'occupation du Maroc lui apportera un énorme avantage. Il achèvera un empire colonial fort dans

les pays musulmans d'Afrique du Nord, quand il associe le Maroc et la Tunisie à l'Algérie. Il n'y a pas si longtemps, cela avait quelque chose de tentant pour les hommes d'État français. Ils jettent leur regard sur le *Maghreb Al-Aksa* comme il est appelé par les Arabes. La frontière entre l'Algérie et ce pays est très incertaine. Les violations des frontières se produisent fréquemment des deux côtés. Les Français, comme les Anglais, disposent d'officiers militaires détachés comme formateurs dans l'armée marocaine et cherchent, par des reconnaissances topographiques aux frontières, à jeter les bases d'une éventuelle campagne militaire.

Il y a des marchands français et anglais dans les ports du Maroc. Cependant, comparé aux Espagnols, leur nombre est faible. La politique marocaine se limite à circonscrire au maximum les ambitions de ces trois pays en prenant soin d'éviter toute inimitié avec l'un d'eux, et d'éviter de donner à l'un d'eux quelque chose de plus que nécessaire. Ainsi il n'avait guère peur que les trois se liguent face au sultan, tellement la méfiance entre eux est trop grande. Pourtant le gouvernement marocain ne bénéficie que d'un statut transitoire très acceptable avec tous ses avantages. La politique orientale se montre partout plus habile que celle des Occidentaux. Elle peut être équivalente dans certains cas en l'absence de préjugés. Mais dans l'art de temporiser, de laisser les choses en suspens et de faire de simples promesses d'apaisement, il n'y a pas d'égal avec les musulmans.

Le reste des puissances européennes représentées au Maroc ne se soucient pas du pays et n'y exercent donc pas une grande influence sur le cours des affaires. L'Autriche, par exemple, depuis qu'elle est devenue récemment un royaume, elle cherche à se mettre en évidence partout, mais sans vraiment y parvenir. Il y a très peu d'Italiens au Maroc, et la plupart d'entre eux se trouvent les situations les plus modestes.

Quant au Portugais, ils avaient complètement oublié qu'il y avait des villes prospères. Il n'y a pas mal de petits marchands portugais, notamment dans les ports de l'Atlantique. Mais depuis la terrible bataille de *Laksar el-Kebir* en 1578, au cours de laquelle son roi légendaire Sébastien a perdu la vie, dit Lenz, le Portugal n'a jamais occupé de position significative au Maroc. Cette bataille y a également détruit l'influence chrétienne, estime-t-il, et rien n'a pu jusqu'à présent l'y restaurer. Ainsi notre témoin Lenz, comme tous les autres, étaient, dirions-nous, fortement imbibés d'idées impérialistes et étaient au Maroc et ailleurs, d'une manière ou d'une autre des espions au service de leur pays.

La Belgique a généralement un ministre résidant à Tanger, mais sans intérêts à défendre. L'Allemagne a aussi toujours un ministre résidant au Maroc, et pour une cause raisonnable. Bien que le nombre des marchands allemands résidant dans le pays ne soit pas aussi grand que le nombre des hommes d'affaires anglais ou français, ils ont néanmoins pu gagner une grande estime partout où ils se sont

installés, et leur commerce se développe du meilleur augure. Certains d'entre eux se trouvent à Tanger, Casablanca, Safi et Mogador. Nul doute que le Maroc offrira un bon débouché aux articles européens une fois qu'il s'ouvrira à l'influence occidentale, répète Lenz. Il est riche en produits naturels de toutes sortes, dont l'exportation est encore généralement interdite.

Nous suivrons à présent le témoignage de Lenz sur ce qu'il a vu et vécu le long de son itinéraire dans le pays de Tanger à kasbat bni Meskine, en passant par Tétouan, Chefchaouen, Laksar Lakbir, Fès, Meknès, Rabat, Fdala et Settat.

2. De Tanger en 1879

Le climat de Tanger est sain à tous égards et est particulièrement recommandé aux personnes souffrant de maladies pulmonaires ou d'asthme et qui souhaitent passer l'hiver dans une station balnéaire du sud. A Tanger, on peut vivre confortablement, agréablement et à très bon marché.

Cette ville a une population d'environ vingt mille personnes. Un tiers d'entre eux sont des Juifs espagnols. Le reste se répartit entre les éléments les plus divers, des Arabes, des Berbères, des Juifs, des Nègres ainsi que des chrétiens d'origines diverses, notamment du sud de l'Europe. Il existe plusieurs écoles juives et arabes à Tanger. Les classes moyennes de la population savent lire et écrire.

Les habitants de Tanger vivent à l'étroit, car ils ne peuvent dépasser les fortifications. Les pauvres, en particulier, sont entassés dans des ruelles étroites. Il n'y a pas de ghetto propre dans cette ville, comme c'est le cas dans la plupart des autres villes du Maroc. Les Juifs vivent mélangés avec le reste de la population. Pendant l'hiver, les touristes européens arrivent souvent à Tanger et y passent plusieurs mois. Les visiteurs viennent aussi souvent de Gibraltar, organisant des expéditions de chasse dans les environs.

A Tanger vit une grande foule de mendiants et d'infirmes qui errent dans les rues implorant la compassion et l'aumône. Puisque le musulman est généralement un mécène, les misérables qui vivent de la mendicité se comptent par centaines. La misère s'intensifia surtout l'année précédant son arrivée, dit Lenz, alors qu'une terrible famine sévissait dans tout le Maroc après une mauvaise récolte. Rien qu'à Tanger, des centaines de malheureux sont morts de faim. Ceci malgré tout ce que la communauté européenne résidante a fait pour atténuer la gravité de cette triste situation.

En matière de justice, Lenz est le premier de nos témoins qui rapporte le phénomène des protections consulaires attribuées aux marocains musulmans et juifs. A ce propos il commence par dire que la mauvaise administration de la

justice au Maroc, les abus de pouvoirs et le manque de scrupules de la plupart des gouverneurs et des fonctionnaires en général, ont conduit à l'émergence d'une autre institution qui avait aussi son côté sombre. Beaucoup de sujets du sultan, parmi les musulmans et les juifs, notamment dans les ports, se placèrent sous la protection d'un consul, et devinrent ainsi en quelque sorte des sujets de son pays.

Le motif de ce comportement est le bénéfice d'une protection plus sûre et d'une représentation plus active de leurs intérêts par le consul qui les protège devant les autorités marocaines. Le gouvernement de l'empire s'en trouve confronté à de nombreuses difficultés, car certains consuls sans conscience n'hésitaient pas à défendre vigoureusement ces clients, même lorsqu'ils sont fautifs, en brandissant la menace de complications diplomatiques.

Certains de ces diplomates européens voient souvent dans ce type de protection une source de profits abondants et réguliers, les amenant à agir en conséquence. Lenz voulait sûrement dire par là l'aspect vénal de ces protections. C'est ainsi, dit-il, que la majorité des consuls cherchent actuellement à régulariser voire à supprimer ce système de protection. Or nous savons que le phénomène n'a cessé de s'amplifier jusqu'au du protectorat en 1912

Il dit ensuite que le sultan a un représentant à Tanger, par l'intermédiaire duquel s'établissent les relations entre Tanger, la capitale, et les envoyés des puissances européennes. Ces dernières années, cette tâche a été confiée à Sidi Bargach, un vieil homme de bonne volonté, dit Lenz, qui avait jadis acquis une grande fortune grâce au commerce actif avec Gibraltar, et a ainsi acquis deux positions importantes. L'actuel gouverneur est la figure la plus importante de la population arabe de Tanger.

La vie sociale de la communauté européenne résidant à Tanger est très active. La chasse, les pique-niques, les concerts, les danses et les plaisirs de toutes sortes s'y succèdent chaque jour, surtout parmi les divers ministres qui accueillent toujours volontiers tout étranger très fin. La promenade habituelle pour les Européens est la plage de sable de la mer. Chaque jour vers le soir, les hommes et les femmes de la communauté européenne de Tanger y sont vus à pied ou à cheval. L'un de leurs excursions préférées est le tour du Cap Spartel, à quelques kilomètres à l'ouest. Il n'est pas d'Européen qui n'ait visité Tanger sans revenir de son charme tout satisfait.

Aux abords immédiats de la ville, le gibier est nettement réduit au minimum. Il faut marcher des heures pour voir un couple de perdrix. De plus, il y a une grande zone de chasse, qui a été acquise par le ministère anglais, et où l'on trouve surtout de nombreux sangliers. Plusieurs fois par an, il organise de grandes chasses, où le sanglier est souvent pris à cheval avec une lance, comme il est de

coutume chez les officiers anglais en Inde. Il faut une main habile et un bon cheval pour participer à ces chasses à la lance, qui sont souvent l'occasion de petits accidents. Habituellement, le plus grand nombre d'invités est satisfait du rôle de simple spectateur et laisse aux athlètes qualifiés le soin d'abattre les sangliers. Lors de ces occasions agréables, le ministre est très généreux dans ses invitations, et ses invités, hommes et femmes, restent généralement trois ou quatre jours à l'extérieur et séjournent sous des tentes.

Le phare de Tanger est une belle construction solide et très intéressante. Un escalier en colimaçon en fer y mène au sommet où se trouvent les lampes. Il a été construit par le gouvernement marocain, sous la forte pression des puissances européennes et sous la supervision d'un ingénieur français. Dix puissances contribuent à son entretien grâce à une cotisation annuelle de 1 500 francs chacune pour payer les frais d'éclairage et les salaires des employés. Les délégués étrangers à Tanger forment un conseil de surveillance du phare, et l'un d'eux, est changé année de sa gestion financière. Mais il y a plusieurs années, ce poste a été transféré au ministre allemand, et son conseiller remplit les détails de ces tâches, dont les autres ambassadeurs ne sont pas pressés de le limoger.

Longtemps ce phare fut gardé par un homme qui avait acquis une certaine renommée au Tanger. Il s'agit d'un Saxon du nom de Wenzel, qui s'y était échoué après une vie pleine de belles aventures. Les Arabes l'appelaient « *Sidi Binzel* ». Et sa tâche n'était pas facile, car ses lieutenants espagnols, comme on en voit beaucoup au Tanger, avaient pour la plupart quitté leur pays pour échapper au service militaire, et étaient loin du sens de la rigueur et de l'ordre nécessaire dans une situation où la responsabilité était si grande.

Un an avant son arrivée au Tanger, dit Lenz, *Sidi Binzel* a renoncé à son poste. Il vit désormais dans un port océanique où il a trouvé du travail dans une maison de commerce. Sa longue connaissance du pays, de ses coutumes et de sa langue faisait de lui une personne très utile dans ses relations avec les gens. Son successeur était un Allemand de Bohême nommé Gombert. C'est un menuisier qualifié qui a également vécu longtemps au Tanger et pratique son métier à ses heures perdues. Il partage sa mission dans le phare avec deux de ses lieutenants, chacun gardant l'installation pendant huit heures d'affilée. Il le garde ainsi en parfait état. Tout dans la petite station respire la propreté et l'ordre et fonctionne avec rigueur. Presque tous les jours, le garde Gombert y apporte de la nourriture de base de Tanger sur un animal.

L'emplacement du phare est très pittoresque. Perché sur des collines rocheuses à plus de cinq cents mètres au-dessus des flots, aux limites des deux mers, il offre un aspect incomparable, et l'on comprend aisément que la communauté européenne de Tanger y fait de fréquents déplacements avec plaisir.

Chacune de ces sorties à plusieurs prend la forme d'une excursion heureuse. Ils emportent normalement avec eux à manger et à boire, car les occupants de cet établissement n'ont que le nécessaire.

Les relations des Européens avec la population arabe de Tanger sont très bonnes. Les désaccords entre eux sont rares. Par conséquent, rester dans la ville est relativement sûr. Le nombre de chrétiens et de juifs y est presque égal au nombre d'Arabes. De plus, en cas de perturbations, la situation de Tanger au bord de la mer permet de trouver rapidement refuge sur le sol espagnol.

La population arabe est presque entièrement dépendante de la population chrétienne, à qui elle doit travail et gagne-pain. Cependant, on ne peut jamais faire confiance aux musulmans, prétend Lenz. En cas de menace contre l'indépendance du pays ou contre les intérêts de l'Islam, les Marocains qui paraissent calmes et amicaux, deviendront violents et cruels.

En matière de culte des saints parmi les Marocains, Lenz cite Haj Abdeslam Chérif Ouazzane, qui a acquis une renommée européenne. Il vit également à Tanger. Il a certainement des propriétés assez vastes, dit Lenz, qu'il a pu accroitre à partir de récentes et fréquentes tournées de quête en Algérie. Il jouit d'une certaine influence sur une grande partie de la population. Mais il n'est plus correct de dire qu'il occupe en quelque sorte la position du pape marocain. Il a naturellement une certaine estime, mais elle n'est guère plus grande que celle du reste des Chourafas.

Il a perdu beaucoup de sa sainteté de chérif à cause de certaines coutumes européennes qu'il adoptées, après son mariage avec une chrétienne, qui était une ancienne éducatrice anglaise à Tanger, et dont il a eu plusieurs enfants. De nombreux proches du chérif n'ont pas reconnu ce mariage et ont cherché par tous les moyens à détruire l'influence si insignifiante soit-elle que pouvait avoir une épouse d'une religion hostile, rapporte Lenz. Aujourd'hui, elle vit avec ses enfants dans une petite maison située sur le petit plateau de *Marshan* au sud-ouest de la ville, où se trouvent également quelques villas européennes. Elle y vit négligée à tous égards, comme prévu par la conception orientale du mariage, estime Lenz, dans la mesure où elle est maintenant exposée à des difficultés financières. Ce fut plus d'une fois embarrassant pour le gouvernement marocain.

Si dans un pays comme l'Egypte, dit Lenz, qui fut pendant de nombreuses années sous l'influence occidentale complète, et dont la richesse prospéra et grandit à grande échelle grâce à ce système, par rapport à tous les autres pays musulmans d'Afrique du Nord, si dans ce pays, dit-il, sont survenus des événements comme les massacres de chrétiens en juin 1882, il est probable dans certains cas que les Marocains, qui ont beaucoup moins de liens avec l'Tanger,

connaissent des soulèvements plus violente et impitoyable en raison d'une intolérance politique et religieuse.

Puis en matière d'habillement et parlant sûrement des notables marocains qu'il fréquentait, Lenz trouve que leurs vêtements sont très élégants. Sur le caftan, ils portent généralement le doux haïk blanc qui est posé sur eux drapé en plis harmonieux avec une grande adresse. Pour un Européen, ce n'est pas facile de porter des vêtements aussi inconfortables, estime-t-il. Le Marocain se couvre généralement la tête d'un fez tunisien rouge, entouré d'un grand turban blanc comme neige et souvent recouvert du jilbab ou du burnous militaire.

Les Arabes de Tanger portent les chaussettes blanches et les chaussons de cuir jaune en daim et teints sur place. Ils sont utilisés dans tout le pays. Le Marocain, en raison de son aversion pour le progrès, prétend Lenz, il ne porte pas de chaussures ni de bottes. Les pauvres ne sont généralement habillés d'ordinaire, que d'une chemise, plus une culotte sous une djellaba d'une étoffe épaisse et brune ou grisâtre.

Dans les rues, la femme sort toute enveloppée d'une grande pièce d'étoffe que Lenz trouve grossière, et on n'en voit que l'éclat des yeux noirs, dit-il. La femme arabe, surtout des classes aisées, il la trouve plutôt richement vêtu, mais également pas à son goût. Elle est accoutrée d'une masse de bijoux d'argent et de corail grossièrement faits, dit-il, et porte une ceinture large, souvent ornée de broderies d'or et d'argent, et qui enserre les plis d'un cafetan d'étoffe fine. Il va sans dire que les femmes pauvres, surtout à la campagne, sont beaucoup plus simples dans leur tenue.

Les Juifs de Tanger portent généralement une djellaba bleue, au-dessus d'un gilet fermé jusqu'en haut avec un certain nombre de boutons, d'un court pantalon de la même étoffe, des bas blancs, des chaussures européennes et une casquette noire. Au moment du mariage ils se coupent les cheveux, et se couvrent la tête d'une perruque. Ils y sont vêtus de vêtements de fête très luxueux, décorés de riches broderies en or. Il s'agit de reliques transmises de génération en génération.

A propos de la vie économique à Tanger, l''activité principale y est le commerce. La ville est loin d'être un centre commercial insignifiant, estime Lenz. Grâce à sa position privilégiée, les affaires y auraient gagné en importance si le gouvernement marocain n'avait en aucune façon, par des soins incompréhensibles, restreint l'exportation de produits naturels. Les importations, qui sont traitées par les marchands européens ainsi que par un certain nombre de maisons de commerce juives, sont très importantes et augmentent chaque année. En fait, les besoins des Arabes en produits occidentaux augmentent chaque jour. Il s'agit surtout de différentes espèces de draps et d'étoffes, et des marchandises peu encombrantes,

comme les bougies, le sucre et le thé, qui sont introduits à Tanger en grande quantité.

Un droit de douane de dix pour cent est imposé sur la valeur des marchandises européennes importées. Les recettes douanières du Sultan sont nettement plus importantes que par le passé. Ceci en dépit du fait que la moitié doit être remise à l'Tanger, à titre d'acompte sur les réparations de guerre de 1860. Et les exportations sont peu nombreuses. Les céréales, les chevaux, le liège, ainsi qu'une foule d'autres produits, ne sont pas du tout autorisés à être exportés. Le cuir, la laine, les légumes, les fruits, etc., peuvent être vendus à l'étranger. Mais l'exportation des taureaux est restreinte, de sorte qu'un représentant de chaque pays européen a le droit d'en exporter un certain nombre chaque année. Et les consuls transfèrent leurs droits à leurs compatriotes qui font du commerce au Tanger. Il est facile de s'attendre à ce que cette façon de travailler soit la source d'excès grossiers.

La garnison anglaise de Gibraltar est approvisionnée presque entièrement par Tanger. Chaque jour, une quantité déterminée par contrat de viande, de volaille, d'œufs et de légumes de toutes sortes est transportée vers Gibraltar, qui dépend entièrement du Tanger pour sa nourriture, car ses rochers sont trop étroits pour permettre toute sorte d'agriculture ou d'élevage.

La rue principale de Tanger est entièrement remplie de petites boutiques et de maisons de commerce arabes et juives, qui sont en même temps utilisées comme ateliers d'artisanat. Ce sont de petites pièces carrées surélevée au-dessus du sol, et qui peuvent être fermées de l'extérieur avec une porte à un seul vantail. Le commerçant est assis là toute la journée, et peut mettre la main sur toutes ses marchandises de partout dans sa boutique sans avoir à se lever. Ce sont généralement des produits de domestiques. Tanger est peu impliqué dans la fabrication de ces produits. Ils viennent en grande partie de Tanger et de Tanger. Il s'agit de nombreux articles en cuir différents tels que des chaussons, des ceintures, des ceintures feutres, des harnais pour chevaux, toutes sortes d'ornements ou de pots de fantaisie, de grands plateaux à thé en cuivre sculpté de manière impressionnante, et bien d'autres choses encore etc. Puis il y a les beaux tapis marocains qui viennent principalement de Rabat.

Pour les touristes qui ne quittent pas facilement la ville sans emporter des souvenirs de l'artisanat locale, il existe deux marchés bien achalandés tenus par des Juifs. Les prix y sont généralement élevés. La plupart des marchandises leur viennent de Paris, où se trouvent de grandes fabriques d'antiquités et d'objets d'art oriental. Quiconque veut acheter de vraies choses à Tanger ne doit pas les chercher seul ou avec un traducteur local, estime Lenz. Il doit plutôt chercher la médiation d'un commerçant européen basé au Tanger, qui en reçoit toujours généreusement.

La vente de biens aux enchères est très forte à Tanger. Des agents spécialement autorisés parcourent les rues, annonçant les prix proposés et incitant à enchérir, sans oublier de glorifier les marchandises proposées à la vente avec le plus grand enthousiasme.

En ce qui concerne les services postaux de Tanger avec l'Tanger ils sont réguliers lorsque les tempêtes ne sont pas assez violentes pour empêcher toute communication avec la côte espagnole. Pour cela il y a deux bureaux de poste dans la ville. L'un d'eux se trouve dans la maison du ministre anglais d'où les missions sont acheminées directement à Gibraltar puis en Tanger, ou par bateau jusqu'en Tanger. Il y a un autre bureau dans la légation espagnole. Les messages sont acheminés jusqu'à Ceuta, puis via Algésiras jusqu'à Cadix. Ceux qui arrivent à Tanger ne sont pas livrés à leurs propriétaires chez eux. Ils sont obligés de le retirer eux-mêmes des bureaux.

Le moyen le plus sûr pour l'arrivée de la correspondance d'un Européen est l'envoi par le biais du consulat de sa nation, ou d'une grande maison de commerce, connue dans les bureaux de poste. Les Espagnols entretiennent également des contacts postaux entre Ceuta et Tanger et la côte atlantique, jusqu'à Mogador, pour que les lettres voyagent d'une ville à l'autre portées par des facteurs, généralement accompagnés d'un petit nombre de soldats. En plus des bateaux à vapeur de Gibraltar, le courrier est transporté aussi, presque tous les jours, par un petit voilier, dit *Falucho* en espagnol ou felouque en français, et qui arrive de Tarifa.

Lenz c'est intéressé aussi à la religiosité de la population de Tanger quand il dit que cette ville compte six mosquées. Et aucune d'entre elles ne se distingue de l'intérieur par une véritable splendeur architecturale. Ce sont des bâtiments comme on en voit partout au Tanger. La cour intérieure est pavée de belle porcelaine. L'eau y coule généralement d'une fontaine où les musulmans effectuent leurs ablutions avant la prière. Les femmes sont rarement vues dans les mosquées bien qu'elles n'en soient pas spécifiquement exclues. Il est interdit aux Européens d'y entrer de la manière la plus stricte et dans tout le Tanger. On voit à peine un étranger curieux s'arrêter devant l'un de ces bâtiments pour regarder à l'intérieur. Même à Tanger, où près de la moitié de la population n'est pas musulmane, il est dangereux d'y entrer. Les curieux seraient, à tout le moins, déroutés par les insultes d'une foule colérique. Les musulmans au Maroc, se distinguent par une orthodoxie tout à fait particulière et par leur intolérance religieuse, dit Lenz. C'est ainsi que pour éviter au touriste européen tout incident fâcheux, en raison de la méconnaissance des coutumes du peuple, les autorités locales préfèrent lui donner, comme guide ou escorte, un makhezni qui l'empêche de violer par mégarde les usages du pays.

Le grand nombre des Européens, en particulier des Espagnols vivant à Tanger, a incité les Marocains à leur permettre de construire une église catholique. Les puissances catholiques du sud de l'Tanger contribuent chaque année à l'entretien de cette église. Les protestants ont la faculté d'entendre de temps en temps un prêche chez le consul anglais, qui fait venir de Gibraltar un ministre anglican.

Pour les soins de santé à Tanger se trouve près de l'Église catholique, un hôpital dont le bâtiment a été fourni par l'État marocain à une association caritative au titre des indemnités de guerre obtenues par la Tanger en 1844 après sa campagne au Tanger. Les autres pays représentés à Tanger contribuent au maintien de cette association. L'hôpital est dirigé par un médecin espagnol.

En matière d'eau potable Tanger n'en est pas bien approvisionnée. Pendant l'été, la quasi-totalité de la population se limite à aller en chercher dans des citernes et des puits. Il y a une source aux environ qui n'est très abondante qu'en hiver et sèche complètement en été. Et de la colline à l'ouest de la ville, coule en hiver de *djebel elkebir* ou la grande montagne, l'eau d'un petit fleuve abondant et rapide, dit fleuve des Juifs. Mais il est aussi complètement sec en été.

Et en matière de routes, l'état des chemins à Tanger est déplorable, estime Lenz, surtout là où passent des rivières, toujours plus ou moins difficile à traverser. Outre un pont de pierre moderne, qui est souvent défait par les eaux torrentielles, l'on voit encore les ruines d'un vieux pont, qui doit provenir de la période de la domination portugaise. Et comme le gouvernement marocain ne fait rien pour les routes, ajoute Lenz, les Européens doivent s'en occuper eux-mêmes. Or il s'agit d'une tâche assez coûteuse car les difficultés y sont grandes. Parfois, comme l'eau de la rivière gonfle en hiver et endommage ces chemins. À d'autres moments, des glissements de terrain se produisent fréquemment.

3. *De Tétouan en 1879*

Il s'agit d'une ville fortifiée par de hauts remparts assez solides mais qui, selon Lenz, ne peuvent résister aux canons européens, comme ce fut le cas auparavant. Au-dessus se trouve une kasbah habitée par le gouverneur et où se trouvent les autorités.

Tétouan a une population de vingt mille habitants, peut-être un peu plus, estime Lenz. Au moins un quart d'entre eux sont des Juifs espagnols. Les Juifs ne vivent pas, comme à Tanger, avec le reste de la population, mais dans un quartier particulier, le Mellah, dont les portes sont fermées la nuit. Et si les quartiers arabes sont bel et bien chaotiques, dit Lenz, le Mellah est terriblement sale. Dans ses

allées étroites vivent des milliers de Juifs, entassés dans de petites maisons, d'une manière absolument malsaine.

Seule l'Espagne y a un consul. Car c'est l'État qui a le plus d'intérêts dans cette ville. Tétouan est alors important pour le développement de son industrie. D'autres pays ont des agents dits consulaires à Tétouan, qui sont généralement des marchands israéliens.

La communauté européenne est peu nombreuse à Tétouan. Elle est faite surtout de la classe inférieure des Espagnols qui y travaillent comme ouvriers et petits commerçants et surtout comme coupeurs d'écorce des chênes-lièges, car les forêts autour de la ville en sont très riches. Et comme le liège est introduit d'exportation il se vend en contrebande par mer. Et seule l'Espagne a un consul à Tétouan car c'est l'État qui a le plus d'intérêts dans cette ville, surtout pour le développement de son industrie. D'autres pays ont des agents dits consulaires à Tétouan, qui sont généralement des marchands israélites.

Quant à l'aspect urbanistique de Tétouan, Lenz dit la ville compte de nombreuses mosquées ainsi que des mausolées des saints. Dans le centre il y a une grande place, avec une église catholique à proximité du consulat espagnol et une petite pharmacie tenue par un médecin européen. Les nombreuses ruelles de la ville sont irrégulièrement entrelacées, très étroites, sombres et désordonnés. Par comparaison avec Tanger peut-être, Lenz explique toutes ces incommodités à Tétouan par l'absence de la prédominance européenne. Il dit cependant, que de nombreux témoignages rappellent la grandeur et la richesse du passé de cette ville.

Il ajoute que beaucoup de maisons sont belles de l'intérieur. Et celles qui font face à la rivière sont entourées de beaux jardins, bien qu'elles soient négligées. Il y a aussi des maisons d'une beauté impressionnante construites récemment à grands frais par quelques riches familles arabes. Elles sont construites dans un style mauresque raffiné et ornées de somptueuses peintures et de décorations en stuc.

Lenz parle d'une rivière près de Tétouan qu'il a appelé rivière de *Bousfeka* coulant dans la mer vers l'Est près du cap Martin. Il s'est sûrement trompé de transcription, car on trouve vers cet endroit la *plage Martil* et non pas *cap Martin,* mais nul oued *Bousfeka*. De toute façon, Lenz prétend que cette rivière était en possession d'une puissance européenne, alors le plus urgent serait draguer le draguer à son embouchure comme dans son cours inférieur, de façon à permettre aux navires d'arriver jusqu'aux portes mêmes de la ville. La distance est courte, et les dépenses ne seront pas grandes.

Puis Lenz poursuit son récit sur Tétouan pour dire encore que lorsque les Espagnols assiégèrent la ville en 1860, ils construisirent une route à partir du Cap

Martil afin d’y acheminer les armes nécessaires au bombardement. Après leur départ elle a été abandonnée jusqu'à ce que, par temps de pluie, elle devienne très boueuse. Dans tout le Maroc, il n'y a pas de routes carrossables. L'Arabe n'a aucune idée d'une telle chose et va partout à cheval, mulet ou âne.

Dans le même ordre d’idée, Lenz a dit aussi, un peu plus haut, que les incommodités urbanistiques de Tétouan étaient dues à l’absence de la prédominance de la communauté européenne dans cette ville, en comparaison avec Tanger. C’est peut-être vrai. Mais la cause n’en est pas du tout raciale, comme il semblait le croire ou le sous-entendre. La race humaine est unique avec ses diverses formes et ses diverses couleurs. Ce qui a toujours fait la différence entre les peuples ce sont plutôt les mentalités et les politiques afférentes, qui d’ailleurs évoluent avec des hauts et des bas, mais selon une tendance ascendante plus ou moins rapide.

Preuve en est la diversité en matière de modernité et de progrès en Europe même le long de toute son histoire. Les germaniques et les protestants par exemple, étaient pendant un certain temps très en avance sur les latins catholiques. Avec les progrès culturels et politiques, notamment à partir de Florence au début du XVIe siècle, ces derniers semblent aujourd’hui rattraper les premiers.

Et le Maroc de nos jours n’est pas en reste. Avec ses ressources humaines propres, sans nulle prédominance d’aucune communauté étrangère, ses infrastructures urbanistiques routières, portuaires et bien d’autres, n’ont presque rien à envier à celles du monde développé. Bien plus, les compétences marocaines sont aujourd’hui assez bien impliquées dans le développement de bon nombre de pays africains en lieu et place des compétences européennes. Ceci pour dire que ce n’est pas une hypothétique race du peuple marocain qui a évolué mais plutôt sa mentalité et les politiques afférentes.

A propos de l’activité économique à Tétouan, Lenz dit que l'ensemble du Maroc est approvisionné par cette ville en certains matériaux. Son artisanat est très important. Il s’agit de la maroquinerie, notamment les pantoufles, ceintures, sacs, etc…, de toutes les couleurs et en grande quantité. On y fabrique aussi de longs fusils élégamment ornés, en partie incrustés d'argent avec beaucoup de goût. Il y a aussi beaucoup d'armes anciennes, épées, poignards, etc. La ville est également célèbre pour l'art de la broderie d'or et de soie, ainsi que par la peinture sur panneaux de bois.

Son bazar, est un ensemble de petites boutiques simples, qui vendent de belles étoffes anciennes, agréablement brodées. Il est également célèbre par ses belles poteries et ses faïences de différentes couleurs pour couvrir le sol et les murs. Les amateurs d'antiquités et de bijoux orientaux peuvent facilement dépenser beaucoup

d'argent à Tétouan, ajoute Lenz. C'est pourquoi Tétouan est l'une des villes les plus importantes du Maroc, dit-il. Et il conclue en disant que l'on comprend aisément pourquoi le sultan fait tout pour que la ville lui soit si profitable.

Et comme bon nombre de nos témoins, Lenz n'a pas manqué de parler du rituel du thé. Partout où il va, dit-il, il devait en prendre trois petites tasses avec des gâteaux spécifiques. En présence de l'invité, le thé est préparé par le maître de la maison. Le serviteur apporte un grand plateau en cuivre jaune brillant richement décoré avec une petite bouillotte (pour dire *théière*) et quelques tasses, une boîte de thé, une autre de sucre, une troisième de menthe et un grand chaudron en cuivre rempli d'eau chaude. Le thé utilisé est le thé vert chinois, car le noir n'est pas connu au Maroc.

On met aussitôt quelques gros morceaux de sucre dans la théière, on verse dessus de l'eau chaude, puis on y ajoute un peu de menthe, ce qui fait disparaître le vrai goût du thé, estime Lenz. Les tasses sont remplies de l'infusion chaude qui est ingurgitée avec un grand plaisir. L'usage que l'on prenne trois tasses. L'Européen doit d'abord s'habituer à ce thé très sucré et aromatique, dit Lenz, car il doit supporter de le boire plusieurs fois par jour.

Lenz dit que par moment des serviteurs circulent dans les pièces soigneusement ornées, avec des encensoirs. Et il croit que c'est pour purifier l'air, alors que c'est plutôt pour l'embaumer. Il ajoute que les arabes introduisent également la fumée parfumée dans les manches de leurs vêtements. Pratique que l'on remarque encore par moment chez certains marocains. Les invités sont aspergés d'eau aromatique, ajoute Lenz, et les Européens présents le recevaient sur leurs mouchoirs, tandis que les Arabes en prennent sur leurs vêtements, sur leur tête et même sur leur cou. C'est que les Orientaux, dit-il, ont un grand penchant pour le parfum.

Les femmes musulmanes sont totalement exclues de toute célébration à laquelle participent des hommes, dit Lenz. Mais était-ce le cas aussi quand il ne s'agit que des hommes de la famille ? Lenz ne le précise pas. Et il ajoute qu'il y a tôt de même de la curiosité chez les femmes et les jeunes filles qui fixent fiévreusement la salle pleine d'hommes à travers les petites fenêtres des pièces voisines. Ce qui attire leur curiosité, précise-t-il c'est surtout la présence des européens en particulier, car les femmes marocaines ne les voient jamais, et sont toujours enfermées dans leurs chambres lorsque l'infidèle entre dans la maison. Mais, dirions-nous, ne les voient-elles pas quand elles sont dehors. A moins qu'il ne s'agisse de régions où ils n'ont jamais mis le pied.

Puis Lenz rapporte le récit du meurtre d'un agent espagnol à Tétouan et l'exécution d'un marocain innocent de Tanger à la place du vrai coupable, à la

faveur du culte d'un chérif vénéré comme saint. Un an avant son arrivée dans cette ville, dit-il, il y a eu une épidémie. Le Conseil Européen de la Santé a décidé d'y établir un cordon sanitaire pour que personne n'y entre sans avoir été préalablement interrogé et autorisé.

Un jour, arrive devant la porte de la ville un chérif escorté par une troupe d'Arabes. L'agent espagnol responsable d'appliquer la mesure leur refusa l'entrée tant qu'ils ne lui fournissent pas au préalable une autorisation spéciale du consul. Le chérif a dit alors à l'un de ses compagnons qu'ils seraient de mauvais musulmans s'ils ne pouvaient pas lui permettre d'entrer sans problème dans une ville arabe. L'un d'eux s'est alors jeté sur l'agent et il l'a tué. Puis tout le groupe s'est enfui. C'est qu'il était, dirions-nous, conscient d'avoir commis un crime.

Mais ce qui nous semble bizarre jusqu'à ce stade du récit l'affaire c'est l'absence des autorités marocaines, alors que la ville n'était occupée par aucune puissance étrangère. Le fameux conseil européen de santé ne pouvait donc rien décider et exécuter sans l'aval de ces autorités. Puis pourquoi un agent espagnol à la porte de la ville et non pas un soldat marocain ? De tout cela qui n'est pas anodin Lenz ne dit pourtant rien.

Et il poursuit pour dire que le consul d'Espagne s'est fortement plein de l'assassinat de son agent. Mais, comme le vrai coupable n'avait pu être trouvé, grâce à la protection du chérif, raconte Lenz, on avait pris à Tanger pour victime expiatoire le premier venu, qui n'est peut-être coupable que d'une broutille. Il n'a cependant cessé de protester et de clamer son innocence et la plupart des Arabes en étaient convaincus. Et il a été pourtant exécuté sur la place du marché de Tétouan de la manière la plus brutale. Il était attaché à un poteau fixé à un mur près du consulat espagnol, et toutes les demi-heures, il recevait une balle mal dirigée exprès pour juste le blesser. Et le misérable, ajoute Lenz, n'était pas mort après plusieurs heures de tir. Là, le consul d'Espagne intervint et exigea la fin de ses souffrances. Et ce n'est qu'alors qu'il reçut le coup de grâce.

Pour nous, des bavures de ce genre, plus ou moins graves, ont toujours existé et existent toujours un peu partout au monde, y compris bien sûr l'Allemagne le pays de notre témoin Lenz. Il n'y a donc rien de spécifique aux Marocains dans cette affaire regrettable à cause du culte aveugle des saints dont a parlé certains de nos témoins précédents.

4. Voyage interdit pour Chefchaouen en 1879

Sur son chemin vers le Sud du Maroc, après avoir quitté Tétouan, Lenz dit qu'il avait l'intention de passer par ce pays montagneux totalement inconnu qui forme la frontière entre l'Algérie et le Maroc. Pour ce faire il devait d'abord passer

de Chefchaouen. Il a à peine exprimé ce désir que l'on s'y est unanimement opposé. Le Makhezni, qui l'accompagnait, lui a dit qu'il n'était chargé de le protéger qu'à Tétouan et dans le pays d'Andjra, au nord de la ville.

Le khalife, soit le vice-gouverneur, a affirmé qu'il ne pouvait pas lui permettre de le faire, car les habitants du pays étaient en pleine révolte contre le sultan et tueraient inévitablement tout chrétien qui viendrait à eux. Le consul espagnol a également dit qu'il avait une sorte de responsabilité envers lui et qu'il était de son devoir de le décourager fortement de faire ce voyage sans l'autorisation du khalife. Enfin, à sa demande réitérée, le khalife lui a promis d'envoyer une lettre au ministre marocain à Tanger, Sidi Mohamed Bergache, lui présentant son cas. Et si le ministre le lui permet, il peut alors partir, après avoir eu le nombre de soldats nécessaires pour l'escorter.

Pendant ce temps, Lenz a rencontré un chérif de Chefchaouen. Et bien sûr il en a profité, dit-il, pour lui parler de son projet. Il lui a dit qu'il croyait au soulèvement dans les montagnes environnantes, mais que les marchands voyagent toujours entre Tétouan et Chefchaouen et qu'il pourrait m'y rendre. Il a même accepté de l'y accompagner. Puis il est revenu pour lui dire qu'il ne pouvait pas venir avec lu. Il est clair que le khalife l'en a empêché.

Quand les lettres sont enfin arrivées de Tanger, le 28 novembre 1879, dit-Lenz, elles l'ont beaucoup déçu. Chez le consul d'Espagne il y eut ce matin-là sur la question de Chefchaouen une sorte de conférence à laquelle le khalife était également convié. Ce dernier l'a prévenu que Sidi Mohamed Bargash ne voit pas les conditions suffisamment favorables pour permettre à un Européen de se rendre dans ce pays. Le soulèvement y prenait de plus en plus d'ampleur et le danger y serait grand. Par conséquent, le khalife de Tétouan ne pouvait l'autoriser à partir pour Chefchaouen.

Puis Lenz dit avoir reçu des lettres qui contenaient la même chose des consuls allemand et anglais l'assurant que ce serait dangereux et qu'il ne devrait pas mettre sa vie en danger et qu'ils en seraient eux responsables dans une certaine mesure, etc. ! Cela suffisait à lui prouver qu'il ne pouvait pas continuer à voyager au Maroc de la manière qu'il avait utilisée jusqu'alors et que les recommandations officielles du Sultan pouvaient être utiles à la personne du voyageur mais non aux fins de son voyage.

5. Sur le chemin du Sud

Faute de pouvoir voyager par l'Est du pays via Chefchaouen, Lenz fut obligé d'aller vers le Sud le long de la côte Atlantique. C'est ainsi qu'il fut accueilli sur son chemin par un caïd de la vaste région d'Andjra. Et il a tenu à rapporter dans son ouvrage certains détails sur cette escale pour dire d'abord que la zone contient

sept villages. La plupart d'entre eux sont de simples bourgs. Chacun se compose d’environ huit grandes maisons fortifiées qui sont séparées par de longues distances et dispersées à travers le fond de la vallée ainsi que sur les pentes de la montagne. Et il est difficile de s'en approcher, car il peut être défendu facilement.

La population est majoritairement berbère, habituée à s'installer autant que possible dans des endroits difficiles d'accès afin d'être à l'abri des soldats du sultan, ajoute Lenz. Mais la terre de la région d'Andjra est maintenant complètement sous la domination du Makhzen et les habitants supportent la présence de son représentant parmi eux, qui dispose d’un grand nombre de soldats comme c'est le cas un peu partout.

Les gens y élèvent du bétail. Et partout où leur terre grossière montre peu de sol propice à la culture, ils y cultivent de l'orge. Cette céréale est la seule nourriture pour les chevaux dans tout le Maroc et sert de nourriture à une grande partie de la population. Ils en moulent la farine qui est pétrie pour faire le pain ou préparer du couscous, En général, comme dans tout le Maroc rural, la population d’Andjra est très pauvre. La mauvaise administration du pays porte une grande part de responsabilité dans cette misère, car les paysans trouvent inutile d'extraire du sol fertile en soi plus qu'il n'est nécessaire à leur subsistance. C’est ce qui explique ce que Lenz a rapporté ci-haut quand il a dit que cette population est habituée à s'installer autant que possible dans des endroits difficiles d'accès afin d'être à l'abri des soldats du sultan.

Pour peut-être relativiser cet état de fait, Lenz dit avoir été l’invité de d’un caïd dans la région dit Mouhamed Kandia. Il est considéré comme un administrateur bienveillant et relativement humain, qui n'emploie pas trop violemment le système des exactions. En d’autres termes, Lenz voulait dire que le système des exactions est bien là, et que le caïd est si bienveillant et relativement humain qu’il ne l’emploie pas violement. Et pour faire allusion à sa richesse Lenz ajoute que le gentil caïd passe généralement une grande partie de l'année à Tanger, où il possède plusieurs maisons.

Il l’a trouvé assez sympathique et bien affable. Après un peu de repos l'incontournable thé a été apporté et l’interprète de Lenz a également été convoquée avec le Makhezni qui l'accompagne. Ce dernier trouva dans cette réception un grand honneur pour lui, aussi s'inclina-t-il et embrassa-t-il avec une grande révérence la main du caïd ainsi que ses vêtements.

Le caïd a été très surpris de voir un Européen arriver dans cette partie reculée du monde, dit Lenz. Il lui a demandé les raisons de son voyage. Il comprenait à peine que la curiosité de connaître les gens et le pays était la seule raison qui l'y avait conduit. Ensuite, Lenz a dû lui parler des derniers événements politiques en

Europe. Le caïd s'intéressa particulièrement à Bismarck et à la guerre franco-allemande. Le nom de cet homme fort a pénétré les coins les plus reculés du Maroc, a remarqué Lenz, et il a dû en dire la même chose un peu partout.

Puis Lenz décrit le festin auquel il a été convié par le même caïd en disant qu'après le thé, est venu un copieux dîner composé de l'incontournable couscous à l'agneau, puis de poulet grillé et enfin d'un autre repas de couscous, cette fois sec et saupoudré de sucre, de cannelle et de raisins secs. Il s'agit, dirions-nous, du même plat encore préparé et consommé au Maroc comme gâteau-dessert et dit *seffa*. Lenz dit ensuite que l'on a bu que juste de l'eau et la décence l'a empêché d'envoyer quelqu'un lui apporter une bouteille de vin dans son sac, car les Marocains ne boivent pas de boissons fermentées. Dans ce pays, ajoute-il, le dîner est toujours servi très tard, souvent après dix heures du soir, au cas où un invité arriverait soudainement et on n'aurait pas ainsi à lui préparer un autre repas.

Lenz a rapporté ensuite un usage qui était u fardeau assez lourd pour la population, comme contribution due aux agents du makhzen et ses protégés en voyage partout dans le pays. Il s'agit de ce qu'on appelait la *mouna*, qui veut dire littéralement *approvisionnement*. Il dit en l'occurrence, que sur le chemin de son voyage, il n'avait pas eu à se soucier de sa nourriture. Partout et chaque soir il recevait lui et ses compagnons l'approvisionnement officiel du chef de chaque village. Et il est absolument impossible de le refuser. Les makheznis l'exigent forcément de la population.

Et si le voyageur étranger, protégé par le makhzen, voulait les dédommager par un don d'argent, il se trouve aussitôt arrêté en chemin. Le Makhezni qui l'accompagne profite volontiers de cette occasion pour les rançonner davantage pour leur ravir en plus un agneau, ou un poulet, ou une mesure de beurre, ou toute autre chose, de sorte qu'ils paraissent en général si craintifs et très agacés de voir arriver tout Européen escorté par autant de makheznis.

Il est certainement douloureux pour un Européen, dit Lenz, de voir comment ces misérables villageois sont obligés de fournir quelques nécessités de voyage à l'étranger qui traverse leur village sans rien payer. Et il se demande avec compassion, comment ces populations sont-elles obligées de fournir, en plus des denrées alimentaires qui sont bon marché, d'autres produits importés et très chers, comme le thé, le sucre et les bougies, que ces pauvres doivent d'abord acheter à des prix exorbitants aux Européens ? Mais c'est encore hélas une fois de plus la coutume et la tradition, gémit-il.

Lenz dit avoir été témoin, à midi dans une vallée de la banlieue de Fès, d'un pillage en règle sous couvert de la fameuse mouna. Il a eu l'occasion d'observer comment les pauvres des campagnes sont pillés par les soldats du makhzen. Il avait

pourtant, dit-il, apporté des provisions abondantes de Fès pour déjeuner ensemble, et deux des makheznis qui étaient avec lui ont eu leur part. Une fois rassasiés, ils déclarèrent que les habitants du village voisin devaient apporter la *mouna*. Ils ont ajouté que partout où un voyageur avec une recommandation du sultan s'arrêtait, il était de coutume que les résidents s'occupent de lui. Ils sont alors entrés dans le village et n'y ont trouvé que quelques femmes et des enfants. Les hommes étaient aux champs. Certaines femmes ont appelé le cheikh du village qui dut livrer du ravitaillement aux deux soldats qui revenaient chargés de poules, d'œufs, de pain, de miel, etc., tandis que les villageois qui les suivaient et regardaient Lenz et son équipage avec des visages inamicaux.

Et si le voyageur étranger, protégé par le makhzen, dit Lenz, voulait les dédommager par un don d'argent, il se trouve aussitôt arrêté en chemin. Les Makheznis qui l'accompagnent profitent volontiers de cette occasion pour les rançonner davantage en leur ravissant en plus un agneau, ou un poulet, ou une mesure de beurre, ou toute autre chose, de sorte qu'ils paraissent en général si craintifs et très agacés chaque fois qu'ils voient arriver tout Européen escorté par autant de makheznis. Et Lenz finit par dire à ce sujet que des faits de ce genre, voire pires, se répètent souvent, et expliquent la haine des campagnards marocaine pour les soldats du makhzen et les infidèles qui voyagent sous leur protection.

En conséquence, Lenz raconte les difficultés qu'il a rencontrées lui-même dans un village quand l'un de ses chevaux s'est avéré assez épuisé pour porter une part de ses bagages. Les villageois ne voulaient pas l'échanger contre un autre en location, bien qu'il leur a offert une somme importante. Leur méfiance était trop grande. Ils avaient peur que leur cheval ne leur soit pas rendu. L'un des makheznis qui l'escortent a attrapé alors le premier habitant, l'a menotté, l'a mis à genoux et l'a menacé de le retenir jusqu'à ce qu'un cheval lui soit livré. La menace a eu son effet. Le propriétaire du cheval livré en location a accompagné Lenz et son équipage pour ramener sa bête une fois une autre acheté sur le chemin. Ce qui fut fait à Laksar Lekbir et le propriétaire en était très heureux car qu'il craignait qu'on ne le lui prenne de force.

Lenz a aussi commenté cette politique en disant que le manque de confiance dans ce pays sur la propriété empêche les populations rurales de cultiver plus que ce qui est nécessaire à leur subsistance. Et comme ces simples bédouins ont très peu de besoins, toute leur richesse réside dans leur bétail. Ce qui a laissé, dirions-nous, l'agriculture dans ce pays assez riche en terres fertiles très peu développée.

6. Triste portrait de Laksar Lekbir en 1879

De loin, dit Lenz, l'apparence du Laksar Lekbir est belle, comme toutes les villes d'Orient. Ses murs, ses maisons ombragées par des masses denses de feuilles

de figuiers et d'oliviers surmontés de quelques palmiers et les minarets de ses mosquées apparaissent comme une invitation à accueillir le voyageur fatigué. Mais de l'intérieur, la ville est traversée par un petit ruisseau dont les eaux boueuses et sales polluent l'air d'odeurs nauséabondes, car il est le réceptacle de tous les déchets de la ville. Et lorsque l'écoulement de l'eau s'arrête complètement, ces monticules de limon et de boue sont emportés hors de la ville, où une fois asséchés, ils créent à nouveau une atmosphère désagréable. Laksar Lekbir est entouré de ces masses de déchets qui ont dû s'y accumuler depuis des siècles.

Et pourtant, ajoute Lenz, le Maroc jouit en général d'un climat assez sain. A peine y a-t-il trouvé un endroit qui pourrait être considéré comme dangereux pour sa santé. Mais comme la ville du Laksar Lekbir est très insalubre la plupart de ses habitants souffrent de fièvre. Un grand nombre d'entre eux sont venus lui demander des médicaments. Il dit n'avoir su faire grand-chose à par leur donner un peu de quinine, tout en prenant grand soin de conserver assez de cette précieuse substance.

Les ruelles du Laksar Lekbir sont si étroites que deux personnes peuvent à peine s'y croiser. Elles sont, en outre, généralement abritées par des nattes, qui empêchent tout accès de l'air ou de la lumière. En temps de pluie, elles sont couvertes d'une couche de boue et de vase épaisse, tandis que, par le beau temps, il y règne une poussière effroyable.

Ses maisons qui menacent presque toutes de tomber et enduites de chaux sale sont petites et basses. La population est misérable, sale, oisive et fiévreuse. Bref, c'est un triste témoignage du déclin des conditions d'une ville qui fut autrefois une grande et prospère cité commerçante, dont la position à mi-chemin entre Fès et la côte nord de l'empire semble en avoir fait un centre commercial.

Lenz dit avoir visité aussi le bazar du Laksar Lekbir. Il s'agit d'un ensemble de petites boutiques où se vendent toutes sortes de marchandises locales et étrangères, notamment par les Juifs, qui sont dans cette ville bien représentés et semblent traités aussi bien qu'à Tanger, car ils ne sont pas entassés dans un mellah comme dans la plupart des villes de l'intérieur. Au contraire, ils vivent parmi les Arabes et ne sont pas obligés de marcher pieds nus comme c'est l'usage à Fès et à Marrakech.

Lenz estime que la ville compte tout au plus vingt mille habitants. Mais elle devait être beaucoup plus grande dans le passé, comme l'indiquent les anciens remparts. Le nombre de mosquées est surprenant dans cette ville relativement petite. Il y en a au moins de douze. Lenz a traversé la banlieue pour visiter les ruines d'anciennes fortifications, dont les habitants prétendent qu'elles sont d'origine romaine. Il juge intéressant d'envoyer une expédition scientifique pour étudier ces antiquités au Maroc, et y faire peut-être de nombreuses découvertes

importantes. Les Arabes n'ont aucune idée de telles recherches, dit-il. De telles reliques ne les intéressent qu'au cas où ils penseraient qu'elles renferment des trésors cachés.

Lenz a fini son témoignage sur Laksar Lekbir par rappeler ce qui est connu au Maroc comme la bataille de Wadi al-Makhazin ou la bataille des Trois Rois, qui a eu lieu le 4 août 1578 après JC. Bataille décisive qui a mis fin au projet d'invasion du Maroc par le roi portugais Sébastien Ier. Elle eut lieu sur les rives du fleuve Oued al-Makhazin, affluent du Loukos arrosant Laksar Lekbir dans la province de Larache.

Lenz trouve qu'elle a été déterminante pour décider du sort du Maroc. Et il réitère ici une fois de plus son idée impérialiste et raciste qui veut qu'avec la disparition de l'influence du christianisme dans ce pays jusqu'à son époque le Maroc fait partie des pays musulmans d'Afrique du Nord qui ont su échapper à l'influence de la civilisation occidentale.

Avec sa mémoire courte et aveuglée par son arrogance, Lenz a oublié Bagdad et Cordoba, qui ont connu, sous la bannière de l'islam, leurs heures de gloire en matière de civilisation tous azimuts, quand l'Europe chrétienne vivotait et pataugeait dans les ténèbres de l'ignorance. Certes l'interprétation de toute religion, et non la religion elle-même, a sa part d'influence sur le sort des peuples dans un sens ou dans un autre. Au sein du christianisme même, l'avènement de l'interprétation protestante par exemple à partir du début du XVIe siècle, a longtemps fait la différence en Europe, en matière de progrès politique et économique chez les peuples germaniques face au monde latin catholique et au monde grec orthodoxe.

Puis comme beaucoup et jusqu'à nos jours, Lenz confondait modernité et civilisation. La modernité est le mode vie conforme aux idées et aux moyens du temps, en lieu et place des anciens, mais quel qu'en soit les conséquences sur la qualité morale et matérielle de ce mode de vie. Le dérèglement climatique de nos jours à l'échelle planétaire en est le symptôme et le symbole le plus patent. La civilisation signifie plutôt un savoir vivre ensemble qui préserve la dignité humaine tous azimuts même quand c'est selon des idées et des moyens archaïques.

Tous les peuples colonisés partout au monde ont vécu misérables et assez humiliés chez eux au sein de la modernité des colons européens dits civilisés. Les noirs d'Afrique étaient asservis par les mêmes colons comme des bêtes de somme et bon nombre d'entre eux, hommes, femmes et enfants, ont été capturés pour être vendu comme des esclaves. Les indiens d'Amérique du Sud et du Nord ont été massacrés et en partie décimés par les armes modernes du colon européen dit toujours civilisé. En Afrique du Nord, ce colon a commencé par spolier les terres

fertiles des indigènes, et quand il a apporté avec lui l'école publique moderne il a sciemment privé de ses services les enfants de la population autochtone qui payait comme tout le monde les impôts qui la finançait. Il en fut de même avec les enfants des populations européennes des quartiers défavorisés, avec quelques exceptions comme Albert Camus en Algérie, témoin célèbre de la modernité confondue avec la civilisation. Sa mère, pourtant française de souche, était déjà illettrée.

Bien plus, les populations européennes pauvres n'ont pas été moins misérables et humiliés au sein de leur propre pays combien moderne. Une modernité injuste voire cruelle quand elle faisait travailler en Europe même les enfants avec leurs parents dans les mines et les filatures, et qui a suscité l'émergence des divers mouvements socialistes et communistes, et suscite de nos jours celle du mouvement écologiste… Telle était la modernité européenne, pourtant prise pour civilisation, comme ici avec Lenz. Et mille fois oui, bien sûr pour la modernité, mais une modernité civilisée.

Notre témoin Lenz poursuit pour dire, à propos du lieu où s'est déroulée la bataille d'Oued Al-Makhazin, qu'aujourd'hui dans cette plaine de boue rien ne rappelle une bataille très importante avec ses résultats. Et il prétend que la majorité du peuple marocain à son époque, savait à peine que son pays doit son existence indépendante à la victoire d'Abdelmalek à Laksar el-Kébir. Ce qui était fort plausible. Et il a regretté, avec raison d'ailleurs, que rien ne soit érigé sur place en souvenir d'environ trente mille hommes qui y étaient tombés et enterrés en martyres pour la noble cause, car personne ne peut dire ce qui serait arrivé au Maroc soumis à l'influence portugaise si Sébastien avait gagné. A notre connaissance, un tel usage n'était pas, tout simplement, dans les mœurs des Marocains ni des musulmans en général.

7. *De Fès en 1879*

Lenz a estimé que la population musulmane à Fès était à son époque d'environ cent mille personnes, et composée principalement de la classe moyenne, c'est-à-dire les commerçants et les artisans. Ils étaient en général, des Arabes, des Morisques expulsés d'Andalousie, et des indigènes Berbères, connus pour leur couleur de peau claire et leurs beaux traits distinctifs. Ils étaient des professionnels que Lenz trouvait habiles, honnêtes dans leur conduite, et constituent une bourgeoisie paisible qui paie ses impôts.

La classe inférieure était faite d'ouvriers, de porteurs et de petits marchands. Ils étaient en grande partie des esclaves noirs affranchis et des métis entre Noirs et Arabes. Les gens des plus hautes castes, des fonctionnaires jusqu'au sultan inclus, étaient composées principalement des gens de couleur. Et Lenz n'a pas précisé pas ce qu'il entendait par gens de couleur. Certains gouverneurs, dit-il, était de pur-

sang nègre et devaient leurs positions à la volonté du sultan qui en faisait ses créatures afin qu'ils ne dépendent entièrement que de lui.

Quant à la femme, Lenz n'apporte rien de nouveau par rapport aux constats des témoins précédents. Il dit qu'aucune femme ne se trouve dans un autre pays musulman complètement séparé du monde extérieur comme elle l'est au Maroc. Une fois qu'elle quitte la maison et entre dans la rue, elle ressemble, pour lui, plus à une marionnette qu'à un être humain. Son visage est couvert d'un tissu blanc, seuls les yeux sont visibles. Tout leur corps est enveloppé dans un grand morceau de tissu en forme de drap de lit, duquel seuls les yeux et les babouches rouges sont visibles. Le reste est bien couvert. Les femmes rurales pauvres, ainsi que les nègresses, sont les seules à être moins alambiquées.

Lenz n'apporte rien de nouveau non plus quand il dit qu'il est rare de voir un homme s'adresser à une femme dans la rue. Ceci est considéré comme un comportement inapproprié. Un Européen arrivant au Maroc doit faire attention à ne pas dévisager les femmes qu'il rencontre. Au contraire, il ferait bien de rester loin d'elles ou de les éviter. Au début, il dit avoir eu le désir très compréhensible de voir quelque chose d'un visage voilé. Mais bientôt des amis arabes 'ont mis en garde contre cette mauvaise action.

Peu d'entre elles sont scolarisés et instruites. Et il est rare d'en voir participer aux rituels religieux. Quand les commerçants marocains font de longs voyages, la plupart d'entre eux laissent une maison avec seulement une femme et des enfants dans différentes villes. L'épouse s'en trouve en difficultés lorsque le mari voyageur n'envoie pas l'aide mensuelle qu'il a promise. Elle se doit compter sur ses propres moyens pour subvenir au besoin de sa famille en pratiquant des métiers spécifiques au genre féminin à domicile comme la couture ou la broderie.

Et tels, dirions-nous, furent les usages pour bon nombre de femmes au Maroc même des années après l'indépendance. Il a fallu l'arrivée des nouvelles générations de filles qui étaient les premières à bénéficier de l'instruction publique pour en voir habillées à l'européenne, bien instruites et en mixité avec le genre masculin sans nulle gêne au travail et un peu partout dans l'espace publique.

En matière de vie matrimoniale, Lenz dit qu'il est bien connu que le Coran autorise le mari d'avoir quatre épouses. Mais cela n'interdit pas de s'occuper davantage. C'est avant tout une question de capacité financière. Il y a aussi beaucoup d'hommes qui se contentent de la monogamie. Le sort des femmes âgées est généralement triste. Puisque le divorce de l'épouse musulmane est facile, il arrive souvent que le mari la répudie avec une pension alimentaire minime et insuffisante pour vivre convenablement. Cela arrive rarement dans les classes supérieures où la femme délaissée reste simplement à la maison et s'entend

généralement bien avec ses successeuses. Au contraire, il arrive souvent qu'une femme qui voit que son temps est passé, cherche elle-même une jeune fille convenable pour son mari et la lui recommande comme épouse. C'est certes ce que Lenz a dû entendre dire et se raconter parmi les Européens comme préjugés au sujet des Marocains.

Il dit aussi que Les femmes marocaines ont une grande affection pour leurs enfants, du moins quand ils sont jeunes. Elles étaient habituées à les porter sur le dos sous leur large manteau blanc. La pratique de l'allaitement maternel est si répandue depuis si longtemps que les garçons et les filles âgés de quatre à cinq ans sont vus s'alimenter de cette manière. Quand les garçons grandissent, ils se libèrent très vite du joug de la maternité et opposent aux femmes et même à leurs mères des comportements hostile aussi douloureux pour les étrangers qu'insultants pour elles. Depuis l'enfance, les garçons sont élevés sur le principe qu'ils sont meilleurs que les filles. Chose, dirions-nous, qui est hélas universelle jusqu'à nos jours.

Mais dire que les enfants musulmans, une fois grands, adoptent des attitudes hostiles envers leur mère, relève une fois de plus des préjugés non fondés et foncièrement erronés, car de par l'éducation de leurs enfants dès le jeune âge, un certain culte pour la mère a toujours prévalu parmi les musulmans de tout âge. Le musulman peut se montrer des fois, hostile voire insolent envers son père, mais presque jamais envers sa mère. Et celui qui ose le faire doit s'en cacher, sinon il devient un paria maudit dans la société.

Au sujet des Européens à Fès, Lenz a trouvé qu'en général, il n'était pas souhaitable pour les autorités que des chrétiens viennent dans la capitale. On ne pouvait les en expulser, dit-il, mais on leur y rendait le séjour aussi inconfortable que possible. Il dit avoir trouvé que c'était une politique très intelligente de la part du gouvernement marocain. Et pour s'expliquer il donne l'exemple de l'interprète de la légation de France qui avait été dépouillé d'une grosse somme en chemin, et qui a donc embarrassé le gouvernement marocain quand il en a exiger de le dédommager.

Pour éviter un tel désagrément, Lenz qui devait être protégé par ordre écrit du sultan, n'a pas pu se rendre librement à une saline aux environs de Fès. Malgré son refus, les autorités lui ont imposé une escorte de quelques soldats pour l'y accompagner. La même chose lui est arrivée quand il a voulu aller visiter la station thermique de Moulay Yacoub toujours aux environ de Fès, en raison de la sainteté du lieu pour les Marocains qui ne tolérait le voir souillé par la visite d'un non musulman, fut-ce le protégé du sultan. Encore une fois il y a été escorté par des soldats.

C'est ainsi qu'il réalisé très clairement, dit-il, que l'Européen n'est qu'un prisonnier à l'intérieur du Maroc. Il ne peut s'y engager sans en avertir les autorités et en obtenir l'autorisation. Le gouvernement marocain se sent obligé de prendre les mesures nécessaires pour assurer la sécurité du voyageur étranger. Car d'après l'expérience, lorsqu'il arrive quelque chose à un chrétien au Maroc, les représentants du pays européen concerné en font immédiatement tout un plat et dans le meilleur des cas il devient nécessaire aux autorités marocaines de régler l'affaire par le versement d'une compensation financière. Ainsi, pour éviter toute complication diplomatique, le système de surveillance est utilisé envers le Roumi à l'extrême. C'est pourquoi les accidents de voyageur au Maroc sont relativement plus rares que dans les autres pays musulmans. Le Maroc doit son indépendance au système de repoussement que ses habitants pratiquaient strictement envers les Européens, et à la surveillance et la protection gênantes que le makhzen exerce sur eux. Lenz a omis de rappeler ici le risque d'espionnage qu'exerçaient surtout la France et l'Espagne dans le pays en vue de l'occuper le pays manu militari à tout moment. Ce qui est arrivé une trentaine d'années plus tard.

A ce propos et en impérialiste invétéré, Lenz s'offusquait des flatteries diplomatiques européennes envers le sultan à Fès. Il trouvait humiliant et injuste que des cadeaux lui soient envoyés des grandes puissances européennes. Il trouvait que le peuple marocain voyait, avec étonnement et fierté, les princes de l'Europe, qu'il qualifie de civilisée, rivaliser entre eux pour flatter leur autorité afin de ne pas subir la colère de Sa Majesté leur honorable Roi. Or leur but essentiel, est tout juste de conclure un traité commercial convenable. Et l'on ne doit pas s'étonner, regrettait-il, de voir comment les ambassadeurs étrangers sont reçus d'une façon humiliante au Maroc.

Le sultan les recevait toujours à cheval. Un de ses serviteurs alla jusqu'à ne pas trouver insolent de dire que c'était son trône. Et ce après qu'ils aient attendu de longues heures la tête nue sous le soleil brûlant. Et après avoir prononcé quelques mots insignifiants, il se retourne, s'en va et les laisse, pour ainsi dire sans s'en soucier outre mesure.

Puis il laisse éclater sa colère pour dire que ce sont là des attitudes vraiment humiliantes. Ce serait beaucoup plus simple, pense-t-il, si les puissances européennes concernées avaient simplement envoyé une canonnière pour menacer Tanger ou Mogador. C'est ainsi que les grands peuvent convaincre le sultan et son peuple que le Maroc n'est plus l'un des empires les plus puissants du monde. Telle était l'attitude de Lenz envers le sultan dont il a pu obtenir une protection pour se promener librement dans son pays.

Il s'est intéressé ensuite à l'état de la gestion de l'eau et à l'hygiène à Fès. Les maisons de la vieille ville de Fès se trouvent des deux côtés de la vallée, dit-il, et

chacune y constitue une sorte de terrasse. Toutes les eaux de la rivière de Fès devaient couler dans son lit au milieu de la vallée jusqu'à la sortie de la ville. Mais ce n'est pas le cas. Au contraire, on n'en voit nulle trace de son cours normal. En fait, ses eaux sont réparties en aval sur de nombreux canaux avant d'atteindre la ville. L'eau de chacun de ces canaux est distribuée à son tour sur des milliers de petites canalisations qui traversent le milieu des maisons. Tous les parcs et bâtiments publics reçoivent également ces conduites d'eau naturelle.

Et quand les eaux de Fès traversent toutes les maisons et tous les jardins, les canaux qu'elles parcourent se rejoignent à nouveau à l'est de la ville pour verser ce qui en reste dans la vallée du Sebou, le grand fleuve du Maroc. Il existe peu d'exemples de ce type de gestion hydraulique où toutes les eaux d'un fleuve sont détournées pour atteindre chaque habitant d'une ville de près de cent mille habitants.

Lenz nous parait ignorer qu'une telle exploitation judicieuse de l'eau des sources était une pratique courante à petite et moyenne échelle dans les vallées habitées des chaînes de l'Atlas et du Rif, pour en approvisionne les habitations et surtout pour irriguer à tour de rôle les multiples parcelles de différentes cultures.

Cependant Lenz a trouvé que malheureusement, les habitants de Fès ne savaient apprécier cette manne du ciel, car leur ville était en général sale. Il lui semblait que, loin d'en profiter, ils s'arrangeaient pour la gaspiller et l'empoisonner. Cette ville riche en eau était aussi, selon lui, parmi les plus sales et les plus répugnantes, par ses odeurs nauséabondes qui polluaient son atmosphère. La nature lui a accordé des bienfaits tels que le bon climat, le sol fertile et le pays d'une beauté incomparable, beauté à laquelle l'abondance de l'eau a contribué pour une très grande partie. Mais les habitants se comportaient de telle manière que ces cadeaux du ciel lui semblaient superflus.

Et il commente cet état de fait en reconnaissant d'abord que s'il est un peuple qui a vécu un passé aussi grand et glorieux, c'est sans aucun doute le peuple arabe. Puis il trouve que ce même peuple n'est plus à même d'innover comme avant et qu'il est assez aveugle pour réfuter et repousser les progrès de la civilisation occidentale. Et une fois de plus Lenz confond ici modernité et civilisation. Nous ne revenons sur ce qui distingue les deux concepts. Et c'était là le préambule de Lenz pour parler de l'état de l'hygiène qu'il dit avoir trouvé déplorable à Fès, et dire à ce propos que que ce peuple arabe ne sait même pas conserver les vestiges de l'époque des progrès relativement grands. La propreté chez lui est entièrement concentrée à l'intérieur des maisons. Chacun essaie de profiter de sa propre maison autant qu'il le peut confortablement, mais sans trop se soucier de ce qu'il y a à l'extérieur. Le recouvrement du sol et d'une partie des murs de petits carreaux de faïence disposés en damier, donne aux maisons un aspect de propreté. De beaux

tapis, des coussins richement brodés et des rideaux brodés de velours et d'or chatoyant qui sont drapés sur les murs, donnent aux chambres un aspect très élégant. Leurs maisons sont si belles et propres. Leurs vêtements pour la plupart blancs, ont l'air très propres et très soignés. Pourtant, ils ne se soucient pas de la propreté de leur ville, et sont indifférents aux tas d'ordures sordides mêlés aux carcasses d'animaux en décomposition dans ses rues, et ils doivent supporter chaque jour sa puanteur dans le quartier.

Avec un minimum de présence de l'esprit, Lenz ne se serait pas fourvoyé une fois de plus pour émettre un autre jugement si hâtif et abusif. L'aménagement de l'espace public et sa propreté a toujours, et partout au monde, relevé des compétences des pouvoirs publics et non pas des citoyens. Ceux-ci n'ont qu'à payer les impôts pour les financer. A quoi les Marocains n'ont jamais échappé et presque toujours d'une manière abusive selon tous nos témoins. Et ils auraient bien voulu que l'espace public soit aussi propre que leur espace privé. Mais impuissants devant des pouvoirs publics qui par cupidité et négligence n'accomplissaient pas leur devoir, c'est sûr qu'ils étaient plus dérangés que Lenz qui n'était que de passage à Fès. Et ils ne supportaient nullement de gaieté de cœur ou avec complaisance ces faits regrettables, comme semble Lenz le faire croire.

De nos jours ce n'est plus heureusement le cas. Les imperfections il y en aura toujours, mais constituent et constitueront à jamais les exceptions qui confirment la règle. Et les Marocains doivent s'en féliciter plutôt, au lieu de trouver parmi eux certains qui recherchent encore de chimériques gloires à ce propos dans le passé du pays.

En matière de commerce et d'artisanat, Lenz trouvait que Fès était la plus prospère dans tout le pays. Les Juifs espagnols y accomplissaient le trafic le plus important. L'importation de matériaux européens en particulier était entre leurs mains. Tandis que les Arabes faisaient du petit commerce, et le commerce par caravanes avec le sud jusqu'à Tombouctou. Pour cela il y avait une bonne route entre Fès et Tafilalet d'où venait une grande quantité de dattes qui jouissait d'une réputation particulière.

Il y avait en plus dans cette ville de nombreux types d'artisanat purement marocain, tels que le tissage des étoffes, la broderie, la céramique, la tannerie, la maroquinerie et les forges métalliques. Les lames de ses poignards sont décorées de sculptures artistiques. Ses carabines et pistolets sont ornés d'élégantes incrustations d'argent. Les articles de maroquinerie, en particulier les selles, etc., ont des formes originales et des couleurs variées. Les grands plateaux à thé surtout sont très élégants et originaux, faits de cuivre poli brillant, et gravés d'arabesques et de divers motifs, notamment ceux que l'on retrouve dans le Sceau de Salomon. Lenz faisait peut-être allusion ici à l'étoile de David.

La poterie à Fès est dominée par les couleurs bleues. Les vases ordinaires, les cruches à eau, etc. sont faits d'argile poreuse jaune clair et sont gracieux et très bien décorés. Les bijoux pour femmes sont généralement en argent et parfois en or, en plus des bijoux en corail dans leurs fores d'origine mais grossièrement travaillés.

A Fès, les artisans étaient selon Lenz répartis entre les quartiers de la ville. Et ils le sont toujours. On y trouve le quartier des maroquiniers, celui des menuisiers, celui des orfèvres, celui des armuriers, etc... Dans chaque quartier il y a un ou plusieurs *fandaks*, qui sont de grands bâtiments appartenant à l'État, équipés de magasins de commerce, d'ateliers des artisans, d'écuries pour les bêtes de somme, des gites pour héberger les visiteurs étrangers et d'autres pour la corporation. Il en est de même pour les bazars et les ruelles étroites pleines de petites boutiques. Le bazar principal du centre-ville est un grand bâtiment divisé en plusieurs cours avec d'innombrables magasins. Le bazar remplace les cafés dans d'autres villes, où se tiennent des réunions.

Lenz dit ne pas avoir trouvé de parcs ou jardins publics dans aucune ville du Maroc. Et il lui semblait que le marocain ne savait généralement marcher pour se promener. Lorsqu'il n'est pas chez lui, il se rend dans les bazars ou les *fandaks* pour discuter avec ses amis. De plus, dans chacun des souks de Fès se trouvaient des cafetiers itinérants, avec de petits réchauds portatifs sur lesquels on prépare du café noir fort, qui est vendu dans de très petites tasses. Usage que nous avons vu encore en vigueur dans le Grand Bazar d'Istamboul en Turquie. Lenz dit avoir eu ainsi le plaisir de siroter un café chez un ami boutiquier tout en contemplant la vie et l'activité du bazar. En d'autres termes, la boutique servait des fois de café pour les amis du boutiquier.

Le témoignage de Lenz sur Fès aurait été incomplet sans parler de l'enseignement. Il dit qu'il y avait cent trente mosquées dont dix d'abandonnées. Les autres étaient en même temps des écoles et des lieux de culte. Les élèves de la plupart de ces écoles religieuses se contentent d'apprendre à lire et à écrire, ainsi que de mémoriser le Coran par cœur. Dans certaines écoles supérieures, d'autres sciences y étaient également enseignées et étudiées, telles que la jurisprudence, l'histoire, l'astrologie, la médecine, l'alchimie et la poésie. Mais Lenz les trouvait toutes encore au stade de développement de l'école en Europe au Moyen Âge et pensait que les Arabes de son époque n'avaient aucune idée de la qualité des écoles modernes en Occident.

Et il a fallu, dirions-nous, l'indépendance du Maroc en 1956 pour qu'enfin l'école marocaine connaisse heureusement son développement et son plein épanouissement, dont les Marocains d'aujourd'hui et à venir doivent s'en féliciter

et s’en réjouir malgré toutes ses imperfections, sans chercher encore une quelconque gloire à ce propos dans le passé.

8. De Meknès en 1880

Grâce aux recommandations écrites du sultan, et comme partout, dès son arrivée à Meknès, Lenz a été avec ses traducteurs, hébergés par le gouverneur. Il les a d’abord reçus dans son bureau. Il était assis avec son adjoint qui ouvrait les lettres officielles, les lisait pour lui, rédigeait ses réponses en apposant son sceau. Lenz a remarqué que ce gouverneur, comme la plupart des hauts fonctionnaires, ne sait ni lire ni donc écrire. Il dit que ces grands magistrats trouvaient ces aptitudes superflues tant que leurs adjoints étaient là pour s’en charger.

C'était un nègre, dit-il, comme la plupart des hauts fonctionnaires marocains. Il n'a occupé ce poste qu'il y a peu de temps. De toute évidence, il n'avait jamais vu d'Européen auparavant. Il a été très aimable de le recevoir, et il a été très surpris de toutes les nouveautés qu'il a vues avec lui. Les nouvelles politiques de l'Occident éveillaient sa curiosité, bien sûr.

Au cours de leur entretien, de nombreuses affaires ont également été traitées. Elles ont été entamées par des discussions avec les cheikhs des quartiers. Puis entra un makhezni le visage renfrogné, amenant avec lui un homme à l'air misérable et inquiet qui demeurait sans bouger à la porte de cette élégante salle, pour entendre en silence et en présence d'un certain nombre de notables, la sentence du gouverneur selon le contenu du rapport du Makhezni. Les sanctions habituelles pour les infractions non politiques sont la flagellation et l'emprisonnement. Cette entrevue de Lenz avec ce gouverneur n’a pu se terminer avant d'avoir dîné ensemble.

Comme toutes les villes marocaines, dit Lenz, Meknès est divisée en trois parties. La Kasbah est l'endroit où se trouvent les résidences officielles, puis le quartier bourgeois, où se trouvent les bazars et le navigateur, et enfin le quartier des Juifs.

Meknès a été prise à plusieurs reprises par les sultans comme résidence permanente ou temporaire, dit Lenz. Elle était à son époque remplie de nombreux vestiges des grands bâtiments et de jardins clos et abandonnés. C'était le cas dans le reste de l'est du Maroc. Il dit y avoir vu partout des maisons de construction inachevée et d'autres qui menaçaient ruine lentement mais sûrement.

A l’époque, Lenz estimait la population de Meknès à cinq mille personnes au maximum. La ville est bâtie sur une immense superficie qui n'a rien à voir avec le nombre de ses habitants. Contrairement à Fès, ses rues sont très larges. Il y a

beaucoup de grandes places qui fournissent l'air et la lumière. Même le Mellah des juifs est situé le long d'un boulevard assez large qui s'étend le long de la muraille de la ville, et il est aménagé de telle manière qu'il n'est accessible que par deux portes qui se ferment la nuit. Mais il manque de propreté.

Comme dans toutes les villes marocaines, les Juifs constituent une partie très importante de la population à Meknès. Mais leurs conditions de vie y semblent moins difficile. Les relations entre musulmans et juifs sont plus actives et moins contraignantes. Ils semblent être mieux à Meknès grâce à la rue large et aérée, dégagée, et non à l'étroit comme à Fès et ailleurs, dans des tanières misérables au milieu des odeurs de l'eau stagnante et dans des sous-sols sombres pleins de détritus. Si les juifs marocains avaient une idée simple de l'ordre et de la propreté, le leur mellah aurait fait bonne impression.

Comme ailleurs dans les quartiers des musulmans à Fès, Lenz reprochait ici aux sujets juifs l'état de l'espace public déplorable, au lieu de le reprocher aux pouvoirs publics qui en étaient en principe responsables après avoir perçu les impôts pour financer tous les services de la voirie. Non seulement il le leur reprochait injustement mais il les insultait en les accusant arbitrairement d'être par leur nature malpropres.

Lenz dit avoir noté que tout le petit commerce et toute la petite industrie étaient entre les mains des juifs à Meknès. Ce qui nous parait invraisemblable puisqu'il devait y avoir tout naturellement parmi eux quelques musulmans. C'est ce qu'il confirme quand il dit que les cordonniers, les tailleurs, les forgerons, les charpentiers, les selliers, les orfèvres, les brodeurs sur soie, etc., sont presque exclusivement des Juifs espagnols. Leurs boutiques, dit-il, se succèdent les uns aux autres. Souvent, tout ce dont ils y avaient besoin pour créer un atelier c'est d'une natte dépliée où ils restent assis toute la journée, à s'épuiser au travail. Vous les trouvez rarement préoccupés par autre chose que leur tâche.

Les bijoutiers juifs possédaient souvent des joyaux anciens en or ou en argent originaux, remontant à l'époque de la prospérité de Meknès, quand une foule de riches et de notables y résidaient. Et comme ils prêtaient aussi, ils tombaient et restaient entre leurs mains comme gages de crédits, beaucoup d'armes fines et de bijoux des femmes quand s'épuisait l'entretien que leurs maris leur assuraient pendant leurs voyages.

En matière de sectes religieuses au Maroc, Lenz s'est lamentablement fourvoyé en parlant de la confrérie Sanoussi, née et développée en Lybie, puis étendue jusqu'en Algérie, mais sans jamais atteindre le Maroc. Ce qui enlève tout crédit à ce qu'il a rapporté comme rites sauvages et cruels à l'occasion de certaines fêtes religieuses, attribués à ceux qu'il lui a plu de faire passer pour des adeptes de

ladite confrérie Sanoussi. Et il a pourtant bien fait d'utiliser, pour ce faire, l'expression « on dit que… » ce qui veut dire qu'il n'en a rien vu de ses propres yeux et qu'il a pris pour argent comptant ce qu'il a entendu ou lu à ce sujet, sans vérifier.

Cependant nous, en matière de culte des saints, nous avons été témoins longtemps après l'indépendance du pays, via certains médias, près de certains sanctuaires surtout à l'occasion de la fête du Mawlid, des scènes de musique accompagnée de danse où les participants entre en transe et se font mal à eux-mêmes, mais jamais à autrui ni aux animaux, comme le prétendait Lenz. Coutumes et usages en perpétuelle déperdition d'ailleurs, au point qu'on n'entend plus parler.

Lenz dit aussi avoir trouvé parmi les habitants de Meknès des sectes très fanatiques, dans ce sens où elles ne supportent pas de voir sur son chemin des juifs et des chrétiens, à l'occasion de leurs processions organisées lors des grandes fêtes musulmanes, et en particulier de la naissance de Mahomet. Et il explique une telle attitude par le fait que la ville est restée longtemps fermée aux voyageurs étrangers. Ce n'est qu'au cours des dix dernières années avant son arrivée, dit-il, que ces visites se sont multipliées à l'occasion des voyages des ambassadeurs à la cour du sultan. Presque chaque année, les représentants des puissances européennes, accompagnés d'une suite importante et d'une grande splendeur, voyagent de Tanger à Fès et en reviennent par une autre route, qui passe par Meknès. C'est ainsi que ses habitants se sont un peu habitués aux Européens. Cependant, dit-il, il leur convient d'être très prudent là-bas et surtout évitez de se promener dans les rues sans la compagnie d'un makhezni.

En matière d'activité économique, Lenz a trouvé que Meknès n'était pas du tout une ville commerciale. Elle lui a semblé un peu isolée. Dans la plupart des magasins, seuls les produits alimentaires étaient vendus. Le commerce des fruits, des légumes et des huiles y était très important. Meknès est une véritable ville de jardins. Lenz dit n'avoir rien vu de tel nulle part au Maroc. Diverses variétés de navets, choux-fleurs, haricots, pommes de terre, choux, tomates, grenades, raisins, figues, amandes, dattes, oranges, citrons doux et bien d'autres encore y fleurissaient et abondaient, et approvisionnaient les marchés de la capitale en produits des vergers de Meknès. Les jardins y étaient bien entretenus et un soin particulier était apporté à leur système d'irrigation.

La ville est alimentée en eau courante grâce à une grande citerne située à l'extérieur. Mais les vastes oliveraies sont la principale richesse de la population. Elles commencent près des portes de la ville et s'étendent au nord jusqu'aux hautes montagnes de Zerhoun, dont les pentes sud forment également une immense forêt d'oliviers. De nombreux habitants riches de la ville y possédaient des propriétés avec des oliveraies.

Les vignes y étaient relativement peu cultivées, bien que le climat leur convienne bien. Les Marocains étant très attentifs à l'interdiction des spiritueux, les raisins n'étaient consommés que comme fruits secs, dit Lenz. Ce qui nous semble bizarre et invraisemblable, car il n'y avait rien qui leur interdisait de les consommer comme fruits frais. Et Lenz d'ajouter qu'au contraire, seuls les Juifs marocains préparaient de temps en temps des boissons à partir des raisins, mais dont la qualité qui n'a rien à voir avec celle du du vin européen.

En ce qui concerne l'artisanat, s'y trouvaient es ateliers de maroquinerie colorée ainsi que de merveilleuses fabriques de poterie et des petits carreaux de zelliges en faïence colorée pour la décoration des appartements.

Puis parlant des vestiges urbanistiques de Meknès, Lenz dit qu'en dehors de la ville habitée, commence une métropole à part, avec une majestueuse, entourée de deux tours reposant sur de fortes colonnes courtes. Il doit s'agir pour nous du Bab-Mansour. Cette merveille architecturale, ajoute Lenz, décorée de zelliges en faïence exquis et décorée de mosaïques enchanteresses, indique d'une part l'étendue du développement du sens artistique dans le Maroc antique, et d'autre part, l'étendue de la stupidité de la génération de son époque, manifestée par son indifférence à ces merveilleux monuments comme elle les voit tomber en ruine.

Nous trouvons ici une fois de plus Lenz accuser à tort la population toute entière de son époque de négligence à propos de services qui relèvaient plutôt de la compétence et du devoir des pouvoirs publics et non pas des sujets, qui pourtant payaient les impôts censés les financer. Bon nombre de nos témoins étrangers ont fait cet amalgame, peut-être par inattention et de bonne foi. De nos jours tous ces précieux vestiges font l'objet des grands soins des autorités compétentes. Ce que les Marocains doivent s'en féliciter et rester conscients qu'il n'y a presque rien à regretter dans un passé voulu pourtant glorieux tous azimuts.

Il est difficile de décrire la soi-disant résidence. Il s'agit peut-être du palais impérial. Au premier coup d'œil, dit Lenz, l'on y voit un ensemble de larges places désertes qui couvrent une vaste étendue autour de laquelle il faut des heures pour se déplacer à cheval. Ces places sont séparées les unes des autres par des murs à travers lesquels apparaissent les minarets des mosquées et les terrasses des maisons. S'y trouvent des palais tombés en ruine et cachés au milieu d'agréables jardins, dans lesquels s'ébattent un groupe d'autruches, d'antilopes, etc. S'y trouvaient pourtnt de grandes écuries pleines de beaux chevaux, des habitations pour les esclaves, des cachots qui servaient d'entrepôts de trésors, des aqueducs, et enfin un système de souterrains voûtés, vastes et très complexes, servant de greniers aux sultans.

L'on y voit à perte de vue, qui s'étendent jusqu'à l'horizon les hautes murailles devenues dorées au fil du temps. Dans certains endroits, ils étaient au moins utilisés comme clôtures pour les plantations d'oliviers. De loin, de grandes ruines peuvent être vues pleines de colonnes de marbre brisées et allongées à plat sur le sol, couvertes d'ordures avec de magnifiques couronnes au bout, que le sultan Moulay Ismail a apportées d'Italie pour la construction de son palais. Et personne ne s'inquiète de les voir ainsi. Nulle part les signes de décadence ne sont plus tangibles que dans les vestiges de ces monuments classiques. Ils montraient, dit Lenz avec raison cette fois-ci, que des rois puissants étaient capables de faire prospérer les arts et les sciences pendant une courte période, pour disparaître après eux. Cette fois Lenz a vu juste quand il a fait supporter la responsabilité de la dégradation de l'état de ces monuments majestueux aux gouvernants et non pas au peuple gouverné.

Il finit son témoignage sur Meknès en disant que l'actuel souverain Moulay El El-Hassan, n'y réside jamais. Il effectuait son voyage annuel directement de Fès à Marrakech. Mais ses principaux haras étaient toujours à Meknès. C'est là que les nobles chevaux de race berbère pure étaient élevés. Le souverain avait l'habitude d'en offrir un à l'ambassadeur d'un pays européen en cadeau lorsque le sultan le recevait. Et il semblait à Lenz que les grands greniers souterrains ne soient plus utilisés à cette époque. Il les a trouvés presque vide avec des panneaux de porte souvent cassés.

9. Du marché aux esclaves à Rabat en 1880

Après sa virée à l'est jusqu'à Meknès, Lenz a repris son chemin à l'ouest pour arriver à Rabat. Il n'en rapporte presque rien de nouveau par rapport au reste de nos témoins à part son récit sur le marché des esclaves. Bien que tous les consulats possibles y soient situés, dit-il, l'on vendait encore ouvertement des esclaves, hommes et femmes. Ce n'étaient que des nègres et des nègresses, dont la plupart étaient amenés du Soudan. En disant « *que des nègres et des nègresses* », semblait trouver la traite de ces êtres humains comme des bêtes de somme moins grave.

Et il la trouvait en effet anodine quand il dit qu'il ne faut pas ici donner au nom de l'esclave le même sens que rappelle les récits quelque peu exagérés des tragédies esclavagistes en Amérique. Au Maroc, ce sont des serviteurs bien nourris et excellemment traités, occupant souvent une position très influente dans le ménage. Cependant, le maître a toujours le droit de les vendre quand il le souhaite. Et il en charge généralement un marchand des esclaves pour ce faire.

A propos du commerce des esclaves au Maroc, nous nous tenons rappeler ici une fois de plus que c'était un usage qui a perduré jusqu'au début du vingtième siècle sous le règne de Moulay Abdelaziz. Il n'a pourtant nulle justification dans

l'islam, sinon les interprétations non fondées et abusives pour se donner bonne conscience en le pratiquant. Si bien que de nos jours nul musulman au monde ne le revendique comme pratique légal et légitime dans l'islam où il n'y a nul crime passible d'asservissement. Même les prisonniers de guerre y sont à libérer soit contre rançon soit par pure charité mais jamais à asservir. Puisque tel est le cas du prisonnier de guerre, de quel droit asservir des femmes et des enfants ? Il n'y en a aucun. Et pourtant cet abominable usage a assez duré parmi les musulmans sans nuls scrupules.

Ceci dit, rappelons aussi que l'esclavage perdure pourtant encore un peu partout au monde sous d'autres formes et à moindre frais. Il s'agit de l'immense marché de travail où la main d'œuvre surabondante est sous-payée juste pour survivre, ainsi que le marché de la prostitution et celui de ce qu'on appelle la traite des blanches. Esclavage moderne non moins dégradant pour la dignité humaine, et ayant pour cause principale la démographie galopante parmi les populations pauvres et illettrées, où les femmes enfantent sans compter comme des poules pondeuses. Elles enfantent une multitude d'innocents candidats à la misère.

10.De la ville de Mohammadia en 1880

En allant vers le sud Lenz s'est arrêté à Fdala ville dite de nos jours Mohammadia. Il l'a trouvée reléguée au rang de simple escale officielle pour les voyageurs. A travers les murs en partie encore debout, il y a vu une vaste étendue où l'on trouve de misérables bâtiments pour abriter les caravanes qui passent. Il y a trouvé encore un certain nombre de tentes. Il a désiré s'installer en dehors de la ville. Mais pour plus de sécurité, il a dû s'installer à l'intérieur où il y avait déjà beaucoup de chameaux, de chevaux et de mulets. Il a cherché un endroit aussi isolé que possible. Mais le grand nombre d'insectes qui y pullulaient y a rendu son séjour insupportable.

Puis il raconte avec regret que dans la seconde moitié de son siècle, une ville fut fondée à cet endroit, et s'y développa rapidement car sur toute la côte marocaine il était le point le plus favorable pour la construction d'un port. Ensuite, il a été autorisé à exporter des céréales de la plaine fertile de Chaouia qu'il confondu avec le Gharb en l'appelant Gharbia. C'était notamment une société commerciale espagnole, dit-il, qui y a effectué d'importants travaux. Elle y a construit un magnifique bâtiment dont il ne reste que les murs extérieurs et la belle porte.

Cette société, établie à Madrid, s'est vu accorder le privilège d'exporter des céréales par les ports de Fdala et de Casablanca, puis par le port de Mazagan. Et il semblait qu'une place de commerce importante y serait apparue. Mais peu de temps après, Fdala, qui a grandi très vite, est rapidement tombé en déclin. Son

commerce fut détourné vers Casablanca et Mazagan. Les beaux bâtiments de la ville, la mosquée, le palais du sultan, le palais du commandant et les hauts murs ont été réduits en ruines.

Lenz a donc trouvé à Fdala une ville misérable d'à peine un millier d'habitants. Dehors tout près de la mer, il a vu aussi des vestiges de bâtiments rattachés au port ou au palais. Le port était recouvert de sable. Lorsque les derniers sultans ont fait obstacle aux relations européennes avec le Maroc, en interdisant l'exportation de céréales, ce site est revenu à son état primitif et désolé. Les bâtiments détruits rappellent l'incapacité des gens à faire quoi que ce soit d'important dans un pays aussi riche et fertile en soi. Lenz aurait dû dire les gouvernants et non pas les gens, car la construction des villes leur entretien et leur essor relèvent bien plus des pouvoirs politiques que des gens. Il est bien connu partout au monde que les gens ne demandent pas mieux que d’être assez bien servies par les autorités publiques pour bien travailler et faire prospérer leur cité.

11. De la petite ville du caïd Zettat en 1880

Pour poursuivre son chemin de Mohammadia vers Marrakech, Lenz a préféré traverser le pays en plein sud, au lieu de passer par Casablanca. Il dit être arrivé à la petite ville du caïd Zettat, qui appartient à la tribu Chaouia.

Or le mot *zettat* voulait dire *passeur* en arabe usuelle de l’époque. Il s’agissait en période de *siba*, c’est-à-dire en période d’anarchie et insoumission au makhzen, de celui qui se chargeait de faire passer les voyageurs d’un point à un autre moyennant un prix à payer. Lenz dit être arrivé à la petite ville d’un caïd surnommé Zettat. C’est, à notre avis, pour avoir été avant un passeur. et ce serait peut-être là l’origine du nom de la même ville dite aujourd’hui Settat, qui se trouve sur le chemin droit entre Casablanca et Marrakech, et qui est le chef-lieu de la province de Chaouia. Pour les habitants et les natifs de cette ville, c’est une information qui n’est pas du tout anodine, quand nous savons que les gens sont toujours curieux de savoir l’origine du nom de leur ville ou village. Vu l’itinéraire pris par Lenz pour y arriver, nous en sommes convaincus.

Notre témoin poursuit son récit pour dire que tout dans cette petite ville lui laissai une impression agréable. De grandes et belles maisons, de beaux jardins, une grande cour murée pour les caravanes et un caïd sympathique qui l’a si bien accueilli, tout cela a fait pour lui de cet endroit une escale agréable.

Il dit que le caïd est resté longtemps en sa compagnie, lui demandant avec curiosité des nouvelles de l'Europe. Puis Lenz s’est plu à rapporter une anecdote recueillie auprès du même caïd, qui lui a dit d'une manière mystérieuse que de gros chargements de poudre à canon étaient envoyés de Marrakech à Tétouan et ont

traversé sa ville. Il lui a aussi dit, bien sûr sous le sceau du secret, précise Lenz, que le sultan avait déclaré la guerre, mais il ne savait pas contre qui, l'Espagne ou la France. Évidemment, dit Lenz, que toutes ces histoires n'étaient que des rumeurs. Peut-être que l'un des deux pays a soulevé des problèmes de frontière, comme cela arrivait souvent.

Puis Lenz dit avoir visité le lendemain matin, les magnifiques vergers d'orangers appartenant au caïd. Et ceux qui connaissent bien Settat savent que son prolongement vers Casablanca était, jusqu'aux années soixante-dix du siècle dernier, couvert 'immenses vergers et potagers à partir du terrain où est bâti aujourd'hui lycée Moulay Ismaël. C'était pour Lenz un spectacle impressionnant de voir ces milliers d'arbres et la couleur de leurs fruits aromatiques dorés et saillants à travers le vert foncé des feuilles. Comme il n'y a aucun moyen d'exporter le surplus de ce fruit, dit-il, une grande partie en était laissée sur place à pourrir.

12.Chez le caïd de Kasbat Meskine en 1880

Pour aller de Settat à Marrakech il le chemin direct qui passe par Bengrir et le chemin sud-est plus long qui passe par Beni Meskine et Kalaat Sraghna. Lenz dit que la prochaine étape de son voyage à partir Settat vers Marrakech était Kasbat Meskine, et précise que le mot Meskine veut dire pauvre. Pas de doute pour nous, il s'agit de Béni Mesquine. Il dit être passé près du tombeau d'un marabout dit Sidi Sakhan à proximité des ruines d'une ancienne ville arabe, détruite peut-être, à son avis, par le sultan ur punir sa population rebelle.

Avant d'arriver à cet endroit, Lenz dit avoir rencontré de nombreux enfants qui lui montraient de petits écriteaux avec des versets du Coran manuscrits et lui demandaient de l'argent. Ils étaient contents d'en recevoir des pièces de monnaie.

Mais notre témoin Lenz, étant voyageur étranger protégé du sultan, s'arrêtait souvent dans son récit sur la description des agents de l'autorité qui devaient se relayer d'un point à l'autre le long de son voyage afin d'assurer sa sécurité. Ce sont selon lui souvent des noirs, analphabètes, expéditifs en matière de justice, et des fois naïfs comme le caïd de Settat qui, peut être impressionné par lui et croyant donner de lui-même bonne impression, lui a livré une information militaire censée relever du secret de l'Etat. Voyons donc ce qu'il a raconté sur le caïd de Beni Mesquine et son adjoint.

Ce caïd s'appelle Hamid bin Chorfi, dit-il. Il l'a trouvé collectionneur de choses insolites, comme des montres et autres machines. Il s'agit d'un luxe que Lenz croit moins répandu chez les Marocains généralement indifférents.

Lui et son adjoint avaient de la fièvre. Lenz leur a donné un peu de quinine et de sulfate de soude. Avant son départ le matin du 10 février 1880, Lenz dit avoir vécu une fois vécu expérience qu'il a jugé étrange, mais plutôt intéressante. Au Maroc, presque chaque Européen est considéré comme un médecin, dit-il, et devrait offrir ses conseils et ses soins à toutes sortes de patients. Ainsi, le matin, le même caïd, à qui il avait auparavant donné de la quinine, lui demanda de ne pas partir encore, car une de ses femmes était malade et voulait le consulter.

L'occasion pour lui de s'épancher sur les conditions de vie des femmes marocaine pour dire que si l'on pense au confinement dans lequel elles vivent, en particulier celles des notables qui ne peuvent se promener dans les rues qu'avec le visage bien couvert et le corps complètement et terriblement enveloppé pour son goût dans un tissu aussi large qu'un drap, il est facile, dit-il, de comprendre qu'il a été un peu surpris par cette demande de ce caïd. En tout cas, il lui fallait absolument le prendre au sérieux, affirme-t-il. Les préparatifs et les précautions prises avant ces consultations étaient de nature très diverse. Il pensait que l'occasion était visiblement bien réglée la veille en conseil de famille. L'occasion rêvée pour Lenz d'entrer dans le harem de ce caïd et le décrire tout comme Lemprière, pour épater aussi son lectorat.

Certains membres de la famille de caïd, dit-il, l'ont emmené avec son traducteur à la Kasbat, où ils ont attendu un certain temps dans l'une des cours. Un vieil eunuque, un peu paralysé et les yeux crevés, fait enfin son apparition. Il était le gardien du harem. Il les a conduits à travers plusieurs autres cours jusqu'à un grand appartement avec une porte doublée de fer et hermétiquement fermée. Lorsqu'il a ouvert les différentes serrures, il les a fait entrer et attendre dans le hall. Puis une esclave noire lui a apporté une chaise et lui a montré comment l'utiliser de la bonne manière. Puis elle est reparue, accompagnée d'une femme d'âge moyen bien habillée, le visage complètement découvert, avec un masque blanc étroit devant sa bouche.

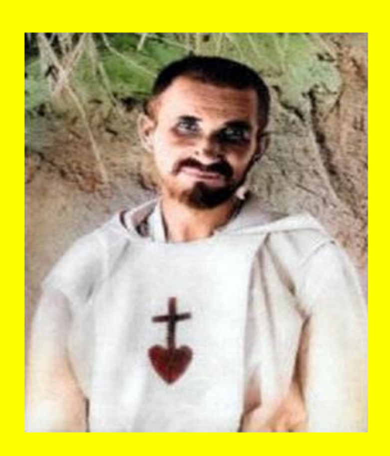
Pendant qu'elle parlait, elle souleva légèrement son bandeau avec ses doigts ornés de bagues en argent. Elle se plaignait de douleurs intenses au côté gauche de la poitrine. L'affaire était énorme, trouvait Lenz. Il a pensé alors à la recommandation du traducteur de ne pas offenser l'honneur de cette musulmane. C'est pourquoi il s'est résigné à conseiller la dame, sans aucun examen, de frotter la partie affectée avec de l'eau de vie mêlée de camphre, qu'il avait l'habitude de le faire contre toute douleur violente chaque fois qu'il se trouvait dans l'embarras. Mais la dame n'en était pas satisfaite, et Lenz pensait alors ne pas pouvoir s'en sortir de cette situation si facilement. Il dû alors toucher l'endroit de cette violente douleur, et elle lui y dirigea la main, prétend-il.

Puis il l’a convaincue de l’efficacité de son traitement en confirmant qu’il a déjà soigné des maladies similaires avec. Malheureusement pour lui, dit-il, il a dû dire tout cela par l'intermédiaire de son traducteur. Mais la dame qui l'observait et lisait le sens de ses mots sur ses lèvres s'est finalement rassurée et a promis de suivre sa prescription. Il lui en a donné une bouteille et lui a montré comment l'utiliser. Et donc il était heureux de s’en sortir de cette situation un peu épineuse.

La dame a disparu avec sa femme de chambre. Et l'eunuque aveugle réapparut et chassa Lenz et son traducteur de l’appartement, fermant la lourde porte derrière eux. Ils étaient prêts à partir pour Marrakech lorsque le caïd reconnaissant leur fit ses adieux et ordonna à son adjoint qui portait encore des traces de fièvre de les accompagner sur un bout du chemin. Et Lenz ne tarda pas à regretter de ne pas avoir cédé aux instances du caïd pour passer le reste de la journée près de lui. Nous passons à présent au récit de l’aventure du plus célèbre de nos témoins, à savoir l’explorateur français Charles De Foucault.

L’explorateur et géographe français *Charles de Foucault*

Charles de Foucault, né le 15 septembre 1858, à Strasbourg, a été assassiné dans le sud de l'Algérie le 1er décembre 1916. Il fut officier de cavalerie dans l'armée française, puis devint explorateur et géographe, et fut enfin fervent moine catholique. Il s'installa en Algérie en mai 1882 et y prépara son expédition de renseignement dans les régions marocaines qui échappait au contrôle du Makhzen, et inconnues des Européens.



Pour ce faire il a dû étudier l'arabe et l'islam pendant un an, en plus de l'hébreu. Étant chrétien, il ne pouvait errer dans les tribus rebelles et insoumises au makhzen sans risquer sa vie. Afin de pouvoir entrer dans le pays sans que personne ne découvre la vérité de sa religion, il s'est fait passer pour un rabbin juif et a pris un rabbin marocain pour l'accompagner et le guider dans son voyage. Il l’appelait Mordechai Abi Sorour

Il se trouve que notre témoin précédent Oskar Lenz a déjà connu à Paris ce même rabbin qu’il appelait lui *Mardochai ben Serour*. et il en a tracé un portrait dans son ouvrage qui montre que son choix plus tard pour accompagner Foucault dans sa mission de reconnaissance au Maroc n’est pas du tout dû au hasard. Voyons ce qu’il en a dit dans son ouvrage publié en 1886, soit deux avant que foucault n’en parle dans son ouvrage publié en 1888.

Avant d'arriver à Tanger, Lenz dit avoir rencontré un célèbre juif à Paris nommé Mardouchi ou Mordechai Abi Sorour, qui a longtemps vécu à Tombouctou. Sa famille s'est installée dans la ville d'Aqa. Il fut chargé par l'ancien consul de France à Mogador de prendre des mesures topographiques au Maroc par des moyens primitifs et de recueillir des données d'histoire naturelle. C'est ainsi qu'il devint particulièrement célèbre en collectant un grand herbier de plantes du sud du Maroc, puis en l'envoyant à Paris. Ce rabbin n’était donc pas un simple guide pour Foucault, ni un novice en matière de renseignement. Il a donc été choisi à bon escient pour l’accompagner.

Pour paraitre bon rabbin comme son compagnon, Foucauld a dû vivre dans le quartier juif d'Alger, où il s'est laissé pousser la barbe, s'est frisé les cheveux, a porté des vêtements juifs traditionnels et a acquis le comportement des juifs. Il s'est fait appeler Rabbi Joseph Aleman, né en Moldavie, expulsé de son pays par les Russes, et qui cherchait à visiter la communauté juive du Maroc afin d'obtenir une aide financière de leur part.

Il a emporté avec lui tous les outils d'exploration géographique et topographique nécessaires à son voyage, tels que sextant astronomique, boussole, baromètre, thermomètre, cartes disponibles, stylos et papiers. Il les gardait cachés dans ses bagages sur sa mule et ne l'utilisait que lorsqu'il était seul avec lui-même. Tout au long du voyage, lui et son compagnon juif ont bénéficié de l'hospitalité des familles juives marocaines et de la protection de nombreuses familles marocaines, à titre onéreux ou gratuit.

Son périlleux voyage débuta le 10 juin 1883 et pris fin le mois de mai 1884. L'immense quantité d'informations rapportées, notamment géographiques et ethnologiques, fut consignée par Charles de Foucault dans son célèbre ouvrage, sous le titre « *Reconnaissance au Maroc. 1883-1884* » [34] qui lui a valu une médaille d'or de la Société de géographie de Paris. Le 9 janvier 1885, il reçut de la Sorbonne les palmes académiques en récompense de ses réalisations scientifiques au cours de ce voyage.

Foucault est le seul de nos dix témoins à se distinguer par l'exploration et la description de la partie du Maroc insoumise au sultan dite *bled Essiba* et où nul chrétien ne pouvait s'aventurer sans risquer à coup sûr sa vie. Il lui consacré tout son ouvrage, car s'était sa mission, une mission de renseignements au profit de son pays, la France. Qu'en dit-il ?

1. *Objectif : explorer Bled Essiba*

Pour la définir Foucault dit en l'occurrence le Maroc était divisé en deux parties. D'abord la partie où l'on peut voyager sans déguisement, mais elle est petite. Il s'agissait de celle qui était effectivement sous l'autorité du sultan et connue sous le nom de "*Bled al-Makhzen*", et où les Européens voyageaient sous escorte en toute sécurité. L'autre, quatre ou cinq fois plus grande, est habitée par des tribus rebelles et indépendantes. Elle est dite « *bled Essiba* », c'est à dire « *pays de l'anarchie* », où personne Marocains compris, ne voyage en sécurité et où les Européens ne peuvent entrer que déguisés.

[34] *Reconnaissance au Maroc, 1883-1884* CHALLAMEL & C[IE], Paris, 1888.

Cet état de fait a déjà été observé et relevé par notre premier témoin Lemprière sous le règne de Sidi Mohammed ben Abdellah. Des conflits armés éclataient entre tribus soumises et tribus insoumises, disait-il, et le souverain avait l’habitude de s’appuyer sur les premières pour soumettre les secondes. L’idéal pour lui s’était qu’elles soient toute sous sa coupe. Sinon, il était de son intérêt qu’elles soient en conflit afin de pouvoir intervenir et les dominer tous, plutôt que de les laisser s’entendre entre elles pour se rebeller contre lui.

Des décennies plus tard, sous le règne de Moulay El-Hassan, le phénomène semble avoir pris une très grande ampleur. Nous venons de voir que notre témoin précédent Oskar Lenz en 1879, qui était protégé par écrit par le sultan, était empêché de passer par Chefchaouen en rébellion pour se rendre à Fès.

Selon Foucault, l’hostilité des tribus de *bled Essiba* à l’encontre des Européens ne s’expliquait pas seulement par l’ancienne et endémique animosité religieuse. Elle avait plutôt une autre source que Foucault jugeait plutôt justifié et de bon sens. Pour les Marocains, tout Européen qui se déplaçait dans leur pays était à priori un espion envoyé pour l'explorer à des fins impérialistes. Et il était tué surtout cette base et non pas juste parce qu'il était chrétien. Et c’était bien compréhensible, comme le confirme Foucault. Le Maroc était le seul pays d’Afrique du Nord encore indépendant et les puissances européennes ne cachaient pas leur ambition et leur coopétition pour l’occuper. Et la mission de Foucault au *bled Essiba* renterait effectivement dans ce cadre.

Ainsi, à la veille de son voyage au Maroc, Foucault s’est vu devoir répondre à deux questions. Quel itinéraire devait-il emprunter, et avec quels moyens ? En réponse à la première et conformément à l’objectif de sa mission, il ne lui fallait passer que par les régions inexplorées, et surtout celles qui lui sembleraient présenter le plus d'intérêt, de par leur topographie et leur ethnographie. Et tel était le but qu’il s’est fixé pour son voyage.

En réponse à la seconde question, Foucault a décidé, à contre cœur, de voyager déguisé. D’abord parce qu’il a constaté que les plus importants explorateurs européens du Maroc ont déclaré que cette précaution était indispensable. Et c'était aussi l'avis de nombreux musulmans marocains consultés avant son départ. Et en chemin, il avait le loisir de se débarrasser de son déguisement chaque qu’il le juge sans risques. Il ne lui restait plus qu'à choisir le déguisement approprié.

A cette fin Foucault a constaté qu’au Maroc ne cohabitent que deux religions. Il avait donc à en choisir entre se déguiser en musulman avec un turban sur la tête ou en juif avec un chapeau noir. Il savait qu’avant lui, Domingo Badia et René Caillé par exemple ont choisi le turban. Mais il lui a semblé qu’avec le

chapeau noir du faux juif il échapperait beaucoup mieux à la curiosité des Marocains et aurait donc plus de liberté. Et il avait raison, car les musulmans ne savaient pas comment vérifier si un prétendu juif l'est vraiment et ne s'y intéressaient donc pas. Ce qui est plus difficile pour tout déguisé en musulman qui devait se justifier à tout bout de champ, avec le grand risque de se trahir et être décelé.

Ce déguisement lui a valu des fois des incivilités de la part de la populace, mais pas grave tant que cela n'entravait pas sa mission de reconnaissance. Personne ne s'intéressait au pauvre juif occupé le jour à utiliser des outils d'exploration tels que la boussole, le baromètre et le thermomètre desquels on ne sait rien autour de lui. Et la nuit venue, il notait tranquillement dans ses carnets toute la récolte quotidienne de ses observations sans attirer l'attention de personne.

Foucault obtenait aussi de ses supposés cousins Juifs du Maroc, des informations détaillées sur la région dans laquelle il se trouvait. Cela ne suscitait que quelques doutes à cause de son accent particulier, mais sans risque, car tout le monde sait qu'il y a des Israélites un peu partout dans le monde. Mais après un long séjour parmi eux, ils finissaient par découvrir qu'il n'était qu'un faux juif, pourtant sans nul risque d'être dénoncé.

En général, la majorité des juifs marocains étaient des négociants qui travaillaient fréquemment dans les ports en tant qu'hommes d'affaires et y rencontraient les consuls européens. Ils avaient donc intérêt à être en bons termes avec les chrétiens, notamment avec les Français. Alors ils gardaient bien le secret quand ils le découvraient. Rien ne sortait de leur mellah. Ils le traitaient comme l'un d'entre eux. Ils étaient même prêts à lui fournir toutes les informations qu'il leur demandait.

Son déguisement fut complété par la présence du véritable juif qui l'accompagnait. Il s'agissait du rabbin *Mordechai Abi Sorour*, connu pour avoir sa résidence au Soudan, c'est-à-dire le Sahara au sud de l'Afrique du Nord. Il attestait partout que Foucault était un vrai rabbin, et se présentait devant lui dans tous les rapports avec les indigènes, afin de le laisser le plus possible à l'ombre derrière lui. Et lui trouvait enfin l'endroit isolé et tranquille où il puisse mener à bien mes observations. Et quand ce n'est pas possible, Foucault s'évertuait à inventer les histoires les plus appropriées pour expliquer et justifier aux curieux son trousseau de matériels. Et cela les a rarement rendus suspects à son égard.

Mais pour circuler en toute sécurité d'une tribu à l'autre dans *bled Essiba* il fallait nécessairement louer les services d'un ou de plusieurs passeurs dit *zettats*, même pour tout voyageur marocain musulman ou juif. Qu'en était-il au juste ?

2. Passeur dit zettat dans bled Essiba

Le 2 juillet 1883 Foucault voulait quitter Tétouan pour Fès au plus vite par un chemin précis qui traversait bled essiba. Mais il ne lui était facile de trouver un guide. Les tribus réputées infestés de bandits de grand cheminn, il fallait les précautions indispensables pour traverser leur territoire. Même les facteurs n'osaient pas s’y risquer de peur de les dépouiller de leur courrier et même de leurs habits. Il en était de même pour les étudiants. Telle était la barbarie dans bled essiba.

Après huit jours de recherches Foucault n’a trouvé aucun passeur pour l’y guider et protéger. Il a dû faire une dernière tentative auprès de Chorfas et des marabouts reclus des mausolées de de Tétouan, peut-être avaient-ils de l'influence ou des amis dans ces régions, pour les traverser sans danger. Partout la réponse était non. Mais en même temps on lui a dit que c’était plutôt possible et facile à partir de Fès. Il a compris plus tard que c’était vrai. Il s’est résigné enfin à se rendre à Fès par la voie normale, c’est-à-dire par *bled makhzen* sécurisée, en passant par *LeLaksar Lekbir*. Mais là n’était pas son objectif d’exploration.

Il a donc payé un muletier pour l'emmener avec lui à Fès. sa petite caravane était composée de dix bêtes portant des bagages, le muletier, son fils, un domestique, et, enfin, Mardochée et lui-même. De Tétouan à Chefchaouen il a dû traverser les terres de trois tribus. Les deux premières étaient soumises au makhzen, il s’y est rendu avec son compagnon en toute sécurité. La troisième faisait plutôt partie de *bled essiba*. Ils ont dû la traverser sous la protection d’un jeune homme du village où ils ont passé la nuit. Son père, qui leur a donné *enayto,* c'est-à-dire sa protection pour presque rien, lui a permis de leur servir de *zettat*, c’est-à-dire passeur.

Ce mode de déplacement était le même dans toutes les tribus rebelles du Maroc, ainsi que dans celles qui n'étaient pas encore complètement soumises aux autorités du makhzen. Le voyageur devait demander à un membre de la tribu de lui louer *enayto*, c’est-à-dire sa protection pour l’accompagner en toute sécurité dans tel ou tel lieu. Il s'engage à le faire contre paiement d'une somme d'argent dont le montant est discuté avec lui, comme prix de la *ztata* soit protection. Lorsque le montant est convenu, il le conduira à l'endroit convenu ou affectera un ou plusieurs hommes pour ce faire. Parfois lorsque le voyageur protégé parcourt ainsi un bout du chemin, il est remis entre les bonnes mains de nouveaux zettats pour le conduire jusqu’au bout du voyage ou juste pour un autre bout, moyennant de nouvelles conditions et un nouveau prix... et ainsi de suite de main en main jusqu'à la fin de son voyage. Tel était le prix à payer pour voyager en toute sécurité dans la barbare anarchie de bled essiba

Les hommes qui composent cette force protectrice sont appelés *zettatas*. Leur nombre est très variable. Parfois un homme suffit, tandis qu'à un autre endroit, bien que la distance soit courte, quinze *zattats* ne suffisaient pas. Le prix de *Leanaya*, soit la protection, également appelée *mezraag* est l'une des principales sources de revenus des familles puissantes et bien connues que les voyageurs préfèrent pour ses services à d’autres.

La première qualité requise dans le chef du *zettat* est la force physique pour assurer la sécurité de ses protégés. Il y a une seconde qualité non moins importante qu'il devrait avoir, c'est la sincérité. Dans ces régions où il n'y a aucune loi et aucun pouvoir public d'aucune sorte, et où chacun ne dépend que de lui-même, la *zettat* peut piller et tuer en chemin les voyageurs qu'il a promis de protéger. Et personne n'ose le lui interdire ou le blâmer pour ses actes.

C’est ainsi qu’il arrive que bon nombre de *zettats* trahissent leurs protégés en les pillant franchement eux-mêmes ou par ruse en les faisant voler par d'autres en connivence avec eux. D'autres les abandonnent sur la route après les avoir payés, ou s'arrêtent après un bout de chemin et n'acceptent de le continuer jusqu'au bout que moyennant le versement de plus d'argent.

Rien ne garantit donc une protection contre de tels risques. Une fois que l’on est avec zettat sur la route, on est complètement à sa merci. Il faut donc le choisir avec la plus grande prudence. Avant de lui demander sa protection il faut commencer par bien se renseigner sur sa réputation.

Foucault dit avoir été victime de tous ces différents types de trahison sans exception. Mais il affirme qu’il y avait aussi des hommes honnêtes. Certains d'entre eux par fierté et honneur, et d'autres par souci de leur réputation, source de nombreux bienfaits. Non seulement ils remplissaient fidèlement leurs devoirs jusqu'au bout, mais ils montrent le plus grand dévouement pour leurs protégés qui va jusqu'à risquer leur vie pour les défendre.

Ceci pour le voyageur à travers bled essiba. Mais qu’en était-il de l’étranger à la tribu de bled essiba, musulman ou juif, qui désirait, pour une raison ou autre, y résider pour un bout de temps ou pour toujours ? Pour ce faire il devait payer et offrir à son protecteur ce qu’on appelait *dbihet leghrib* soit sacrifice pour la protection de l'étranger. Qu’en était-il au juste.

3. *Protection de l’étranger dans bled essiba*

Si la tradition dans les tribus sédentaires ou nomades protège d'une manière ou d'une autre chacun de ses membres, rien n’y protège l'étranger. Toute atteinte à sa personne et ses biens est permise. Il peut être volé, pillé blessé et même tué. Et

personne ne le défendra. Et s'il résiste, tout le monde l'attaquerait. Il n’y a pas mieux pour définir la barbarie de l’anarchie dans bled essiba. La loi qui y prévalait était celle de la jungle. Dans toute communauté civilisée, petite ou grande, l’étranger, même clandestin ou criminel, s’y trouve ipso facto protégé par les lois qui protègent tous ses membres et n‘a de compte à rendre qu’à son autorité et à sa justice.

Comment s’en sortir donc si l’étranger, musulman ou juif, désirait, pour une raison ou autre, résider dans une telle tribu du bled essiba pour un bout de temps ou pour toujours ? Il lui fallait payer et offrir à un protecteur de la même tribu ce qu’on appelait *dbihet leghrib* soit sacrifice pour la protection de l'étranger.

Pour en expliquer le processus qui était en usage, Foucault en donne l’exemple qu’il a vécu lui-même. Quand l’étranger entre dans un village ou un camp de nomade il y arrive d’abord sous la protection d’un zettat de la même tribu ou d’une autre selon les conditions précitées. Si l'étranger ne fait que passer, cette protection est suffisante pour sa sécurité. Mais s'il veut y rester comme résident, ne fut-ce qu’un mois par exemple, il devait obtenir la protection d'une personne de la tribu ou celle de toute la tribu. Une telle protection se matérialisait par le sacrifice d'un mouton par le demandeur sur le seuil de la maison de l'homme dont elle est demandée. On appelle cet acte *dbiha âlih* soit sacrifice à son intention. Il s’agissait, dit Foucault, d’une ancienne coutume, reprise et ravivée dans bled essiba.

Si la personne sollicitée accepte, comme cela arrive habituellement, un *adoul*, soit notaire particulier, est immédiatement appelé pour rédiger un acte attestant que tel ou tel a abattu comme sacrifice un mouton sur telle ou telle personne de cette tribu, et il est dorénavant sous sa protection. Pour illustrer les termes exacts de l’acte il prend pour exemple un de ses propres sacrifices, quand il dû résider pour un moment dans la tribu *d'Ida wi-Bilal*.

> *Selon la volonté d’Allah, le rabbin Youssef Al-Jazaery a accompli un sacrifice à l’intention d’Ali Ahmed Bin Hayun Al-Harzalawi pour le protéger de ses frères à Makraz. Ayant reçu du Juif le prix du sacrifice, il devint responsable envers lui de tous les dommages qui pourraient lui être infligés par sa tribu Makraz. Il en prend ses responsabilités et lui rend ce qui lui a été pris. De son côté, le juif est obligé chaque année de payer dix coudées de drap de coton à Ahmad ibn Hayun. Ces conditions ont été acceptées par les deux parties.*

Écrit en leur présence., le 26 Muharram 1301[35]*,*
par Abdullah Al-Ali, Hamed bin Mohammed Al-Haddad
Al-Omrani.

Il ressort du contenu du contrat qu'une fois cela fait, l'étranger résident et protégé n'a plus rien à craindre des membres du clan de son tuteur. Il peut vivre parmi eux en toute sécurité. L'attaquer, c'est attaquer son tuteur. Toutes les lois protégeant son clan le protégeaient également. Il est sous sa protection grâce au sacrifice accompli en son honneur. Ce sacrifice l'intègre, en quelque sorte, à la tribu.

Dans les tribus nomades de bled essiba, les demandeurs de protection prenaient comme protecteurs les chefs de familles importantes. Dans les villages, selon la coutume, ils devraient aller au Cheikh. Et les contrats de sacrifice restent une partie de l'héritage du protecteur après sa mort sous la garde des héritiers. Ses enfants restent fidèles à ses protégés. Il n'y avait que deux choses qui pouvaient annuler le contrat de sacrifice, à savoir le refus du protégé de payer ses annuités, ou la trahison du tuteur.

Cette protection est généralement offerte contre une annuité modique. Seuls quelques grands notables se font un devoir d'honneur et de dignité de s'abstenir de demander une quelconque récompense. Ainsi, pour celui qui cherchait une telle protection, se devait de prendre comme tuteur un homme de grande estime et issu d'une famille assez puissante, surtout celui qui a de la fierté et du courage, afin qu'il ne tolère pas les agressions contre ses protégés. Il devait également choisir un homme honnête et fidèle, car si le sacrifice garantit l'immunité de l'oppression du clan du tuteur, et non pas de sa propre oppression. Il était rare qu'un tuteur trahisse son client. Et quiconque faisait cela devenait l'objet d'un mépris public, et même ses frères ne le soutenaient plus.

Comme c'est le cas entre individus, le contrat sacrificiel dans bled essiba existait entre tribus. Pour qu'une tribu se mette sous la protection d'une autre, il y a deux manières : soit faire un sacrifice pour un de ses membres, soit à toute la tribu. Puisque chacun était solidaire de ses frères, l'un ou l'autre des deux sacrifices avait le même résultat. Les individus et les petits groupes, tels que les villages isolés, se plaçaient généralement sous la protection d'une seule personne. A l'inverse, les grands rassemblements et les grands villages faisaient le sacrifice à toute la tribu.

Ceux parrainés par une tribu sont moins protégés que ceux parrainés par une personne en particulier. Quand des hommes attaquaient, par exemple, les

[35] 26 novembre 1883

protégés d’une tribu ; le crime est condamnable et il était du devoir de la tribu tutrice de rendre justice à ses protégés offensés. Mais personne à son conseil n'avait un intérêt personnel à ce faire. De quoi se plaint-on ? Un tel a pillé une caravane ou un voyageur solitaire ? Dans le conseil, il y avait beaucoup de parents du délinquant. L'abandonner leur devait coûter cher, surtout si la caravane était chargée en abondance. Ceux qui n'avaient aucune part au butin sentiraient qu'une telle chose pourrait leur arriver le lendemain. Ils craignaient d'être tenus responsables ce jour-là s'ils l’étaient à l’instant. Enfin de compte, l'acquisition d'un butin précieux était toujours un exploit pour toute la tribu.

Et lorsque la partie plaignante s’avérait forte et que des représailles sérieuses en seraient attendues, ses exigences devaient être respectées. Mais on traînait les choses et on cherchait mille excuses pour rendre moins que ce qu'on lui a pris, voire pour rendre le moins possible. Mais si la tribu affectée semblait faible ou distante, il n'y en avait aucune crainte de vengeance. Ce qui lui a été pris ne lui était rendu qu'après un long moment, voire jamais.

Quatre ans seulement après notre témoin précédent Oskar Lenz, voyageur protégé du sultan, Foucault a dû aussi passer par la ville de Laksar Lekbir pour aller à Fès. Et il a confirmé son triste état. Qu’en a-t-il apporté de nouveau comme explorateur déguisé en rabbin juif ?

4. *Triste état de Laksar Lekbir en 1883*

Foucault était intéressé par la reconnaissance exclusive de bled essiba. Et *Laksar Lekbir* faisait partie de bled makhzen. Mais son mauvais état l’a tellement marqué qu’il a tenu à en rapporter le constat dans son ouvrage. Il y est arrivé à la sortie de bled essiba le 7 juillet 1883. Lenz en tant que protégé du sultan descendait chez les agents du makhzen. Foucault voyageur clandestin déguisé en rabbin juif devait descendre dans le *fandak* qui faisait partout au Maroc office d’hôtel. Et comme il n’avait rien à voir avec l’hôtel en Europe, il a tenu à en faire une description avec un luxe de détail.

Il s’agissait d’un grand terrain carré entouré de remparts, avec au milieu une vaste cour à ciel ouvert pour bétail et bêtes de somme. A l’étage tout autour se trouvaient des chambres fermant à clé pour abriter les voyageurs. On y payait une modique somme pour l’hébergement des animaux et des personnes. Le propriétaire des lieux y vendait en plus orge et paille. Des établissements de ce genre, étaient rares dans les campagnes, mais très nombreuses dans les villes. C’étaient les seules auberges pour voyageurs dans du pays. Celui où Foucault est descendu avec ses compagnons lui semblait assez populaire. Le soir, il y a vu une cinquantaine de voyageurs. Et sa cour était pleine de chevaux, d'ânes, de mulets et de chameaux qui s'y bousculaient avec des troupeaux de bœufs et de moutons.

Pour Foucault la ville de Laksar Lekbir dont le nom voulait dire grand château fortifié, n’était plus ni grande ni fortifiée. Le château y était la résidence de l’adjoint du caïd de Larache. Très mal construite, avec des maisons brutes qui lui donnaient un air de malpropreté et de tristesse, était pour lui la ville la plus laide qu’il a vue au Maroc.

Elle manquait d'eau. Les habitants devaient le chercher à environ une demi-heure de marche, près de la rivière Loukos. Sa population est comprise entre cinq et six mille habitants, dont un millier d’Israélites. Auparavant, cette communauté était renfermée dans le mellah. Comme il devenait très étroit, ses habitants étaient autorisés à vivre dans toutes les parties de la ville. Mais il était difficile d’y trouver un logement. Foucault lui-même y avait eu du mal à trouver une chambre. Celle qu’il a fini par trouver était pleine d'araignées et de souris, disait-il, et ajoutait avec sarcasme qu’il s’étonnait comment ils pouvaient trouver de la place pour coexister dans un si petit espace.

Quant aux anciennes fortifications, il n'en restait aucune trace. Quelques pans de murs de briques très épais se dressaient çà et là aux abords de la ville. C'était tout ce qu'il en restait. L'une des choses merveilleuses à propos de cet endroit était le nombre incalculable de cigognes. Il n'y avait pas de maison sans nid pour ces oiseaux. Foucault pensait que leur nombre était presque le même que celui de la population.

Près de la ville, il y avait de grands vergers. Foucault y a remarqué de belles orangeraies, soigneusement entretenues et arrosées par des norias. Mais c’étaient les exceptions. En règle générale, ces jardins étaient plus spacieux que prospères. Ils produisaient peu de fruits. La plupart de ce qu’on en consommait dans cette ville venait de Tanger ou de Tétouan.

Arrivé à Fès Foucault s’est installé chez notable juif à qui il était recommandé de l’héberger pour un moment. Mais il n’a pourtant pas trouvé un zettat à même de l’introduire comme il le voulait dans bled essiba afin de l’explorer. Son hôte israélite lui a trouvé un chérif qui jouissait d’une immunité dans bled essiba afin de l’y accompagner. Mais il devait attendre la fin du ramadan pour ce faire. Pour ne pas perdre son temps à attendre à Fès bien connue des Européens il a décidé de visiter la ville de Taza qui se trouvait dans bled essiba sur les terres de la tribu Ghiata dans bled essiba. C’était très intéressant pour l’objet de sa mission d’exploration. Qu’a-t-il donc découvert dans cette ville qui vivait sous le joug d’une tribu rebelle ?

5. Taza sous le joug de Ghiata en 1883

Foucault avait le choix entre deux chemins pour aller de Fès à Taza. L'un est le plus court mais jamais suivi, parce qu’il traversait les terres de la tribu Ghiata. L'autre plus long mais généralement suivi, car il évitait le plus possible la traversée de leurs terres, jusqu’à la porte de Taza.

Les tribus Al-Hyayna, Tsoul et Maknassa faisaient partie de bled Makhzen. Mais elles n'y étaient pas complètement soumises. Leurs terres n’étaient pas sûres. Pourtant les caravanes s’y déplaçaient sans heurt. Mais les étrangers ne s'y rendaient guère seuls. Quant à la tribu Ghiata, sur les terres de laquelle se trouve Taza, elle était totalement indépendante, et connue pour sa violence et le brigandage de grands chemins. On ne peut traverser ses terres sans en payer le prix à l’un de ses zettats fort et honnête. Chose qui n’était pas facile, surtout pour un étranger comme Foucault quoique déguisé en rabbin juif.

Cependant il a pu trouver le moyen de traverser dans les meilleures conditions ces lieux où le Sultan n'a aucun pouvoir. Il a profité de la puissante influence du culte des saints dans l’esprit des Marocains. Il a fait la connaissance de Sidi Rami le maître du grand mausolée de Moulay Disse Zerhoun. A ce titre il était lui-même considéré comme un grand saint. Son énorme influence s'étendait bien au-delà des deux tribus Al-Hyayna et Ghiata. Toutes les tribus répondaient à ses moindres désirs. S'ils avaient des affaires à régler à Fès, c'est lui qui s'en chargeait. Et si le sultan même voulait quelque chose de l'une de ces tribus pourtant rebelles, il recourait au même homme.

C’était donc sous sa puissante protection que Foucault était allé à Taza. A la demande son hôte juif à Fès, Sidi Rami lui a juste donné un de ses esclaves de confiance pour l’y conduire. Ils ont alors pris plutôt le chemin le plus court, que personne n'osait jamais parcourir en toute sécurité sans une telle protection. Ils n’y avaient rencontré que très peu de gens, mais pas de caravane. Ils y ont vu quelques cavaliers, tous portant des fusils et des épées. Il n'y avait personne dans les champs. Ils ont rencontré quatre ou cinq fois des patrouilles armées qui étaient là pour protéger leurs récoltes, et pour piller aussi des voyageurs étrangers.

Accompagné par l’esclave de Sidi Rami Foucault n’a rencontré personne en chemin sans le voir montrer le plus profond respect pour son guide. Ils l'ont tous salué et lui ont parlé, et la plupart d'entre eux lui ont même baisé la main. Le pays était peu peuplé et peu cultivé. Les tentes étaient très belles, mais les villages constitués de huttes plutôt que de maisons avaient un aspect misérable. Dans les hameaux il y avait un grand nombre de chevaux bien entretenus, signe que leurs habitants étaient des guerriers.

Quant à Taza, la ville que notre troisième témoin l’espagnol Domingo Badia alias Ali Bey Abbasside, a trouvé il y a quatre-vingts ans si prospères, si heureuse, et la meilleure de tout le Maroc, Foucault y a trouvé plutôt un chaos qui l’a rendue la plus misérable. Auparavant, ses fortifications étaient plus importantes, comme en témoignaient les monuments épars aux abords de la ville. Elles n’avaient plus aucune valeur militaire.

Taza sembla à Foucault avoir une population de trois à quatre mille habitants, dont deux cents Juifs entassés dans un tout petit mellah. Il y avait quatre mosquées et deux ou trois fandaks qui paraissaient spacieux, mais vides et délabrés. La plupart des maisons avaient des citernes d'eau douce et glacée, mais pas assez suffisante pour les besoins de la population, et notamment du bétail. La carence en était compensée en l'amenant d’un cour d'eau.

Elle était nominalement sous le règne du sultan. S’y trouvait encore un caïd et une centaine de makheznis. Mais ils vivaient tous confinés dans le mechouar, dont ils n'osaient pas sortir par peur des hommes de la tribu Ghiata. L'autorité du caïd y était totalement absente, non seulement à l'extérieur de la ville, mais même à l'intérieur. Ses tâches se limitaient au règlement des différends entre les habitants.

En fait, la ville était tombée sous le joug de la puissante et rebelle tribu Ghiata, qui en a fait la ville la plus misérable du Maroc. Les hommes de cette tribu traitaient Taza comme s'il s'agissait d'une ville occupée. Personne n'osait sortir même à une centaine de mètres de ses murs sans être accompagné d’un zettat Ghiati. Sinon il pouvait être volé, maltraité et peut-être tué.

De temps en temps la tribu de Ghiata se permettait de mettre la ville à sac d’une manière organisée. Ainsi, dès qu'un habitant recevait de l'argent, il l'envoyait aussitôt à un endroit sûr dans d'autres villes. C'était un spectacle étrange de voir ces hommes errer armés dans la ville, et s'y comporter toute l'année comme s'ils se trouvaient dans une ville hostile le jour de l'attaque. Les denrées alimentaires européennes à Taza valaient le double des prix à Fès, conséquence naturelle de la difficulté de communication. Il était difficile pour Foucault d'exprimer l'horreur dans laquelle vivait la population.

Selon le voyageur Badia, Taza était jadis entourée de tous côtés par des jardins de toute beauté, où l’on entendait le roucoulement des pigeons et des colombes. Ils sont devenus une source d'amers regrets pour les habitants de la ville. Ils étaient encore verts, comme au temps de Badia, avec les mêmes cours d’eaux qui ruisselaient, et les rossignols qui chantaient dans les arbres. Mais Ghiata les a tous occupés.

Foucault dit qu'il y a environ sept ans avant son arrivée à Taza, Moulay El El-Hassan a décidé de mater cette tribu. Il a marché contre eux dans une campagne militaire. Mais ses forces ont été vaincues. Il a lui-même vu tuer son cheval sous lui dans la bataille et y a échappé de justesse à pied. La bataille a eu lieu dans les montagnes sur les rives de la vallée de Bou Guerba. Il a été dit que Ghiata avait construit des barrages sur les collines, puis les a soudainement démolis, de sorte que ses eaux se sont précipitées avec force et le torrent a emporté une partie de l'armée du sultan. Depuis, il n'a pas encore tenté de se venger de cet échec.

Si Foucault a trouvé Taza dans un état lamentable après notre troisième témoin Badia qui l'a laissée très belle quatre-vingt ans auparavant, il a plutôt trouvé Séfrou aussi rayonnante que du temps de notre quatrième témoin René Caillé une cinquantaine d'année auparavant. Qu'en a-t-il rapporté ?

6. *Splendeur de Séfrou en 1883*

A l'inverse de Taza, Séfrou ne se trouvait sur les terres d'aucune tribu. Elle était administrée par un caïd spécial dépendant de la province de Fès. A l'époque du voyage de Foucault le chemin de Fès à Séfrou était sûr. Mais ce n'était pas toujours le cas. Les tribus autour de Fès étaient tantôt obéissantes tantôt rebelles, de sorte que les chemins vers Séfrou et Meknès étaient tantôt sûrs, tantôt risqués. À l'heure du passage de Foucault les deux itinéraires étaient sûrs.

Il est arrivé à Séfrou Le 20 août 1883 à dix heures du matin. Entourée d'énormes murs blancs la ville avait l'air propre et radieux. Elle fascinait par la prospérité qui y règne. Une prospérité inégalée dans aucune autre ville du Maroc.

Ailleurs on ne voyait que traces de ruines et de décrépitude. A Séfrou tout était florissant et sentait le progrès. Il n'y avait pas de ruines, ni de terres nues ni de bâtisses abandonnées. Tous ses quartiers étaient habités et recouverts de belles maisons à étages et aux façades neuves et propres. La plupart étaient construites en briques dures et peintes en blanc. Elles étaient agrémentées par des vignes qui grimpaient sur leurs murs pour atteindre les balcons de leurs étages et y former des auvents.

Du centre de la ville passait par un débit très rapide une petite rivière dont les eaux étaient claires et fraîches. Et trois ou quatre ponts permettaient de le traverser. Séfrou avait une population d'environ trois mille habitants, dont un millier de Juifs. Il y avait deux mosquées et une zaouia pour les disciples et les petits-fils de Sidi al-El-Hassan al-Youssi. De nombreux turbans verts y étaient également vus portés par les adeptes de la confrérie des Dargawa.

Séfrou jouissait de nombreuses sources de richesse. Y prospérait tout d'abord le commerce fait avec les tribus environnantes. Elle leur vendait des produits européens et leur achetait du cuir, ainsi que d'énormes quantités de laine qui occupaient une grande partie de sa population. Puis ses produits d’artisanat étaient vendus à Fès et parfois exportés directement à Marseille. De Séfrou passaient aussi les caravanes de Tafilalt qui effectuaient le commerce avec le sud.

De ses vergers on exportait également vers la ville de Fès une grande quantité de divers types de fruits tels que les olives, les citrons, les raisins, les cerises et autres. Sa production de raisins était si prolifique qu’on en faisait d'excellents breuvages. Enfin, on y recevait les poutres et les du Jebel Ait El-Youssi et qu’on expédiait aux villes du Nord.

Après avoir décrit la misère de la population dans bled essiba à cause de l’anarchie et la loi de la jungle, et comme pour dire que Séfrou constituait l’exception qui confirme la règle, Foucault a tenu à montrer que la population qui vit au sein du bled makhzen n’est pas moins malheureuse, à cause des abus et de l’arbitraire du makhzen. De quoi s’agissait-il au juste ?

7. *Pouvoir arbitraire du makhzen*

Comme le reste de nos témoins, Foucault brosse un tableau sombre du bled makhzen pour ses populations. Certes il n’y avait pas de bandits de grand chemin qui opéraient au grand jour, comme au bled Essiba. L’on pouvait, en principe, y voyager en toute sécurité. On n’y pouvait pas non plus mettre à sac toute ville en toute quiétude et d’une manière organisée, comme c’était le cas à Taza.

Pourtant on n’y vivait pas en toute sérénité. Les sujets du sultan y avaient peur tout le temps pour leur argent et pour leur propriété des abus et de l’arbitraire des agents du makhzen. Ces agents pouvaient les en dépouiller de multiple façon, chaque fois qu’ils en avaient l’occasion et au nom de l’autorité même dont ils étaient investis.

Et ce n’était pas la faute de ces agents. Si leurs victimes étaient à leur place ils auraient fait exactement de même. Par opposition à l’Etat moderne, fort d’une économie capitaliste pour bien maîtriser et diriger ses diverses institutions partout dans son territoire, tout régime ancien était si fragile par essence à cause d’une économie vivrière. Le système d’administration et de gestion du service public, comme la sureté, la justice et le fisc ne devaient y être que déficient et lamentable pour sa population surtout quand son territoire est immense.

Service délégué par le sultan à ses représentants partout dans le pays, qui étaient les gouverneurs, les pachas et les caïds, et qui pour accomplir leurs taches

devaient se faire défrayer et rémunérer directement par les sujets et non pas par le trésor comme c’est le cas de nos jours pour les fonctionnaires de l’Etat.

Chacun d’eux était donc à son échelle, à la fois policier, juge et percepteur d’impôts, avec en plus le monopole de la force public, et sans lois réglementaires, c’est-à-dire avec la voie grande ouverte à l’abus et l’arbitraire.

Et comme ils devaient en plus payer leurs soldats makheznis de leur propre caisse, ceux-ci en général sous-payés, se permettaient à leur tour d’arrondir leurs modiques salaires en rackettant les mêmes sujets chaque fois qu’ils le pouvaient, comme c’était le cas de la *mouna* rapporté par notre précédent témoin Lenz.

Un tel système de gestion de service public, dit affermage, a prévalu aussi en France par exemple, jusqu’à la révolution en 1789. Il est encore en vigueur un peu partout au monde, mais réglementé, non plus pour la sureté, la justice, et le fisc comme services exclusivement régaliens, mais éventuellement pour la gestion, l’aménagement et l’entretien des voies de communication et surtout pour le transport urbain, l’approvisionnement en eau et en électricité et l’assainissement dans les villes.

A cause de ce système archaïque qui prévalait encore au Maroc pour la sureté, la justice et le fisc, Foucault a remarqué et rapporté à son tour que les territoires soumis au Makhzen étaient si tristes pour ses populations qu’il ne leur assurait même pas la sécurité pour laquelle elles lui payaient un lourd tribut. Il n’y avait pas de pouvoirs publics pour les protéger. Entre les agents d’autorité et les voleurs, il n'y avait de repos ni pour les riches, ni pour les pauvres. L'argent et la propriété de tout le monde étaient exposés. L'État perçoit toujours des impôts mais ne les dépense jamais pour le bien du pays. On y vendait la justice comme on y achetait l’injustice. Il n’y avait nul profit à attendre du travail. Ceci en plus de la pratique abusive de l’usure suivie par l'emprisonnement des débiteurs insolvables. C'était cela le makhzen dans les villes de bled makhzen.

A la campagne on devait travailler le jour et rester éveillé la nuit. Fermez les yeux un instant et les voleurs enlevaient votre bétail et vos récoltes. Tant que l'obscurité persiste, ils contrôlaient le pays. On devait y prendre des gardes. Il y était risqué de quitter le village ou le cercle de tentes. L’on devait y rester vigilant.

Et après épuisement au travail, l’on récoltait et rentrait la moisson. Mais encore fallait-il la cacher pour éviter qu'elle ne soit volée par le caïd. Il fallait s'empresser de l'enterrer et se plaindre de misère et d'un mauvais rendement. Mais c’était sans compter avec ses émissaires qui espionnaient ses sujets. Quand ils les voyaient revenir du marché sans acheter de grains, c’était bon signe qu’ils en avaient assez et qu’il fallait les dénoncer.

Le lendemain, une vingtaine de makheznis venaient, fouiller et prendre le blé caché et le reste en même temps, bétail et esclaves. Le matin, on était riche et le soir même l'on devenait pauvre. Et pourtant la vie devait se poursuivre. Il fallait une fois de plus labourer la terre et la semer pour l'année d'après. Il n'y avait qu'un seul moyen pour financer tout cela. Il s'agissait du juif. Quand il était un honnête homme, il prêtait à 60% d'intérêt, et même bien plus. Le caïd protégeait les intérêts du juif usurier en échange d'un pot-de-vin. Et dès la première année de sécheresse, le pauvre débiteur se voyait emprisonné et voyait sa terre confisquée. Et l'affaire se terminait par une ruine complète.

Le sujet sentait donc que tout le monde s'est ligué contre lui pour qu'il n'échappe pas à ses persécuteurs. Le sultan gardait le caïd qui lui versait chaque année de gros revenus, et lui envoyait tout le temps de précieux cadeaux. Au fait le caïd lui-même n'amassait ainsi des richesses qu'au profit de son maître. Car tôt ou tard il finissait par lui confisquer tout ce qu'il possédait, soit de son vivant, soit après sa mort. Les gens craignent et détestent les caïds. Ainsi règne parmi eux une profonde tristesse et une grande désolation. Telle est l'histoire que Foucault, comme tout visiteur de passage, dit avoir entendu répéter à chaque pas et dans chaque maison où il entrait.

Histoire qui brossait un tableau assez sombre et peut-être un peu exagéré certes, mais c'était la façon dramatique pour cette population d'exprimer le grand désarroi dans lequel elle vivait en ville comme en campagne dans bled makhzen. Et ce, à cause de l'archaïque et arbitraire système de gestion et d'administration des services publics vitaux, comme la sureté, la justice et le fisc. Histoire pathétique mais déjà assez ancienne, qui se perpétuait au moins depuis le règne de Moulay Ismaël. Elle a été dénoncé à ce souverain en son temps, dans une lettre du très courageux érudit Youssi, que nous avons traduite et rapporté ci-haut avec le témoignage de notre premier voyageur, le médecin anglais Lemprière.

Foucault dit s'être assuré lui-même de cet endémique abus de pouvoir du makhzen dont pâtissaient la population et qui était la cause principale des multiples et récurrentes révoltes et insoumissions des tribus qui pouvaient se soustraire en se réfugiant dans les montagnes à l'occasion de toute expédition punitive du sultan.

Foucault commence donc par rapporter à ce sujet la malheureuse expérience de la population de Kasbat Beni Mellal. Comme il l'était pour Séfrou, il fut fasciné par cette ville. Entourée de grandes murailles en briques, elle avait l'air propre et riche, avec des rues assez larges et des maisons neuves et bien construites. Au centre se trouvait le marché. Les produits européens mis en vente y venaient de Casablanca, et surtout de Marrakech. Toutes les deux semaines, une caravane d'une dizaine de chameaux arrivait de cette capitale. Le voyage ne leur

prenait que quatre jours pour parcourir une distance d'environ deux cent soixante-dix kilomètres.

Sa prospérité était due à ses vastes vergers dont les fruits étaient exportés vers des contrées lointaines. Les jardins de la Kasbah de Beni Mellal, comme ceux disséminés au pied de l'Atlas, étaient d'une richesse surprenante. Ces fruits se composaient de raisins, figues, grenades, pêches, citrons et olives. Fruits bien distingués en termes de qualité et d'abondance.

S'y trouvaient deux caïds, mais sans autorité réelle, comme ceux de Zayan de la Kasbat Tadla et de Taza. Cependant, peu de temps après l'arrivée de Foucault, le sultan avait un bon nombre de partisans en cet endroit avait. Il s'est passé quelque chose que Foucault a remarqué dans d'autres zones rebelles, surtout celles qui étaient riches et commerçantes.

Au vu des obstacles que le chaos posait à la prospérité du pays, une partie de la population était toujours agacée que ses terres continuaient d'être pillées et détruites à cause des guerres avec les tribus voisines. Elle était surtout indisposée par l'insécurité sur les grands chemins. Elle aspirait donc à un mode de vie de paix et de sérénité. Elle souhaitait pour cela se soumettre à nouveau et de plein gré à l'autorité du makhzen. Ce désir a été adopté pendant quelque temps par un tiers des habitants de Kasbat Beni-Mellal. Mais le reste était demeuré fidèle à son indépendance, refusant toute idée de soumission.

Entre-temps, le sultan Moulay El El-Hassan, à la tête de son armée, a pris d'assaut la région de Tadla jusqu'à atteindre Kasbat Beni Mellal. Lorsqu'il s'en approcha, tous ceux qui lui étaient hostiles quittèrent la ville et se retirèrent dans la montagne. N'y restait plus que ses partisans. Ils lui envoyèrent un représentant pour l'assurer de leur sincère loyauté. Mais il a répondu en infligeant à Beni Mellal une amende de cinquante mille francs. Et les présents devaient payer pour les absents. Bien déçus depuis ce jour, il n'y avait plus de parti dans la Kasbat qui soutienne le projet de soumission au Makhzen.

Foucault a appris aussi les expériences malheureuses d'autres tribus de bled essiba qui étaient prédisposées à troquer leur indépendance contre les bienfaits escomptés de la soumission à l'administration régulière. C'est ainsi qu'en 1882, soit un an avant son arrivée au Maroc, Foucault a su que plusieurs tribus du Haut Sous s'étaient soumises d'elles-mêmes au sultan. Mais le résultat décevant était le même comme partout. Il ne leur a pas fallu longtemps pour se rendre compte que le régime du makhzen n'était pas le système de gouvernement tant espéré. Pas moins d'insécurité qu'avant. Plutôt plus de voleurs que jamais. Au final, il leur apparaissait que le pillage du caïd pendant un an a coûté au pays des pertes plus importantes que dix ans de chaos et de guerre. Ainsi, le règne des représentants du

sultan n’y a pas duré longtemps. Après deux ou trois ans de patience, souvent moins, et voyant qu'il n'y avait rien à espérer, elles ont rompu leur joug pour retrouver leur indépendance. Pourtant bled essiba n’était pourtant pas tout à fait exsangue d’autorité influente pour le grand bonheur de sa population. Le culte des saints y jouait dans une certaine et une certaine façon un rôle modérateur du chaos qui y régnait. Foucault nous en a rapporté quelques exemples. De quoi s’agissait-il ?

8. *Ampleur et bienfaits du culte des saints dans bled essiba*

Selon Foucault, Bled essiba commençait aux portes de Meknès et son s’étendait jusqu'à Tadla. Tadla elle-même faisait partie de bled essiba. Les tribus de Zayane, comme tous leurs voisins étaient libres. Certes, le sultan y avait un caïd mais il l’a été conduit dans une région rebelle. Il ne lui veinait jamais à l’esprit l'idée de demander à sa population un sou comme impôt ou un homme comme soldat pour servir dans l'armée. Il devait plutôt s’estimer assez bien heureux si elle le laissait vivre en sécurité en son sein. On rencontrait souvent un caïd de ce genre dans les provinces les moins soumises. La population tolérait leur présence avec le plus grand dédain et mépris. Elle était sûre que ni eux ni leur maître ne pouvaient lui être une cause d’aucune nuisance.

En matière de culte des saints dans bled essiba comme ailleurs, la personne la plus influente parmi les Zayanis lors du passage de Foucault, était un chérif dit Moulay El-Fdil. Il exerçait un grand pouvoir sur l’ensemble des trois tribus adjacentes à sa résidence. Mais aucune d’elle n'était complètement entre ses mains. Les Zayanis qui étaient loin au sud-est, par exemple, connaissaient ce chérif beaucoup moins que les autres.

Une autre famille de chérifs avait également une influence dans la même région, mais à un degré moindre. Les deux familles étaient chérifiennes par leur parenté avec Moulay Idriss fondateur de la dynastie Idriside et enterré à Zerhoun. Tandis que les chérifs Alaouites dont le sultan et sa famille sont les descendants de Moulay Ali Echrif, venu jusqu’au Maroc de la péninsule arabique et enterré au Tafilalet. La dynastie actuelle du sultan est alaouite. Ainsi les sultans du Maroc étaient aussi vénérés comme des saints, sauf que l’arbitraire du système politique en place n’était pas de nature à leur préserver la même loyauté et la même influence que celles de ces chérifs de Zayane et d’ailleurs.

Le Sultan était très intéressé par la sympathie de ces familles chérifiennes et très influentes dans les plus hautes montagnes inaccessibles et qui pouvaient à tout moment mobiliser et faire envoyer des torrents d'envahisseurs sur bled makhzen. Beaucoup d'entre elles ont été si puissantes qu’elles avaient pu détrôner plus d’un

sultan. Et pouvaient le soutenir quand il faisait preuve de bonne volonté à leur égard.

Avec une telle influence et puissance le sultan se devait de s’assurer leur affection, en les honorant par l’offre de cadeaux, voire par des mariages mixtes avec sa propre famille. C’est ainsi que Moulay El-Hassan a épousé une de ses sœurs de Sidi Mohamed El Amrani, chérif respecté de Zayane. Le Sultan avait également les meilleures relations avec Moulay El--Fdil. Grâce à cette politique, il pouvait parfois se faire aider par les armes des Zayanis malgré leur indépendance vis-à-vis de son pouvoir. Ainsi, dans sa campagne militaire contre Tadla et Zaïr, Moulay El-Fdil l'a aidé avec une force assez importante.

Foucault est arrivé à Tadla qui faisait partie de bled essiba. Tadla n’était pas une tribu, mais plutôt une région habitée par plusieurs tribus différentes. Toutes étaient des tribus de nomades qui ne vivaient que dans des tentes. Ils étaient riches et possédaient d'énormes troupeaux de chameaux, de moutons et un grand nombre de chevaux. Ils cultivaient les rives fertiles de la rivière Oum Er-Rabia.

C’étaient des rebelles contre le Makhzen, à l'exception de Bni-Miskine qui était administré par un caïd résidant dans une Kasbah. Il devait s’agir de ce que Lenz a nommé Meskine où il fut l’hôte de son caïd. Le reste de Tadla était tout entier bled essiba. Une seule autorité y était reconnue. C’était celle de Sidi Ben-Daoud de Zawiyat Boujjaad. Et son influence s'étendait jusqu'à la région de Zayane.

Le 4 septembre 1883, Foucault se trouvait à trois heures de marche à pied de Boujjaad. La courte distance qui lui restait pour enfin y arriver était semée d'autant de dangers qu’il a rencontré sur tous les itinéraires qu’il a parcourus jusqu'à ce jour. Ici, inutile de chercher ni *zettat* ni *Leanaya*. Quiconque y passait était pillé. En cette période surtout le pays était déserté. Des groupes de voleurs y arrivaient de toutes les tribus du Tadla, et parfois d'Ashkern. Chaque groupe était composé de quarante à soixante cavaliers, prêts à bondir sur quiconque osait s'y aventurer. Même les caravanes escortées de cinquante fusils ne l'osaient pas.

Mais il y avait une voie de salut. Quiconque n’avait de respect pour personne à Tadla en avait pour Sidi Ben-Daoud. Lorsque les armes ne protégeaient pas contre les attaques, la compagnie d’un membre de sa famille avec un étendard de sureté à la main suffisait pour parer à tout danger. C’ainsi, que tout voyageur et toute caravane qui voulait se rendre à la ville de Boujjaad, ou traverser Tadla en toute sécurité se devait de demander à Sidi Ben Daoud de le faire accompagner par un de ses fils ou petits-fils.

Selon Foucault, cette protection coûtait peu ou prou, en proportion du nombre de passagers et de la taille de la caravane. Pourtant la famille de Sidi Ben-Daoud était loin d'être cupide. Elle profitait plutôt d’une manière très modérée de ce privilège et dénonçait même la situation qui lui a permis d’exister. Malgré la puissance de son influence elle était incapable d’y mettre un terme. Elle ne pouvait rien contre la pratique d'un si ancien et abominable brigandage dont certains nomades étaient pourtant si fiers.

Foucault a donc dû envoyer à sidi Ben-Daoud, une lettre de celui qui l’a commandé auprès de lui, lui demandant d'envoyer quelqu'un pour l'accompagner sous sa protection. Il a chargé quelqu'un de la région cette tâche qui s’est élancé presque nu. C'était pour le seul moyen d’arriver à son but en toute sécurité. Puis il était revenu avec l'un des petits-fils de Sidi Ben-Daoud. C'était un beau jeune homme d'environ dix-neuf ans. Il arriva à sa mule, levant à la main l’étendard de sureté de son saint père, avec un esclave qui le suivait. Et tout le monde est reparti aussitôt.

Sitôt arrivé à Boujjaad un homme a interpelé Foucault pour lui dire : "*Ici il n'y a ni sultan ni makhzen, il n'y a qu’Allah et Sidi Ben-Daoud*" Ce qui résumait le situation politique de cette ville. Sidi Ben-Daoud en était le seul maître absolu. Il tirait son influence de son autorité spirituelle, qui pouvait devenir temporelle quand bon lui semblait, grâce aux bienfaits que les tribus voisines espéraient de l'obtention de sa bénédiction. Son influence s'étendait des alentours de son lieu de résidence jusqu'à une marche d'environ deux jours à la ronde. De tous les points de cette vaste étendue, les gens se précipitaient continuellement portant des quantités d’offrandes pour son sanctuaire. La ville était toujours remplie de pèlerins. Ils venaient demander la bénédiction du Wali et gagner sa baraka.

Le nombre de visiteurs augmentait chaque jeudi qui était jour de marché. La semaine précédant l’arrivée de Foucault, la quantité de la seule offrande en blé s'est élevée à deux cents charges de chameaux. L’offrande suivante l’a dépassée de quatre cents autres. Il y avait en même temps d'importants dons en espèces, en bovins et en chevaux. Ce n’étaient pas seulement des individus qui accomplissaient ve devoir rituel, mais chaque année les tribus voisines se succédaient en grand nombre sollicitant des bénédictions collectives de ce saint patron en échange de dons à sa zawiya. Dons apportés régulièrement par toutes les tribus du Tadla, la plupart des tribus Chaouia, certaines factions des Ait Seri, et une petite partie d'Ichkern.

La zaouia était donc très riche, et Sidi Ben-Daoud possédait une immense fortune. D'autres membres de sa famille recevaient aussi et directement des pèlerins leur part de ces offrandes selon le degré de leur sainteté et leur piété. Certains étaient très riches, d'autres l’étaient moins. Mais chacun ne vivait que de

l'aumône qu'il recevait. Tous étaient instruits et quelques-uns étaient même des érudits. Sidi Ben-Daoud possédait d’ailleurs une belle bibliothèque, mais elle était rarement consultée. C’est ainsi que ces saints bénéficiaient des grâces que Dieu leur accordait et passaient leur vie à profiter des biens légitimes de ce bas monde.

Mais quelle était la source de ce privilège divin ? Il est bien connu que la sainteté les chérifs Idrissides et Alaouites provient du fait qu’ils sont les descendants du prophète béni Mahommed. Or Sidi Ben-Daoud ne l’est pas et n'était pas non plus le cheikh d'une secte religieuse. Pourtant son origine n'est pas moins sacrée. Il était connu pour être un descendant du prestigieux calife Omar ibn Al-Khattab. Ses ancêtres, installés au Maroc depuis trois siècles et demi, ont rapidement acquis par leurs mérites à la fois par la notoriété de leur lignée, et par celle de la dignité et la force que l'on voyait héritées par Sidi Ben-Daoud. De plus, dans sa zawiya, il n'y avait ni secte religieuse, ni disciples attachés à son service, ni voie de religiosité particulière. Il n’y avait que ce saint, qui était le chef d'une vénérable famille issue d'une ligné bénie, digne d'une grâce spéciale du ciel, acquise par les supplications des ancêtres honorés leur noble naissance. Les gens croyaient en sa baraka qui fertilise la terre dans ce bas monde et garantit l'intercession du calife Omar et de toute sa noble progéniture le Jour du Jugement dernier, et ouvre les portes du Paradis. C’était cela qu’on répétait à Foucault à tout bout de champ au sujet du saint Sidi Ben-Daoud assez bien connu et sur sa célèbre zaouia.

Depuis la fondation de la ville de Boujjaad par Sidi Mohamed Charki, cette ville est restée la demeure de ses descendants. Au moment du passage de Foucault, et tel qu’il l’a vu, leur cheikh Sidi Ben-Daoud ben Sidi Al Arabi, avait près de quatre-vingt-dix ans. Malgré son âge, il avait encore toutes ses facultés. C'était un beau vieillard au visage pâle agrémenté d’une longue et belle barbe blanche. Ses traits exprimaient une rare expression de douceur et de bienveillance. Il marchait difficilement, mais il se déplaçait tout le temps sur sa mule. Où qu'il se trouvait, il était toujours entouré de plus d'une centaine d'individus assis adossés aux murs attendant le moment de sa sortie pour baiser ses étriers ou les franges de ses habits. Il était non seulement vénéré, mais aussi extrêmement aimé. Tout le monde louait sa justice, sa gentillesse, sa bonté et sa générosité.

Selon ce qu’on a raconté à Foucault, La famille de Sidi Ben-Daoud était assez bien nombreuse. Il avait au moins trente fils et filles de ses femmes et de ses concubines. Son fils aîné était Sidi Al-Hajj al-Arabi, qui était à ce moment au côté du sultan. Le second était Si Omar connu pour être très intelligent et bien instruit. Outre sa descendance immédiate, Sidi Ben-Daoud comptait un grand nombre de frères et neveux. A l'exception des Juifs et de quelques artisans, toute la ville n'était habitée que par les parents proches ou lointains du saint, avec leurs serviteurs et servantes.

Il convient de noter ici que Foucault n’a rien dit de particulier sur la vie des juifs dans cette ville aussi sainte, alors que certains de nos témoins ont rapporté le vil usage ailleurs de les obliger à se déplacer pieds-nus, surtout près des sanctuaires musulmans. Une fois de plus, cela n’a rien à voir avec l’Islam, car il est bien connu que cela n’était nullement l’usage du saint prophète béni Mohammed avec les juifs de la sainte ville de Médine. Mais cela plaisait à la populace dans l’indifférence fautive des érudits.

Foucault a demandé qui serait alors l'héritier de Sidi Ben-Daoud. Personne ne le savait. Tout comme pour les sultans du Maroc, il n'y avait aucun arrangement préalable pour régler cette affaire. L'ordre par date de naissance n'était pas de mise. Chaque patriarche, lorsqu'il sentait que la mort approchait, choisissait un de ses fils pour lui succéder. Sidi ben-Daoud était parmi les plus jeunes fils de son père, Sidi al-Arabi. Et l’heureux élu recueillait de son père défunt tout son héritage spirituel et temporel.

Sidi ben-Daoud était en bons termes avec le sultan. Malgré sa grande influence, ni lui ni ses prédécesseurs n'avaient jamais manifesté d'hostilité envers les souverains chérifiens. Le sultan Moulay El El-Hassan lui envoyait chaque année à Boujjaad de précieux dons. En revanche, chaque fois que le sultan faisait le voyage entre Fès et Marrakech, Sidi ben-Daoud ou l'un de ses fils l'accompagnait entre Casablanca et oued Um Ar-Rabï ou Oued al-Abid. Tel était le cas de son fils Sidi Larbi au moment de la présence de Foucault à la ville de Boujjaad.

Cependant, et selon Foucault toujours, malgré la bonne volonté de Sidi Ben-Daoud envers le sultan, le souverain se voyait, des fois, obligé de commander lui-même des expéditions punitives contre les tribus de Tadla. Et il a tenu à rapporter dans son ouvrage certaines informations qu’il a pu recueillir sur sa dernière campagne dans ce bled.

Chaque année ou tous les deux ans, le sultan Moulay El-Hassan avait l’habitude de diriger lui-même son armée et partait en guerre dans certaines régions du blad essiba dans son royaume. Ces campagnes visaient tantôt à mater les factions rebelles, tantôt à imposer des dommages de guerre à des tribus trop puissantes afin de les affaiblir pour les soumettre, mais seulement à des moments où elles sont trop faibles ou assez divisées pour empêcher une incursion temporaire sur leur territoire.

Et une campagne militaire de ce genre venait d'être entreprise à Tadla juste avant l’arrivée de Foucault. Le sultan procédait d’une manière sure et méthodique. Il passait d’une tribu à l’autre. Pour les soumettre chacune se voyait ainsi obligée

de choisir entre le pillage de ses terres ou lui payer une rançon en espèces. Entre les deux alternatives, le choix du moindre mal était bien clair. Il s'agissait souvent d'acheter la paix par le prix exigé. Et c'était ce que le sultan espérait. Mais ce n'était pas toujours le cas. Le sultan devait des fois subir et supporter des revers. Dans certains endroits, il s'est vu impuissant, comme en témoignait le cas de la tribu Ghiata.

Et à Tadla même, il a entrepris une troisième manœuvre qui fut une expérience assez amère pour lui. A son approche, les tribus, toutes bédouines, se contentèrent de faire leurs bagages et de partir. Certains d'entre elles se sont réfugiées dans les montagnes d'Ait Serri, et les autres aux montagnes de Zayane. Là, elles étaient en sécurité. Et le sultan resta seul avec son armée, errant dans la plaine déserte. Ce fut une campagne désastreuse. Il n'a pu obtenir de l'argent que de certains petits villages fortifiés éparpillées ici et là dans la région. Il n'en a ainsi recueilli même pas de quoi financer les coûts de mobilisation de ses grandes forces. « *Peines perdues pour un maigre butin* », répétaient les gens vindicatives de ces tribus.

De tous nos témoins, et vu la spécificité de sa mission de reconnaissance, Foucault était le seul à avoir le mérite de dresser la liste des avantages et des inconvénients pour la population de la vie dans bled makhzen et de celle dans bled essiba. Et à en juger par comparaison, la dernière semblait de moindre mal. Comment et pourquoi était-ce possible?

9. Vie de moindre mal, entre bled makhzen et bled essiba

Afin de bien illustrer ce choix de vie de moindre mal par la population, entre bled makhzen et bled essiba, Foucault a déjà rapporté l'expérience des habitants de Kasbat Beni-Mellal sous le règne de Moulay El-Hassan. La région était plutôt insoumise, malgré la présence d'un caïd qui ne pouvait l'administrer ni surtout y percevoir les impôts. Elle a pourtant fasciné Foucault qui l'a trouvée fort belle, assez bien prospère à tout point de vue selon un mode de gouvernement consensuel et autonome. Tel état l'énorme avantage d'y vivre loin du pouvoir arbitraire du makhzen.

Sauf qu'à cause du chaos qui caractérisait bled essiba où se trouvait Kasbat Béni Mellal, sa population était en revanche fort agacée par l'insécurité des grands chemins et par les grands dégrats que subissaient leurs terres d'une manières récurrentes du fait des incessantes guerres intertribales. Tels y étaient les deux inconvénients qui étaient totalement absents dans bled makhzen. Quand elle fut envahie par le sultan et son armée deux tiers de la population se sont réfugiés dans les montagnes. Le tiers restant qui a sincèrement offert au souverain sa soumission a vite déchanté quand il s'est vu selon la coutume condamné à payer une lourde

amende pour toute la population. Plus personne n’y pensa à renoncer à son indépendance malgré l’inconvénient d’insécurité des grands chemins et les dégâts des guerres intertribale.

Foucault a rapporté aussi le cas des populations de certaines tribus rebelles de Tadla, qui se sont remises de leur plein gré sous la soumission du makhzen. Mais elles n’ont pas tardé à le bien regretter quand elles se sont vues à nouveau bien plus volées par les caïds qu’elles ne l’étaient par les bandits de grands chemins et par les pillages des intermittentes guerres intertribales. Et comme elles le pouvaient, elles ont brisé les chaines du makhzen pour reprendre leur liberté. Issue salutaire que ne pouvaient se le permettre les populations des tribus des villes et des plaines facilement accessibles par les troupes du sultan.

L’avantage de l’indépendance, chaque fois qu’il était possible, était énorme et de moindre mal par rapport aux grands inconvénients du pouvoir arbitraire du makhzen. Pour vivre en paix et en sureté pour leurs personnes et tous leurs biens, chacune de ces tribus rebelles a développé son propre mode de gouvernement consensuel et autonome. Et chacune s’est avérée à la longue une réelle démocratie à sa façon, ayant pour lois des règles de vie commune élaborées et consenties au fil du temps par tous. A chacun de ces modes de gouvernement coutumier et autonome, Foucault a consacré une bonne partie de son ouvrage.

Parmi les régions indépendantes du Makhzen, dit-il, il y avait celles au sud du Haut Atlas. Elles différaient dans leur organisation sociale de celle du Nord. Dans celles-ci, il y avait une unité sociale unique, la tribu, et un système politique unique, qui était la démocratie. Et il n'y avait pas de liens entre les différentes tribus.

La tribu y était en quelque sorte une famille nombreuse avec ses ramifications naturelles, réparties entre tentes, maisons, hameaux, villages, ou districts formés de plusieurs centres habités, etc. ces ramifications augmentaient avec l'accroissement du nombre des membres de la tribu. En général, chaque groupe s'autogérait par consensus comme il l'entendait, au moyen d'un conseil dans lequel était représentée chaque famille. C'était la *jamaa* en en langue arabe et *l’Anfaliz* dans le dialecte berbère. Souvent quelques hommes prédominaient dans le conseil, mais sans titre ni privilège reconnu.

Les affaires de la tribu étaient toutes réglées selon le même principe. Les petites tribus se rassemblaient avec tous leurs membres pour délibérer. Dans les plus grandes, où les unités qui les constituaient étaient déjà elles-mêmes assez grandes et souvent indépendantes les unes des autres, chacune délibérait séparément et prenait ses décisions avec ou sans égard à celles prises par les autres.

Dans certaines tribus, existaient des lois ou des codes de lois communes qui s'imposaient à l’ensemble de leur peuple et de leurs conseils. Mais elles n’étaient pas en vigueur dans le reste des tribus.

Les conseils ne se souciaient pas des individus qui étaient tous libres. Si des différends surgissaient, que ce soit entre familles ou entre factions, ils étaient réglés par la logique de la force selon les convenances du plu fort. Ici, avec une telle liberté totale et ces divisions infinies, la discorde était sûre et totale. Et là, avec un peu d'ordre et d'unité, la démocratie absolue prévaut toujours. Les différentes tribus n'ont d'autres relations que des guerres et des alliances qui les unissent temporairement.

Ce paragraphe mérite qu’on s’y arrête pour le tirer au clair. Il comporte quelque chose d’invraisemblable voire d’impossible. Pour tout groupe humain dans un milieu aussi belliqueux, la vie en bonne entente n’était pas du tout un luxe, mais plutôt une nécessité indispensable pour sa liberté et pour sa survie.

Dire alors que son conseil, dans bled essiba au Maroc, n’avait nulle autorité sur ses membres et que les différends s’y réglaient à coups de fusils était absolument suicidaire et donc invraisemblable voire impossible. Comme le sultan, selon Foucault lui-même, n’attendait que l’affaiblissement et la division des tribus rebelles pour les attaquer, il en était absolument de même de toute tribu rebelle parmi les autres tribus hostiles qui n’attendaient que sa division et son affaiblissement par tout conflit interne, pour l’attaquer, la piller, l’asservir voire la décimer.

Et les grands et puissants de chaque communauté tribale ne pouvaient jamais l’admettre. Ils devraient plutôt user de toute leur influence pour que leur conseil soit assez puissant afin d’y imposer une justice équitable pour tous. Une justice qui maintient et consolide une paix civile durable. Une justice qui soit de nature à inspirer assez de confiance pour accroitre sa prospérité et sa démographie et par là accroitre sa force de dissuasion et de frappe dans milieu aussi belliqueux. C’est ainsi qu’étaient née dans l’antiquité les puissantes et riches citées-Etat comme Athènes en Grèce et Rome en Italie. Donc au Maroc partout dans bled essiba, ne devait prévaloir dans chaque tribu petite au grande pour sa survie, qu’une certaine forme démocratie absolue où prédominaient ne fut-ce qu’un peu d’ordre et d’unité.

Foucault n’était pas longtemps sur place au nord du Maroc pour vérifier toutes les informations qu’il a reçues sur bled essiba dans cette région. Or comme il l’a dit lui-même, il a dû beaucoup vivre parmi les juifs du Maroc qui, quand ils découvraient sa vraie nature, ils gardaient bien son secret et lui prodiguaient même des informations qu’il ne demandait pas. Et comme ils étaient, comme un peu

partout au monde, victimes des incivilités de la populace, ils pouvaient par rancune exagérer l'ampleur de certains phénomènes, comme ici l'anarchie dans bled essiba au nord du pays, et que Foucault a pris pour de l'argent comptant, faute de pouvoir les vérifier.

En somme, c'était cette indispensable démocratie intra-tribale, vitale pour toute tribu, qui faisait que les populations des plaines et vallées limitrophes des montagnes, trouvaient la vie dans bled essiba de moindre mal que celle où devait sévir le pouvoir arbitraire du makhzen. Les populations des hautes montagnes n'avaient que ce choix, parce que inaccessibles pour les troupes du makhzen.

Et contre les bandits de grands chemins il y avait les services des zettats ou passeurs à payer, comme tribut à supporter pour cette vie de moindre mal. Et pour se prémunir des dégâts en personnes et en biens des déplorables, fréquentes et inévitables guerres intertribales, ces mêmes tribus de bled essiba ont dû trouver des solutions pour les éviter ou en tempérer les malheureuses conséquences dans la mesure du possible. Comment donc ?

A ce propos, Foucault poursuit son récit pour dire que la tribu était présente aussi bien chez les Berbères que chez les Arabes, avec ses divisions naturelles, qui étaient les mêmes partout. A côté, se trouvaient des fois des villages isolés et fortifiés, qui en étaient absolument indépendants. Certains de ces villages étaient habités par un mélange de Shlouh et de Haratines[36]. D'autres étaient habités par des membres de différentes tribus. Et le reste était habité par des Chorfas ou des ermites reclus dans des zaouias. Pour résister aux invasions des tribus voisines, la plupart s'unissaient entre elles en groupes d'un certain nombre, formant ce qu'on appelait des *dawa-irs*, soit des cercles ou districts.

Les tribus, les villages isolés et les cercles ont dû s'unir entre eux par l'un ou l'autre de deux types de liens. Le premier était *alittihad* c'est-à-dire le syndicat formé d'un certain nombre de ces unités sociales, pour constituer une masse plus compacte. Inutile de dire qu'une telle association était sujette à des changement dans sa composition. Parfois un groupe s'en détachait, et parfois un autre la rejoignait.

Le second type de lien était celui dont Foucault a déjà parlé. Il s'agissait de la subordination d'une entité faible à une autre assez forte pour la défendre, contre le versement périodique d'un tribut convenu. Pour cela l'entité vulnérable se

---

[36] Pour l'historien marocain Al-Nassiri, dans son livre « Al-Istiqa'a l'Akhbar al-Akhbar al-Maghrib », le mot « Al-Hartani » signifiait l'esclave affranchi. Hor en arabe veut dire libre. Hor-tani, voulait dire « libre-au second degré » pour dire qu'il n'était pas à l'origine libre. Et haratines était le pluriel de « hor-tani .

déclarait ainsi subordonnée soit au clan puissant soit à son chef. Le tuteur s'engageait en retour à assurer le respect de tous ses membres et de leurs biens. Telle était, selon Foucault, la situation de bled essiba au nord du Maroc.

Au Sud en plus des régimes démocratiques, il y avait aussi des régimes autocratiques, mais sans pouvoir arbitraire. L’autorité suprême s’y trouvait aux mains d’un Cheikh dit en langue berbère *Amhgar*. Elle était héréditaire dans sa famille. Mais son autorité ne pouvait pas être pesante sur ses sujets, qui étaient en grand nombre surtout des parents assez proches, à bien traiter comme des alliés naturels. Il était donc dans son intérêt et l’intérêt de toute sa famille de n’indisposer personne. Il se devait de les laisser jouir d’une grande liberté et n’en exiger que trois choses, à savoir : lui verser une somme modique, marcher ensemble en cas de guerre, et ne jamais se battre entre eux, ni se piller ni se voler les uns les autres ; choses permises uniquement contre les étrangers. En dehors de cela, ils avaient une liberté totale.

Quant au système démocratique, il a été adopté sous diverses formes. Là où prédominait le système en vigueur dans le Nord les tribus, les districts et les villages étaient gouvernés par un conseil composé de tous les membres de l’entité. Dans d'autres endroits, le conseil conservait le pouvoir de délibération et de décision et en confiait l’exécution à un cheikh qu’il a déjà élu pour ce faire. Cette fonction restait chez certaines entités longtemps dans la même famille. Dans d'autres, elle devait toujours passer d'une famille à l'autre.

Certaines tribus étaient subdivisées en factions, à la tête chacune une famille dans laquelle la charge du cheikh était héréditaire. Parfois, les attributions du cheikh étaient assez larges. Et parfois son privilège se limitait à mener ses sujets au combat.

Enfin, il existait un système de gouvernement tribal particulier. C'était celui du "Cheikh de l'année". L s’agissait du cheikh élu pour un an. Chacune des tribus était gouvernée par un conseil qui élisait chaque année un nouveau cheikh pour le pouvoir exécutif. Ce qui rappelle les magistrats de l’antique république romaine, élus eux plutôt par le peuple pour un mandat d’un an.

S'il existait dans ces régions du Sud une organisation politique plus complète que celles Nord, il ne faut pas en déduire que l'ordre public général y était meilleur. La gestion interne de chaque village s’y faisait d’une façon assez régulière. Mais c'est tout. Les guerres intertribales, entre village et entre districts, y faisaient constamment rage. Elles avaient trois causes. Parmi les sédentaires, il y avait des différends sur l'eau et les canaux d'irrigation. Parmi les nomades, il y avait le pillage injuste des vassaux à qui impose au tuteur le devoir de vengeance et

de réclamer réparation. Et entre les sédentaires et les nomades, il y avait l'avidité qui poussaient à ceux-ci l’attaque des premiers pour les piller.

Foucault dit n’avoir jamais été dans une seule région au sud de l'Atlas sans y trouver une guerre pour l'une ou l’autre de toutes ces raisons. Pourtant c’était un moindre mal pour ces populations qui jouissaient chez eux de leur liberté en toute dignité, plutôt que de vivre sous le joug du pouvoir arbitraire du makhzen, combien même ses grands chemins étaient assez sûrs et ses guerres intertribales étaient assez rares.

Voyons à présent notre prochain témoin, français également, et affecté par le même sultan Moulay El-Hassan à son service comme médecin particulier. Affectation qui semblait à priori du pain béni pour son pays la France. Mais difficile de croire que le souverain ne savait pas que le toubib était un agent de renseignement et qu’il ne l’a pas appelé à son service plutôt pour le manipuler en le laissant filtrer à son gouvernement les informations que lui voulait laisser passer pour le tromper.

Et il n’était pas impossible non plus que Linarès ne le savait que trop bien et devait donc bien décoder les informations ainsi recueillies avant de les transmettre. Ce qui n’était pas une sinécure. Reste à savoir qui des deux s’est mieux servi de l’autre et l’a mieux manipulé, le souverain ou l’agent de renseignement. Toutefois, malgré toutes les manœuvres de l’Espagne et surtout de la France tout près à l’Est, et malgré les incessants tumultes de bled essiba, Moulay El-Hassan a pu, jusqu’à la fin de son règne, préserver l’intégrité territoriale de son empire et son indépendance, conformément aux recommandations de son défunt père.

Le médecin militaire français *Fernand Linarès*

François Fernand Jean Léon Linarès (1850-1938) était un médecin militaire et explorateur français. Il a été affecté en service dans la région d'El Bayadh au sud de l'Algérie en 1875. Puis il fut membre de la mission militaire française au Maroc en 1877. Il s'est distingué à cette époque dans la lutte contre l'épidémie de choléra à Oujda en 1878. Et grâce à son travail assidu sur le terrain parmi les algériens puis les marocains, il a fini par arriver à comprendre tout ce qui se disait autour de lui en arabe usuel et à le parler couramment.

Le sultan Moulay El-Hassan l'a nommé à son service en tant que médecin et conseiller. Depuis, il l'a accompagné dans tous ses déplacements, notamment lors de l'expédition du Tafilalet en 1893. Un périple passé par Séfrou, le haut Moulouya, l'Atlas, Ksar-Souk, et qui a duré plus de cinq mois.

Le retour après trois semaines au Tafilalet, passait par le Toudra, le Dadès et le col du Glaoui, pour arriver à Marrakech le 20 décembre de la même année. Sous la protection du sultan, le médecin a pris soin d'enregistrer les repères de la route à l'aide d'une boussole, et d'effectué de nombreuses mesures barométriques et thermiques.

À la mort de Moulay El-Hassan, il était en vacances en France. Il fut le premier envoyé français auprès du nouveau sultan Moulay Abdul Aziz. Il rentra en France en 1901 après avoir vécu 25 ans au Maroc. Il retourna dans son village natal, où il fut élu maire puis conseiller général dans le même arrondissement de 1901 à 1908.

En 1932, son livre fut publié sous le titre « *Un voyage au Tafilalet avec Sa Majesté le Sultan Moulay Hassan en 1893* », doit tout juste dix ans après le voyage de Foucault. Ouvrage publié par le Journal de l'Institut Marocain d'Hygiène. C'est l'ouvrage duquel nous avons choisi et commenté certains passages de son témoignage sur ce voyage au Tafilalet en compagnie du sultan et sous sa prétention. Ce témoignage de Linarès se distingue des autres par la description du genre de péripéties rencontrées par le souverain Moulay El-Hassan, sa cour et son armée pendant les multiples expéditions punitives qui ont dû meubler tout son règne. Et ce à travers celle de Tafilalet qu'il a vécu de très près. Cependant pour avoir vécu si longtemps auprès du sultan Moulay El Hassan, le docteur Linarès l'a assez bien connu. Et avant d'entamer son récit sur l'expédition pour Tafilalet, il a tenu à d'abord dresser pour son lectorat un portrait du souverain tel qu'il l'a connu.

1. Portrait du Sultan Moulay El Hassan

Après avoir régner pendant vingt ans, dit Linarès, Moulay El Hassan venait d'avoir soixante ans en 1893. Son père, le sultan Sidi Mohamed, avait sept fils. Quatre d'entre eux furent bien connus dans l'histoire du Maroc, à savoir Ismail, Arafa, Rashid et El-Hassan. De mères différentes ils avaient tous à peu près le même âge. Ils ont été élevés avec soin et fermeté à l'Université de Fès. Et quand ils sont devenus majeurs, leur père a désigné le prince Moulay El-Hassan, parmi eux, comme son successeur au trône, et l'a formellement impliqué dans la gestion de l'empire afin de le préparer à la lourde tâche de préserver le pays entier dans son intégrité et indépendant.

Grâce à cette précaution, lorsque le sultan Sidi Muhammad est décédé en 1873, le prince moulay El-Hassan a pu accéder au trône sans contestation. Il ordonna aussitôt aux savants de Fès de se réunir d'urgence à la mosquée Moulay Idriss pour entériner sa prise de pouvoir. Ce qui a été approuvé à l'unanimité par les érudits jurisconsultes. Alors que les érudits du culte, plus conservateurs, se sont réunis séparément pour ratifier à bulletin secret sa nomination comme commandeur des croyants après la mort de son père le sultan Sidi Muhammad. Le nouvel empereur, Moulay El Hassan, obtint ainsi une majorité suffisante pour l'élire à la succession de son père, comme Commandeur des fidèles au Nord et à l'Est de l’Afrique.

Le voilà à quarante ans souverain absolu aux pouvoirs à la fois spirituels et temporels, un double honneur plus embarrassant qu'utile, selon Linarès, pour le tout nouveau sultan moderne du Maroc, qui devait régler les questions franco-marocaines. Il dit avoir pu s'en rendre compte de près lui-même à propos de trois oasis à la frontière entre le Maroc et l'Algérie.

Moulay El Hassan savait donc très bien que la tâche n'était pas facile. Pour se conformer aux recommandations de son père, il devait préserver et développer autant que possible les caisses du trésor de l'État et toujours entretenir des relations amicales avec la France, son voisin de l'Est, afin qu'il puisse garder intactes les terres impériales. Dès lors, le nouveau monarque a immédiatement tenu à contenir les tribus arabes et berbères sous son autorité afin de maintenir un calme relatif aux frontières, car elles étaient plus turbulentes encore à l'occasion de chaque changement de souverain.

A cet effet, Moulay El Hassan a dû se soumettre à une vie d'errance douloureuse mais nécessaire. Il a dû diriger une campagne militaire chaque année du printemps à la fin de l'automne. A la tête de son armée, il devait passer par diverses régions de l'empire, pour percevoir de gré ou de force les impôts en souffrance, et pour rappeler à l’ordre les grands propriétaires terriens, qui lui

étaient plus subordonnés de nom qu'ils ne l'étaient en réalité, et toujours enclins à se soustraire à leurs obligations et à lui verser les redevances dues.

Ici, à l'inverse de Foucault et de Lenz, Linarès ayant vécu plutôt à la cour impériale que sur le terrain, nous parait confondre le régime du makhzen avec l'ancien régime féodal en France. Il n'y avait pas au Maroc ancien de grands propriétaires terriens, vassaux du sultan et seigneurs dans leur fiefs autonomes, avec les mêmes pouvoirs du makhzen. Si c'était le cas Foucault et surtout Lenz, n'auraient pas manqué de le mentionner.

Au Maroc Il n'y avait que des exploitations agricoles familiales, plus ou moins grandes, entièrement soumises au makhezni ou plus ou moins libres au sein des tribus de bled essiba. Dire qu'il y avait de grands propriétaires terriens, qui étaient plus ou moins subordonnés au souverain et prétendant être autonome, n'était donc qu'une chimérique vue de l'esprit de notre docteur Linarès.

Durant l'hiver, dit-il, la cour chérifienne demeurait dans l'une des trois capitales du royaume, Fès, Meknès et Marrakech. Mais le confort que le sultan pourrait y avoir était en quelque sorte une illusion. En effet, les gouvernements européens en relations commerciales ou de voisinage avec le Maroc, avaient toujours un nombre infini de problèmes à résoudre avec lui, en matière de droits de douane, de protection de leurs sujets et d'incidents aux frontières.

Linarès dit avoir eu l'habitude de recevoir ces secrets personnellement et directement de Moulay Hassan, dans un moment de grande angoisse, causé par des problèmes diplomatiques, et le sultan lui en demandait même son avis. Toutes ces contestations aboutissaient généralement à la demande de compensation financière que le Sultan devait verser aux demandeurs, pour éviter des complications toujours dangereuses, car le rapport de force n'était pas toujours en sa faveur. Ainsi, la vie de Moulay El-Hassan s'est poursuivie en suivant scrupuleusement les recommandations de son père. Il a su ainsi contrôler les tribus frontalières turbulentes, sans brio peut-être, mais aussi sans défaillance, et garder les frontières de son empire telles qu'il les avait reçues de son père.

En 1893 où il allait effectuer son périple pour Tafilalet, et selon Linarès toujours, les grands serviteurs et courtisans estimaient que le souverain a atteint l'apogée de son règne tout en conservant toutes ses forces physiques et toutes ses facultés mentales, malgré la soixantaine et les troubles de la vie nomade et de l'activité quotidienne. Pour Linarès tous ces éloges n'étaient pas, à son avis, bien fondés, car depuis plus de dix ans pendant lesquels il a pu le voir si souvent, de si près et en tête à tête, au sujet de sa santé et ses affaires, il estimait de son côté que Sa Majesté était alors assez bien fatiguée. Et il a tenu à signaler la ferveur religieuse dont faisait preuve alors Moulay El Hassan et qu'il estimait exagérée.

Pour lui il s'agissait d'un phénomène fréquent chez les élites âgées, ce qui s'expliquait alors par la nécessité que son voyage au Tafilalet devait avoir un caractère purement religieux. Voyage dont on a déjà commencé à parler dans la ville. Mais le récit de Linarès sur ce voyage montre qu'il a été plutôt question d'une autre expédition militaire contre les tribus rebelles. Qu'en était-il donc de ses débuts ?

2. *Début du voyage impérial pour Tafilalet*

A Fès, le matin du 24 avril 1893, les choses étaient déjà réglées. Le camp du sultan a été installé près de la ville sur le terrain adjacent à la route de Séfrou vers le sud-est. Le voyage au Tafilalet a été donc officiellement décidé.

Le docteur Linarès s'est alors rendu au palais pour entendre l'avis des grandes figures enturbannées qui, jusqu'à ce jour, feignaient ne pas croire à l'idée de ce voyage. Dans les bureaux du Grand Vizir responsable de la politique intérieure, du Secrétaire chargé de l'Armée et du Secrétaire chargé des relations extérieures, où il avait l'habitude de faire de fréquentes visites par courtoisie et par curiosité. Il y a trouvé des visages fermés reflétant la déception. Et les commentaires qui se ressemblaient exprimaient les mêmes inquiétudes en se demandant ce que le sultan allait faire avec les Aït El-Youssi qui ont assassiné le caïd de leur tribu ? et avec les Aït Soukhman qui ont assassiné en 1888 son oncle Moulay Sorour ? Et lui était-il possible de percevoir sans trop de difficultés les arriérés d'impôts des tribus berbères de l'Atlas ? Tous ces points d'interrogation ne laissaient pas espérer un voyage purement d'agrément. Mais comme tout est entre les mains de Dieu, dit-il, ils ont ajourné les séances, tout en murmurant : « *N'arrivera que ce qu'Allah le veut bien ! Allah est le plus grand !* ». Et tout le monde est allé déjeuner. Si près était-il du souverain, le docteur qui a beau été agent de renseignement pour son pays, ne savait pourtant pas grand-chose de ses intentions, sûrement décidées longtemps avant leur exécution.

Ce n'est que le matin du 25 avril 1893, qu'il s'est rendu au bureau du secrétaire chargé de l'armée pour apprendre enfin que les troupes accompagnant Sa Majesté au Tafilalet seraient composées de toutes les divisions de l'armée régulière, de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie et des tribus du nord de l'empire, spécialement choisies pour participer à cette campagne. Et lui disait sur un ton indifférent qu'i s'agissait de mobiliser environ trente mille hommes à pied et à cheval. Pourtant plus d'un mois après rien ne se passa.

Et c'était vers le 10 juin, qu'il lui en en reparla et appris alors que le Sultan a informé les ministres de France, d'Espagne et de Grande-Bretagne résidant à Tanger qui avaient des instructeurs militaires à son service, de leur donner l'ordre de se rendre de Fès à Marrakech, où ils attendraient le retour du makhzen, car le

pèlerinage au Tafilalet nécessitait la séparation temporaire de la composante chrétienne de l'entourage du sultan.

Comme lui était plutôt son médecin particulier et non pas un instructeur militaire, il a pensé, avec raison d'ailleurs, que l'ordre chérifien ne devait pas le concerner et qu'il pouvait commencer ses préparatifs de départ. Après avoir préparé et vérifié son matériel nécessaire, il a remis au secrétaire chargé de l'armée une liste des animaux et des hommes nécessaires au transport. Un nombre suffisant de soldats a été affecté pour assister pendant le voyage ses deux fidèles serviteurs, Kaddour le cuisinier et Ben Azzouz, le gardien des écuries.

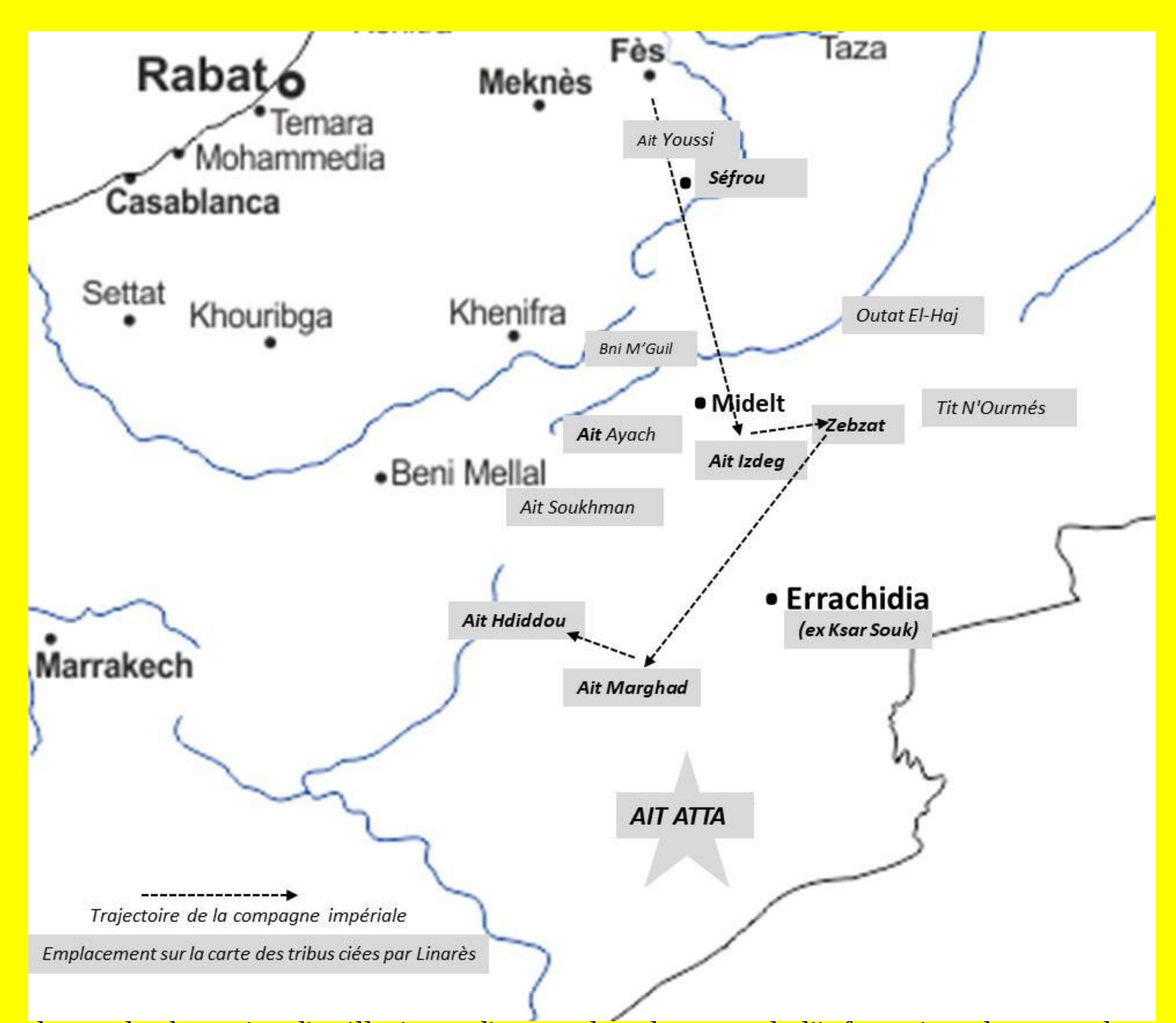
Il allait ainsi se retrouver, plusieurs mois durant, le seul chrétien inclus dans le milieu musulman. Et pour ne pas en offusquer et offenser les chérifs de Tafilalet, le sultan lui avait ordonné, de revêtir avec soin l'habit arabe pour se faire passer pour un vrai musulman, et dont l'entourage devait garder le secret. Et l'après-midi du 29 juin, il partit avec les quatre instruments d'exploration qu'il avait l'habitude d'utiliser le long de tous ses voyages, à savoir le thermomètre, la boussole, le baromètre et l'horloge. Et puisque ces trois derniers appareils avaient la même forme et la même taille, il a toujours pu en relever les mesures qu'ils indiquaient quand il regardait sa montre, sans attirer les soupçons.

Au matin du dimanche 2 juillet, très loin de Fès, Sa Majesté a fait défiler la cavalerie. Puis les indemnités habituelles furent distribuées aux soldats en récompense de leur participation à la campagne. Il était sage, dit Linarès, de ne pas les leur remettre à Fès, de peur des désertions une fois remises d'avance. Et en chemin le souverain s'est mis à exécuter son plan de règlement de ses comptes avec les tribus rebelle selon un itinéraire bien tracé d'avance de l'aller à Tafilalet jusqu'au retour à Marrakech. La toute première étape en fut celle d'Aït Izdeg et Aït Ayach qui se trouvaient presque à mi-chemin entre Fès et Errachidia, tout juste au sud de Midelt.

Linarès a tenu à en rapporter le récit avec ses menus détails, comme il l'a fait pour chacune du reste des étapes de ce voyage. Ce qui nous permet de voir comme ce souverain avait-il l'habitude de régler ses affaires avec de telles tribus.

3. Règlement des comptes avec des tribus rebelles

Arrivé au bout de la première étape de cette campagne (*voir carte ci-dessous*), il était temps pour les personnalités chargées de sa mise en œuvre de reparler des questions à y régler selon le programme préétabli. Après la prière de l'après-midi, ils venaient s'asseoir sur les tapis de la tente du secrétaire à l'armée. Linarès dit y avoir été et entendu dire que le plus gros compte à liquider était celui de l'affaire d'Ait Izdeg. Leurs fautes étaient nombreuses et graves.



devant les batteries d'artillerie, et d'autres dans le camp de l'infanterie et le camp de Chaouia. Le sultan leur a dit alors qu'il était venu pour les ramener à la raison, mais comme ils se sont repentis et se sont rendus, il était prêt à les traiter avec bonté. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Selon Si Faddoul secrétaire aux Affaires étrangères, dit toujours Linarès, Sa Majesté est bien consciente qu'avec ces Ait Izdek derrière lesquels se tient la Confédération Ait Yafelman, il faut procéder avec la plus grande prudence. Mais il importe aussi de maintenir, au moins en apparence, la prépotence de l'empire. C'est pourquoi le Sultan, selon Si Faddoul toujours, a expliqué sa volonté à la délégation d'Ait Izdak en leur disant qu'étant venus à sa rencontre pour se repentir et obtenir son pardon, il était alors convaincu qu'ils n'avaient été poussés sur le chemin de la rébellion que par l'instigation du fauteur de troubles Si Muhammad ibn al-Arabi al-Darqawi, dont Dieu les enfin sauvés, puisqu'il était décédé en décembre 1891. Par conséquent, leur égarement était moins grave que s'ils avaient agi de leur propre chef. Cependant, ils devaient lui payer le prix de toutes les erreurs

commises, car cette compagne impériale n'était pas sans frais. Que leur reprochait-il alors ?

Ils ont d'abord tué le caïd Sidi Mohammad Ould Al-Taleb Al-Youssi, certes pour des raisons précises que le Coran condamne, mais ils n'étaient pas juges pour agir comme ils l'ont fait. Ils ont aussi expulsé de leur tribu, sans raison cette fois-ci, le caïd Ibrahim Al-Chrardi. Ils devaient donc lui payer une amende de cent mille Doros pour ces deux forfaits. Et ce en plus des arriérés d'impôts qui s'élevaient à vingt mille Doros, non pas en moutons et chèvres mais en bœufs, vaches, chevaux et mules.

Les délégués ont par la suite transmis les exigences de Sa Majesté aux différentes composantes de la tribu. Mais Ait Izdek n'était pas entièrement satisfaite de la réponse du Sultan. Pour gagner du temps elle promit d'abord de rassembler sa part de soldats pour l'amener au camp. Mais elle a d'abord jugé sage de se retirer sur le versant sud du Jebel Ayachi d'où elle pourrait ou non accomplir sa promesse.

Mais tout compte fait elle a préféré payer les sommes exigées plutôt que de se déclarer rebelle. Elle savait qu'après le départ du sultan, elle allait retrouver rapidement toutes ses libertés et son indépendance habituelle. Sinon, cette immense et puissante armée pourrait lui faire subir d'énormes dommages en pillant d'abord puis en détruisant ses villages avec les objets de valeur qui étaient entassés, et ses récoltes. Et elle n'aurait certainement pas cédé si elle avait été une tribu de nomades.

Bon nombre de ses villages ont déjà commencé à payer leur part des sommes exigées par le sultan. La plupart du temps, ils livraient des chevaux et des mules aux agents du makhzen qui estimaient la valeur de chaque animal rendu et enregistraient le prix. Puis d'autres villages ont fait de même, ce qui représentait une vraie victoire pour le Sultan. Mais ce n'était qu'un gain dérisoire, estimait Linarès, car d'un point de vue financier, l'amende infligée à cette tribu ne pouvait couvrir qu'une partie modique des dépenses d'une telle campagne. Pourtant il en restait assez qui tardaient à s'exécuter. Et le sultan quoique las d'attendre ne pouvait partir sans se faire payer. Il en allait du prestige de son pouvoir absolu. Partir sans se faire payer aurait été interprété comme une fuite par peur de ses sujets rebelles, ce qui aurait encouragé d'autre à se rebeller. Il a fallu donc attendre le temps qu'il fallait.

Mais attendre dans une région turbulente que Linarès n'a jamais qualifié de bled essiba comme Foucault, n'était pas sans risques. Il s'est avéré que Ait Izdek n'était pas prête à supporter tout nouveau dictat du souverain. Un certain Omar El-Youssi, chargé de récupérer une partie des sommes exigées, et que la tribu ne

voulait pas du tout comme caïd, fut grièvement blessé dans un village par l'instigation d'un chérif. Ce qui faisait une nouvelle affaire à juger et régler avant de partir. De plus sa majesté avait des griefs sérieux et multiples contre la tribu Ait Ayach, qui se trouvait tout près à l'ouest de Ait Izdeg.

Affaire Ait Ayach : Cette tribu a participé au meurtre du caïd Mohamed Ould Taleb, et dépouillé ses soldats de leurs uniformes et de leurs armes. De plus, en 1888, elle participa avec la tribu Ait Soukhman au meurtre de Moulay Sorour, l'oncle du sultan. Enfin elle a même défait la colonne de troupes sous le commandement du Secrétaire de l'armée Si Muhammad al-Saghir. Avant de partir il a fallu au sultan procéder au règlement de toutes affaires.

Afin de ne pas trop compliquer la situation déjà assez grave, Sa majesté s'est contentée d'abord d'en exiger la restitution de tous les fusils volés aux soldats. Et une fois cet ordre exécuté, il lui enjoint de désigner un caïd de son choix en son sein pour le représenter et éviter ainsi les terribles représailles. Ce qui n'était du goût du docteur Linarès qui disait alors que si le règlement des comptes devait se limiter à cela, à quoi bon toutes ces peines de venir dans cette région. Il espérait donc que le Sultan fasse preuve de plus de vigueur dans la dissuasion. Seulement le pouvait-il ?

Affaire Ait Marghad : Ait Maghrad était un village au sud-ouest d'Errachidia, dont Linarès s'est trompé en l'appelant Ait Marghad. Il dit que l'envie de remplir les caisses de ce village rebelle, le Sultan a décidé de faire un grand détour vers le Sud-Ouest qui a triplé la distance qui le séparait de Ksar Souk, dit de nos jours Errachidia.

A l'aube, deux bataillons, accompagnés d'artilleurs, ont été envoyés avec deux canons de montagne pour attaquer le village. Avant de commencer l'offensive, le caïd qui commandait l'expédition a envoyé des cavaliers pour négocier avec les rebelles. C'étaient les ordres donnés et c'est comme ça que ça s'est passé.

La population déjà avertie par ses sentinelles de l'arrivée de l'expédition hommes, femmes et enfants, a eu le temps de fuir vers la montagne avec leurs troupeaux, et leurs objets de valeur. Lorsque les cavaliers arrivèrent au village, ils n'y avaient personne à qui parler à part cinq hommes restés pour couvrir la fuite des leurs. Ils ont compris qu'on pouvait commencer l'attaque, ce qui fut fait sans aucun risque. Déçus de n'y avoir rien trouvé à piller, les assaillants l'ont incendié, et retournèrent au camp avec les cinq malheureux captifs. Une fois de plus grande peine et énormes coûts pour un si maigre butin. Des fiascos de ce genre se répétaient lors des campagnes du sultan. Pourtant, rapporte Linarès, dans la soirée, l'historien officiel a demandé au sultan de signer cet événement comme une déclaration de victoire sur Ait Marghad.

L’affaire du caïd d’Ait Marghad : Le caïd Ali bin Yahya d'Ait Marghad fut le descendant direct de la personne chez qui Moulay Soulimane est venu installer son camp. Il était l'homme le plus important de toute la région de l'Atlas du Ksabi jusqu’au Tafilalet.

Il était en même temps, le grand chef de l'Union Ait Yafelman. Il la manœuvrait comme il le voulait de gré ou de force. Dès lors, sa responsabilité était très grande, tant dans plusieurs affaires tragiques qu’il aurait pu empêcher s'il l'avait voulu. On a trouvé chez lui la tente de Moulay Sorour. Après le massacre du chérif oncle du sultan, Ait Soukhman l'a lui offerte en tant que grand leader dont ils pourraient un jour demander le soutien. Le souverain le soupçonne dans l’assassinat du caïd Ouled Taleb, d’avoir sans aucun doute exécuté les ordres du dissident Dargawi. Mais il l'exécuta avec un zèle exagéré, car il convoitait depuis longtemps la grande influence d'Ait Al-Youssi.

Ali Ben Yahia capturé était conduit sous bonne garde vers Marrakech pour y finir ses jours en prison. En fait, il n'y est resté que deux ans et trois mois. Il est revenu à Ghriss. Mais il laisse dix fils sur lesquels les successeurs de Moulay Hassan, dit Linarès, devront compter.

Le sultan a remplacé Ali bin Yahya par quatre caïds selon la devise diviser pour régner. Et la puissant et turbulente tribu 'Ait Atta était si satisfaite de l'arrestation du caïd Marghadi, qu'elle a exprimé sa joie en accordant une bonne escorte pour le conduire jusqu’à la prison à Marrakech.

L’affaire Ait Atta : Selon Linarès toujours, le Sultan était très préoccupé par l'affaire de la tribu Ait Atta qui petit à petit, envahissait et occupait la région du Tafilalet après en avoir chassé sa population. La moindre querelle entre un Filali et un Attawi était le prétexte tout trouvé pour enclencher un conflit armé, dans lequel le clan Ait Atta, plus agressif et plus solidaire que le clan Filali, a toujours eu le dessus. Et le fruit de la victoire était la conquête du village filali tout entier.

Ce fut le cas du ksar, c’est-à-dire village fortifié, de Boussaid pris à Ait Izdeg par Ait Atta. Il en fut de même du ksar d'Oulad Yahya, qui appartenait aussi à Ait Izdeg. Les chorfas d'Amelkis ont été chassés hors de leur zaouia par Ait Atta. Al-Jramna, habité autrefois par des chorfas, fut occupé par Ait Atta. L'oasis de Todgha, qui comptait soixante-huit villages fortifiés, était entièrement habitée par la tribu Todgha. Mais elle fut peu à peu grignotée par l'expansion d'Ait Atta. Au début, les occupants ont acheté des terres et y ont construit des villages. Ensuite, ils se sont battus avec leurs voisins autochtones et ont usurpé les villages des vaincus. C'était d’ailleurs, selon Linarès, la norme dans cette région. Au Dadès, comme

dans toute la région, Ait Atta, pendant soixante ans, expulsait les vrais propriétaires de leurs villages pour en prendre possession.

Pour Moulay El Hassan cette situation était préoccupante. Il devenait nécessaire, si possible, d'ériger un solide barrage contre la marée montante d'Ait Atta vers le nord. Il lui a été proposé de déplacer deux cents tentes des Attawis au sud-est de Tafilalet, afin d'affaiblir leur expansion. Solution que Linarès jugea pas assez radicale. L'affaire était donc restée en suspens.

Les deux affaires Ait Hdiddou et Ali Amhaouch : Ne voulant pas renoncer à l'impôt qui lui était dû sur Ait Hdiddou, le sultan leur envoya le caïd d'Ait Marghad Ali bin Yahya, qui a demandé quatre jours pour faire venir au camp des délégués d'Ait Hdiddou, avec les sommes exigées. Il s'est également engagé à amener Ali Amhaouch, mort ou vif.

Nous savons d'ailleurs, qu'Ali Amhaouch, né en 1844, était un chef religieux qui à l'époque avait rejoint deux tribus rebelles au makhzen, puis il a assez vécu pour combattre le colon Français, au côté de Zayane avant de mourir de sa mort naturelle en 1918. Selon Linarès, Si Ali Amhaouch s'est querellé à l'époque de l'expédition de Moulay El-Hassan avec Ait Ichkerrn. Et on disait qu'Ait Soukhman l'a également chassé de ses terres. Il a alors eu recours au soutien d'Ait Hdiddou, sur qui il savait qu'il pouvait compter.

Dans le camp impérial, et selon Linarès toujours, se disait secrètement parmi les dignitaires que la première mission du caïd Ali bin Yahya serait probablement effectuée, mais la seconde était très douteuse, car Si Ali Amhaouch était assez rusé qu'il serait surprenant qu'il se laisse prendre.

Les quatre mois demandés par le caïd étaient passés mais sans résultats promis. D'après Linarès, le sultan en était très déçu et en semblait même malade. Enfin, une importante délégation d'Ait Hdiddou est arrivée au camp, et cela a été annoncé par des tirs massifs de fusils d'infanterie. Le sultan leur avait demandé de payer leur part de l'amende infligée à la Ligue Aït Yafelman pour le meurtre du cad Mohamed Ould Talib. Ils ont répondu qu'ils avaient besoin de deux mois pour percevoir le montant requis. Le sultan leur a donné dix jours. Mais ils ont insisté sur le fait que deux mois leur sont nécessaires. Dès lors, de grands moyens furent utilisés et une centaine de députés furent enchaînés en otages jusqu'à ce que la somme requise soit payée. De plus, en raison de leur participation au meurtre de Moulay Sorour, l'oncle du sultan, la sûreté qui avait été accordée à Ait Hdiddou a été retirée. Et le soir même, une série de prisonniers en étaient arrivés au camp. Ils ont été retrouvés en train de fuir vers Toudra.

Une semaine plus tard le sultan offrit aux grandes personnalités d'Ait Hdiddou, qui étaient dans le fer, l'exemption de payer les cent mille douros qui leur étaient demandés en plus de tous les arriérés d'impôts qu'ils lui devaient encore s'ils arrêtaient Si Ali Amhaouch et le ramenaient à lui vivant. Ils ont promis de l'amener. Le sultan a insisté sur le fait qu'il le voulait vivant.

Le lendemain, sans réponse de leur part, le sultan leur a déclaré à Ait Hdiddou que s'ils ne payaient pas l'amende rapidement, il prendrait les otages comme prisonniers. Deux jours après ils étaient en route vers le camp, emportant avec eux une partie de ce qui leur était demandé. Puis une caravane de mules et de bétail est enfin arrivée, comprenant soixante-douze chevaux et mules, et vingt-six bœufs ou vaches. Les experts du Trésor ont estimé le montant total à mille deux cent cinquante-quatre francs. Après cette évaluation, le sultan a demandé aux otages s'ils voulaient ou non payer l'amende. Ils ont répondu qu'étant éloignés de leur tribu depuis si longtemps, ils ne savaient pas les directives qu'elle avait prises. Il fut alors décidé de les transférer comme otages au Tafilalet jusqu'à ce que leur tribu communique ses intentions à Sa majesté. Mais de telles expéditions n'étaient jamais sans déboires ni imprévues ni anecdotes de toutes sortes. En voilà un échantillon pour celle de Tafilalet.

4. *Déconvenues et anecdotes dans le camp impérial*

Comme toute expédition de ce genre celle de Tafilalet a eu sn lot de surprises et de déconvenues que le sultan ou ses serviteurs devaient gérer et régler au plus vite. Commençons par le vol d'une caravane du sultan.

Vol d'une caravane du sultan : Avant de reprendre son chemin il a dû subi un autre affront qui l'a mis très en colère. Des hommes de la tribu Ait Youssi tout près de Fès, ont osé capturer une caravane de onze mulets chargées de ballots de tissus destinés par le sultan aux chorfas du Tafilalet. Bien exaspéré de cet acte qu'il trouva assez impudent Sa Majesté donna aussitôt l'ordre à Omar Oueld Taleb, le caïd provisoire de cette tribu d'aller vite attraper les voleurs et de les amener au camp pour subir le châtiment mérité, et ramener les mulets volés avec leur cargaison.

Il est vrai que grâce au principe de responsabilité collective suivi dans le pays, toute la tribu était responsable des divers méfaits qui pouvaient se produire sur ses terres. Mais comme punition collective, le souverain s'est limité cette fois-ci à donner l'ordre pour que toute la tribu Ait Youssi assure la sécurité des voyageurs entre le camp Chérifien et Fès, tout le long du chemin qui traversait leurs terres. Linarès a commenté cette exigence du souverain en disant que c'était des voleurs ou du moins leurs frères qui devenaient des gendarmes.

Le caïd a attaqué le village où les voleurs s'étaient réfugiés et y a mis le feu après les avoir arrêtés, et récupéré le butin volé. Et il a ramené le tout au camp. Selon Linarès, des incidents de ce genre démontraient clairement les insuffisances associées à l'administration territoriales à grande échelle dans ces provinces berbères. Nul doute que leur segmentation était de nature à les rendre plus faciles à contrôler.

Désertions du camp impérial : Il s'est avéré aussi que bon nombre de soldats mobilisés pour cette compagne ont déserté en cour de chemin après en avoir touché les indemnités. Et ce que Linarès a omis de préciser ici, c'est que toutes les troupes de cette armada n'étaient pas de l'armée régulière. Loin de là ; elle était plutôt composée en grande majorité, et comme d'habitude pour de telles compagnes, de civils prélevés par chaque caïd de la tribu ou la ville qu'il administrait, puis ramenés avec lui au camp impérial et commandés et administrés par lui durant tout le périple du souverain pour punir et soumettre les tribus rebelles. Les appelés campagnards s'en accommodaient tant bien que mal, mais pas les citadins. Et pour les caïds, l'occasion était bonne pour s'enrichir au moment du choix des appelés et de leurs remplaçants surtout dans les villes.

Et afin de dissuader de nouvelles désertions, des brigades commandées par des caïds militaires étaient parties, par ordre du sultan, à Fès, Meknès et Rabat afin de rechercher ces déserteurs et les ramener au camp. Parce que, dit Linarès par dérision, que si quelqu'un était flagellé pour avoir nui au trésor, il n'y avait pas de sanction spécifique pour la désertion du service militaire. En Europe elle était passible d'exécution.

Rixes meurtrières entre factions de soldats au camp impérial : Il y avait deux factions d'Ait al-Youssi avec le caïd militaire, Moulay al-Amin, dans son camp de Tit Normes. Ils se sont disputés à cause de la paille des bêtes. Ils en sont venus à se battre à coup de fusil. C'était alarmant car tous les dignitaires se sont rappelés que c'était ainsi qu'a commencé la révolution Ait Youssi pendant la campagne du Sultan Moulay Souleiman et dans la même région où se trouvait le camp impérial. Cela s'était traduit par le pillage du camp du sultan. C'était ainsi qu'il a semblé à Linarès que l'historien du prince ne dormait que d'un œil, et que le makhzen n'avait pas grande confiance dans cette armée de trente mille hommes.

Mais *l'amazighophobie* ne se justifie pas (sic). Or il ne s'agissait là que d'un Fantasme né dans l'esprit de Linarès juste au début des années trente du siècle dernier pour le bon plaisir des colons français de la période du protectorat, et sur lequel nous reviendrons plus en détail. A ce propos il raconte que Moulay Al-Amin, qui avait campé à Tit Normes avec son escouade mobile, a vu avec lui ceux de Gharbia, *arabes de Doukkala*, et d'Ait Messaoud, *berbères au nord de moulay Driss*, qui avaient pris les armes et avaient commencé à se battre entre eux.

Il jugea alors sage d'en informer Sa Majesté, qui ordonna sans hésiter une mobilisation générale dans son camp. Au même moment tout le monde dormait dans le camp de Moulay Al-Amin. Et cela après que Gharbia a subi la perte de deux morts et trois blessés, contre un mort et quatre blessés chez Ait Messaoud. Et Gharbia a dû quitter le camp de Moulay Al-Amin pour venir camper avec Ouled Ben Lahcen, *arabe de Chaouia.*

Un autre conflit a éclaté dans le camp entre un groupe berbère d'Ait Atta et un groupe d'Arabes d'une tribu ou d'une localité que Linarès croyait être dite *Sabba*, introuvable d'ailleurs. Le résultat fut trois morts et quelques blessés des deux côtés. Mais comme la moindre des causes peut produire des effets dangereux, le makhzen était en effervescence. Il devait être de garde la nuit. Des canons et des soldats étaient sortis de nuit du camp pour le protéger. L'historien officiel, dit Linarès, a mentionné que c'était toujours le cas ! que dans les campagnes chérifiennes il y avait des escarmouches semblables à celles-ci, suivies d'une attaque contre le camp même par les deux antagonistes turbulents. Il fallait donc prendre toutes les précautions. Et cette tactique de pillage du camp semblait Linarès être assez caractéristique de la mentalité berbère envers la tyrannie Makhzen.

Défaut de ravitaillement du harem en charbon : Le camp impérial, avec son immensité, n'était pas non plus de tout repos pour son ravitaillement. Chaque caïd avec les appelés de sa tribu ou sa ville, chaque tente des grands personnages de la cour impériale et surtout la cour elle-même qui comportait le harem du sultan, devait tous être bien ravitaillés à tout moment pour ne manquer de rien. A ce propos, il a plu à Linarès de rapporter une anecdote qu'il vécue lui-même qu'il a raconté avec malice.

En entrant dans la tente impériale, dit-il, le sultan trouva ces dames du harem en pleine effervescence. Elles ne pouvaient pas prendre le thé à cinq heures, car il n'y avait pas assez de charbon pour allumer les fourneaux. Il s'est fâché et le hadjib ou chambellan Si Ahmed a été sévèrement blâmé de sa part, ce qu'il a transféré à son tour à Si Taher Al-Grari, qui était en charge de l'approvisionnement.

Sous la tente du secrétaire à l'armée, lors des conversations habituelles, Linarès fut informé de cette nouvelle, qui devait être sûrement très commentée dans toutes les grandes tentes des hauts dignitaires. En discutant de ce sujet, Linarès a raconté à son interlocuteur l'histoire du suicide de Vatel pour échapper à la honte d'être blessé dans son honneur professionnel.

Il lui a dit qu'il s'agissait du Suisse François Vatel qui, au XVII[e] siècle, accueillait les hôtes d'un noble français de haut rang. A l'occasion de la réception

du roi Louis XIV et de sa suite, la présentation du plat à poisson a été retardée. Vatel croyait que le poisson n'avait même pas été remis au cuisinier. Ce qu'il considérait comme une insulte à son honneur professionnel. Il s'est alors enfermé dans sa chambre et s'est poignardé avec son épée.

Puis une petite conversation s'est engagée entre les deux, où Linarès a commencé par dire au secrétaire à l'armée :

- Penses-tu que El-Grari serait capable d'imiter Vatel ?
- Non, parce que se suicider pour une si petite affaire serait insensé.
- Je suis d'accord avec toi. Mais si la même chose s'était produite à l'époque de Moulay Ismail le sultan contemporain du roi Louis XIV, penses-tu que El-Grari n'aurait pas été décapité ?
- C'est possible, mais nous ne sommes plus au temps de Moulay Ismail, que Dieu lui fasse miséricorde !
- Veux-tu dire que les circonstances ont changé ?
- Oui, Dieu merci !

Et pour expliquer la déconvenue du responsable du ravitaillement, Linarès dit avoir appris indirectement que depuis Fès, El-Grari n'a jamais tardé à envoyer chaque jour au secrétaire de l'armée et à bien d'autres dignitaires leurs parts en fournitures de charbon. D'où l'incapacité passagère d'approvisionner la tente impériale. Ce qui a valu au coupable la compassion des bénéficiaires de son bon service.

Rapt de soldats du camp impérial : Ils étaient enlevés par des gens de Bni M'Guil (voir la carte ci-haut) qui se trouve au sud-est de Khénifra dans la région de Zayane. Les soldats kidnappés furent remis au camp par leur ravisseurs après les avoir dénoncés pour harcèlement de leurs femmes.

Le camp impérial c'est enfin déplacé vers ce que Linarès a appelé *Outat*. Or il n'y a aujourd'hui nulle tribu de ce nom, à part la ville *Outat El-Haj* dans la province de Boulmane au sud-est de Fès (voir la carte ci-haut). Linarès parle ensuite d'une alliance matrimoniale offerte au sultan à *Outat* toujours par le chef de la tribu Zayane qui trouve plutôt très loin au sud-ouest de Fès. Faute de mieux, nous admettons que les choses se sont passées quelque part dans cette région que Linarès a cru être *Outat*, pour relater ici l'importance politique de l'usage de l'alliance matrimoniale entre les familles des chefs des tribus et celle du sultan.

Lettre d'un résistant algérien au sultan : Au même moment, selon Linarès toujours, est arrivée au camp impérial pour le sultan une lettre de l'un des derniers leaders de la résistance algérienne contre l'occupation française. Il s'agissait de Si Kaddour Ben Hamza, l'un des fils de Sidi Cheikh. Linarès dit que Si Faddoul,

chargé des affaires étrangères, l'a contacté pour lui demander conseil à ce sujet. Après avoir hésité un moment il lui a dit :

- Sa Majesté vient de recevoir une lettre de Si Kaddour bin Hamza, datée du 1 Safar 1311[37], dans laquelle ce dernier exprime ses sincères salutations et sa reconnaissance à Moulay Hassan et lui demande de l'accepter comme l'un de ses sujets. Il a dit qu'il était prêt à se rendre sur le territoire marocain sous la protection solennelle du Sultan qui, comme tu le sais, est très confus et ne sait pas quoi répondre. Il craint, à mon avis, une récurrence des problèmes que Si Soulimane bin Kaddour et les enfants de Sidi Sheikh lui ont causés en général. De plus, il ne voulait pas offenser les relations avec le gouvernement français. Qu'en penses-tu ?
- Je pense, répond Linarès, qu'il serait sage, avant de répondre à cette lettre, de connaître les raisons pour lesquelles Si Kaddour bin Hamza a fait une telle demande à Sa Majesté.
- C'est tout. J'irai immédiatement informer le Sultan de cet avis. Merci!

Une fois Si Faddoul parti, Linarès, en tant qu'agent de renseignements attitré, dit s'être immédiatement retourné sous sa tente pour informer le Chargé d'Affaires de son pays à Tanger de cette information qui pourrait intéresser le Gouverneur Général en Algérie.

Puis, se croyant malin et prenant Si Faddoul pour un naïf voire un imbécile, il dit que celui-ci l'avait invité pour l'informer de toutes les nouvelles qu'il venait de recevoir.

Mais comme nous l'avons dit si haut, nous sommes en droit de nous demander qui manipulait ainsi l'autre. Au sujet de la lettre du résistant l'Algérien par exemple, le Gouverneur Général français en Algérie a su via le toubib Linarès ce que le sultan voulait justement qu'il sache, à savoir qu'il ne voulait pas offenser les relations avec le gouvernement français. Et c'est sûr qu'il en était de même, d'une manière ou d'une autre, de tout ce que le sultan voulait bien que son gentil docteur sache afin qu'il le communique à ses supérieurs sans jamais se rendre que c'était lui la dinde de la farce. Peut-être pas pour les services de renseignements de son gouvernement, mais lui sûrement sans jamais s'en rendre compte jusqu'à sa mort très longtemps après.

Salut de Linarès du scandale d'être présent au Tafilalt : Les habitants du Tafilalet, dit-il, étaient constitués surtout des descendants des anciennes familles chérifiennes qui s'y étaient exilées. Ils étaient dans un état d'enthousiasme extraordinaire, avec l'arrivée de Moulay El Hassan. Ils semblaient penser que le sang qui coulait dans leurs veines était le sang de ce souverain devant eux. Ce

[37] *Correspondant au lundi 14 août 1893*

n'était qu'à cause de cette mentalité que Linarès pouvait expliquer l'audace dont ils faisaient preuve envers le sultan et ce que l'entourage de Moulay El Hassan n’hésitait pas à qualifier de manque de respect envers Sa Majesté.

Le caïd responsable du protocole et ses soldats face à cette population qui se croyait sanctifiée ne pouvaient se servir des longs bâtons avec lesquels ils fouettaient habituellement les foules vulgaires. Ils étaient impuissants à les contenir alors qu'ils cherchaient à baiser les genoux du cheval du commandeur des fidèles ainsi que les franges de sa robe. On a même vu un qui, sans gêne, osait prendre la bride du cheval impérial pour forcer le représentant du prophète à s'arrêter. La même bravade d'un musulman ordinaire lui aurait coûté un coup d'épée, lui coupant le poignet et peut-être la tête.

Ce délire mis longtemps à s'apaiser. Mais cette foule, quoique composée d'honnêtes gens, n'était pas, selon Linarès, tout à fait homogène. Elle était formée de clans et de familles ennemis les uns des autres et souhaitant tout de même la bienvenue au cousin qui était en même temps le souverain.

À la suite de l'affluence des foules le cortège du sultan s’est disloqué. Linarès s’est trouvé avec le ministre de l'armée quand ils ont dû s’arrêter pour attendre que la route se dégage. Et là, un petit accident amusant s'est produit. Un Filali, pas chérif, mais peut-être Dargawi, c'est-à-dire un fanatique, s’est tenu devant Si Muhammed As-Saghir et lui dit d'un ton arrogant qu’il y avait dans la procession du sultan un *nasrani* soit nazaréen, pour dire un infidèle chrétien qui ne devait pas se trouver sur cette terre sainte. Le secrétaire de l'armée lui répondit qu’il était très surpris ! Et ses officiers qui l'escortaient se rassemblèrent lourdement autour de lui. Sur quoi, il lui demande que s’il le reconnaissait il n’avait qu’à le le lui montrer. L’intrépide désigna alors Linarès et disait le voilà. Si Mohammed se mit à rire, et ses officiers le suivirent puis les curieux de les imiter. Il lui ordonne alors de lui parler pour voir s’il était nazaréen. Linarès, en arabisant aguerri, ayant tout compris, alla au-devant pour dire à l’impudent en arabe usuel : *« Que Dieu maudisse les esprits tordus et les menteurs comme toi*." Tous les témoins étaient de son côté. Le flagorneur s'en alla, enfoncé dans la honte, la tête baissée, en marmonnant tout de même : "*Il sait parler l'arabe, mais c'est un Nazaréen*". Dans l'après-midi, Linarès dit se voir saluer de nombreux visiteurs venus le féliciter de son sang-froid et de sa bonne réactivité. Mais faisant preuve de modestie il répondit qu’il n'y avait rien qui en valait la peine.

Préparation des dattes au milieu d'une nuée de mouches : Linarès dit que quand l’expédition est arrivée à un village dit Dar Beida au Tafilalet la récolte des dattes battait son plein. Dans cette région c’était les femmes, et surtout les négresses, qui faisaient tout le travail. Assises autour de tas de ce fruit de plusieurs mètres de haut, elles prenaient chaque datte dans le creux de chaque main, l’y

roulaient bien serrée pour l'allonger puis la jetaient derrière elles. Passées dans ce moule, ces dattes, étaient emportées par d'autres femmes qui les triaient par catégories et les mettaient dans des cages enveloppées de feuilles de palmier destinées à être envoyées aux villages des régions du sud par des caravanes.

Toutes ces manipulations et emballages se déroulaient sous un soleil éclatant et dans des nuées de mouches qui bourdonnaient au-dessus des gros tas de fruits et atterrissaient sur les mains, les bras et le visage des ouvrières qui ne prenaient pas la peine, inutile d'ailleurs, de chasser ces milliards d'insectes, à part secouer la tête et expirer vigoureusement. Depuis qu'il lui a été donné d'assister à la préparation de ces dattes, Linarès dit en avoir horreur.

Arrivée inopinée du journaliste anglais Walter Harris : Nous savons que Walter Burton Harris (1866-1933) était un journaliste, écrivain et voyageur anglais. Il est devenu célèbre grâce à ses écrits sur le Maroc, notamment son livre " *Morocco That Was* ". Il a travaillé comme correspondant spécial pour le journal The Times. Il a vécu au Maroc depuis l'âge de 19 ans et s'est installé la majeure partie de sa vie à Tanger. Il est notre dernier témoin étranger.

Linarès dit s'être étonné de le voir arriver au camp impérial à Tafilalet. Puis il a appris qu'il était porteur d'une lettre de recommandation destinée à Si Faddoul, le ministre des Affaires étrangères de la part d'un certain Boubaker El-Khenjaoui, qui bénéficiait d'une protection anglaise et résidait à Marrakech.

Faute de mieux Linarès s'est mis à conjecturer sur le vrai but de cette visite inopinée. Il aurait été envoyé par le ministre d'Angleterre à Tanger. Et il pensait aussi que Harris, le correspondant du Times à Tanger, venait dans ce bled plutôt pour avoir des nouvelles pour son journal. En tout cas, le secrétaire d'État ne lui a pas semblé satisfait de sa venue au camp. Avec l'ordre du sultan qui lui enjoignit d'éloigner l'élément chrétien de sa suite chérifienne dans ce voyage pour Tafilalet, Si Faddoul était susceptible d'en recevoir une sévère réprimande.

Linarès a appris que M. Harris s'était retrouvé malade et qu'il le demandait pour une consultation. Ce faisant il a d'abord trouvé qu'il avait une angine. Mais il lui a semblé qu'il tenait surtout à rester dans le camp pour voir ce qui s'y passait. Il lui a prescrit une application chaude, et promis de le revoir le lendemain.

Deux jours plus tard, l'état du malade s'est aggravé. Pour le soigner Linarès dit lui avoir immédiatement enlevé l'amygdale et la luette gauche. Et son état fut meilleur après l'écoulement de pus. Trois jours après, M. Harris a reçu l'ordre de partir pour Marrakech.

5. Mariage politique avec la famille impériale

A ce que Linarès a cru être Outat, il dit avoir vu vers midi un groupe d'une trentaine de cavaliers arriver au campement impérial sur des chevaux de forme imposante, escortant un cortège grandiose. Au milieu, un grand et gracieux chameau conduit avec des pas cadencés par un imposant nègre. Il portait une litière au dème soigneusement drapé de tissus de vives couleurs et contenant, sans nul doute, une ou deux dames de qualité.

Derrière le palanquin arrivaient, montées sur des mules coûteuses, deux dames élancées drapées dans une robe blanche douce et strictement voilées. Deux nègres suivaient à pied, et ils portaient sur l'épaule gauche une couverture de drap rouge et vert pour couvrir chaque selle dès que la fille qui la montait en descendit. Enfin, le cortège se terminait par trois mules, surmontées de trois servantes voilées comme leurs dames. Un cortège semblable à celui que Linarès dit avoir déjà vu lors de voyages précédents.

Grâce aux informations qu'il avait obtenues, Linarès apprit qu'il s'agissait d'une nouvelle manifestation de loyauté et d'obéissance absolues au sultan de la part du chef Zayani Mouha Ou-Hammou plus ou moins indépendant. Il envoya au sultan une jeune fille de sa famille pour le harem impérial. Elle fut accompagnée de sa mère à lui et de la grand-mère de la future mariée. Ces trois grandes dames ont été bien reçues.

Elles ont apporté en cadeau pour l'occasion cinq cents têtes de bétail, chevaux, mulets, bœufs et moutons. Et il était de coutume, la jeune fiancée a présenté à Moulay El-Hassan une lettre d'excuses de son grand-père, suppliant son auguste majesté de lui pardonner s'il n'a pu venir personnellement lui exprimer ses sentiments de loyauté absolue, car sa vieillesse et sa maladie l'obligeaient à rester à la maison. Mais selon Linarès, tout le monde au camp savait que le grand chef de Zayane est resté chez lui parce qu'il connaissait le danger de l'offre de reddition de si près. La cavalerie accompagnant ces dames fut envoyée avec le troupeau en cadeau dans un camp de l'infanterie où elle serait hébergée aux frais du sultan.

Le lendemain après-midi, une caravane de mules fut entrée dans le camp avec ce que Linarès a cru être la dot de la mariée, envoyée par Mouha Ou-Hammou, arrivée la veille. Faute de chercher à bien s'informer, le docteur z cru que comme chez-lui c'était la mariée qui apportait la dot au futur mari. Alors que ça ne devait être qu'un supplément de cadeau offerts au sultan dans des caisses et des colis de toutes sortes recouverts d'exquis tapis de laine haute et de fines brosses en fibres de palmier nain, brodés de motifs en laine de différentes couleurs. Une semaine plus tard les Zayanis qui avaient amené la jeune fille offerte par Mouha Ou-Hammou ont quitté le camp, accompagnés de soldats et de cavaliers, sur ordre du Sultan.

Après les batailles qui ont eu lieu entre le leader Zayani et son neveu, la paix était revenue. Mais la victoire resta à ce dernier. Il était donc fort probable que le prestige de Moha Ou-Hammou serait complètement érodé au profit de son neveu victorieux. Et nul doute, estime Linarès, que grâce au don de sa petite fille au Sultan, Zayani a grandement amélioré ses relations avec Moulay El Hassan. Mais il serait très atteint de dysenterie selon les uns et d'empoisonnement selon les autres. Sa Majesté a donc offert en échange de petite fille offerte, un beau cheval plutôt à son neveu, estimant qu'il serait peut-être de sitôt son successeur. Mais Linarès a assez vécu pour savoir que les événements ultérieurs n'ont pas soutenu ces attentes. Lui qui a vécu jusqu'en 1938 après avoir édité son ouvrage en 1932 a bien su et signalé que Moha Ou-Hammou a été tué au combat en 1921.

De plus, Linarès dit avoir entendu que Moha Ou-Hammou a averti le sultan du fait qu'Echkeren était alors très agité et ont déchiré toutes les lettres qu'il leur avait envoyées. Dans ces circonstances, il considérait que Sa Majesté ne devait pas se rendre au Tafilalet avant de les punir. Selon Linarès, ce conseil n'a pas été suivi par le Sultan, sachant qui en était l'auteur.

Puis à l'inverse de l'allemand Lenz qui n'a pas quitté bled makhzen durant tout son voyage, Linarès, tout comme Foucault qui a traversé blad essiba, a cité dans son témoignage les *zettatas,* soit les passeurs des voyageurs pour les protéger des brigands de grands chemins. Mais dans son témoignage nous avons un exemple de la différence entre le témoin oculaire qui a vécu les faits et celui qui les a rapportés juste par ouï-dire. Dans ce cas les informateurs, de bonne ou de mauvaise foi, avaient souvent tendance à exagérer voire à déformer les faits dont ils parlaient aux voyageurs étrangers. Qu'en était-il avec Linarès ?

6. *Fantasmes du docteur Linarès*

Linarès n'avait peut-être pas eu le projet d'éditer son journal de voyage à Tafilalet après son départ définitif du Maroc. Il l'a fait en 1932, soit vingt ans après le début du protectorat en 1912. Après avoir vécu dans ce pays si longtemps et si près de sultan Moulay El-Hassan il ne pouvait être indifférent à ce qui s'y passait comme conflit entre colons et colonisés avec bien sûr un parti pris les premiers qui étaient les siens. C'est alors qu'il s'est souvenu de son journal de voyage à Tafilalet pour le publier tout en y glissant certains de ses phantasmes sur les composantes de la population marocaine qui soient de nature aider les colons dans leur politique basée bien sûr sur le fameux adage « diviser pour mieux régner ». Il s'agissait en l'occurrence, d'une hypothétique amazighophobie chez les arabes, et d'une chimérique persécution des juifs dans bled essiba.

Hypothétique *amazighophobie* chez les arabes : A Fès, le matin du 24 avril 1893, dit-il, les choses étaient déjà réglées pour le voyage impérial au Tafilalet. Le camp du sultan a été installé près de la ville sur le terrain adjacent à la route de Séfrou vers le sud-est. Le voyage au Tafilalet a été donc officiellement décidé. Il était alors intéressant pour Linarès de voir l'effet qu'il a eu sur la population à Fès, notamment sur les hauts dignitaires du makhzen et de la cour impériale.

Une tournée à cheval dans les rues de Fès l'a suffisamment renseigné à ce propos. Comme il y était assez bien connu et qu'on soupçonnait qu'il allait faire partie de l'expédition, comme médecin particulier du sultan, on l'arrêtait en chemin pour lui souhaiter bon voyage au pays des Berbères, tout en lui faisant remarquer, pour plaisanter, qu'il n'en reviendrait peut-être jamais. Lui, il en riait et disait qu'il ne savait pas s'il serait de ce voyage. Mais on lui rétorquait qu'il y sera surement invité, peut-être pour son malheur.

Selon Linarès, avec ce sarcasme corrosif, le Fassi ordinaire, toujours prêt à critiquer toutes les actions du gouvernement, se demandait s'il ne valait-il pas mieux rester en sureté à Fès plutôt que de s'exposer aux dangers des embuscades habituelles dans un tel voyage, comme celles où le sultan Moulay Souleiman a failli mourir. Et il ajoute que sous ces critiques banales, se décèle une fois de plus la crainte native que l'Arabe a du Berbère, ce que nous pourrions appeler « ***l'amazighophobie*** » (sic). Comme si les amazighs ne vivaient pas dans cette ville en parfaite harmonie avec les autres composantes de sa population, et comme si le chaos dans bled essiba était le monopole des seuls amazighs.

Rappelons ici qu'1930, a été publié au Maroc le Dahir berbère qui instaurait une division ethnique entre Arabes et Berbères pour mieux y ancrer la politique coloniale. Et c'est dans cette atmosphère que Linarès a publié son ouvrage en 1932 et y a glissé cette chimérique vue de son esprit où il s'est complu à prendre ses désirs politiques pour des réalités, bonnes à exploiter par les colons afin de semer la zizanie entre les différentes composantes du peuple de l'empire. Alors qu'à Fès et comme partout dans bled makhzen, il y avait sûrement une égale peur toute naturelle de bled essiba peuplée d'amazigh comme celle peuplée d'arabes.

Chimérique persécution des juifs dans bled essiba : A ce propos, Linarès a commencé par dire avoir vu les corps de deux juifs et de deux musulmans qui ont été emmenés un matin au camp. Des examens ont été effectuées sur les cadavres pour trouver l'identité des victimes, et pour savoir qui étaient les coupables. Les soupçons tournaient autour des *zattats*, d'Ait Izdeg, qui étaient censés les protéger.

Son récit sur les faits s'arrête net à ce point de l'affaire. Comme si c'était pour lui le prétexte tout trouvé pour parler, comme Foucault, des zettats, dont il a juste

entendu parler, alors que Foucault les a connus de très près pour avoir maintes fois loué leur service, lui est son compagnon, en tant que rabbins juifs dans bled essiba.

Linarès dit d'abord que c'était un service spécial pour les juifs, comme si, par discrimination religieuse, les musulmans en étaient dispensés pour circuler librement dans bled essiba. Non seulement c'est contraire au témoignage oculaire de Foucault, mais lui-même a rapporté que deux des victimes étaient musulmans et que les coupables présumés étaient des zettat d'Ait Izdeg. Il a dit, en l'occurrence, que selon la coutume dans les régions rebelles berbères, tout juif qui devait se déplacer pour quelque raison que ce soit devait se faire accompagner par un *Zettat* moyennant le paiement d'une somme préalablement convenue, pour le mettre à l'abri de toute agression, et pour le protéger et le défendre au point de risquer sa vie.

Puis, dans le même ordre d'idée de persécution présumée des juifs dans bled essiba, il ajoute un autre usage immonde et donc tout à fait invraisemblable. Il dit que lorsque l'aller-retour se passait bien, le protégé, qui selon lui ne pouvait être que juif, devait payer le montant convenu au *zettat* protecteur. Sinon, le zettat s'accaparait immédiatement en hypothèque générale de tous les biens du protégé. Il s'installait alors dans sa maison et y devenait le maître absolu, et le juif débiteur devenait l'esclave du créancier barbare. Le droit de propriété de celui-ci, imagine-t-il, pouvait s'étendre à la femme du débiteur et à ses filles en âge de se marier, pour en former son harem.

Puis notre bon toubib Linarès se mis à fantasmer davantage à partir du camp impérial qu'il ne pouvait quitter sans être tué, pour dire qu'en raison de ces deux facteurs de procréation très différents, on trouve souvent dans les familles juives de l'Atlas beaucoup d'enfants de composition et de tempérament complètement opposés qui se disputaient constamment. Enfants que le docteur Linarès n'a jamais connus ni même rencontrés, puisqu'il ne pouvait mettre les pieds dans bled essiba que sous la protection des forces du makhzen et trop loin de la populace où devaient vivre ces hypothétiques enfants juifs hybrides et débridés.

On est en droit de se demander alors, quel juif au monde pouvait admettre de vivre en famille dans un milieu où la propriété de tous ses biens, et la liberté de tous les siens y compris la sienne, sont à tout moment à la merci du désir et du bon plaisir de quiconque autour de lui ? Tout simplement il n'y en a jamais eu.

Certes il y a eu des pogromes et des génocides, mais qui étaient imprévisibles et inattendus et tout au plus probables, comme contre bon nombre de minorités dans l'histoire. Alors que Linarès dit plutôt que cet usage, qui est pour de vrai barbare, était à l'époque la coutume dans bled essiba au Maroc, alors que les juifs de l'empire avaient le grand loisir de vivre en paix, tout près dans bled makhzen. Il

ne faut pas oublier que Linarès a assez vécu pour éditer son journal de voyage en 1932, dans une atmosphère où régnait plutôt l'animosité toute naturelle entre colons et colonisés et qui l'a poussé à dire ces médisances gratuites à l'encontre de son adversaire, tout comme sa prétendue phobie des Amazighs chez les Fassis rapportée ci-haut.

Conte ridicule du perce-oreille : Quel qu'en soit la taille, le perce-oreille était un insecte bien connu au Maroc sous le nom de *dowiba,* et dit de nos jours *kerras-eluoidnine*, soit littéralement pince-oreilles. Pourtant notre docteur Linarès ne s'est pas senti plutôt ridicule lui-même quand il l'a mal choisi pour inventer une histoire censée tourner en ridicule le sultan et sa cour. Il ne s'est même pas rendu compte qu'il s'est trahi lui-même, quand il a noté que le perce-oreille était bien dit *Dowiba* parmi les Marocains. Comment est-ce donc possible, si minuscule-soit-il, qu'ils en fassent un cas au camp au point de lui demander ce que c'était ou le confondre avec un quelconque microbe du choléra ? Après ce préambule, voyons donc ce qu'il en était au juste de cette aberration grotesque chez Linarès.

Il dit que le vendredi 12 octobre 1893, vers neuf heures du matin, le secrétaire des Affaires étrangères Si Faddoul, par ordre de Sa Majesté, l'appela pour examiner quelque chose dite *dowiba,* apporté dans un drap soigneusement plié. Linarès a demandé alors à les voir et, en regardant attentivement à la lueur des bougies, il a trouvé deux très petits et longs insectes présentant vaguement l'aspect très réduit du vulgaire perce-oreille. Si Faddoul haletant, dit-il, lui demanda alors :
- C'est ça ?
- Ça quoi ? Répond Linarès.
- Le microbe de bouglib (*choléra*) ?

Linarès, se faisant passer pour le malin, raconte avoir regardé alors son interlocuteur pour bien se rendre compte de l'intégrité de son état mental, et il lui a semblé sain d'esprit. Avec peine, il retint son sérieux, prétend-il, quand il lui répondit en disant :
- Non.
- Qu'est-ce que je devrais dire alors ? demanda Si Faddoul.
- On pourrait dire que ces petits insectes n'ont rien à voir avec le microbe de bouglib. Et ils ne peuvent être dérangeant en entrant dans les oreilles que lorsqu'ils sont complètement développés. Il est donc judicieux de mettre des boulettes de coton dans le conduit auditif le soir au moment de se coucher. Ainsi l'on évitera tout problème. Le secrétaire d'État s'était ainsi complètement rassuré. Les femmes du harem ont dû recevoir des journaux du Caire parlant du choléra.

Toute cette histoire inventée donc pour dire que ces gens de si haut rang soient-ils ne savaient même pas encore ce que c'était un microbe. Certes comme tout le monde, ils ne savaient pas ce que c'était au juste pour ne l'avoir jamais vu,

mais ils croyaient tout de même à son existence. Or tel était le genre d'invention assez ridicule que certains témoins étrangers pouvaient rapporter sans scrupules de leur voyage dans le monde archaïque, juste pour amuser leur lectorat.

Cependant, malgré ces quelques défauts, ces témoignages destinés à priori à un public plutôt européen, ne sont pas dénués d'intérêts et de profits pédagogiques pour tout marocain d'aujourd'hui et à venir. Comme partout au monde, il n'y a que la vérité sur le passé du pays qui soit de nature à prouver que son présent, malgré les diverses et multiples imperfections qui y subsistent, est infiniment bien meilleur que son passé. Et ce, en lieu et place de la fausse image idyllique présentée jusqu'à nos jours par les programmes de l'enseignement et les divers médias qui laissent certains fanatiques fantasmer pour y voir de chimériques gloires à retrouver par sa reproduction, au risque de menacer la paix et la sécurité de leur pays. Les deux derniers témoignages qui restent sont bien édifiants.

Le français *Veyre*

Pour le règne de Sidi Mohammed Ben Abdellah (1757 -1790), nous avons vu le témoignage du français Chénier, celui de l'anglais Lemprière et celui de l'autre anglais Jackson. Pour le règne de Moulay Soulimane (1792 -1822), nous avons eu celui de l'espagnol Badia. Et nos témoins pour le règne de Moulay El Hassan (1873–1894), étaient l'allemand Lenz et les deux français Foucault et Linarès.

Pour le règne de Moulay Abdel Aziz (1894-1908), nous allons joindre exceptionnellement dans ce dernier chapitre deux témoignages car ils se recoupent pour certains faits importants, afin de pouvoir en donner en une seule fois une vue assez complète. Il s'agit de celui du français Gabriel Veyre et celui de l'anglais Walter Harris. Qui sont-ils d'abord ?

Gabriel Antoine Veyre : Il était un réalisateur et photographe français, né en France, en 1871, et décédé à Casablanca en 1936, à l'âge de soixante-cinq ans. Il a effectué deux voyages dans son métier de directeur de la photographie aux débuts de cet art avec ses inventeurs, les ingénieurs frères Lumière. Il a effectué son premier voyage en Amérique latine entre 1896 et 1897. En 1898, il entreprit un deuxième voyage au Canada puis en Asie via le Japon, la Chine et l'Indochine. Il a participé avec ses films et photographies à l'Exposition universelle de Paris de 1900.


Gabriel VEYRE

Veyre partit pour le Maroc et s'y installa entre 1901 et 1907 à la demande du jeune sultan du Maroc, Moulay Abdelaziz, pour lui enseigner l'art de la photographie. Il est devenu ainsi le photographe officiel et le réalisateur des films du palais. Parallèlement, il était correspondant pour le journal *L'Illustration*. En 1905, il a publié un ouvrage intitulé "Dans l'intimité du *sultan*". Puis il s'est installé à Casablanca, où il a travaillé à l'ère du protectorat en tant qu'homme d'affaires. Il a produit un documentaire sur le Maroc en 1934 et décéda l'année suivante. De son témoignage nous commençons par l'intronisation de Moulay Abdelaziz.

1. *Bahmad maître absolu de l'empire*

Ahmed Ben Moussa, alias Bahmad, naquit en 1840 ou en 1841 dans une famille enracinée dans le service au palais impérial. Son père Moussa Ben Ahmed, un descendant d'esclaves, devint hadjib, c'est-à-dire chambellan, du sultan Mohammed IV. Bahmad son fils, a fini par l'être auprès du prince Moulay Ismaïl, un des fils du sultan. En 1873, le père de Bahmad passe en tant que chambellan toujours du nouveau sultan Moulay El Hassan. Et lorsqu'il meurt en 1878 c'était son fils Bahmad qui l'y remplaça jusqu'à la mort de ce souverain en 1894.

Tel était Bahmad jusqu'à cet épisode de l'histoire du Maroc. Mais comment est-il devenu par la suite le maître absolu du même empire ? En réponse, nous disposons du témoignage de Veyre et de celui de Harris, qui ne diffèrent que sur des détails mineurs mais se complètent par des prolongements forts intéressants. Voyons d'abord ce qu'il en est du premier.

La version de Veyre : Veyre commence par rappeler que la succession au trône du Maroc ne revenait pas nécessairement, comme en Europe, au fils aîné du sultan. Ni la religion ni les coutumes ne l'exigeaient. C'était le sultan lui-même qui désignait son successeur avant sa mort. La seule condition qui lui était imposée est que son héritier soit chérifien, c'est-à-dire un descendant du Prophète béni. Lorsque cette condition était remplie, le trône de l'empire appartient à la personne à qui le sultan a accordé la baraka.

Répétons-le, nul marocain de l'époque précoloniale n'aurait fait une telle remarque, tellement cette manière de faire lui était ordinaire voire naturelle. Pourtant, et comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle fut l'un des grands points de faiblesse de la monarchie marocaine, au moment de chaque succession au trône et même après. Pour tout souverain, son trône était toujours d'une manière ou d'une autre menacé par des prétendants dans sa propre famille. Et toute richesse qui dépassait dans le pays un certain niveau était, à tort ou à raison, suspecte de financer un coup d'Etat et était donc l'objet de confiscation au plus vite. Ce qui créait un climat de méfiance chez les sujets entreprenants et empêchait ainsi tout développement au détriment de la modernité et au profit de l'archaïsme.

En Europe l'institution du prince héritier revient de droit selon un code prédéfini, et ce jusqu'à nos jours, à un prince ou une princesse en particulier dès sa naissance. Et c'était cette même institution qui a fait la force des monarchies européennes en leur assurant une grande stabilité politique propice et nécessaire, voire indispensable pour le développement économique et social de leurs royaumes.

Les princes héritiers naissaient ainsi en Europe avec la couronne au-dessus de leur tête sans contestation de nulle sorte et de personne. Charles Quint par

exemple, a cumulé de cette manière sur sa tête plusieurs couronnes héritées de droit de divers souverains défunts de sa vaste famille royale. Né et grandi en Flandre, ne sachant presque pas un mot de l'espagnol, il fut pourtant roi d'Espagne où il a mis le pied pour la première fois à l'âge de seize ans à l'occasion de son intronisation. Et il y était venu avec une cour presque toute néerlandaise et qui ne parlait que le néerlandais. De nos jours la même l'institution du prince héritier au Maroc, est en vigueur selon un code prédéfini par la constitution, et ce depuis le règne du feu Mohamed V.

Cependant l'absence d'une telle tradition au Maroc ancien a attiré si fort l'attention de plusieurs de nos témoins qu'ils en ont fait la remarque en s'y attardant plus au moins dans leur témoignage. De ce fait l'intronisation de Moulay Abdel Aziz était si étrange que nos deux derniers témoins Veyre et Harris lui ont consacrée une bonne partie de leur ouvrage.

Veyre dit qu'en 1894, soit tout juste un an après son voyage au Tafilelt, raconté ci-haut par Linarès, le sultan Moulay El Hassan était en pleine campagne militaire contre une tribu rebelle. Ce qui était, comme nous l'avons déjà vu, assez courant durant tout son règne. Cependant il fut victime d'une maladie soudaine qui l'a tué en quelques heures. Et comme d'habitude, tout son gouvernement était avec lui.

Or notre témoin Veyre n'était pas à l'époque présent au Maroc. Il était attaché au service de Moulay Abdel Aziz à partir de 1901. Cependant avec un espace spécial réservé à ses travaux dans le palais impérial il s'est lié d'amitié, comme nous le verrons plus, avec les grands dignitaires du maghzen. Telles étaient donc ses sources pour raconter certains faits qui se sont produits en hautes sphères de l'Etat, dont l'intronisation du sultan Moulay Abdel Aziz

Selon ce que Veyre a donc appris, c'est que face à cette mort subite du souverain, le grand et puissant vizir Bahmad, l'homme aux ambitions illimitées, était prêt à tout faire pour y parvenir. La première chose à laquelle il devait donc y penser fut de profiter de cette coïncidence pour maintenir la grande influence dont il avait longtemps joui sous le règne du Sultan Moulay El Hassan, qui n'était pourtant pas facile à contrôler. Il devait donc se demander s'il aurait les moyens de jouir de la même influence pendant le règne du prochain sultan.

Tel était son souci politique. Mais ce que Veyre a omis de mentionner c'était en premier lieu le souci militaire. Annoncer la mort du souverain en pleine expédition punitive dans bled essiba, c'était la débandade assurée de l'armée et le pillage du camp impérial par les soldats débridés et les tribus rebelles, en plus du grand risque de tuer les membres de la cour y compris Bahmad lui-même. Il fallait donc à tout prix occulter son décès.

Devant ce cadavre qui n'avait pas encore refroidi, un plan assez astucieux vint à l'esprit du grand vizir. Il s'agissait d'éloigner les quatre fils aînés de l'empereur de l'ascension au trône pour y appeler plutôt son jeune fils Abdel Aziz, qui avait juste quatorze ans, afin de régner en son nom comme régent au moins jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge adulte.

Abdel Aziz était à Rabat lorsque son père a rendu son dernier souffle. Il fallait garder cette mort assez longtemps secrète pour permettre au jeune prince de venir avant que la vérité ne soit connue. Un émissaire fut envoyé de suite pour le ramener en bonne escorte. Bahmad devait entretemps maintenir tout le camp en attente dans le calme jusqu'à l'arrivée de son prince élu. Ce qui n'était pas difficile après que la rumeur de la maladie de Sultan y était déjà bien répandue. Et il a pris le soin de faire croire à tout le monde que c'était la volonté du sultan lui-même de lui amener son fils, Moulay Abdel Aziz, pour lui donner sa baraka de lui succéder au trône s'il venait à mourir. Pourtant ce plan n'était pas sans risque. Un simple soupçon aurait pu tout gâcher.

Veyre dit avoir été témoin plus d'une fois à Fès, de la rumeur de la mort du souverain qui y circulait dès qu'il n'apparaissait pas en public souriant plus de deux à trois jours. Et comme toute l'armée du camp savait que l'état de santé de Moulay El Hassan se détériorait depuis plusieurs jours, cette nouvelle aurait pu arriver prématurément à Fès où résidait le prince Moulay Mohamed, surnommé le borgne. Il était le fils aîné du sultan défunt et connu pour mériter être son futur prince héritier. Ce que Bahmad ne savait que trop bien.

Pour conjurer ce danger imminent, Bahmad a eu recours à un stratagème audacieux. Au nom de l'empereur il a convoqué l'armée pour le défilé. Vu l'état de santé de Moulay El Hassan, il a annoncé que le sultan passerait devant les troupes, allongé sur son lit. Après s'être assuré de la complicité de tout l'entourage immédiat du souverain défunt, le cadavre, à peine refroidi, fut enveloppé dans un drap blanc. Ensuite, il a été placé sur un lit portable avec des oreillers épais, et fut passé sur les épaules devant la longue file des troupes, se balançant aux pas cadencés des esclaves militaires qui le portaient. Personne n'avait remarqué ou n'avait voulu remarquer ce macabre artifice.

Lorsque le cadavre a été ramené dans sa tente, le prince héritier élu par Bahmad a eu tout le temps d'arriver, alors que tout le camp continuait à souhaiter que la santé de sa Majesté soit rétablie. Deux jours plus tard, l'armée s'est vue appelée à défiler devant Moulay Abdelaziz en tant que nouveau sultan chérif, succédant à son père, Moulay El Hassan. Le puissant vizir Bahmad est resté proche du nouveau monarque comme s'il était son ombre. Avec son influence et sa ruse Bahmad, en fit le nouveau souverain du pays resté assez docile entre ses mains pendant les six ans qui lui restait à vivre. Le grand vizir est mort en 1900.

Cette intronisation devait être, quand même et selon l’usage, entérinée par les oulémas de Fès. Or à Fès justement, le prince Moulay Mohamed apprit rapidement la mort de son père et fit immédiatement valoir son droit de succéder à lui succéder au trône. Il l'a peut-être confirmé avant de connaître les événements qui ont suivi sa mort et la proclamation de son jeune frère nouveau sultan, ou il a décidé de les ignorer.

Veyre dit avoir donc appris que Moulay Muhammad était connu pour sa cruauté. On lui a dit qu’il était le vrai genre de sultans sanguinaires prêt à couper les têtes afin d'imposer leur tyrannie et de faire respecter leur pouvoir. Avec son masque féroce, ravagé par la variole, plein de pustules, et dans lequel un seul œil brillait, il a confirmé qu'il est le seul digne de la succession de son père. Néanmoins, il était assez sympathique au point de réunir autour de lui un certain nombre d'amis fidèles prêts à tout sacrifice pour défendre sa cause. Il disposait ainsi de moyens suffisants pour étayer ses prétentions.

Et c’était précisément sa force de caractère et sa popularité grandissante qui inquiétaient Bahmad. Avant qu'un mouvement sérieux ne puisse se former en faveur du prince qui convoitait le trône, et qui se présentait soudainement face à son plan, le Grand Vizir prit l'initiative de donner l’ordre de le kidnapper et de l'emprisonner à Meknès.

Veyre a omis de s’enquérir de la façon dont a été entériné l’intronisation de son jeune prince Moulay Abdel Aziz. On lui a appris cependant que dans le passé, lorsqu'aucun événement grave ne perturbait leur sécurité, les sultans du Maroc habitaient alternativement dans leurs palais dans les deux capitales Fès et Marrakech. Mais sous le règne de Moulay Abdelaziz, Bahmad n'a pas osé venir avec le sultan à Fès. Il était toujours inquiet et méfiant de l'accueil qui lui serait réservé ainsi qu'au jeune empereur sa créature, après avoir ordonné le rapt et l’incarcération du prince préféré de ses dignitaires, Moulay Muhammad. Ce qui laisse croire que même l’entérinement d’usage du nouveau sultan par les savants de Fès fut outrepassé. Bahmad a donc eu, en tant que régent, le loisir de gouverner le pays selon son bon plaisir pendant les six ans qui lui restait à vivre jusqu’en 1900. A qui la faute ? Pas à lui, mais plutôt au système qui permettait de telles aberrations. Telle était la version de Veyre au sujet l’étrange intronisation de du jeune prince Moulay Abdel Aziz, Voyons à présent en quoi diffère celle de Harris.

Version de Harris : Pour commencer, il donne sa propre description de Bahmad tel qu’il l’a connu ou croyait le connaitre de si près. Il dit que lors de sa première visite à la cour, Si Ahmad ibn Musa, mieux connu sous le nom de Bahmad, était la figure dominante parmi les grands dignitaires du makhzen. Son père était esclave au palais. Bahmad lui-même, était de couleur très sombre et d'apparence peu attrayante. C'était un homme sans intelligence particulière, mais d'une volonté forte et indomptable. A cette époque, il était le chambellan du sultan

Moulay El Hassan. En contact direct et constant avec le souverain il pouvait se faire entendre et exercer une grande influence. Mais il ne pouvait être que dévoué aux intérêts de son maître et à le bien servir fidèlement.

En 1893, dit Harris, Moulay El Hassan a décidé de faire un pèlerinage à l'oasis de Tafilalet, d'où est sortie sa dynastie chérifienne. Sa visite était plutôt une campagne militaire contre les tribus rebelles. Le sultan quitta Fès en été et n'atteignit le Tafilalet qu'en hiver. Les douleurs internes qu'il éprouvait étaient devenues sévères en raison des épreuves qu'il avait traversées. Pourtant, il n'a pas pu obtenir le repos dont sa santé avait besoin. À la fin du printemps 1894, il entreprit de réprimer la rébellion qui avait éclaté dans la région de Tadla. Il mourut dans le camp au pays des rebelles.

La mort du sultan dans de telles circonstances était lourde de dangers pour l'État. Avec sa disparition, sans prince héritier désigné ce serait l'anarchie assurée jusqu'à ce qu'un successeur prenne les rênes du pouvoir. Et l'annonce de sa mort dans un pays hostile, aurait poussé toutes les tribus à attaquer et à piller le camp impérial, et l'armée elle-même qui n'attendait qu'une telle opportunité d'assassinat et de pillage pour y participer ne pourrait plus inspirer confiance. Mais tant qu'on croyait le sultan vivant, son seul prestige était suffisant pour maintenir ses forces obéissantes et empêcher l'attaque des tribus.

Il fallait donc que la mort du sultan reste un secret absolu. Son corps était dans sa tente entourée d'un grand mur de tissu, personne n'était autorisé à y entrer, sauf dans des circonstances très spéciales. Ainsi la vérité sur sa mort était limitée aux esclaves personnels et à son chambellan Bahmad. Et c'est là que diffère le récit de Harris d'avec celui de Veyre. Voyons d'abord ce qu'il en est au juste pour voir par après lequel est plutôt vraisemblable et pourquoi.

Selon Harris, des ordres furent alors donnés pour que le sultan défunt commence son voyage à l'aube et avant le lever du soleil comme s'il était vivant. Au début de l'aube le cortège a été formé et lancé, avec des étendards flottants. Et le long parcours dans les régions hostiles a duré deux jours en pleine chaleurs avec le respect de tous les usages habituels à part l'apparition du souverain sous prétexte qu'il était assez malade.

Et dès que l'armée fut à l'abri du danger d'être attaquée par les tribus hostiles, Bahmad annonça que Sa Majesté le Roi était décédé deux jours auparavant et que son jeune fils, Moulay Abdelaziz, choisi et désigné par son père comme son successeur, fut déclaré sultan à Rabat dès que la nouvelle de sa mort lui parvint.

Ainsi, sachant que le nouveau sultan régnait déjà, et que le calme régnait partout ailleurs, empêcha les troupes de commettre des excès. De nombreux soldats

ont profité de l'occasion pour déserter, mais c'était une chose familière qui a attiré peu d'attention. Deux jours plus tard, le corps du sultan est arrivé dans un état de décomposition terrible, et a été enterré à Rabat.

Certes la différence entre les deux récits est de taille, mais le résultat est le même. Pourtant quel est des deux le plus plausible ? Nous nous pouvons à ce propos que conjecture. La source de Veyre doit être à notre avis unique et du sein du palais, à savoir son ami Si El-Mnebhi, le futur homme fort juste après la mort de Bahmad. En tant que journaliste Harris devait avoir plusieurs sources et donc plusieurs récits y compris celui de Veyre et en a choisi un comme vraisemblable. D'autre part c'est le récit de Veyre qui nous semble comporter le moins de risques et donc le vraisemblable.

De toute façon, étant régent du jeune sultan Moulay Abdel Aziz âgé tout juste de quatorze ans, Bahmad s'est trouvé ipso facto hissé au rang de maître absolu de l'empire, tout comme un vrai souverain. A cette fin, nous avons vu avec Veyre qu'il dû aussi neutraliser le prince Mohammed, prétendant et préféré des Fassis, en l'emprisonnant à Meknès. Or Harris raconte une autre tragédie dont l'auteur et le réalisateur n'était autre que le même Bahmad, pour bien justement assoir son pouvoir absolu. Il s(agit de la descente en enfer de deux éminents vizirs et oncles de Moulay El Hassan, à savoir les deux frères Jamaï. Cela montre le grand risque que pourraient courir tous les courtisans et les hauts dignitaires du makhzen au moment du changement de souverain. Qu'en était-il au juste, selon Harris, de cette lutte pour le pouvoir entre Bahmad et les deux puissants frères Jamaï qui s'est terminée par la déchéance tragique de ces derniers et la victoire du premier ?

2. *Descente en enfer de deux grands vizirs*

Selon Harris, il était naturel que la succession au trône du prince mineur provoquât à la cour toutes les formes d'intrigues. Il y avait deux factions principales dans le palais, à savoir le puissant Bahmad au pouvoir d'une part, et d'autre part le parti des deux frères Jamaï, si Maati Grand Vizir et si Muhammad Es-Saghir ministre de la Guerre.

Ces deux grands dignitaires du makhzen appartenaient à une puissante famille aristocratique de Fès et à la soi-disant famille Makhzen, c'est-à-dire une famille qui occupait autrefois des postes gouvernementaux et avait une sorte de prétention traditionnelle à de hautes fonctions. Ils étaient donc soutenus par les populations influentes des villes.

Quant à Bahmad, fils d'un nègre, il ne pouvait compter sur aucune influence tribale ou familiale. Mais en sa qualité de chambellan, il était en communication directe et continue avec le nouveau sultan qui, en raison de son jeune âge, avait peu

de contacts avec ses ministres. Il ne faisait aucun doute que Bahmad devait compter sur l'influence de la mère du jeune sultan sur son fils. Il était le chambellan loyal de son mari et a facilité l'accession de son fils au trône. Son sort et celui de son fils dépendaient désormais du sort de Bahmad. Elle devait veiller à ce que le jeune sultan n'ait confiance qu'en lui, qu'il se méfie de tous les autres, qu'il ne fasse rien sans son assentiment et qu'il suive scrupuleusement ses conseils. Il était donc clair qu'une âpre lutte de pouvoir devait de sitôt s'engager entre ces deux puissants rivaux. La discorde était telle qu'ils ne pouvaient plus coexister au pouvoir. Il fallait que l'un périsse au profit de l'autre.

Une fois le nouveau gouvernement suffisamment organisé pour permettre à Moulay Abdelaziz de voyager, la cour royale a quitté Rabat pour Fès, la véritable capitale du pays. De coutume tout nouveau sultan ne pouvait compter sur la pérennité de son trône et être en paix avant qu'il ne soit admis par les dignitaires religieux et les aristocrates fassis et réside dans leur ville. Car Fès était le centre de la religion et du savoir ainsi que le cœur de l'intrigue et de l'influence sur les grandes tribus de l'empire. Il était donc très important pour le jeune sultan d'atteindre Fès au plus vite.

Mais Bahmad, dit Harris, savait bien qu'une fois arrivé à Fès son influence diminuerait. Pour l'attaquer, ses adversaires pouvaient compter alors, non seulement sur le soutien de la population fassis, mais aussi sur leurs relations familiales avec celle du sultan dans la capitale. Les Jamaï était les oncles de Moulay El Hassan. Et pour les fassis, Bahmad était un homme arrogant, qu'il fallait à tout prix faire tomber, et nulle pitié pour lui lorsqu'il tombera. Bahmad devait donc assoir son existence ou jamais.

Puis Harris dit que le voyage du jeune sultan à travers les tribus jusqu'à Meknès fut très réussi. Il y a été bien reçu de toutes parts. A son arrivée dans l'ancienne capitale bâtie par Moulay Ismail, contemporain de Louis XIV, les habitants de la ville lui ont réservé un accueil populaire.

Mais notre témoin Harris, ne savait peut-être pas pourquoi le jeune sultan n'était pas allé directement à Fès. Comme l'a signalé Harris, Bahmad qui décidait déjà de tout, ne savait que trop bien que ses deux puissants rivaux, avec le reste des dignitaires de cette ville, l'y attendaient de pied ferme pour lui régler son compte une fois pour toute. Or lui, il avait à Meknès le soutien des dignitaires Boukhara de l'ancienne armée de Moulay Ismaël, adversaires politiques traditionnels des Jamaï et de l'élite fassie. Et c'est là à Meknès son terrain favori qu'il a décidé de régler le compte de ces deux puissants rivaux d'une manière si brutale qu'elle puisse faire taire à jamais tous ses autres opposants. C'est pourquoi il a dirigé le voyage impérial vers Meknès. Le plan de ses adversaires fut ainsi déjoué. Et c'est son plan à lui qui fut mis en marche pour les perdre.

Quelques jours après l'arrivée du sultan à Meknès, dit Harris, l'habituel conseil du gouvernement devait avoir lieu. Les deux frères Jamaï devaient s'y rendre loin de leur fief. Al-Hajj Al-Maati, le Grand Vizir, est monté au mechouar, enveloppé dans sa jellaba blanche, entouré de ses partisans, au milieu des saluts des officiels et des salutations des soldats. Il fut aussitôt cité à comparaître devant le sultan. Moulay Abdelaziz qui était seul avec son chambellan Bahmad. Lorsqu'il entra il s'inclina et attendit que le sultan lui parle. Bahmad semblait poli et doux avec lui. D'une voix effrayée, Moulay Abdelaziz lui a posé une question. Sa réponse n'a pas été satisfaisante. Bahmad s'est alors lancé dans une véhémente diatribe contre le ministre, l'accusant de trahison, de cupidité, de chantage et de crimes politiques. Puis il fit soudain appel au sultan pour lui demander la permission de l'arrêter. Moulay Abdelaziz a baissé la tête en guise d'acquiescement. Cette version de Harris n'est pas claire sur la question posée au ministre et qui a fâché le sultan.

Une autre version du même fait prétend que Lorsque le grand vizir Haj Al-Maati entra chez le sultan dans son palais de Meknès, lui apportant les dahirs chérifiens à signer, Moulay Andel Aziz lui ordonna de les soumettre à Bahmad. Ordre qu'il s'abstint d'accomplir le considérant comme une insulte à son rang. Le sultan a donné alors ses instructions au caïd du mechouar, Idris bin Al-Alam Al-Bukhari, pour informer Haj Al-Maati qu'il était déchu de sa fonction et qu'il ne devait plus quitter son domicile. Dans cette version nous avons le mobile de la colère du sultan. Sauf qu'elle ne montre pas comment le ministre fut emprisonné lui et son frère. Ce que Harris rapporte avec un luxe de détails.

Après quelques minutes, dit-il, la créature fut trainée à travers la cour du palais, au milieu du rire moqueur de la foule qui venait tantôt de s'incliner jusqu'au sol pour le saluer. Haj Maati, hirsute gémissant et pleurant a vu ses vêtements déchirés par les soldats qui se sont montrés assez durs avec lui et son turban défait et posé de travers sur sa tête. A la sortie du palais parmi les soldats, le garde à la porte attrapa son turban blanc propre et le mit sur sa tête, et sur la tête du prisonnier il mit sa casquette de service. Une vague de rire accueillit cet acte. Le frère de ce ministre, Si Muhammad Al-Saghir, ministre de la Guerre, n'avait pas encore quitté sa maison pour le palais qu'il fut arrêté à la porte et emmené aussi en prison.

La suite de l'histoire de ces deux hommes, dit Harris, était peut-être la page la plus sombre du règne de Moulay Abdel Aziz. Les deux frères ont été envoyés à Tétouan enchaînés pour y être emprisonnés dans le cachot d'une tour. Al-Hajj Al-Maati y fut décédé après dix ans. Le gouverneur de Tétouan craignait d'enterrer son corps de peur d'être accusé de l'avoir libéré. il a écrit alors à la cour pour obtenir des instructions. C'était l'été et la cellule de la tour était chaude. La réponse lui était parvenue onze jours après, pendant lesquels Muhammad Al-Saghir était resté enchaîné au corps en décomposition de son frère ! Il ne fut libéré qu'en 1908,

soit après quatorze ans de prison. Il est sorti de son donjon sombre à moitié aveugle et boiteux à cause de l'enchaînement dur. Il fut alors un homme détruit, dévasté et désespéré, Tout ce qu'il possédait a été confisqué. Ses femmes et ses enfants sont morts de pauvreté et de persécution.

Harris qui le rencontrait presque jour à Tanger où il s'est installé, dit avoir appris qu'il était impitoyable lorsqu'il était au pouvoir. Mais quel prix en a-t-il payé ! Dans cette ville, il a vécu dans une extrême pauvreté. Mais tous ses amis l'aidaient alors qu'il n'en voulait que très peu. Une vieille servante de la famille, survivante dans un coin retiré, est venue près de lui pour en prendre soin et lui masser les poignets et les chevilles jusqu'au jour de sa mort. Harris dit l'avoir vu pour la dernière fois deux jours avant son décès. Il était évident qu'il n'avait alors que peu de temps à vivre. Et quand il s'est levé pour le quitter, l'homme mourant lui a dit : « Une fois mon corps purifié par l'ablution rituelle, je désire que tu vois mes mains et mes pieds dans les chaînes pour y paraître devant Allah, et lui demander la justice que mon sultan a rejetée, et m'ouvrir les portes du paradis avec sa grande miséricorde et son pardon ». Harris dit qu'il était impossible de répondre à sa demande, mais il croit qu'un lien a été cousu dans son linceul. Et avec l'ironie la plus cynique, ajoute Harris, il a reçu une sépulture militaire officielle, en présence de toutes les autorités et fonctionnaires locaux. Et il finit par dire qu'après tout, il a été un ministre de la guerre !

Ce que ne dit pas Harris c'est que dans cette lutte sans merci pour le pouvoir, Bahmad aurait subi le même sort, voire pire, si le plan de ses deux puissants rivaux Jamaï avait réussi. C'était sûrement atroce mais c'était de bonne guerre. Et ce que Harris a omis de dire aussi c'est qu'après s'être ainsi débarrassé de ses deux puissants adversaires à Meknès, Bahmad a pu conduire le jeune sultan en toute quiétude à Fès, soumise et pacifiée par cette terreur.

Après avoir frappé si fort les deux grands vizir et oncles de Moulay El Hassan, et le prince Mohammed le borgne déjà kidnappé et emprisonné, tous ceux qui les soutenaient ou pensaient faire déchoir Bahmad, y compris le reste des princes qui étaient assez nombreux, ont sûrement dû prendre une peur bleue pour eux-mêmes, pour les leurs et pour leurs richesses. Et l'indispensable entérinement de l'intronisation du jeune sultan par les dignitaires religieux de la capitale aurait été acquis comme une simple formalité. Et enfin sous l'influence de Fès soumise, tout le Nord de l'empire a dû finir par admettre le fait accompli.

Il fallait alors s'assurer de la même soumission au Sud où se sont déjà révoltés certaines tribus, surtout celles de Rhamna tout près de la capitale Marrakech. Chose que Harris n'a pas manqué de mentionner comme dernier défi à relever par le puissant Bahmad afin d'assoir définitivement son pouvoir absolu sur l'empire. Qu'en était-il au juste ?

3. Révolte des Rhamna

Le séjour de Moulay Abdelaziz à Fès, la capitale du nord, en 1894 n'était pas de longue durée, dit Harris, car il était important pour la cour de se déplacer vers le sud pour consolider l'influence du trône dans ces régions. Et bien que le Nord du Maroc ait toujours été la partie turbulente et séditieuse du pays, il n'a jamais représenté un danger aussi grave que le Sud. Les tribus du Nord sont pauvres et numériquement très puissantes, mais elles sont toujours en guerre les unes contre les autres. A Marrakech, la situation était différente. Les terres agricoles fertiles et la production agricole énorme rendaient les tribus riches, prolifiques, bien armés et possédant d'excellents chevaux.

Et chemin faisant, Harris fait allusion a ce que l’espionnage actif avait eu comme résultats bénéfique plus tard sur le plan ethnique pour le protectorat français au Maroc, quand il dit qu’au-delà des plaines, dans la grande chaîne de montagnes de l'Atlas habitaient les tribus berbères turbulentes et guerrières, qui ne s’avouaient jamais vaincues pour atteindre tous ses buts. Heureusement pour les sultans, ces grandes tribus, dirigées par des chefs héréditaires, avaient souvent de mauvaises relations entre elles. C'est pourquoi l'une des réalisations les plus importantes du protectorat français a été la formation de la Ligue tribale du Sud. Quiconque connaît l'ancien Maghreb, ajout Harris, a du mal à croire que les grands dirigeants comme les Galawi, les Mettougui, les Guendafi et les caïds des Rahamna pouvaient se tendre la main et coopérer pour le bien du pays.

Moulay Abdelaziz, poursuit Harris, a pu donc quitter le Nord en paix et en sécurité. En effet, dans le Sud, il y avait des signes de problèmes qui ne pouvaient être ignorés. Mais l'arrivée du sultan à Marrakech y eut un effet calmant. Et Bahmad a vite entrepris de rétablir l'ordre parmi les tribus rétives. De nouveaux gouverneurs furent nommés et ainsi sa main ferme se fit sentir. Il y avait Pourtant un ressentiment intense contre lui parmi certaines tribus, surtout celles de Rhamna, dont les vastes terres sont situées juste au nord de la ville de Marrakech. Dirigées par leur chef, Taher ben Slimane, elles se sont rebellées et ont assassiné ou expulsé les hommes de l’autorité locale, et la rébellion y devint populaire. La réprimer a pris du temps et a coûté beaucoup d'hommes et d'argent. Une fois, les rebelles ont atteint les murs de Marrakech et ont occupé la périphérie nord de la ville. Mais ils en ont été expulsés.

Cependant Bahmad, ajoute Harris, a montré une grande aptitude à écraser cette révolte. Non seulement ses forces étaient implacables mais il savait aussi utiliser l'envie et la méfiance qui régnaient encore parmi les rebelles. Utilisez tribu contre tribu et scission contre scission. Le makhzen a ainsi gagné grâce à son organisation supérieure et aux moyens dont il disposait pour acheter des hommes, des armes et des munitions. La rébellion de Rhamna a été réprimée et des centaines de kilomètres carrés de ses terres ont été pillés, saccagées et incendiées. Presque

toute la tribu a été anéantie. Des centaines d'entre eux sont morts en prison. Les femmes et les enfants sont devenus la proie des soldats et ont été vendus ou expulsés.

Harris dit enfin que quelques années plus tard, il a parcouru cette région autrefois la tribu riche et prospère, et l'a trouvée encore déserte avec des champs recouverts d'herbes épaisses et de buissons épineux. Seules quelques-unes des tentes noires les plus misérables y subsistaient, Taher ben Slimane, capturé et placé dans une cage faite de canons de ses fusils dans laquelle il pouvait à peine bouger, a été exposé au public à Marrakech pour lui cracher dessus et l'insulter. Il est mort en prison.

Bahmad enfin libéré de tous ces si grands soucis entreprit de se construire un palais. La construction a duré six ans et tous les travailleurs et artistes disponibles ont été employés. Le résultat était luxueux. Le bâtiment s'appelle Palais de la Bahia, dit Harris, et fut le siège du gouvernement du protectorat français.

Notre témoin s'est intéressé aussi à la politique étrangère du Maroc sous l'égide du puissant Bahmad. Il dit alors qu'auparavant Bahmad n'a pas prétendu comprendre les relations extérieures du Maroc. À l'exception d'être anti-européen pour des raisons politiques plutôt que religieuses, il semblait n'avoir eu aucune politique cohérente. Et une fois devenu grand vizir sous Moulay Abdelaziz, il s'est contenté de laisser la discussion de toutes les affaires de politique étrangère aux autres ministres, alors même qu'il avait sans doute été associé aux décisions prises. Il est mort en 1900 à l'âge de soixante ans environ. Et ce n'était pas du tout un événement anodin pour un puissant personnage qui, malgré les vingt ans accomplis du jeune sultan Moulay Abdel Aziz, avait jusqu'au bout le pouvoir absolu dans l'empire. A la fois, nos deux témoins Veyre et Harris, n'ont pas raté de raconter ce qui s'est passé à la suite du décès de Bahmad. Commençons alors par le récit de Harris.

4. *Décès de Bahmad*

Tant que Bahmad vécut, le jeune sultan resta confiné au palais. Il est vrai qu'il apparaissait dans les cérémonies religieuses et les fêtes dans les lieux publics. Mais ce n'était pas lui l'entité souveraine. Seul Bahmad dirigeait le Maroc. En 1900, il mourut. Harris dit avoir été à Marrakech au moment de sa dernière maladie, où il a passé le reste de sa vie jour après jour à respirer de l'oxygène. Personne ne se souciait de lui, à l'exception de quelques-uns de ses partisans et compagnons personnels qui ont pâti naturellement de sa mort.

Bahmad n'a jamais été populaire. L'immense richesse qu'il a accumulée et le grand palais qu'il a construit ont allumé le feu de la jalousie d'autres qui avaient

les mêmes désirs mais n'avaient pas les mêmes opportunités. Il avait été très craint car sa volonté était indomptable et il était cruel. Une sorte de peur superstitieuse entourait sa vie, mais elle a vite disparu lorsque la maladie l'a abattu. Et quand il a rendu son dernier soupir, les sentiments refoulés des gens ont éclaté, alors ils se sont levés et l'ont maudit.

La mort d'une aussi grande personnalité au Maroc était effrayante. Pendant plusieurs jours avec l'inactivité du vizir, des gardes ont été postés discrètement devant son palais dans l'attente de sa fin. Un matin, les lamentations des femmes à l'intérieur du palais ont annoncé que sa mort était arrivée. Toutes les portes du grand bâtiment ont été occupées, et personne ne pouvait y entrer ou en sortir. Alors qu'il y avait un grand tohubohu à l'intérieur. Les serviteurs du défunt se servaient en pillant tout ce qui tombait sous leurs mains. Ses femmes se sont battues entre elles pour s'enlever leurs bijoux. Des coffres ont été brisés, des documents et des titres de propriété ont en été sortis et des pierres précieuses ont été extraites de leurs cadres pour faciliter leur dissimulation. Même des meurtres ont eu lieu.

Pendant que tout cela se passait à l'intérieur des murs fortement gardés, le corps de Bahmad a été exhumé et enterré. Le sultan pleurait et suivait la civière de l'homme qui l'avait mis sur son trône et l'y avait maintenu pendant ces années difficiles de sa jeunesse. En effet, il se sentait seul devant la tombe de son vizir, fidèle en toutes circonstances, quels que soient ses défauts et ses chantages.

Lorsque Moulay Abdelaziz est rentré dans son palais en pleurant toujours, dit Harris, la première chose qu'il a faite a été de signer un décret pour confisquer tous les biens de Bahmad, comme un butin fin prêt. Tous ses serviteurs ont été licenciés. Le sultan emmenait ses esclaves pour les garder ou les vendre. Pendant plusieurs jours, des bêtes chargées de bagages transportaient les biens de Bahmad jusqu'au palais du sultan. Ses vastes domaines deviennent propriété de l'État. Ses femmes et ses esclaves ont été forcés d'abandonner leur butin. Le palais est resté vide et ses héritiers sans le sou. Sa famille était sujette à la famine et à la perdition. C'était la tradition du pays. À leur mort, les biens de tous les fonctionnaires de l'État passaient à leur maître, le sultan. Harris dit avoir vu de temps en temps les fils de Bahmad vivre dans une pauvreté abjecte et acceptaient de petites sommes comme aumône avec une vraie gratitude.

Les ministres ont probablement pensé que la disparition de la main forte de Bahmad inciterait le jeune sultan à devenir plus indépendant. Il fallait s'entendre sur la façon de l'amener à penser et à agir selon leurs intérêts et leur bon plaisir très loin des affaires d'État qu'ils voulaient gradé pour eux. Il fallait lui trouver de quoi l'en divertir, ce qui était exactement le contraire de toutes les traditions du Maroc. Mais la situation était inhabituelle, car il n'y avait pas de sultan dans une situation similaire.

Ses divertissements devaient être si nombreux et si variés qu'ils puissent détourner toute son attention des affaires de l'État. Mais le Maroc à lui seul ne pouvait pas fournir le nécessaire. Les plaisirs et les luxes que le pays pouvait lui offrir étaient ses femmes, ses chevaux, ses bijoux et tous les amusements qui composaient l'environnement du souverain oriental. Pour d'autres distractions, il a fallu contacter Europe. Et cela n'a pas été sans conséquences désastreuses pour le pays. C'était le début de la grande catastrophe, de l'endettement qui ont conduit à des emprunts étrangers puis, petit à petit, à la perte de l'indépendance du pays.

Harris qui a été à l'origine de la réforme fiscale au Maroc auprès du jeune sultan et qui a conduit à un fiasco retentissant, se vante quand même pour dire qu'au cours des nombreux mois qu'il a passés à la cour marocaine, il a toujours pensé que le désastre finirait par arriver. Il est clair, ajoute-t-il, que le sultan a été conduit sur le chemin de la ruine. Et malgré ses conseils francs le jeune sultan a poursuivi ses penchants extravagants profitables aux intérêts européens.

Tel était le récit de Harris sur la mort de Bahmad et ses conséquences, selon ce qu'il en a appris de loin. Veyre avait plutôt une source plus sûre et qui, non seulement a vécu l'événement de l'intérieur du palais, mais y était l'acteur principal. Il s'agit de son ami si El-Mehdi El-Mnebhi à qui la chance a souri ce jour-là pour qu'il passe de simple et obscur secrétaire de Bahmad et son messager auprès du jeune sultan, au poste de son maître défunt pour le remplacer et poursuivre la même politique opportuniste au détriment du pouvoir du souverain. Comment était-ce donc possible ?

5. *La chance de si Mehdi El-Mnebhi*

Veyre, venu au Maroc en 1901, n'était pas non plus témoin direct de cet épisode de l'histoire du Maroc. Il a donc appris qu'au cours des quelques mois qui ont précédé la mort de Bahmad, l'un de ses secrétaires a été aperçu faisant des allers-retours dans le palais de Marrakech. C'était justement le jeune homme d'alors dit si El-Mehdi El-Mnebhi qui sera plus tard son ami intime. Il était simple messager assidu entre le puissant Grand Vizir et le jeune sultan à qui il apportait la correspondance quotidienne et la ramenait une fois signée.

C'était sans doute lui qui a raconté à Veyre qu'à force de le voir souvent, le sultan le trouvait intelligent et spontané, et l'admirait au point de se montrer affable avec lui et lui demandait même quelques explications orales. Et ce fut donc le début de sa bonne fortune.

Veyre a su aussi que si El-Mehdi El-Mnebhi quand il était enfant dans douar Mnabha au sud-ouest de Marrakech, il n'était qu'une personne obscure parmi les gens du commun. Il a commencé sa vie active en tant que soldat de la réserve dans une campagne militaire. Son niveau d'instruction était modeste. Il ne savait

que lire et pouvait à peine écrire. Par chance il est arrivé chez Bahmad où il a commencé à sa formation. Et c'était ainsi que la même chance lui a souri à nouveau à la mort du même ministre Bahmad. Dès l'annonce de sa mort, il était tout fait naturel chez les grands dignitaires de la cour que si Mehdi soit chargé d'en prévenir le sultan.

Or pour le jeune sultan, la disparition d'un homme comme Bahmad ayant joué le rôle prédominant dans tout l'empire, annonçait des conséquences désastreuses et présageait d'une nouvelle rébellion. Comme il était systématiquement écarté des affaires par l'homme terrible qui venait de le quitter, il s'est trouvé dans l'ignorance complète de tout ce qui concernait la politique et l'administration de l'empire. Il n'était nullement prêt à exercer une quelconque autorité. Peut-être n'a-t-il jamais pensé à la possibilité qu'un jour une partie, si petite soit-elle, de la responsabilité puisse lui revenir.

Et ce n'était pas si El-Mehdi El-Mnebhi, qui serait en mesure de le guider et de l'éclairer sur ses devoirs. Ce jeune homme était cantonné à un emploi secondaire de commis, et lui aussi, seulement de loin, a poursuivi le fonctionnement de l'appareil archaïque de l'Etat marocain. Néanmoins, il fut le premier à être sollicité par le sultan pour son avis lorsqu'il lui demanda ce qu'il fallait faire. Si El-Mehdi El-Mnebhi a répondu de suite que sa Majesté se devait de passer en revue sa garde impériale.

Pour Veyre, ce n'était pas seulement l'avis de l'ex-militaire qui aimait les défilés, ou qui s'aventurait à donner de vagues conseils plutôt que le silence. Au contraire, celui qui parlait ainsi était un homme sage, sachant très bien que cette revue permettrait à Sa Majesté de prendre le pouls de l'armée et de ses chefs et de déterminer leur position envers elle. Et si El-Mehdi El-Mnebhi s'est mis de sitôt au service de son souverain afin de tout faire pour lui. Il s'est découvert alors pourvu d'un bon savoir-faire avec autrui, comme s'il ne lui manquait que les occasions pour le prouver et en profiter.

Si Mnebhi a su en plus tenter de garder secrète la mort de Bahmad autant que possible, comme ce dernier l'avait déjà fait auparavant avec la mort du sultan Moulay El Hassan. Et le lendemain, pour la première fois, le jeune sultan arriva devant ses soldats, seul parmi son entourage, et sans que la prestance de sa Majesté soit éclipsée par celle de son ancien et puissant Grand Vizir défunt. La revue de sa garde s'est si bien passé que la fête s'est terminée le mieux possible, même s'il était clair que le secret étouffé avait un peu fuité malgré tous les efforts de Si Mnebhi.

Cependant, par mesure de précaution, et en accord avec Abdel Aziz qui était si heureux de trouver en lui un guide moins tyrannique, Si Mnebhi ordonna l'arrestation immédiate des deux frères du feu vizir Bahmad. L'un d'eux,

Muhammad As-Srir, était ministre de la Guerre. Le deuxième était le ministre des Finances.

Nous avons vu avec notre dernier témoin Harris, que Bahmad avait déjà fait de même une fois le jeune Moulay Abdel Aziz intronisé, et avec son assentiment d'ailleurs, contre les deux puissants rivaux Jamaï, ministres et oncles de Moulay El Hassan, et qu'il redoutait même pour sa vie. Si Mnebhi ne le savait que trop bien et l'a donc imité pour ne pas être supplanté par les deux puissants frères du son maître défunt et rater donc cette chance providentielle qui l'a hissé du rang de simple commis obscure au sommet du pouvoir.

Et comme d'habitude dans un tel cas, toutes les richesses des ministres déchus et détenus ont été confisquées. Par cette première initiative, Si Mnebhi a frappé deux coups de maître décisifs. D'une part, il écarta le danger de ces deux rivaux, et d'autre part, le sultan lui offrit aussitôt la succession de l'un d'eux, Si Muhammad As-Srir. Ce qu'il ne refusa pas. A trente-deux ans, si El-Mehdi El-Mnebhi s'est retrouvé ministre de la guerre avec toute la confiance et la faveur de Sa Majesté.

Mais sa nouvelle position au sein du Makhzen ne pouvait être pour lui de tout repos. Ses origines mystérieuses lui ont été plus d'une fois imputées comme un crime par ses collègues instruits, cultivés, expérimentés et tous issus de tribus nobles et de grandes familles. Néanmoins, il a fait ses preuves et a triomphé, utilisant la diplomatie chaque fois que possible et utilisant la violence lorsque cela était nécessaire. Il était cruel envers les opposants qui, s'ils étaient à sa place, n'auraient pas pitié de lui. Ils ont fini plus tard de s'en venger de plein fouet. Mais avant cela, il a pris le grand soin d'enlever tous ceux autour de lui qui le dérangeaient et les a remplacés par ses amis. Et il en avait beaucoup à l'époque.

A partir de ce moment, l'empire fut entre les mains de deux hommes, le sultan Abdel Aziz et son ministre favori, Si Mehdi El-Mnebhi. Pourtant, tous deux ils n'avaient pas l'expérience nécessaire pour gouverner. Ils devaient donc ensemble apprendre l'art de le faire sur le tas par la pratique. Mais il n'en était pas du tout ainsi.

Comme Bahmad, le nouveau ministre de la Guerre qui a pris la relève a décidé de continuer à tenir son sultan à l'écart des affaires de l'État et de le contrôler, en prenant bien soin de lui et en l'encourageant à être oisif à jouir des futiles plaisirs d'enfant malgré ses vingt ans accomplis, pour le divertir davantage et éviter qu'il ne se préoccupe de ses devoirs de souverain, laissant le champ libre à ceux qui ont de viles ambitions.

Veyre a commenté ce malheureux état de fait en s'adressant à son lectorat français pour se demander s'il était équitablement de juger ces Marocains-là selon

les mœurs en Europe. De quelles mœurs voulait-il parler ? En politique elles sont toujours les mêmes à des degrés divers selon le régime en place. Les luttes pour le pouvoir ne cesseront jamais nulle part au monde. Une fois de plus, nous disons donc que ce n'était la faute de personne. Quiconque des Marocains de nos jours aurait fait peut-être la même chose ou l'aurai sûrement trouvée tout à fait normale s'il avait vécu dans ce régime politique, qui n'a hélas pas eu les occasions favorables pour évoluer comme c'était le cas à des degrés divers en Europe.

Cependant, pour conserver son pouvoir absolu sur tout l'appareil du makhzen, Si Mehdi El-Mnebhi, ne devait jamais, comme Bahmad son maître défunt, quitter Moulay Abdel Aziz et laisser sa place vacante à occuper par ses rivaux jaloux de sa bonne fortune. Trop confiant en sa bonne étoile, trop sûr de son ascendant sur le sultan, et sous estimant ses collègues, tel était le faux pas qu'ils attendaient pour l'attaquer dans l'espoir de le déchoir. Que s'est-il donc passé ?

6. Manigance contre si Mehdi El-Mnebhi

C'est Veyre qui a raconté cet épisode douloureux pour son ami Si Mehdi El-Mnebhi. Il dit que peu de temps après la mort de Bahmad, il était devenu l'homme le plus en vue du Maroc après le sultan. Il avait ses clients, au sens romain du terme, et il avait sa propre cour. Il pouvait tout faire. Il fut même courtisé par tous les pays européens qui aspiraient à jouer un rôle au Maroc et s'y préparaient habilement. Et il a atteint le summum de sa gloire en janvier 1901, lorsqu'il fut envoyé en ambassade auprès du roi Edouard VII d'Angleterre, à l'occasion de son couronnement.

Ironisant sur ce faux pas regrettable de son ami, Veyre dit que c'est ainsi que El-Mnebhi a bien compris à son détriment le sens de l'adage qui dit que les absents ont tort. Dès qu'il a quitté la côte marocaine, des intrigues contre lui ont commencé. Aucun homme n'avait occupé une position comparable à celle de Si Mehdi El-Mnebhi sans que sa seule bonne fortune lui apporte assez de peine. Ses rivaux ont dit au sultan qu'en quittant le pays son ministre préféré avait emporté avec lui de l'or, beaucoup d'or volé au trésor, pour le mettre en sûreté dans les banques européennes. Ils étaient tellement assidus dans leurs prétentions qu'ils ont pu obtenir contre lui un mandat d'arrêt à mettre en œuvre dès son retour à Mazagan.

Mais par chance pour lui, la légation anglaise a déjà su ce qui l'attendait. Le consul britannique à Mazagan se rendit aussitôt chez le Pacha chargé d'exécuter la décision chérifienne, et lui dit d'une manière sèche que l'Angleterre voyait d'un mauvais œil cette arrestation, surtout que Si Mehdi était porteur d'un message du roi Edouard VII pour le Sultan qu'à ce titre il était sous la protection de l'Angleterre. Veyre, par dépit à l'égard de la diplomatie de son pays, raconte que quand plus tard son ami El Mnebhi lui apprit les détails de cette histoire, il lui a

demandé ce qu'auraient fait la France et sa légation au Maroc si tout cela s'était passé à son retour d'une mission diplomatique à Paris.

Au courant de tout ce qui s’est passé, Si Mehdi El-Mnebhi a pris une décision très difficile. Une décision qui, selon Veyre, révèle de façon impressionnante le caractère audacieux de cet homme. Il ne songea pas un instant à échapper au châtiment qui le menaçait, ni à partir avec l'argent qu'on l'accusait de voler vivre en toute tranquillité quelque part sous la chaleur du soleil africain. Et sans entrer dans une vaine défense de lui-même à distance, et sans le moindre garde, il sauta sur son cheval accompagné par son loyal pour entamer son voyage à Marrakech, où il risquait sa liberté voire sa tête. Il a parcouru deux cents kilomètres en vingt-quatre heures et arriva la nuit suivante à sa maison près du palais impérial. Tôt le matin, il s'est approché de la porte de ce qu’on appelait le parc d'attractions, où le sultan venait tous les matins. Et personne n'a osé l'empêcher d'entrer.

Quand Moulay Abdel Aziz apparut, il se jeta à ses pieds et lui dit qu’il était son esclave dont il pouvait faire ce qu’il voulait et le supplia de ne pas le condamner avant de l'avoir écouté. Abdul Aziz, qui était seul sans que personne ne l'excite contre l'accusé, et cédant à ses inclinations toutes naturelles à la clémence, l'a relevé et écouté puis lui a pardonné. Si Mehdi El-Mnebhi venait ainsi de retrouver sa place dans le makhzen.

Mais selon Veyre qui a bien connu de très près Moulay Abdel Aziz, savait il en est reste quelque chose d’amère chez ce jeune sultan. Si Mehdi El-Mnebhi a été accusé de corruption et de détournement de fonds. Pour se défendre, il a dû porter à son tour les mêmes accusations contre les autres. Abdel Aziz, qui n'a apparemment pas attendu ce moment pour avoir quelques doutes à cet égard, s'est soudainement convaincu que chacun de ceux qui l’entouraient était en compétition avec les autres pour lui voler son argent et le trahir.

Selon Veyre toujours Moulay Abdel Aziz était si confiant comme d'habitude dans les autres, si généreux avec eux, et indifférent à la question de l'argent au point d'en dépenser trop lui-même, qu’il s’est vu soudain sans défense sous l'emprise d'une bande de vautours prédateurs. À cause de leurs méfaits, il a ressenti une réelle peine. Cependant, lorsqu'il s'agissait de trouver un remède à cette situation malheureuse, il adopta une attitude de bonne volonté, de loyauté, de pitié pour eux et d'autres sentiments tendres qui lui auraient ôté le désir de résister même à ces hommes. Mais elle lui témoigne aussi d’une habileté très rare.

Il convoqua tous les ministres au palais, leur adressa des proches paternels, fit appel à ce qui restait de leurs bons sentiments pour leur dire qu'il avait pardonné leurs écarts et ouvrit une nouvelle page avec eux. Puis il leur fit jurer dans une atmosphère solennelle sur le Coran qu'à l'avenir ils abandonneraient leurs pratiques

délictueuses et ne recevraient désormais aucun dessous-de-table des ordres qu'on leur demandait d'exécuter en son nom. Tout le monde le jura avec conviction. Ainsi, entre tous, le vizir Si Mehdi El-Mnebhi fut acquitté de tous ses torts, réels ou supposés, et reprit sa position auprès du sultan, plus fort que jamais. Et son ciel a continué à être claire comme avant sans nuages, jusqu'à ce qu'Er-Rougui Bou-Hmara sorte en rébellion. Qui était donc ce trouble-fête du vizir ? Veyre n'en a pas dit grand-chose. Mais Harris s'est bien attardé sur son affaire. C'est ce qu'il convient de voir avant de relater les grands torts qu'il a causé à Si Mehdi El-Mnebhi.

7. *L'affaire Bou-Hmara*

Avant d'être connu sous le nom de Bou Hmara, soit l'homme à l'ânesse, Harris dit l'avoir rencontré comme secrétaire chez Hammou El-Hassan, caïd de la tribu berbère des Beni-M'tir, sous son vrai nom d'Omar Zerhouni. Aparavant, il était secrétaire au palais impérial. Mais accusé de faux et d'usage de faux, il en fut congédié. En 1901, il partit de Beni M'Tir et disparut.

Et grâce à ses talents d'orateur il a pu gagner sa vie en passant d'une tribu à l'autre à dos de son ânesse. C'est ainsi qu'il fut célèbre par son surnom de Bou Hmara. Du simple fait de gagner ainsi sa vie, il a rapidement vu les possibilités d'une carrière à plus grande échelle. L'adresse de sa main et son langage séduisant entouraient sa personne d'une sorte d'une auréole de sainteté religieuse. Son moyen de transport si modeste ajoutait un facteur attractif à son aura spirituel aux yeux de ses fidèles

Un jour de 1901, il s'est soudain déclaré être Moulay M'hamed, le fils aîné de feu le sultan Moulay El Hassan, et donc le frère aîné du souverain Moulay Abdel Aziz. Pour cela il devait commencer par discréditer le jeune sultan en place. La réforme fiscale proposée par Harris au jeune sultan fut adoptée la même année et en fut le prétexte tout trouvé.

A ce propos Harris dit que le souverain était désireux de faire des réformes et ses intentions étaient les meilleures. Mais s'il y avait une chose que ses ministres ne voulaient pas voir, c'était la réforme, car leurs moyens de subsistance et leur richesse dépendaient du maintien de l'état de corruption qu'ils souhaitaient voir persister. Alors ils fermèrent les yeux sur l'extravagance du jeune sultan. Ils l'ont vu gaspiller son argent et l'argent de son pays pour toutes sortes de bagatelles alors qu'ils en partageaient les bénéfices.

La réforme dont parle ici Harris était la réforme fiscale à l'européenne, dite *tartib* en arabe, qui une fois adoptée elle connut un retentissant fiasco à cause, comme il le dit si bien, de la mauvaise volonté des ministres qui devaient grandement en pâtir. Et selon Harris toujours, toutes sortes de rumeurs et de

légendes se sont répandues alors parmi les tribus sur ce qui se passait dans le palais.

Il se trouvait par exemple, que le sultan sentit l'éclat des murs blancs d'une des cours intérieures dérangeant pour ses yeux. Il l'a peint en bleu qui était visible depuis les collines au-dessus de Fès. Ce qui attira bientôt l'attention des membres des tribus qui fréquentaient les marchés locaux. Pour eux, puisque cette couleur était perçue contraire à la tradition islamique, elle devait être d'origine chrétienne.

Et c'est ainsi, que s'est vue enflée la rumeur qui prétend que Moulay Abdelaziz, a perdu toute sa fortune en jouant aux cartes avec ses amis chrétiens. On disait qu'il a ainsi perdu même son palais que les chrétiens ont saisies et ont peint ses murs en bleu. Alors que, selon Harris toujours, jouer aux cartes était totalement inconnu à l'intérieur du palais. Avec toute son extravagance, dit-il, Moulay Abdelaziz n'a jamais montré aucune envie d'en jouer. Sachant que tous les jeux d'argent sont interdits par la religion islamique, le jeune sultan était strict dans le respect des règles dictées par sa foi. Ainsi se répandirent rapidement des bruits d'influence chrétienne, qui furent bientôt mis à profit par les opportunistes, dont Bou Hmara qui était plus opportuniste que les autres pour provoquer un soulèvement contre le sultan là où il se trouvait dans la région de Taza.

Il a été décidé d'envoyer l'armer pour réprimer la rébellion. A cette époque, choisir le commandant en chef d'une telle expédition était une pratique courante au Maroc. Harris dit avoir demandé au sultan celui qu'il avait choisi pour cette mission. Il fut étonné du choix de son frère Moulay Lekbir. Il s'agit de son frère Abderrahmane dit Lekbir. Harris disait alors qu'il trop jeune et n'a jamais été soldat. Le sultan répondit que c'était vrai, mais tous ses autres frères ont été chargés de campagnes militaires, et que c'était le tour de ce garçon de saisir la chance de gagner de l'argent. Harris dit qu'il s'agissait de l'argent à gagner, bien sûr, par le vol des salaires des soldats et par le rançonnage partout.

Pour nous il n'était pas impossible qu'un tel choix soit suggéré au sultan par Si El-Mehdi El-Mnebhi ministre de la guerre pour éviter de se voir choisi pour cette expédition loin de son maître et risquer d'être une fois de plus calomnié par ses collègues pour le perdre.

Puis Harris dit que le départ de Moulay Abdelaziz de Fès vers Rabat a été retardé en raison de cette rébellion croissante de Bou Hamra. Mais à la fin de l'automne de 1902 les choses semblaient s'être calmées et commença alors le voyage royal. Harris dit y avoir été près du sultan. Et le camp alla d'abord à Meknès, pour quelques jours, puis il fut attaqué sur son chemin au pays de Zemmour, où la rébellion faisait rage. Tout en parlant de cette attaque, c'était l'occasion pour notre témoin de décrire le grand monde hétéroclite, fascinant et opportuniste qui accompagnait le camp impérial à chaque fois dans ces voyages

d'une capitale à l'autre. De quoi s'agit-il au juste ? Et qu'en est-il de l'attaque du camp qui aller sceller le triste sort du ministre de la guerre Si El-Mehdi El-Mnebhi ?

8. Désordres et massacres dans le camp impérial.

Harris qui fut du voyage impérial, dit qu'il était impossible de déterminer le nombre de foules qui y accompagnaient le sultan. Il y en avait probablement entre dix-huit et vingt mille qui étaient totalement inaptes à la guerre. S'y trouvaient quelques marchands de Fès qui, de coutume, suivaient le sultan d'une capitale à l'autre, et chacun d'eux avait sa famille et ses serviteurs. S'y trouvaient aussi des mendiants par centaines, pour la plupart aveugles.

Les membres de la tribu Zemmour ont décidé de résister à l'avance du sultan quand il se trouvait dans une vallée profonde. Les rebelles ont tiré quelques coups de feu sur l'armée. L'artillerie et les mitrailleuses du sultan ont commencé à tirer dans les buissons. Mais il y avait plus de combats dans le camp du sultan que contre les rebelles.

Le bataillon Doukkala reçut l'ordre d'avancer dans une vallée. Il arriva dans un petit village désert. Les villageois avaient emporté avec eux tous leurs biens meubles. Mais ils ont laissé derrière eux les stocks de céréales. Le grain était précieux dans le camp du sultan. Comme la tentation était trop forte le bataillon y avait commencé le pillage. Mais comment emporter le butin ? La Brigade ne s'avoua pas facilement vaincu et décida de relever le défi. Sous le regard du sultan et de toute l'armée au-dessus, les soldats déposèrent leurs fusils, ôtèrent leurs uniformes et même leurs pantalons. Ils nouèrent les trous du pantalon d'où sortaient les jambes avec de la ficelle et les ont remplis de blé. Ainsi ils portèrent leur butin sur leur dos, ramassèrent leurs armes et retournèrent au camp.

Et rien ne pouvait faire en sorte que le bataillon continue à se battre. Malgré tous les ordres, les Doukkala sentaient que leur journée de travail était terminée et marchaient régulièrement vers leurs tentes. Un bataillon d'esclaves est envoyé pour les persuader de rebrousser chemin vers l'ennemi et de renoncer à leur butin. Mais ils se sont retrouvés en confrontation avec eux sous le poids de leurs charges. La collision était inévitable et ils les ont attaqués.

Harris dit avoir vécu de nombreuses choses étranges et mouvementées au Maroc. Mais ce jour-là était peut-être unique, car les deux parties se disputaient le butin et les balles volaient dans toutes les directions. Chacun devait se coucher le plus bas possible sur le sol pour les éviter. Finalement, les choses se sont calmées et un cessez-le-feu signifiait un règlement du conflit.

Ainsi, les deux parties ont fraternisé et les Doukkala ont temporairement abandonné leurs charges de pantalons et sont retournés pieds nus au village de Zemmour avec cette fois-ci le bataillon des Abda. Dès leur arrivée, ce fut le tour de ceux-ci de sortir de leurs pantalons, et Doukkala les aidèrent à les remplir avec le grain restant. A l'exception de quelques morts et blessés, les deux équipes revinrent ensemble, portant chacun sur son dos des pantalons pleins de blé et d'orge.

Harris dit qu’il n’a jamais pu oublier cette scène où le sultan était en colère face à sa cour et le reste de l'armée impuissants à changer le cours des événements. Puis un de serviteurs de Harris était venu lui dire que tout allait bien et que les fautifs étaient en train d'être fouettée. C'est un fait, car l'énergique ministre de la Guerre a su arrêter les survivants des deux parties et a ordonné qu'ils soient fouettés un par un par des soldats d'autres tribus, des esclaves et des volontaires.

La nouvelle arriva au sultan que l'armée dirigée par son frère avait été vaincue par Bou Hamra près de Taza. Pressé, le camp fit demi-tour vers Fès. Le voyage de retour a mis en lumière beaucoup de choses qui n'étaient pas connues, ou du moins négligées au camp. La route était jonchée de cadavres des soldats du sultan qui avait pris du retard sur la marche du camp et furent décapités et mutilés par les rebelles de Zemmour. A proximité d'une mosquée rurale on en a trouvé des dizaines. On a même trouvé des mendiants aveugles que la fatigue rendait presque impossible de suivre les progrès de l'armée, et devenus la proie de la tribu rebelle. Beaucoup d'entre eux ont été retrouvés dépouillés de leurs quelques biens et massacrés.

Et malheur aux blessés, on les laissait mourir là où ils sont tombés. Il n'y avait pas d'hôpital dans l'armée du sultan d'aucune sorte ni d'ambulances. Tous les efforts des quelques médecins qui travaillaient de temps à autre à la cour marocaine furent vains. Ils fournissaient une assistance médicale sans réserve, mais sans aucun encouragement ni intérêt de la part du makhzen. Même lorsque toute l'armée était exposée à une épidémie de paludisme, c'était le médecin qui fournissait à ses frais toute la quantité de quinine nécessaire. L'idée de la valeur de la vie des hommes semblait à jamais entrée dans l'esprit des autorités. Un soldat blessé sur le champ de bataille n'échappe pas à la mort à moins qu'un compagnon ne choisisse de le ramener au camp. Ainsi la question de son transport et de ses soins était entièrement laissée à ses camarades. Et les camarades d'un soldat marocain n'étaient pas toujours prêts à faire des sacrifices pour un camarade blessé. Au contraire, ils attendaient souvent sa mort pour prendre ses vêtements. Parmi les blessés se trouvent ceux dont les vêtements ont été volés et laissés agonisant en attendant leur mort.

Au cours de l'été 1903, après son retour à Tanger, Harris dit avoir été pendant trois semaines prisonnier du dissident Ahmed Al Raïssouni de Zinate dans les montagnes d'Anjra. Pendant tout ce temps, son geôlier était en contact avec

Bou Hamra, resté dans les régions entre Taza et d'Oujda. Harris dit avoir pu extraire un certain nombre de documents de grande importance d'un coffre-fort secret dans la pièce où il était enfermé. L'un d'eux était un dahir du rebelle Bou Hmara, estampillé de son sceau au nom de Muhammad ibn al-Hassan, qui faisait de Raïssouni gouverneur des tribus montagnardes du nord-ouest du Maroc. Raïssouni, qui était alors wali de Moulay Abdelaziz dans les mêmes provinces, gardait cette nomination alternative dans sa poche en cas de besoin au moment de la proclamation du rebelle Bou Hmara sultan.

Selon Veyre, Bou Hamra avançait alors sur le terrain et la situation empirait. Les dignitaires du maghzen se sont réunis en conseil pour délibérer sur la question. Il n'y avait plus assez d'argent pour payer les salaires des soldats et acheter des munitions. Le moment était donc venu de reconnaitre que la résistance aux rebelles était devenue impossible. Ce n'est qu'alors qu'il fut convenu qu'il devenait nécessaire de tout avouer à Sa Majesté. Mais qui assumera cette tâche périlleuse ? Le bouc émissaire fut tout trouvé. C’était Si El-Mehdi El-Mnebhi. Après s’être sauvé de leur première conjuration i ne devait échapper de celle-ci. Que s’est-il donc passé pour le perdre et s’en débarrasser ?

9. *Déchéance de Si El-Mehdi El-Mnebhi*

Avec Bou Hmara la situation s’est avérée sans issu et c’était Si El-Mehdi El-Mnebhi qui devait en informer le sultan. Tel était la décision consensuelle du conseil des ministres. Après tout c’était lui le ministre de la Guerre, et il devait donc en assumer seul la responsabilité. Ainsi, les conjurés se seraient mis à l’abri de tout reproche et laisseraient leur ennemi juré en subir seul les conséquences. Ils espéraient tous qu'Abdel Al-Aziz, au premier moment de colère, emprisonnerait au moins le malheureux envoyé et les débarrasseraient enfin de son ministre favori. Mais Si El-Mehdi El-Mnebhi, avec son audace habituelle, dit Veyre, accepta la tâche dangereuse.

Veyre dit avoir par chance assisté à la rencontre du Sultan avec son ministre. C’était pour lui une courte scène inoubliable. Abdelaziz était ce matin-là dans le parc d'attractions au pas de la porte de l'atelier où Veyre travaillait. Il le regardait faire, gaiement et insouciant, quand Si El-Mehdi El-Mnebhi est venu à lui et a demandé à lui parler. Il n'y avait rien d'une atmosphère formelle dans l'entretien. En quelques phrases courtes, El Mnebhi a expliqué ce qu'il allait dire. Soudain, le sultan devint sérieux. Il écouta sans interrompre le récit de ces aveux et de ces faits. Il n'a pas fait un seul geste, pas une seule remarque, et n'a pas posé de question. Et quand El-Mnebhi a terminé sa présentation, tandis que Sa Majesté est restée silencieuse, il s'est penché et lui a demandé :

- Que faire Majesté ? Donnez-moi vos ordres.

- Va à la tête des forces, et ne reparaît pas devant moi à moins d'avoir capturer et ramener le Rougui.

Telle était la réponse du souverain. Rougui est le second surnom de Bou Hmara qui était le nom d’un ancien rebelle battu du temps de Moulay Abderrahmane et que les marocain ont attribué à Bou Hmara comme second rebelle.

Plus tard, Si El-Mehdi El-Mnebhi est revenu à Fès du champ de batail sain et sauf. Mais lorsqu'il est revenu de la chasse, de la chasse au Rougui, sans l’attraper, il a vite perdu sa place aux côtés de son maître. Place qu’il a trouvée déjà prise par une autre personne. Il s'agissait de Hajj Omar Tazi, frère du ministre des Finances. La conjuration a donc réussi.

Si El-Mnebhi a repris la direction du ministère de la Guerre, mais sans enthousiasme ni conviction. Jour après jour, il se sentait de plus en plus délaissé par son maître. Il est devenu juste un ministre comme les autres. De temps en temps le sultan l’appelait, mais seulement pour le consulter comme un simple serviteur d'un rang légèrement supérieur aux autres. Pendant huit ou dix mois, il vécut ravagé par joie qu’éprouvaient ses ennemis assurés enfin de l'avoir vaincu et évincé.

Il voyait l'heure où sa chute serait complète, mais il ne l'attendit pas. Au contraire, comme le héros du drame romantique, il voulait disparaître pour ne pas goûter l'amertume de sa complète déchéance. Il a demandé la permission de faire un voyage à La Mecque. Abdel Aziz n'hésita pas un instant à la lui accorder. Ce fut le coup fatal pour lui. Surtout s'il avait nourri secrètement l'illusion qu'il sera retenu à la dernière minute. Si Mehdi a dû être profondément déçu. Mais avec son départ, il a commis une erreur irréparable. Le lendemain, il est remplacé au ministère de la Guerre par Si El-Gabbas, cousin de Ben Sliman, le ministre des Affaires étrangères.

Pourtant, Si Mehdi n'a pas abandonné l'espoir de revenir en grâce. Même de loin, il l'avait prévu. Il a essayé de ne pas laisser rompre complètement les relations si faibles qu'il entretenait encore avec le sultan. Il réfléchissait à des moyens de regagner la faveur de son maître. Et comme par le passé, lorsqu'il s'intéressait à lui recherche des outils de jeu et de divertissement qui le captivaient, il lui acheta en cadeau toute une imprimerie du Caire pour la lui offrir à son retour. Il lui a écrit à plusieurs reprises. Pour s'assurer que ses messages arrivent exactement à destination, Veyre dit que c’est à lui qu’ils les envoyaient pour les remettre en mains propres au sultan Veyre a bien voulu traduire et reproduire dans son ouvrage l’une de ses dernières lettres, qui témoignait des précautions qu'il prenait pour les envoyer à son maître. En voici la traduction :

Gloire à Dieu

A l'aimable, intelligent, au très savant maître, Veyre, Français. Après avoir demandé de tes nouvelles et de celles de mes amis. Peut-être êtes-vous bien portants !

J'ai reçu ta lettre et j'ai compris tout ce que tu m'as écrit. J'ai entière confiance dans ton amitié. Dieu te bénisse ! Tu recevras ci-joint une lettre que tu remettras, de la main à la main, à sa Majesté Moulay Abdel Aziz — que Dieu le garde — de façon à ce que personne ne le sache.

Je suis arrivé en Egypte bien portant, et bientôt je serai à Tanger, s'il plaît à Allah. Dans deux ou trois jours je t'écrirai. Tu embrasseras la main de Sidna de ma part, sans faute. Que Dieu te remercie ! Salut

29 Safar 1322
MEHDI EL MENEHHY

Veyre dit ignorer les messages qu'il transmettait de son ami au sultan, et ignorait ce qu'il en attendait dans l'esprit de son maître. Il supposait toutefois, que son retour était proche et savait que ses ennemis ont repris de féroces machinations contre lui à l'intérieur du palais auprès où ils pouvaient cette fois-ci compter sur l'aide de son nouveau favori de Sa Majesté, Hajj Omar Tazi.

Arrivé à Tanger Si Mehdi écrivit de nouveau au sultan pour lui annoncer son retour et qu'il était à son entière disposition. Abdel Aziz, à la fois bouleversé et hésitant, dit Veyre, n'a rien décidé et remit la lettre à ses ministres en leur demandant de voir ce qu'il faut faire et décider eux-mêmes, laissant ainsi le sort de son ancien favori à la merci de ses ennemis jurés. Sans surprise, les ministres ont décidé l'incarcération de Si El-Mnebhi et la confiscation de tous ses biens.

Si Mehdi était toujours à Tanger où il s'attendait à ce que les soldats du Makhzen viennent pour l'arrêter, surtout que son secrétaire l'était déjà. Il recourut alors à la légation anglaise qui le protégea à nouveau, lui, les siens et tous ses biens, tout comme s'il était un citoyen anglais. L'Angleterre lui fit garder tous ses biens à Tanger et lui acheta à bon prix le reste à l'intérieur du pays, devenu désormais sa propriété qui ne pouvait plus donc être confisqué. Signe de sa part pour le reste des dignitaires du makhzen qu'ils pouvaient compter sur la même protection avec les mêmes garanties en cas de péril, s'ils ne s'avisaient pas à contrecarrer ses intérêts. Si Mehdi pouvait dès lors parcourir la ville sans besoin de nulle protection autre que celle de l'Angleterre, et sans s'inquiéter un seul instant.

A Fès, au sommet de sa puissance, dit Veyre, Si El-Mehdi possédait la plus belle demeure de la ville. Il y vivait avec ses deux épouses légales, ainsi qu'une trentaine de concubines, qui étaient toutes parées de toutes leurs parures. Les

calligraphies délicatement sculptées sur les murs avec des mots du Coran et des épithètes de la bonne morale étaient en or pur. Il ne s'est pas satisfait de cette somptueuse résidence, où les cours sont pavées de mosaïques précieuses, et où les fontaines coulent à longueur de journée, il s'est fait construire aussi un magnifique palais à Rabat. Avant de se rendre à La Mecque, il a acquis un vaste terrain à Tanger et y engagea aussitôt des ouvriers pour le construire. Dans sa retraite, il a continué le travail qu'il avait commencé.

S'adressant à son lectorat français, Veyre dit que l'on peut se demander quelle était l'attitude du sultan face à de telles affaires. Il répondit que d'habitude, Sa Majesté les ignorait. Confiné dans son palais, il ne savait que ce qu'on voulait bien qu'il sache. Et les gens comme Fouquet ici n'invitent pas le sultan à assister à des fêtes dans leurs palais, de peur de les leur confisquer par colère et par jalousie. Pour rappel, Fouquet, très riche ministre de Louis XIV, s'est vu ravir son très beau palais par son maître, après y avoir été invité.

D'autre part, les ministres du Sultan n'avaient ni traitements ni indemnités pour les dépenses encourues dans l'exercice de leurs fonctions. Sa Majesté en était bien consciente et leur laissait le loisir de s'arranger pour se faire payer et défrayer sans se soucier de ce qu'ils vivaient dans des huttes ou dans des palais de marbre. Pour l'y intéresser il fallait que quelqu'un lui signale plus d'une et avec de mauvaises intentions qu'un tel a exagéré en rapines. Et c'était exactement ce qui est arrivé à Si El-Mehdi pour être déchu.

Veyre dit s'être allé alors rendre une visite de courtoisie à son ami déchu car il a toujours été si gentil avec lui, et lui a témoigné tant de confiance. Sa chute retentissante, avec sa résignation, l'on rendu plus attachant que jamais. Résigné à son triste sort, ajoute Veyre, il avait toujours gardé un grand respect et une grande affection pour le sultan, sans amertume ni illusions. L'ancien soldat simple, le mystérieux fils de la tribu Mnabha, avait les goûts d'un grand homme. Ministre pendant moins de trois années seulement lui a suffi pour les satisfaire. Il s'est arrangé alors pour mener une vie paisible et confortable. Et fois de plus, s'dressant à son électorat français qui s'offusquerait d'un tel abus, commis la fantaisie de lui dire qu'au Maroc ne prévalait pas la même morale. C'est à croire que les politiques en Europe étaient et sont toujours des saints.

Quant à la protection anglaise dont a joui deux fois Si El-Mehdi, Veyre dit en avoir eu l'explication de son ami déchu lui-même. Il connaissait à merveille les affaires intérieures du Maroc et savait donner de sages conseils au besoin. Cela augmenta son influence. Inutile de dire qu'il pouvait l'employer dans la mesure où les circonstances lui permettaient de servir les intérêts anglais. Qui était donc cet écossais surnommé caïd Mac Lean qui a servi au makhzen pendant vingt-cinq ans, depuis 1877 sous le règne de Moulay El Hassan, jusqu'en 1912 juste après le début

du protectorat. Personnage qui n'était pas sans influence sur l'histoire du pays pendant toute cette période.

10.Le caïd écossais Mac-Lean

Selon le témoignage de Veyre, Henry Mac-Lean était un soldat de l'armée anglaise avec le grade de sergent. Il a beaucoup voyagé avant de débarquer au Maroc, dont il avait déjà beaucoup entendu parler lors de son mandat à Gibraltar. Il y a ensuite résidé en tant que marchand. Son activité le conduisit à Fès, où il rencontra l'homme fort Bahmad qui était déjà chambellan du sultan Moulay El Hassan à la place de son père mort en 1878. Il obtint aussitôt sa faveur qui lui permit d'accéder au palais impérial. Cela s'est produit peu de temps après que la France ait fourni au sultan Moulay Hassan une mission militaire pour former ses artilleurs.

Mac-Lean, soutenu secrètement par la légation anglaise et sûr de compter sur ses interventions, réussit à convaincre le sultan de la nécessité de bien former aussi son infanterie, ce qu'il accepta. Mac-Lean s'est attelé alors à sa nouvelle tâche avec toute la rigueur de son expérience et tout son enthousiasme. Il a admirablement réussi sa mission. Ceux qui ont visité le Maroc jusqu'à ces dernières années et ont observé de près son armée avec tous les progrès réalisés jusqu'alors, pouvaient imaginer quelle mission pénible avait accomplie Mac-Lean.

Il s'éleva peu à peu jusqu'à prendre sa place à la cour de l'empereur. Et son activité officielle d'instructeur militaire ne l'empêchait en rien de poursuivre ses affaires en négoce qui a continué à prospérer en douceur parallèlement à l'ascension de sa position dans la cour chérifienne jusqu'à la mort de Moulay Hassan. Cet événement, on le sait, mit tout le pouvoir entre les mains de Bahmad son ami, son protecteur, et la principale raison de sa félicité et sa fortune. Depuis, rien n'a changé pour lui, sinon pour le mieux.

Des représentants du Foreign Office britannique à Tanger ont bénéficié à plusieurs reprises des bons offices de l'homme, qui n'était pas un diplomate officiel. Mais il était en mesure de rendre de grands services à son pays. Veyre qui le connaissait de si près, dit que ceux qui ont cherché à le présenter comme ayant toujours été préoccupé de comploter au profit de son pays et contre d'autres pays, ou contre la France en particulier, se sont trompé et lui ont fait beaucoup de tort.

Selon Veyre toujours, Mac Lean a toujours été un vrai gentleman. Il a continué à faire semblant de rester en dehors de la politique. Il n'avait aucune envie de s'enorgueillir d'apparaître au premier plan. Au contraire, il aimait rester invisible dans les coulisses et en même temps il était présent, jusqu'à ce que quelqu'un vienne le consulter et solliciter ses services et de précieux conseils sur le

comportement à adopter pour faire face à des complications internes ou externes. Il a toujours été intéressé à servir le sultan de tout cœur. Ce qui ne l'obligeait pas forcément à sacrifier ses propres intérêts, ni ceux de l'Angleterre. Il n'était pas un ange, ni une bête terne ou féroce.

En principe au service exclusif du sultan, totalement libre d'obligations officielles et indépendant de la légation anglaise, Mac Lean restait aussi disposé à rendre les services qui lui étaient demandés par tout Européen. Et combien de fois sa gentillesse était mise pour cela à l'épreuve sans décevoir personne. Bien sûr, il faisait des affaires, ce mot odieux, dit Veyre, dont les pharisiens se couvraient la tête de terreur auparavant. Mais il n'empêchait personne autour de lui d'en faire aussi. Il n'enviait personne ni ses rivaux, pas même les Français, qui obtenaient des offres que lui attendait avec impatience. Et si c'était à lui de convaincre Abdel Aziz d'en donner à quelqu'un d'autre, il n'hésiterait pas à le faire. Il disait qu'il y avait de la place pour tout le monde. Il a amassé des richesses de prince. Il a aidé d'autres à constituer leur fortune. Veyre dit qu'il n'a connu personne pareille.

Après la mort de Bahamed, Mac Lean est devenu l'homme indispensable du sultan et de son vizir Al-Munbhi. Pour distraire Abd al-Aziz, puisque cela restait aussi le grand enjeu de l'époque, personne n'était plus fertile en idées que lui. Par lui, le phonographe est entré au Maroc et le vélo aussi. Quelque chose à propos de l'art de la photographie est entré avec moi. Sa soumission aux caprices et à l'extravagance du jeune monarque était sans limite. Son indulgence envers lui était infinie. Je l'ai vu effectuer la manœuvre consistant à gonfler une montgolfière et à la ranger et à la nettoyer à la hâte, afin que le sultan n'attende pas que le vélo cassé ou sale soit réparé. Tout cela n'a été obtenu de lui que par pure bonté et dévotion, dans lesquelles il n'y avait aucune soumission ni renonciation à quoi que ce soit de sa dignité.

Il a participé à tous les jeux. Il fut reçu par l'Empereur et ses ministres d'une manière familière. Il a agi comme un serviteur et un bon ami. Il répond volontiers à tout ce qu'on lui demande. A tel point que parfois il était à peine rentré chez lui et souvent au milieu de la nuit, on lui demandait de rejoindre le palais lorsque le sultan avait besoin d'un avis ou d'un conseil nécessaire avant de prendre toute décision importante. Sans jamais insister, il sautait sur son cheval et galopait trois quarts d'heure pour se conformer à cette demande.

Après s'être infiltré, Mac Lean s'est élevé très lentement. Et pour l'assister au service de l'armée du makhzen, il fit approcher et introduire un officier anglais, le major Ogilvy et trois autres instructeurs, et enfin le médecin, le docteur Verdon. C'était une véritable mission militaire britannique par opposition à la mission française. C'était une mission moins préoccupée par les grades militaires sacrés. Elle a ainsi pu occuper une grande place dans la cour du sultan et dans le makhzen. Chacun de ses membres avait ses grandes et petites entrées au palais. Le Dr Verdon, médecin de l'expédition, et son frère, le lieutenant N. Le Verdon

participaient aux distractions du jeune sultan et vivait quotidiennement avec lui. Tandis que nos officiers s'y présentaient de temps à autre et seulement lors de réceptions officielles.

En fait, on peut dire que l'expédition militaire anglaise non officielle, à laquelle Mac Lean avait fait appel, avait toujours eu plus de soldats du makhzen à former que nous n'en avions. Le jour où le commandant a constaté que ses forces makhzeniennes étaient dans un état déplorable et ne l'honoraient pas, il a rapidement demandé de nouveaux uniformes militaires pour eux. S'il n'y avait là rien d'autre que de satisfaire sa dignité, c'était très important. Et, je suppose, la mission militaire française officielle n'a peut-être jamais rien demandé, même si les conditions de ses soldats étaient souvent pitoyables.

En 1901, vint le couronnement du roi Edouard VII. Et le sultan y envoya un ambassadeur extraordinaire, son ministre Si Mahdi al-Munbahi. Le capitaine Mac Lean l'a accompagné pour le présenter à Londres. Et quand il est revenu, il est devenu Sir M. Henry Maclean. Son royaume l'a élevé à cet honneur. Ainsi son Roi, fut soucieux de reconnaître les précieux services rendus par Mac Lean au développement de l'influence britannique au Maroc.

Durant toute sa carrière auprès de Molly Abdulaziz, je pense que Sir Henry Mac Lean n'a commis qu'une grave erreur. C'est lui qui a fait venir M. Harris, le célèbre correspondant du Times au Maroc. C'était le seul aspect sensible du poste qu'il occupait au service du sultan. Il pouvait, presque volontiers, lui fournir qui bon lui semblait. Mais l'on craignait qu'il ne lui apportât un jour quelque personnage lourd et téméraire qui, ignorant ses précautions, pût tout gâcher.

Ceux qui aiment suivre les événements dans un fauteuil moelleux, qui comme les philosophes aiment commenter les faits qui se déroulent autour d'eux au jour le jour, et uniquement pour le plaisir de la déconstruction à défaut de pouvoir faire mieux, regretteront tous l'introduction de M. Harris. Sans quoi ils auraient été ravis de voir quel exploit un homme aussi intelligent, audacieux et persévérant comme Sir Henry Mac Leane aurait pu réaliser au profit de son pays.

11.M. Walter Harris conseiller anglais auprès du Makhzen

Il se trouve que Veyre l'a connu et rencontré et l'a cité dans son ouvrage pour dire qu'il a été amené au Maroc, comme correspondant du Times, par son compatriote écossais Mac-Lean qui était lui au service de Moulay El Hassan en temps qu'instructeur militaire depuis 1887. Il dit l'avoir vu un jour d'octobre 1901, arriver à Marrakech, environ deux ou trois mois avant que le sultan Moulay Abdel Aziz ne se rende à Fès via Rabat. Il se souvenait encore de lui entrant dans la salle de réception dans une robe brillante, décorée d'or, bien guindé comme un épais et merveilleux scarabée. Il confirme qu'il parlait couramment l'arabe quand l'a

entendu raconter ses voyages au sultan, qui l'a écouté avec beaucoup d'attention. Quelques jours plus tard, il l'a vu dans le parc d'attractions, toujours avec son compatriote le militaire Mac-Lean.

Veyre estimait que Harris avait alors environ quarante ans, alors qu'il n'en avait que trente-cinq. Il dit avoir entendu qu'il était riche, ou au moins, il n'était pas à court d'argent et il aspirait à la gloire. Il aspirait à jouer un rôle politique majeur au Maroc. Peut-être y aurait-il réussi, mais malheureusement pour lui, il appuya sur le mauvais bouton et libéra un ressort dangereux. Il a hâté le règlement d'une question qui était déjà l'un des projets de la diplomatie française au Maroc. Et nous savons qu'il s'agissait de la réforme fiscale, dite en arabe *tartibe,* qui a tourné au vinaigre.

C'était ce que confirmait Veyre en disant que son influence sur le jeune sultan Abdel Aziz étant certaine, il en a profité pour le pousser sur la voie des réformes. La première chose qu'il envisageait était une réforme fiscale, c'est-à-dire l'établissement d'un système fiscal régulier dans le style européen ou, plutôt, anglais, de sorte qu'il semble qu'il était venu au Maroc spécifiquement dans le but de prêcher son évangile fiscal.

Influencé par les excès indéfendables du système actuel de perception fiscale par les caïds, M. Harris rêvait d'un système fiscal idéal, particulièrement idéal pour le Maroc, dans lequel chacun paierait au prorata de son patrimoine foncier et de son cheptel. Ce délire aurait enchanté et fasciné le bon et doux sultan Abd Al-Aziz, qui aimait principalement et indistinctement les idées de justice, qu'il n'aurait même pas songé à formuler, que dire alors de les codifier ? Ainsi, par la force de son zèle réformiste, le sultan ordonna en 1901 la mise en œuvre d'un ensemble de mesures que son nouvel ami avait habilement et amplement préparées.

Malheureusement pour ce projet magnifique, Sa Majesté ne communiquait qu'à distance avec ses sujets, et même avec les plus fidèles d'entre eux. Entre lui et eux se trouvaient les caïds les plus directement intéressés et qui cherchaient à maintenir le statu quo. Ces intermédiaires véreux interprétèrent les décrets de l'Empereur dans un tel esprit et les appliquèrent de telle manière que tout le pays se souleva contre l'impôt de M. Harris. Je crois que c'était la cause directe de la tourmente qui a dévasté le Maroc et qui n'est pas encore terminée.

Bien sûr, les ministres ont été les premiers adversaires de M. Harris. La plus grande partie de leurs revenus provient des caïds eux-mêmes. Avec l'appréhension de ce qui se passe, ils auraient plutôt dû se reprocher les peurs de Moulay Abdelaziz provoquées par toutes ces révolutions toujours plus nombreuses. Cependant ils n'hésitaient pas à se montrer revanchards envers le réformateur qui a suscité ce mécontentement populaire.

Mais sa première pensée avait tellement séduit le jeune sultan qu'il n'osa plus et ne put se résoudre à se rétracter. Au lieu de revenir sur sa décision, il aimait à penser que ses désirs avaient été mal compris. Pire encore, il affirmait que le sens et l’objet de sa réforme ont été déformés. Enfin, M. Harris aurait pu gagner son pari par son audace et sa persévérance, s'il n'avait pas commis à ce moment précis l'inconduite impensable avec son soutien Mac Lean. Alors il ne pesait plus grand chose ! ...

Ce à quoi n'a pu mettre fin les insinuations et les plaintes des ministres, c'est vu réglé par un seul mot de M. Mac Lean. Le gens du makhzen lui ont peut-être demandé depuis longtemps de les soutenir contre Harris et ses projets qui leur étaient préjudiciables. Souvent, ces plaintes des ministres furent portées au trône par le ministre Al-Mnebhi. Lui qui fut avant tout, homme prudent et sage, n'aurait pas osé proposer quoi que ce soit à sa majesté sans avoir au préalable considéré l'opinion qu’en avait son ami anglais. Et du jour où M. Harris l'avait vexé, Mac Lean lui retira la main qui avait été son principal appui.

Un matin au palais et à Fès, la nouvelle se répandit du correspondant diplomatique du Times qui avait brusquement quitté la capitale. Sa peur du malheur, pire que la honte de son échec irréparable, le hantait et le fit fuir sous prétexte de l'arrivée d'un télégramme d'Angleterre, qui lui donne de très mauvaises nouvelles sur la santé de sa mère. M. Harris a sauté sur sa selle pour retourner à Tanger. Sage décision. Le Maroc tout entier s'est dressé contre le concepteur de cet impôt, dont les habiles percepteurs ont su comment faire soulever une grande indignation populaire. Il s’en est fallu si peu de chose pour le faire partir. Sans même pas de provocation ou de suggestion, mais simplement le fait de fermer les yeux sur les intentions populaires de le massacrer, a suffi pour qu’il sente que sa vie était en danger.

12. Esclavage et marché aux esclaves à Fès et à Marrakech

Je dois enfin vous parler de l'esclavage. Qui ne sait pas qu'il est toujours présent au Maroc ? Oui! Fait regrettable qui ne vient pas à l'esprit des âmes délicates et des bonnes gens de tous bords sans se sentir dégoûtés. Peut-être que la son abolition aurait été la première réforme que la France pourrait apporter au peuple marocain, si la politique de la soi-disant « *pénétration pacifique* » avait eu plus de succès. Mais c'est aussi précisément ce bon sentiment humain qui fut parmi les causes de l'hostilité que nous rencontrons dans ce pays, peut-être, et qui sait, de la part des esclaves eux-mêmes.

Ainsi à Fès et à Marrakech, trois fois par semaine, le marché aux esclaves se tient à ciel ouvert sur une petite place. J’y ai vu plusieurs fois des transactions en train de se conclure. Mais dès que j'ai été repéré, malgré ma tenue arabe, la

conversation s'y trouvait tournée vers autre chose, comme s'il n'y avait que des hommes et des femmes qui parlaient de leurs petites affaires ou palabraient. Quant à prendre un appareil photo et à prendre une photo, il'est absurde rien que d'y penser.

Cependant, je comprends très bien le fonctionnement de ces affaires. Il ne faut pas y imaginer une exposition ostentatoire des corps humains. Il n'est pas possible de voir dans une vente aux enchères plus de dix ou douze esclaves, hommes et femmes. Les clients sont accroupis autour d'un petit terrain d'échange, attendant l'arrivée de la marchandise. Vient ensuite le commissaire-priseur, que j'ai vu d'autres fois porter des bijoux ou de vieux vêtements à vendre aux enchères, et passe lentement les esclaves à vendre d'un groupe de clients à l'autre en annonçant en criant le prix demandé. Les acheteurs intéressés lui demandent quel âge a la pauvre créature et quel est son passé. Ils ont peur des maladies qu'ils ont pu contracter. Puis ils examinent le corps avec les mains depuis les seins jusqu'à la plante des pieds, comme s'il s'agissait d'un cheval ou d'un mulet.

Quant à l'esclave marchandise, qui s'abandonne à son sort et réalise qu'il ne pourra jamais jouer sur la planète un autre rôle que celui d'esclave, il reste indifférent à ce qui se passe autour de lui. Peut-être le trouverez-vous en train de prier Dieu d'être vendu à un bon maître. Mais si un mauvais maître l'a acheté, il a tout de même les moyens efficaces de se soustraire à son service.

Enfin, lorsque la transaction est conclue après de nombreux examens et négociations, les trois parties, l'acheteur, le commissaire-priseur et l'esclave, se tournent vers *l'adoul*, soit le notaire chargé de ratifier l'accord et de délivrer l'acte de vente. L'esclave porte toujours sur lui une sorte de carte d'identité indiquant son origine, ses services antérieurs et les prix successifs auxquels il a été vendu. Il ne reste plus à *l'adoul* qu'à écrire une ou deux lignes supplémentaires pour indiquer son entrée au service de la nouvelle maison. La question n'est pas différente du procédé de vente du bétail, sauf que ce dernier ne porte pas de carte d'identité. C'est l'unique détail qui le distingue de l'esclave.

Ces esclaves à vendre sur ce marché ne sont jamais de prix exorbitants. Ceux qui recherchent des articles de choix doivent se diriger vers la maison du marchand. Et il les informent chaque fois qu'il reçoit comme marchandises des filles esclaves noires du Soudan ou de la région de Marrakech, ou de jeunes filles enlevées comme du bétail dans des guerres entre tribus, ou de belles femmes circassiennes amenées à prix d'or des marchés d'Istanbul. Et les clients intéressés se précipitaient alors pour choisir parmi elles ce qu'ils veulent sans besoin de les exhorter.

Ils sont reçus pompeusement dans le traditionnel et chic salon de réception. Leur hôte leur y fait servir du thé à la menthe et même à l'ambre. Puis viennent une après l'autre les femmes à vendre. L'une apporte le sucre, l'autre les tasses et le

plateau, celle-ci l'eau à bouillir et celle-là allume le feu dans l'âtre. De cette façon, elles accomplissent leurs fonctions habituelles devant les clients. Et chacun d'eux peut évaluer l'étendue de la douceur qu'elles excellent à montrer devant lui à son service. Quand l'une d'elles attirait particulièrement son attention, il l'arrêtait et lui parlait un instant. Et au moment de quitter les lieux au signal du marchand, il discute avec lui du prix, qui y est souvent très exorbitant. Les circassiennes distinguées est les plus chères, mais extrêmement rares. Elles sont belles et mieux éduquées que les esclaves africaines dont toute la culture se limite à la connaissance de quelques versets du Coran relatifs à leurs devoirs et sont prêtes pour la vie du harem.

Le mot esclavage ne peut être prononcé chez-nous sans évoquer immédiatement des pensées de fourches et de chaînes et toutes les horreurs de la Case de l'oncle Tom. C'est loin d'être le cas en ce qui concerne le Maroc. Beaucoup de femmes de ménage qualifiées en France envieraient la condition de vie de la grande majorité des femmes esclaves là-bas. Des concubines qui vivent avec les épouses légales en grande intimité. L'esclave se rend compte qu'elle doit bien servir sa maîtresse et lui être dévouée. Et ce en échange de ce qu'elle en reçoit en termes de confiance, de gentillesse, d'attachement et d'intimité. Pendant la longue et vide journée du harem, la servante est l'amie qui distrait sa maîtresse, et parfois complice avec elle. La distance entre les favorites du sultan Abdel Aziz et les servantes qui les servent est moindre que la distance entre une bourgeoisie de notre pays et sa servante.

S'il est heureux pour une esclave d'entrer dans le lit de son maître et d'en donner ensuite naissance à un enfant, elle s'en trouve affranchie et s'élève au rang d'épouse légale. Elle est alors libérée du service, porte à son tour des vêtements luxueux, et se pare de bijoux incrustés de pierres précieuses. Et cette chance de bonne fortune vaut la peine d'être recherchée.

Tout esclave acheté par un Européen devient libre. Mais la première chose qui préoccupe un esclave qui a conquis sa liberté, c'est de retourner chez celui qui l'a revendu. Et si son maître le chasse et le jette dans la rue, n'étant ni habitué ni capable de vivre libre, il n'aura qu'une issue, c'est d'aller tout de suite chez le marchand d'esclaves ou chez le commissaire-priseur. Et s'il arrivait en la possession d'un maître cruel, il n'avait qu'à le dire au vizir d'une manière ou d'une autre. Sinon la plupart du temps, il s'enfuit et se réfugie dans une mosquée. Peu importe à quel point il est bien gardé, il reste à même de s'échapper à un moment donné. C'est ainsi qu'il se trouve bien protégé, sinon son maître reçoit ordre de le vendre immédiatement.

Une fois à Tanger, mon domestique me demanda de prendre à mon service un nègre de ses amis qui mourait de faim. Il m'a assuré qu'il me rendrait de bons services. Me fiant à ce qu'il me disait de lui-même j'ai accepté sans me soucier de

son passé. Mais arrivé à Fès, je ne pouvais plus profiter de ses services. Il s'abstenait de sortir de la maison. Après mon insistance, il m'a avoué qu'il avait récemment fui son maître Fassi, et qu'il avait peur qu'il ne le trouve errant dans les rues, de l'arrêter et de le fouetter. J'en ai fait part au ministre des Affaires étrangères, qui a immédiatement ordonné au mauvais maître de mettre son esclave en vente. Ce qui fut exécuté immédiatement.

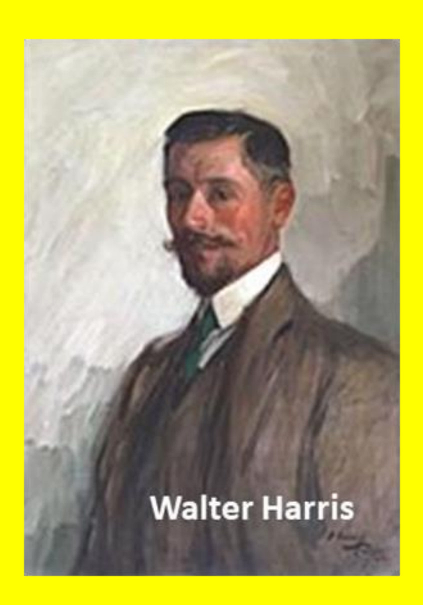
Je ne dis pas que tout va bien au Maroc comme ça, et qu'il ne faut pas souhaiter qu'un jour les choses s'améliorent et que la civilisation entre enfin dans ce pays avec tous ses avantages et toutes ses beautés. Je signale seulement qu'outre ce qui nous révolte contre ces pratiques, il existe des circonstances atténuantes Et que la plupart des coutumes de ces gens, ne sont pas plus dures que chez nous. J'ajouterais que l'esclavage est, en fait, au Maroc du moins, théoriquement moins terrifiant que celui dont on entend parler avec tant de véhémence dans les discours des tribunes. Au final ce serait de la folie de vouloir régler tout ça d'un coup de plume. Cela peut se faire progressivement.

Il y a en effet une chose que nous pouvons facilement obtenir, c'est que les marchés d'esclaves déclarés se transforment aujourd'hui en marchés discrets. Il n'y a là aucun gain de moralité, mais le principe en restera sacré, sachant que les Marocains ont quand même un peu honte du commerce public des corps humains. Dès qu'un Européen s'approche du marché aux esclaves, la vente aux enchères est arrêtée. Il ne reprend pas tant qu'il y reste. Et c'est un gain en faveur de l'affaire.

Enfin, il est très rare au Maroc qu'un maître épouse une esclave dans l'intention d'avoir des enfants pour les revendre. Cette pratique est universellement condamnée. Une autre victoire sur les vieilles habitudes. Mais, ici au Maroc plus qu'ailleurs, nous devons faire preuve de prudence, sinon nous n'obtiendrons rien.

Le journaliste anglais Walter Harris

Anglais né en 1866, **Walter Burton Harris** était journaliste, écrivain, voyageur et sociologue. Il est surtout connu pour ses écrits sur le Maroc. Il y a déménagé et travaillé dès l'âge de dix-neuf ans, en tant qu'envoyé spécial à Tanger pour *the Times* de Londres. Comme nous l'avons déjà vu avec notre témoins Linarès, il rejoint le camp impérial au Tafilalet pour son journal en 1893, soit un an avant la mort du sultan Moulay El Hassan. Finalement, il a construit une belle villa à Tanger, où il a vécu la majeure partie de sa vie.



Ses compétences linguistiques en arabe usuel au Maroc et sa façon de vivre lui ont permis d'apparaître comme un Marocain. C'est ainsi qu'il a pu déambuler sans risques dans les régions du pays dangereuses et interdites aux étrangers. Il a écrit un certain nombre de livres et d'articles bien connus sur ses voyages au Maroc et dans d'autres pays du Proche et de l'Extrême-Orient, y compris le livre "*Morocco That Was*" duquel nous avons prélevé ici des extraits de son témoignage sur l'histoire de ce pays. Harris est connu pour avoir également joué un rôle important, mais pas toujours constructif, dans les intrigues diplomatiques européennes qui ont affecté le Maroc au tournant du XXe siècle. Il est décédé à Malte en 1933 et enterré à Tanger. Nous avons déjà vu avec Veyre son impact dans la politique du pays auprès du sultan Moulay Abdel Aziz. Voyons à présent les passages qui retenu notre attention dans son témoignage sur le passé vécu par lui au Maroc.

1. Des campagnes militaires du makhzen.

Ma première entrée à la cour chérifienne remonte à 1887, quelques mois après mon arrivée au Maroc. C'est alors que j'ai reçu une invitation du ministre britannique, feu Sir William Kirby Green, pour l'accompagner dans une mission spéciale auprès du sultan. Le souverain, comme d'habitude, a envoyé des gardes, des transports et des tentes sur la côte à cet effet. Arrivé par mer à Mazagan à bord d'un navire de guerre britannique, j'ai déménagé par voie terrestre à Marrakech.

Moulay El Hassan était alors au faîte de son pouvoir. C'était un puissant sultan. Il était peut-être dur, mais il était certainement capable. Son énergie ne faiblit jamais. Il a maintenu l'ordre parmi ses tribus anarchiques. Il réprimait des révoltes incessantes avec des avancées presque continues dans tout le pays, accompagné de son armée fruste. Il a rarement passé six mois consécutifs dans l'une de ses capitales. Et les Marocains avaient un dicton : "*Les tentes de camp impérial ne sont jamais rangées*".

Le travail formidable et le transport massif requis par ces voyages sont difficiles à évaluer. Non seulement le sultan était accompagné de plusieurs de ses épouses et de tous les ministres, leurs familles et suites, mais il avait aussi avec lui une dizaine de milliers de soldats et un groupe de fidèles. Un grand nombre de commerçants locaux se joignent également à la foule, car le commerce se déplace vers la zone où s'installe le camp de la campagne.

Une certaine idée des conséquences pour le pays traversé peut être imaginée du fait que le nom de ces expéditions en langue arabe est dit *harka*, signifiant feu[38]. Peu importe que les tribus soient en début de rébellion, en révolte ouverte ou en paix. Elle devait fournir nourriture et fourrage à cette grande troupe[39], dont la dévastation ressemblait plus à celle d'un passage de sauterelles qu'à un passage d'hommes. Non seulement il y avait des taxes légales à percevoir et à extraire, mais aussi des pots-de-vin étaient versés aux ministres et courtisans du sultan, tandis que chaque soldat et milicien pillait pour son propre compte. A la nouvelle de l'arrivée d'une de ces expéditions impériales, le plus grand nombre de la population qui peut et ose fuir vers d'autres régions le fait. Le sultan traversait souvent un pays vide, et les caïds avec les représentants des tribus devaient être là pour verser la petite richesse du pays dans les coffres royaux.

2. *Des relations avec l'Europe*

Le Maroc était encore un pays presque inconnu à cette époque. L'Europe prêtait peu d'attention à ce qui se passait à l'intérieur de ses frontières. Tant que les actions du sultan ne menaçaient pas de compliquer les affaires internationales, il était autorisé à suivre sa propre voie. La principale caractéristique de leurs relations avec le Maroc était la rivalité entre la Grande-Bretagne et la France, ainsi que les querelles et les guerres locales mineures sans cesse récurrentes de l'Espagne avec les tribus marocaines entourant les postes fortifiés de sa côte nord.

[38] L'auteur a du confondre le mot *harka* qui veut dire "mouvement" avec le mot *harga* voulant dire "brûlure". En fait, il s'agit d'une campagne militaire pour faire payer les arriérés d'impôts et les amendes des tribus rebelles responsables de troubles.
[39] C'est ce qu'on appelle "*Al-Mouna*", c'est-à-dire le ravitaillement nécessaire pour répondre aux besoins de la campagne.

Le Maroc a vécu sa vie à part. Certes, c'était aux portes de la Méditerranée, mais ce fut comme s'il était dans le Pacifique, vu son importance[40]. De temps en temps, les gouvernements européens envoient des missions spéciales auprès du sultan lors de ses déplacements grandioses de l'une à l'autre de ses capitales, où les questions en suspens sont ou ne peuvent pas être réglées. Un traité commercial pourrait y être discuté. Le serment solennel est fait sur le maintien de l'amitié pérenne, en lieu et place de l'animosité d'un côté et de l'indifférence de l'autre, car les sentiments généraux des Marocains envers les Européens et les chrétiens à cette époque pouvaient aller jusqu'à de la haine.

Peu importe à quel point l'État marocain était désintégré à cette époque, la main forte de Moulay El Hassan a gardé ses composantes cohérentes et a présenté au monde extérieur un front de dignité et de grandeur. En route vers Marrakech en 1887, la mission britannique voyage parmi les tribus en toute sécurité et y est reçue avec beaucoup d'honneur et de courtoisie. Les compliments coulaient à la vitesse des ruisseaux de montagne, heureux à la surface et résonnant au ronronnement, mais pas tout à fait sincères.

3. *De la réception impériale des missions diplomatiques.*

Dans une atmosphère mêlée de poussière et de soleil, la mission britannique pénètre dans la capitale du sud. Il traversa ses ruelles étroites au milieu de la foule des badauds, des chevaux et des mulets, et atteignit le grand jardin d'oliviers et d'orangers qui entourait les kiosques du palais de la *Mamounia*[41]. Le palais dans lequel séjourna la mission lors de son arrivée à Marrakech.

La réception des envoyés étrangers par le sultan est un spectacle très impressionnant. Quelques années après, toutes ces formalités ont été modifiées. Les représentants des gouvernements d'Europe ne sont plus reçus comme des membres vassaux qui rendent hommage. Mais tant que l'ancienne étiquette s'applique, il ne peut y avoir aucun doute sur la splendeur de la fête. Il aurait été humiliant, sans doute, que les représentants des grandes puissances de l'Europe se tiennent la tête découverte au soleil, tandis que le sultan reste à cheval sous un dais cramoisi. Mais personne ne peut contester la beauté du paysage ou sa notoriété orientale.

Le ministre britannique et son entourage ont été accueillis par de hauts fonctionnaires de la cour en blanc, tandis que près du petit groupe d'Européens en uniforme étaient empilés des boîtes de cadeaux envoyées par le gouvernement britannique à Son auguste Majesté. En fait, toute la cérémonie traditionnelle consistait à accueillir les principaux serviteurs du sultan et à en recevoir l'hommage qui lui est dû.

---

[40] Là Harris ne se rendit pas qu'il se contredit d'un paragraphe à l'autre.

[41] ce que fut à l'époque la *Mamounia* était au xviiie siècle, un jardin adossés aux remparts de la vieille ville, appartenant au sultan alaouite Sidi Mohammed Ben Abdellah et sa femme Lalla Fatima.

Et avec l'apparition du sultan le public s'inclina et poussa un cri retentissant déchirant l'air: "Que Dieu préserve la vie de notre maître!" A mesure que le cortège approchait, la mission britannique se divisait à droite et à gauche, et le sultan s'avançait, accompagné de son serviteur et suivi de ses ministres. Les membres de la délégation le saluèrent et son chef fut présenté. Ensuite, M. William Kirby Green a lu son discours et a remis ses lettres de créance à Sa Majesté dans une enveloppe de soie. Après un ou deux mots de bienvenue du sultan, Sa Majesté remonta son cheval et rentra dans son palais au milieu des acclamations de son peuple, des coups de canon et des sons d'instruments de musique.

Il n'est peut-être pas inapproprié de donner ici une brève description de la façon dont cette observance a été abolie. En 1902, j'ai rejoint la mission spéciale du britannique Sir Arthur Nicholson auprès du sultan Moulay Abdelaziz à Rabat. Depuis quelque temps, les gouvernements européens avaient fortement senti qu'une nouvelle cérémonie devait remplacer la forme traditionnelle de réception des représentants des puissances étrangères. et je fus envoyé à Rabat, une semaine avant la mission, pour intéresser le sultan à l'opportunité de ce changement.

J'étais à cette époque en termes très proches et amicaux avec Sa Majesté. J'ai eu amplement l'occasion de lui présenter mes vues. Moulay Abdel Aziz a toujours eu les vraies qualités d'un gentleman. Il reconnut immédiatement que le mode de réception populaire à sa cour portait atteinte au prestige et à la dignité de l'envoyé spécial du gouvernement de la Grande-Bretagne. Dans le même temps, a-t-il dit, il était très difficile d'apporter des changements drastiques au protocole sans créer un sentiment d'opposition parmi la population du pays ou du moins risquer beaucoup de critiques. Il a hésité quelques jours, mais la veille de l'arrivée de la délégation, il me donna la permission d'informer sir Arthur Nicholson que l'ancien cérémonial n'aurait pas lieu et serait reçu dans une chambre du palais. Pour justifier cette modification, on autorisa dans la ville à murmurer que Sa Majesté était un peu malade et incapable de supporter la lassitude de la grande fête en plein air.

La réception eut donc lieu dans une salle à l'étage supérieur du palais. Le jeune sultan était assis en tailleur sur un canapé Louis XV bleu pâle. La plus grande partie était couverte par ses caftans étalés. A ses côtés se tenaient son ministre des Affaires étrangères et ses autres ministres. Chamberlain s'est avancé et a lu son discours en anglais, tandis qu’un membre de la délégation le traduisait. Le sultan murmura sa réponse au ministre des affaires étrangères, qui la répéta à haute voix.

Le spectacle était attrayant. Bien sûr, c'était plus intime que les grandes cérémonies du passé. Mais il n'a jamais manqué de prestige. La séance, cantonnée à cet accueil, n'a duré que quelques minutes, lorsque le ministre et son entourage se sont retirés. Et lorsque nous descendîmes l'escalier, je fus sommé de comparaître devant le sultan. Il avait rejeté le grand manteau blanc dont il était presque

entièrement enveloppé, et avait jeté son lourd turban. Ses ministres retirés, il m'a demandé de venir rapidement et m'a crié: «*Viens ici avec moi sur le dossier du canapé afin que nous puissions voir la délégation sortir du parc du palais* ». il se leva, se tint sur son trône et suivant son exemple, je montai à ses côtés et nous regardâmes ensemble le ministre et la délégation monter à cheval et quitter le palais au bruit du tir des boulets de canon.

4. *Des événements de Casablanca en 1907.*

En 1907, les Français ont bombardé Casablanca après que de nombreux travailleurs européens aient été assassinés par les habitants. Ces ouvriers italiens et français étaient engagés dans l'extraction et le transport des pierres pour construire le port. Le petit chemin de fer utilisé à cet effet passait à proximité d'un cimetière musulman. La population fut incitée par les *fkihs* à briser toutes les entraves pour attaquer le train. Ses passagers ont été tués en revenant du travail.

À ce moment-là, un navire de guerre français est arrivé sur les lieux et une troupe armée en fut débarquée pour protéger les résidents européens de la ville. Dans le même temps, les forts et les quartiers de la population locale furent bombardés. Non seulement la ville était sous le feu du navire de guerre, mais les tribus environnantes ont profité de la panique pour envahir et piller les lieux. Les forces européennes étaient suffisantes pour protéger les consulats et la plupart des chrétiens ont échappé à la mort.

Lorsque l'ordre fut rétabli, la ville présenta un aspect pathétique. Je l'ai vu quelques jours après le bombardement. La scène était indescriptible. Le pillage ne fut pas complet. Le contenu de presque toutes les maisons semble avoir été jeté à la rue et détruit. Il y a encore des tas de coton et des cartons de vivres et de marchandises éparpillés. Les incendies ont détruit de nombreuses habitations. La partie la plus pauvre de la ville, où la plupart des maisons étaient couvertes de paille, a été incendiée.

Musulmans et juifs sortent des caves sombres où ils se cachaient depuis le premier jour du bombardement. Beaucoup d'entre eux sont blessés. Ils rampaient, pâles et effrayés. Certains d'entre eux ont été tirés des ruines de leurs maisons. Et le sang était partout. J'ai rencontré une femme aux cheveux ébouriffés qui criait frénétiquement : « *Ma petite-fille Aïcha, mon petit-fils Ahmed, où êtes-vous tous les deux : je suis là. Vous n'avez pas vu mes petits enfants, n'est-ce pas ? Une petite fille et un petit garçon, presque un bébé*." Et n'attendez pas de réponse. Et elle a continué à appeler "*Aïcha !.. Ahmed !..*" jusqu'à sa mort.

5. *Cupidité et extorsion du makhzen.*

Une famille musulmane qui a connu de nombreux hauts et bas est la famille de l'ancien caïd des Awlad Soufyan au Gharb. Hajj Bousselham Arramouche était autrefois un grand homme. Il devait sa nomination à des amis et à la corruption de

la cour. Aussitôt, il est devenu une personne influente et riche. En fait, il n'était pas, comme la plupart, un mauvais caïd. C'était un extorqueur ordinaire et ses prisons étaient pleines, mais la tribu qu'il dirigeait ne se plaignait pas excessivement de lui. Ce qui veut dire qu'il avait de bons mérites. Ses mérites n'étaient certainement pas parmi ses fils. L'aîné d'entre eux qui était son suppléant était un vrai scélérat.

C'était un bon cavalier et toujours bien habillé. Il semblait donc charismatique. Mais c'était un gros buveur, et aucune femme ou fille attirante dans son territoire n'était à l'abri de son attention. Il était encore presque un jeune homme lorsque le malheureux incident s'est produit. Il y avait des plaintes au sultan au sujet de ses excès. Ce qui a rapidement rendu son père exposé à de graves extorsions des gens palais que toute sa richesse ne pouvait supporter.

Lorsque les ministres l’ont dépouillé de tout ce qu'il avait à leur offrir, un groupe de soldats est arrivé et a arrêté tous les membres mâles de sa famille. Le caïd et ses fils aînés sont envoyés dans les fers à Marrakech. Puis la même troupe passa le lendemain à son harem et démolit sa demeure pièce par pièce à la recherche d'un éventuel trésor. Sa résidence est devenue une ruine. Aujourd'hui encore, les ruines de ce qui était autrefois un lieu de séjour charmant peuvent être vues, au milieu d'un enchevêtrement de figuiers de Barbarie.

Ainsi, El Hadj Bousselham, un vieil homme habitué à tous les luxes de la richesse, a rapidement succombé aux horreurs de la prison de Marrakech. Son fils aîné mourut peu après. Le troisième, jeune encore, a été relâché. Quelques années plus tard, je l'ai rencontré à cheval dans les sommets près de Wazzan. Il était devenu berger d’un troupeau de chèvres. Et il m'a dit : "*Tu ne te souviens pas de moi ? Je suis Muhammad Ibn al-Haj Bousselham Arramach*." Je lui ai demandé de me raconter son histoire. A sa sortie de prison, sans le sou bien sûr, il se réfugia chez les parents de sa mère, eux aussi victimes de la déchéance publique qui a suivi la chute de son père. Il est devenu alors éleveur de chèvres. Lui qu’il y a quelques années seulement, combien de fois ne l'ai-je pas vu entouré de ses serviteurs et monter un ou plusieurs de ses beaux chevaux, sur une selle de brocart d'or.

Quelques années plus tard, je l'ai rencontré à nouveau. Il s'est amélioré. Une partie de ses biens confisqués a de nouveau été récupérée et il était redevenu un jeune homme aisé. Aujourd'hui, sous un meilleur pouvoir, il est un grand propriétaire terrien et fermier, et il est de retour enfourchant de beaux chevaux.

En règle générale, les familles restent ensemble contre vents et marées. Leur sécurité dépend de leur cohésion et de leur nombre. Lorsque l'un d'eux devient chef, il rassemble tous ses frères, oncles et cousins, les installe autour de lui, les exempte d'impôts et les laisse s'élever. La famille cohésive constitue la force numérique qui lui sert dans la mesure où elle maintient son prestige et le

protège du meurtre et de la rébellion. Mais, parfois, ces familles sont séparées, et alors malheur à elles.

Et il y a une trentaine d'années, à la mort d'un des plus grands caïds du Sud, son fils aîné se précipita à la cour du sultan, avec des mules chargées d'argent, pour acheter la succession dans la charge paternelle. Et il y avait le fils cadet, qui était encore admis au sérail des femmes, et sa mère était l'épouse préférée du vieux caïd qui resta sa confidente jusqu'à sa mort. Elle savait très bien quel serait son sort, si le fils aîné réussissait à acheter la poste de son père, il la conduirait, elle et son fils, à mourir de vagabondage et de famine. Et même si son petit n'était pas tué, la simple intensification de la dispute entre les membres de la famille serait fatale.

Mais elle seule avait la carte maîtresse. Elle connaissait le secret de l'endroit où la fortune du défunt caïd avait été cachée. Grâce à ses relations, elle a envoyé son fils à la cour. A son arrivée, il constate que son demi-frère a déjà été nommé au poste de caïd à la place de son père et il quitta Marrakech pour regagner sa tribu le matin même. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Le jeune homme et ses conseillers ont recherché le Grand Vizir et lui ont demandé combien le frère avait payé pour acheter le poste vacant. Le montant a été dévoilé et à quoi le frère cadet s'est vu offrir une somme plus élevée en échange d'une lettre du sultan le nommant au même poste à la place de son concurrent. Acceptée, les forces impériales devant prendre toutes les mesures qu'il jugeait nécessaires pour déposséder son demi frère. L'affaire a été rapidement scellée et avec un fort corps de cavalerie à sa disposition, le nouveau prétendant a donné la chasse. Les deux partis se sont rencontrés à l'extérieur des murs de la Kasbah et les forces du sultan les ont vaincus. Le fils aîné a été capturé et jeté dans un cachot du fort. Inutile de dire qu'il n'en est jamais sorti vivant. Les soldats restèrent quelques jours, et retournèrent à la cour portant le prix d'achat du poste promis et remis, après que le petit garçon eut extrait le trésor de son père, qui se trouvait secrètement sous une grande fontaine dans la cour de la Kasbah.

Et il n'y avait aucune proscription que le makhzen n'ait commise pour l'argent. Tout le palais était embourbé dans l'extorsion. Le simple fait d’y accéder coûtait très cher. Beaucoup croyaient que les quelques chanceux à qui ses portes bien fermées étaient ouvertes avaient fait fortune. C'est le cas de ceux qui ont des objets à vendre. Mais ceux qui, comme moi, étaient des visiteurs occasionnels payaient tout de même des sommes importantes pour avoir le simple privilège d'y accéder.

Quand je suis arrivé aux portes du palais, mon cheval fut tenu par des esclaves noirs. Puis à mon départ plus tard, les esclaves étaient là mais pas le cheval. Mes protestations et mes menaces n’avaient pas d’effet. Une redevance, souvent lourde, devait être payée pour le récupérer. A une certaine époque mes visites au prince Moulay Hafid, qui se trouvait alors à Fès, étaient presque quotidiennes. Et ce genre d'extorsion me coûtait alors très cher. À un moment

donné, j'ai perdu mon sang-froid et j'ai exprimé ma courroux contre ses esclaves. Et, n'ayant obtenu aucun avantage, je retournai dans un élan de colère me plaindre au grand vizir. Le sultan m'a entendu alors et m'a convoqué. Je lui en ai parlé avec le même élan. Et je lui ai dit que les gens en Europe paient pour aller voir des cruautés lors de spectacles de grosses femmes et d'hommes tatoués, alors que je faisais l'objet d'un chantage de cette manière injustifiée et grossière chaque fois que je venais le voir. Et j'ai ajouté que c'est plutôt lui qui m'appellait et me demandait de venir. Quant à moi, j'étais indifférent à ces entrevues. Et j'étais bien disposé à ne plus revenir si les choses n'étaient pas réglées.

Le sultan calma alors les nerfs de mon âme outragés et me parla avec douceur et bienveillance, et finit par dire : «*Il ne faut pas les juger durement. Comme vous le voyez, aucun d'eux ne reçoit de salaire, et ils vivent de ce qu'ils font. Mais je les châtierai afin qu'ils ne vous troublent plus. "Et le Grand Vizir a ordonné qu'ils soient fouettés*». Bien sûr, je suis intervenu, sachant ce que sont souvent ces flagellations. Mais pas besoin de s'inquiéter. Ils ont été fouettés, mais avec quelque chose comme une demi-douzaine de coups qui ne feraient pas de mal à un petit enfant. Et quand j'arrivai à la porte du palais peu après, mon cheval avait encore disparu. Cette fois-ci ce sont les esclaves qui avaient infligée la punition à leurs compagnons qui me demandaient d'en payer le prix. Ils semblaient se moquer tout à fait de commettre la même offense qu'ils viennent d'en exécuter la punition.

6. *Prisons et prisonniers du Makhzen*

L'acte de torture le plus tragique commis sous le règne de Moulay Hafid a peut-être été celui de la famille du pacha de Fès, Hadj Benaïssa. La réputation de l'homme n'était certainement pas pire que celle de la majorité de ses collègues, elle était plutôt bien meilleure que celle de beaucoup. Le croyant très riche, Moulay Hafid le fait arrêter et l'emprisonne avec plusieurs membres de sa famille. Il a été soumis à la flagellation et aux privations habituelles. Hadj Benaïssa a remis tous ses biens au sultan. Mais Moulay Hafid n'était pas satisfait. Il croyait qu'il cachait une grosse fortune. En fait, le pacha de Fès était passionné par l'agriculture, il a donc investi dans des terres agricoles tous ses gains légitimes et illégitimes. Mais rien ne pouvait convaincre le sultan que c'était la vérité. Il a donné l'ordre de trouver la richesse cachée. Ainsi, d'autres privations et flagellations ont suivi, mais en vain.

Ensuite, les femmes du pacha Hadj Benaïssa déchu ont été arrêtées, parmi lesquelles se trouvait sa femme issue d'une famille respectable et de haut rang. Il croyait qu'elle connaissait l'emplacement du trésor caché et qu'elle le révélerait. Elle a été torturée, mais elle n'a rien révélé, car il n'y avait rien à avouer.

Toute cette histoire est venue à ma connaissance. J'ai donc décidé de faire savoir au monde ce qui se passait. Le Times a ouvert ses colonnes sans réserve sur ces égarements. Parce que ce grand journal ne manque jamais de faire ses devoirs chaque fois qu'il y a une divagation à corriger. Non seulement l'horrible torture à

laquelle la femme du pacha de Fez a été soumise, mais le fait que ces choses se produisaient encore au Maroc et devaient cesser.

Les preuves que j'avais sur cette affaire étaient légalement faibles. Mais j'ai décidé de la soutenir jusqu'au bout. Le sultan a nié, menacé et encore nié. Mais les efforts répétés du Times ont suffi à émouvoir le Foreign Office britannique, qui a décidé de prendre les mesures nécessaires. Les encouragements du ministre britannique m'ont aidé dans ma campagne. Pendant longtemps, le gouvernement britannique a décidé de demander au sultan de montrer la dame, car il n'avait aucune autre preuve suffisante pour le persuader de ne pas commettre de grandes atrocités.

Et le gouvernement français a soutenu notre gouvernement dans l'intérêt humain. Le sultan accepta volontiers ce qu'on lui demandait, mais il ne révéla pas la dame. Les efforts du consul britannique à Fès furent inlassables. Il était déterminé à s'en occuper. Enfin, en raison des circonstances, le sultan a autorisé deux missionnaires médicaux anglais, accompagnés de la femme d'un médecin français, à rendre visite à la femme du pacha. Ils la virent dans un coin du palais. Malgré les protestations et les menaces des esclaves, ils ont insisté pour l'examiner. Son corps estropié, horriblement marqué par des blessures récentes, était plus que suffisant pour justifier le travail du Times. Le sultan a menti partout. La femme a été sévèrement torturée.

Dans l'esprit d'humanité dont il avait fait preuve tout au long de sa vie, Seyyidه Hadj Mohammed Al-Maqri, qui était alors Grand Vizir et occupe aujourd'hui la même charge, emmena chez lui l'épouse du Pacha blessée, où elle eut toute la l'assistance médicale dont elle avait besoin et toute la sympathie des épouses du vizir.

Deux ans plus tard, lorsque les circonstances m'ont rapproché de Moulay Abd al-Hafid, je lui ai demandé de me justifier ce qu'il avait fait. Il a dit qu'il savait que la femme avait été torturée et qu'elle n'était pas la seule. Mais personnellement, il ne voulait pas ça. Il a dit que lorsqu'il a appris que la richesse de Hadj Benïssa n'avait pas été retrouvée, il a ordonné l'arrestation de ses épouses. Peu de temps après, on lui a dit que les femmes ne parleraient pas. Il a reconnu avoir répondu qu'il fallait les forcer à parler. Des mots comme ceux-ci provenant d'une telle source ne signifient qu'une chose : la torture. Elles ont été torturées. Depuis la fin de Bou-Hmara, j'ai écrit ailleurs sur son long enfermement dans une petite cage, et sur le fait qu'on lui lançait des lions en présence des épouses du sultan, et enfin sur son massacre après avoir été tué avec les bras arrachés par des bêtes. C'était le bon vieux temps !

Et il n'y avait pas de cruauté seulement dans le palais. Dans les kasbahs de chaque caïd, au fond des donjons humides et, dans les fosses de la terre pour le stockage du grain gisaient ceux qui avaient ou n'avaient pas commis de crime, selon le cas. Et parmi eux, souvent, se trouvaient ceux qui étaient assez riches pour

les piller. Dans une telle souffrance et une telle obscurité, les prisonniers ne recevaient comme nourriture que de quoi survivre. Il y avait des prisonniers qui ont vécu dans ces ténèbres pendant des années et qui réapparaissent soudainement après que leurs connaissances aient perdu tout espoir de les revoir un jour vivants. Mais il y avait toujours la possibilité que le caïd meure ou perde sa fortune. Ensuite, les donjons de son château sont ouverts et les vestiges restantes de ses prisonniers sont libérées.

Et quelles prisons ! Quelles horreurs ces prisons ! Y compris celles hors sol désignées pour la catégorie des criminels de droit commun. Ils y étaient enchaînés du cou au cou et les jambes liées par d'autres chaînes lourdes. Ils sont assis ou couchés dans la crasse. Souvent, ces dures chaînes de fer ne sont détachées que du cadavre sans vie. Les prisons dans les villes étaient déjà assez mauvaises. Mais celles des kasbahs étaient bien pires.

Moulay Abdelaziz, qui a régné de 1894 à 1908, et qui vit toujours à Tanger, mérite au moins un certain crédit, car à certains moments de son règne, il a mis de l'ordre dans les prisons de Fès qui a été en grande partie restaurée. Elle était pourvue d'un point d'eau. Et c'est devenu moins moche qu'avant. Mais peu à peu l'ancien système revient sur le devant de la scène et les améliorations ne durent que peu de temps. Avec toutes les bonnes intentions du monde, le sultan de cette époque ne pouvait briser les habitudes et la corruption de son environnement.

La vie était plus difficile chez les grands chefs des Berbères de l'Atlas. Mais en tout cas, il n'y avait pas la même persécution et la même pression que dans les plaines et dans les régions plus riches. Leur semi-indépendance vis-à-vis du Makhzen a libéré les Berbères de ses extorsions constantes, mais pas des extorsions de leurs chefs. Cependant, le climat même et les expériences de vie dans ces pics rudes et les guerres constantes entre les tribus les unes contre les autres en ont fait des hommes assez forts. Toutes leurs traditions étaient démocratiques. Mais s'il n'y avait pas la même répression ni les mêmes extorsions d'argent, leur traitement des prisonniers de guerre dont la vie n'était pas confisquée, ou qui étaient pris en otage, était très dur. Ils ont aussi leurs propres forts et donjons. Ils étaient rarement vides. La vie dans ces grandes kasbahs de l'Atlas était pleine de guerre et de tristesse. Chaque tribu avait des ennemis et chaque famille avait des vendettas. Et chaque homme y avait son tueur potentiel.

7. Signes avant-coureurs de la fin de l'indépendance du pays.

En 1904, un accord est conclu entre la France et l'Angleterre concernant le Maroc. Cet accord permet à la France d'intervenir à condition que la situation politique du pays ne soit pas modifiée. Elle est libre de maintenir l'ordre et d'accorder une aide pour l'introduction des réformes nécessaires. La France a en même temps accepté de s'entendre avec l'Espagne. Ceci tout en préservant tels quels tous les droits et privilèges commerciaux britanniques.

Il était naturel que cet accord anglo-français provoquât un trouble général dans le pays. La situation intérieure est devenue si grave que tous les Européens se sont retirés sur la côte, et même à Tanger, leur sécurité était menacée. En mai 1904, Raïssouni kidnappe un Américain et son gendre. Ils ont été libérés au bout de sept semaines en échange d'une rançon et des avantages politiques représentés par l'obtention du sultan Moulay Abdel Aziz sa nomination à la tête des tribus du nord-ouest comme l'un de ses territoires.

En décembre, ma villa dans la campagne a été attaquée toute la nuit par des bandits menés par le jeune caïd Ould Baqacha, et ils n'y sont pas entrés de force. J'ai échappé de justesse à une seconde captivité. Les soldats qui la gardaient ont été capturés et désarmés. Et le cordon du téléphone fut coupé. J'ai pourtant eu assez de temps pour envoyer un message. Quelques heures plus tard, les troupes arrivent. Nos pertes totales s'élevaient à un soldat tué et un autre blessé. J'ai donc dû abandonner ma villa et retourner vivre près de la ville.

Quelques semaines plus tard, Ould Beqacha, le caïd de ce nouveau gang, fut tué. C'était un jeune homme séduisant. Il est clair qu'il voulait devenir un autre Raïssoni. Mais le destin était contre lui. Au cours d'un raid que lui et ses hommes ont fait sur un village, il a été abattu. Il se dirigeait vers une maison dont le propriétaire qui tenait la porte de l'intérieur bien fermée ne pouvait pas la quitter pour prendre son arme accrochée au mur et se défendre. Il a appelé son fils, qui était un jeune garçon, pour la lui apporter. Le garçon a rapidement retrouvé son père. Le fusil tomba alors de sa main, et une balle en fut tirée pour traverser la porte fermée, en blessant et tuant Ould-Baqasha, qui tentait d'entrer par la force de l'extérieur. Le gang s'est enfui, laissant le corps de leur chef sur le pas de la porte.

Parmi les retombées de l'accord franco-britannique figure également l'année 1905 qui voit la fameuse visite du Kaiser d'Allemagne à Tanger. Le 31 mars. Au dernier moment, il avait hésité à descendre parce qu'il appréciait les profonds effets anti-français et anti-anglais de cette démarche et parce qu'il craignait d'être assassiné par les anarchistes. L'empereur avait l'air tendu alors qu'il se dirigeait vers la légation allemande à travers les rues décorées. Des foules immenses de résidents locaux se sont rassemblées, à qui on a dit que cette visite signifiait protéger l'indépendance de leur pays. J'étais dans la salle où les membres du corps diplomatique et les fonctionnaires locaux ont été présentés au tsar et j'ai entendu ses paroles au chargé d'affaires français et aux autorités marocaines. Il déclara à la fois ses intentions de considérer le Maroc comme un État indépendant et de traiter son sultan comme un souverain indépendant.

Fès devint, au bout de quelques mois, le théâtre de l'activité de trois missions spéciales, britannique, française et allemande. Le gouvernement français a insisté pour que le sultan accepte les propositions de réforme et l'aide britannique pour atteindre le résultat souhaité. Mais l'influence allemande était si forte que le sultan Moulay Abdel Aziz rejeta complètement les propositions françaises. Cela a

conduit indirectement à l'accord de tenir une conférence internationale sur le thème du Maroc.

Parmi les retombées de l'accord franco-britannique figure également l'année 1905 qui voit la fameuse visite du Kaiser d'Allemagne à Tanger le 31 mars. Au dernier moment, il avait hésité à descendre parce qu'il imaginait bien les profonds effets anti-français et anti-anglais de cette démarche et parce qu'il craignait d'être assassiné par les anarchistes. Il avait l'air tendu alors qu'il se dirigeait vers la légation allemande à travers les rues décorées. Des foules immenses d'indigènes locaux se sont rassemblées, à qui on a dit que cette visite signifiait protéger l'indépendance de leur pays. J'étais dans la salle où les membres du corps diplomatique et les fonctionnaires locaux ont été présentés au kaiser et j'ai entendu ses paroles au chargé d'affaires français et aux autorités marocaines. Il déclara à la fois ses intentions de considérer le Maroc comme un État indépendant et de traiter son sultan comme un souverain indépendant.

Fès devint, au bout de quelques mois, le théâtre de l'activité de trois missions spéciales, britannique, française et allemande. Le gouvernement français a insisté pour que le sultan accepte les propositions de réforme et l'aide britannique pour atteindre le résultat souhaité. Mais l'influence allemande était si forte que le sultan Moulay Abdel Aziz rejeta complètement les propositions françaises. Cela a conduit indirectement à l'accord de tenir une conférence internationale sur la question marocaine.

Pendant ce temps, il n'y a pas eu d'amélioration de la situation intérieure au Maroc. Bou Hmara a maintenu sa rébellion dans l'est du Maroc et Raissouni a maintenu son règne parmi les tribus du nord-est. L'insécurité régnait partout. Deux officiers britanniques ont été enlevés. Heureusement, ils ont tous les deux été relâchés sans trop de difficulté. Le gouvernement du sultan a perdu son pouvoir. De même, le sultan lui-même a perdu son prestige.

Les palais du sultan étaient remplis de caisses d'emballage, que la presse britannique qualifiait solennellement de "preuve de la conquête de Fès par la civilisation chrétienne". Et en quoi consistent ces « preuves de la civilisation chrétienne » ? Des pianos à queue, des cuisinières, des automobiles, d'énormes boîtes de corsets de femmes, des animaux sauvages en cage, des costumes de scène exotiques, un orgue manuel, un ascenseur pour monter la hauteur vertigineuse d'un palais à un étage, des perruques, des appareils photo en or et en argent avec des boutons de bijoux, des lions de marbre, des perroquets vivants, des bijoux vrais et faux, des lanceurs de vapeur, des étoiles filantes artificielles, des sous-vêtements féminins de Paris, des selles du Mexique, des arbres de jardin pas encore plantés ou plantés mais jamais arrosés, des presses à imprimer, des boules de feu, et une infinité de frivoles, superflu et contraire au bon goût.

Lorsque chaque boîte est ouverte, son contenu est examiné et éventuellement joué avec, et la plupart du temps, il est rapidement envoyé à la

rouille et à la décomposition dans des entrepôts et des caves humides. C'était en effet une grande période pour les grands commerciaux itinérants mais c'était aussi une période moribonde pour le Maroc.

Chaque événement en Europe était l'occasion de mettre en valeur ses produits. A l'occasion du couronnement du roi Edouard VII, dont la couronne était placée au premier plan, on a dit au sultan qu'il devrait avoir une couronne. Mais il s'y est opposé, car mettre de l'or ou des bijoux sur sa tête est contraire aux enseignements de sa religion. Cependant, son évasion de cette offre était impossible. Devant lui était placée une image colorée du roi Édouard en robe de couronnement, debout près d'une petite table sur laquelle se trouvait la couronne impériale, posant légèrement son index dessus. De cette manière, le sultan peut avoir une couronne sans violer les principes de l'islam. Et ainsi la couronne fut achetée et arrivée.

On disait que la couronne venait de Paris. Mais la voiture d'État était britannique, et elle était de bonne qualité et la meilleure de tout Londres. Elle est fabriquée par un célèbre constructeur automobile. Une fois arrivée démontée elle fut transportée dans des caisses sur des plates-formes suspendues entre des chameaux l'un derrière l'autre. C'était une voiture magnifique avec de la peinture cramoisie et des garnitures dorées. L'intérieur était doublé de fine soie de brocart vert. Le marteau était écarlate et doré et portait ce que l'on pense être les armoiries royales du Maroc, qui sont en fait inexistantes. Comme la voiture elle-même, la ceinture violette avec sa garniture dorée était la meilleure. Ensemble, ils formaient un tout aussi cher qu'inutile, ***car il n'y avait pas de routes au Maroc***.

Le sultan jouait alors au polo à vélo avec une partie de son entourage européen. Un entourage qui comprend à l'époque un architecte, un magicien, un horloger, un portraitiste américain, deux photographes, un dompteur de lions allemand, un fabricant français d'eau pétillante, un chauffeur, un pyrotechnicien et un hautbois écossais. Tout le monde jouit de l'amitié personnelle de Sa Majesté qui, à l'exception du Grand Lama tibétain, aurait dû être le plus privé et le plus solitaire des rois. Pas étonnant que les membres de la tribu environnante aient regardé de travers cette foule par-dessus les hauts murs du palais. Le sultan n'avait pas une personne qui soit intègre. Il n'était pas sincèrement conseillé. Alors qu'il dépensait son argent pour commander des biens inutiles dans divers pays européens, on lui a dit que les achats sur leurs marchés satisfaisaient les gouvernements de ces pays.

Ce fut la dernière phase de l'histoire indépendante du Maroc, qui commença puis se termina dans les premières années de ce siècle. C'est ce qu'on pourrait appeler à juste titre les années des commerciaux itinérants. C'était une période pathétique qu'il vaut mieux oublier. Ce fut la décadence finale du gouvernement marocain pourri. Les prêts étrangers ont rapidement gonflé et vidé le Trésor en raison du gaspillage de ses revenus.

L'année de la Conférence d'Algésiras (1906), je retournai à Fez après une absence de trois ans. Tout a changé. Les jours de prospérité sont révolus et le makhzen connaît des temps difficiles. Une tribu après l'autre ont renoncé à leur allégeance. Le vol, le pillage et la corruption sont pires que jamais. La famine régnait dans les villes. La campagne médiatique que j'ai menée en tant que correspondant du Times au cours des deux dernières années a fait de moi une personne non grata pour le sultan et sa cour. Les portes du palais m'étaient bien fermées au nez.

Je suis resté quelques mois à Fès et j'ai vu à quel point ses habitants m'appréciaient. Ils savaient tout ce qui s'était passé. Ils savaient que le Times avait attiré l'attention du monde sur le sort de leurs coreligionnaires et compatriotes au Maroc, ainsi que sur leur souffrance et leur misère. Ils savaient que le sultan refusait de me recevoir et que les portes des palais des ministres m'étaient fermées. Et ils savaient aussi qu'en vertu de ma représentation d'un grand journal, ses colonnes étaient toujours ouvertes aux cris de détresse des peuples exploités et négligés, et que leurs griefs avaient déjà atteint le public britannique et le monde par ce moyen. Je n'oublierai jamais la sympathie et la gentillesse que le public de Fès m'a témoignées à cette époque et à quel point ce changement était évident.

Il y avait la famine. Et c'est tout dire! Certains ministres et fonctionnaires ont profité du manque de récoltes l'an dernier pour monopoliser le commerce du blé en l'achetant avant d'entrer dans la ville et en le revendant à n'importe quel profit désiré. La même petite clique fixait le prix auquel même la viande pouvait être vendue. Ils pillaient les pauvres et les bouchers. Tout ce qui est nécessaire à la vie doit passer entre leurs mains avant d'atteindre le public. Même le commerce du charbon de bois, sans lequel il est impossible de cuisiner, était monopolisé. Et les caravanes de chameaux qui auraient dû apporter du grain de la côte pour nourrir les affamés ont été confisquées pour transporter du marbre pour les sols des palais des ministres, construits avec le produit des emprunts étrangers et de la famine. Les soldats affamés parcouraient les rues en haillons, bien sûr, et se vendaient au rebelle Bou-Hmara qui nourrissait ses hommes, ou vendaient leurs fusils à l'acheteur le plus proche et allaient semer la discorde entre les tribus. Et personne ne peut vraiment leur en vouloir.

Auparavant, les gens avaient assez souffert des extorsions du makhzen. Mais ils se consolaient en disant : «Notre *maître, le sultan, ne sait pas*». Maintenant c'est différent. La famine les a rendus plus courageux. Ils disent plutôt: « *Notre maître, le sultan, s'en fiche*». Entre hier et aujourd'hui, la différence n'est qu'un mot. En campagne, on va jusqu'à dire : « *Il n'y a plus d'autorité* ». Bien sûr, ce n'était pas vrai, car derrière les murs du palais, Moulay Abdelaziz en avait assez de tout. Mais il était toujours optimiste alors qu'il marchait de cour en cour et de jardin en jardin, donnant des ordres dont il savait qu'ils ne seraient jamais exécutés. Il en avait assez de l'inutilité d'essayer de faire mieux. Il attendait le changement des circonstances avec confiance en Dieu et méfiance envers l'Europe.

8. Les Juifs du Maroc avant l'occupation

Les Juifs du Maroc se composent de deux branches distinctes. La première descend des premiers juifs berbères du pays. La seconde descend des Juifs qui ont émigré d'Espagne, surtout au XVe siècle. Ils ont gardé l'espagnol comme langue maternelle. Les autres parlent *chelha* ou l'arabe, selon la région dans laquelle ils vivent. Mais il est souvent difficile, et parfois impossible, de distinguer les Israélites de l'Atlas des Juifs de la tribu berbère musulmane voisine. Ils portent même des tenues pareilles, à l'exception du petit chapeau noir commun aux tribus juives.

L'origine des Juifs berbères est inconnue. Mais leur présence au Maroc est très ancienne. Il existe une tradition selon laquelle ils ont été expulsés de Palestine par Joshua ben Nun. Mais il semble qu'il s'agisse de Berbères païens convertis très tôt au judaïsme. Les Juifs indigènes habitent l'intérieur du pays, principalement dans les villes, bien que beaucoup soient dispersés parmi les tribus. Ils vivent là où ils se retrouvent ensemble, et ils considèrent les Juifs d'origine hispanique, qui sont les plus éduqués d'entre eux, les moins attachés aux traditions de la religion, voire pas du tout. Leurs conditions de vie parmi les tribus musulmanes fières et fanatiques ne leur offraient naturellement aucune facilité ni incitation à l'avancement.

Quant aux Juifs hispaniques, ils ont connu un remarquable mouvement de progrès au cours des cinquante dernières années. Ils ont utilisé toutes les formes et tous les types d'éducation pour accroître leur prospérité et leur bien-être social. Ils ont construit des écoles et ont impliqué des enseignants européens dans l'éducation de leurs fils et filles. Presque tout cela a été financé par souscription entre eux localement. Quant à *l'Alliance israélite universelle*, elle leur fournit en grande partie du personnel scolaire, mais le boom de l'éducation est l'œuvre des Juifs instruits eux-mêmes. Cela ne leur a pas coûté de très grands sacrifices et efforts, de sorte qu'il n'y a guère de Juif aujourd'hui dans les villes côtières marocaines qui ne parle, ne lise et n'écrive au moins deux langues, alors que la majorité parle trois langues.

Ces juifs d'origine hispanique partagent avec leurs frères de religion orientale le titre de sépharades. Lorsqu'ils furent bannis d'Espagne, après une période de dures persécutions, ils se réfugièrent au Maroc. Ils étaient déjà bien éduqués, civilisés et beaucoup plus avancés dans les arts que la majorité des Espagnols, parmi lesquels ils n'étaient plus autorisés à vivre.

Arrivés au Maroc, ils trouvèrent des Juifs d'origine berbère vivant dans une position inférieure. Il leur était impossible de l'accepter. Ils négocièrent donc avec le sultan un décret quant à la position qu'ils devaient conserver dans le pays, qui fixait en même temps certaines règles pour guider leur conduite, de peur que la vie parmi les plus ignorants indigènes des leurs ne les fasse abandonner certains ou la plupart des principes de civilité. Les principes de ce décret connu sous le nom de

«Décanot» sont toujours respectés. Il contient, parmi de nombreux autres articles, les règles relatives aux contrats de mariage et à la question de l'héritage des biens.

Les juifs marocains ont rendu de grands services au pays. Ils ont progressé dans la civilisation, l'éducation et la richesse d'une manière très louable. Et ce grâce aux hommes d'affaires parmi lesquels se trouvent travailleurs, intelligents, enthousiastes, organisés et compétents. Mais bien avant cette renaissance moderne, malgré les grandes difficultés et les désagréments qu'ils ont connus, ils avaient acquis un statut au Maroc. Ils sont devenus, en tant que banquiers, les prêteurs indispensables du pays, tout en exerçant de nombreuses autres professions. Les tailleurs, les orfèvres, les fabricants de tentes et les métallurgistes étaient presque tous juifs. Al-Mallah, comme on appelle leur quartier, était un centre de commerce. Dans leurs magasins il n'y avaient rien de trop petit à vendre. J'ai vu des boîtes d'allumettes de cire divisées et vendues par une demi-douzaine, tandis que le même marchand, ou peut-être son frère, vous emmenait chez lui et dans une chambre haute, et vous offrait, derrière la porte fermée, un collier de perles, ou un chapeau serti de grandes émeraudes, ou un diamant de la taille de deux shillings.

À bien des égards, leur position en tant que race opprimée, était bien meilleure que celle des musulmans. Ils étaient administrés par leurs rabbins selon leurs propres lois. Leurs impôts étaient perçus séparément par les leurs et versé en cadeau au sultan. Bien sûr, ils étaient défavorisés et leur quartier était pillé de temps à autre. Mais jamais il n'y a eu un tel danger pour eux en tant qu'individus, comme c'était le cas de tout musulman à tout moment. Presque toujours, ils ont pu atteindre les autorités et même les sultans qui étaient en contact avec de nombreux Juifs, en particulier ceux qui travaillaient à la fabrication de tentes et à la couture et autres choses dans le palais. Moulay Abdel Aziz et Moulay Hafid avaient tous deux des amis personnels parmi les Juifs de Fès et de Marrakech, avec lesquels ils entretenaient une grande relation intime.

Le résultat fut que les juifs du Maroc en tant que race purent plus souvent, grâce à leurs amitiés à la cour et avec les ministres, obtenir justice pour leurs affaires que leurs voisins musulmans. Même dans les campagnes, le marchand juif était redouté. Il pouvait parfois être moqué ou intimidé un peu, mais rarement vraiment maltraité physiquement.

Je donne ici un exemple de la peur des Juifs dont j'ai personnellement eu connaissance lors de mes voyages il y a de nombreuses années. Un Juif qui voyageait seul d'un marché à l'autre a été assassiné. Sa petite marchandise et ses quelques dollars furent volés. Le crime s'est produit entre deux des marchés les plus importants, aux premières heures de la nuit dans un quartier densément peuplé de la région ouest, Je connaissais très bien cet homme et il avait l'habitude d'aller tout le temps sur ces marchés. Pendant un jour ou deux, nous n'avons rien su de lui, sinon que nous ne l'y voyions plus. Il est vrai qu'il aurait pu retourner dans sa ville natale pour reconstituer son stock de marchandises, mais il semblait certain qu'il avait été tué. Cependant, son corps n'a jamais été retrouvé, bien qu'il ait disparu

dans ces plaines plates parsemées de villages de tentes et de huttes où il serait difficile de se cacher. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il disparu.

Maintenant, ce qui s'est passé était comme suit. Après que les meurtriers aient volé le corps, ils l'ont jeté la nuit à l'extérieur d'un village voisin. A l'aube, les villageois la retrouvèrent. Effrayés d'être accusés d'avoir tué un Juif ils cachèrent tour à tour sa dépouille jusqu'à la tombée de la nuit. Puis ils l'emportèrent furtivement et la mirent à la périphérie d'un autre village. Ainsi, la même manœuvre était pratiquée de village en village. Et peu importait qu'avec le temps, l'état de décomposition du cadavre ait clairement montré que le meurtre avait effectivement eu lieu il y a quelque temps. Le simple fait de la trouver près du village était une raison suffisante pour se sentir coupable, aussi dégradée soit-elle. La punition inévitable était l'emprisonnement et la confiscation des biens des villageois innocents. Si la victime avait été musulmane, on ne lui aurait pas prêté autant d'attention. Parce que tuer un Juif était plus périlleux.

Et cette affaire parvint à mes oreilles, quand les gens du village me dirent qu'ils avaient trouvé le corps ce matin-là, et que, à cause du décès survenu quelques semaines auparavant, il était très difficile de l'enlever pour un autre village. Alors je suis intervenu et j'ai informé les autorités du problème, et les habitants innocents du village n'en ont pas été inquiétés.

L'entrepreneuriat est très naturel chez les juifs marocains. Leur existence dans le passé a toujours été une lutte et la vie était dure. Un de mes amis m'a raconté une histoire drôle et amusante de sa petite enfance. Il venait de commencer à étudier les enseignements de sa religion en hébreu, et son âme anticipait à tout moment la venue du Messie Promis. Un jour, il a souhaité bonne nuit à ses parents et à sa famille et a chuchoté à l'oreille de sa vieille grand-mère, une dame très influente de la famille : "*Pensez-vous que le Messie viendra ce soir* ?" Alors elle lui caressa doucement la tête et lui dit : « *Ne t'en fais pas, mon cher. Il viendra en son temps. Et apprends comment additionner, puis comment additionner*». La vieille dame était pragmatique. Son petit-fils a suivi son conseil. Aujourd'hui, il est le chef de la communauté juive dans l'une des villes les plus importantes du Maroc. Un homme honorable et riche, d'une grande générosité et d'un dévouement indéfectible envers son peuple. Les Juifs adhèrent très strictement au texte de leur charia.

Bien que j'aie tout le respect dû à la piété religieuse, j'ai été une fois profondément troublé par l'adhésion stricte d'un Israélite âgé aux enseignements de sa religion. J'étais dans un camp dans la région de Gharb en hiver. De fortes pluies avaient rempli le sol de boue. Pendant le dîner, un jeune Juif est arrivé et a fait irruption dans ma tente en pleurant. Il m'a dit que son père, qui campait dans un village voisin, était très malade. Il avait appris l'arrivée d'un chrétien et m'avait supplié d'aller le voir. J'y suis allé et mes hommes m'ont accompagné avec des lanternes. C'était une longue marche et il pleuvait des chats et des chiens.

Mais nous arrivâmes enfin à l'endroit où le camp juif était dressé de deux ou trois grandes tentes, comme le faisaient toujours les marchands juifs. Tout était dans le noir. A la lueur de nos lanternes, nous trouvâmes le père de l'enfant entouré de liasses de draperies et de cotonnades. Alors je lui ai demandé ce que je pouvais faire. Ce soir, c'était vendredi soir. Les Juifs étaient entrés dans leur sabbat. Avec beaucoup d'excuses, le marchand m'a dit que le vent avait soufflé leurs lanternes. Comme c'est samedi, ils ne sont pas autorisés à utiliser des allumettes. Ils n'ont pas pu l'allumer à nouveau. Les musulmans ont refusé de les aider.

C'est ainsi que ce Juif a dû me bouleverser ! J'ai marché quelques kilomètres dans la boue profonde, tard le soir et sous une pluie torrentielle, juste pour allumer une allumette ! Je l'ai allumé, et je suis fier que ce soit la seule chose que j'avais à faire. Alors je l'ai laissé avec ses lampes allumées. Mais moi, après m'être gentiment plaint auprès de lui du trouble de la marche longue et fatigante de mes hommes, que peut-être valait-il mieux pour lui à l'avenir passer des semaines dans le noir que de risquer de déranger un autre chrétien.

9. *La fin de l'ère de l'indépendance*

L'année 1912 marque la fin de l'indépendance du Maroc. Et s'il faut regretter la perte de quelque chose de si ancien et de si beau, l'année de la fin de son indépendance fut une occasion de félicitations. Cet ancien édifice a été construit sur la base du statut religieux de ses dirigeants car les sultans du Maroc étaient des descendants du Prophète. Mais sa corruption depuis de nombreuses années l'a laissé en proie à une affection mortelle et à un effondrement imminent. Ce qui le maintenait à apparaître dans une certaine forme de vie et empêchait sa désintégration était son isolement et la fierté de son peuple.

La guerre entre les deux sultans était ennuyeuse et insignifiante. L'objectif principal des deux semblait être de savoir comment éviter de se réunir. Ils se sont contentés de publier des décrets de damnation mutuelle. Chacun des deux sultans avait des soldats pour autant d'argent qu'il avait de disponible. Afin d'en obtenir davantage, les tribus devaient être soumises à un chantage, quelles que soient leurs opinions politiques. Chacun comptait sur les soldats fuyant les forces de l'autre. Faute de ressources financières, les deux armées ont continué à diminuer jusqu'à disparaître.

Quelques mois plus tard, Moulay Abd Al-Aziz abdique en faveur de son frère Moulay Al-Hafid, qui était entre-temps arrivé à Fès avec peu de partisans, car lui aussi avait été abandonné par son armée, avec un peu plus de la moitié de la couronne dans son poche. Fès l'accepta comme sultan à condition que la ville soit exonérée de tous les impôts. Sa Majesté l'a solennellement promis et gardé pendant quelques semaines, jusqu'à ce qu'il soit en fait assez fort pour le briser et ordonner la perception des impôts, légaux et illégaux, avec un zèle jamais vu auparavant. Sa capacité à le faire était due au fait qu'entre-temps, il avait rassemblé une petite armée. Moulay El Hafid n'était pas l'homme qui pouvait redonner la santé au

Maroc mourant. Les tribus se sont rebellées. Il a lui-même adopté des méthodes brutales et la situation dans le pays est devenue pire qu'avant.

Dans les premiers mois de 1912, les tribus de Fès assiègent le sultan. Il a donc demandé l'aide des Français qui étaient déjà installés à Casablanca sur la côte atlantique. Un détachement militaire a été envoyé à la hâte dans la capitale et l'a libérée. Quelques semaines plus tard, un traité de protectorat français est signé. Il fut immédiatement suivi d'un massacre d'officiers et de civils français à Fès. Alors la situation de Moulay Al-Hafid est devenue impossible, que ce soit aux yeux de la France ou aux yeux de son peuple et il a donc décidé d'abdiquer le trône. Puis la cour royale fut déplacée à Rabat sur la côte. Ce fut la dernière scène de l'indépendance du Maroc.

10.Ce qui a changé depuis le début de l'ère du protectorat

Il est sans doute plus facile d'introduire une modernité même primitive parmi les tribus sauvages de l'Afrique centrale que de tenter d'adapter et de détruire ce qui existait auparavant. Mais l'état de la civilisation au Maroc est toujours resté élevé par rapport à la plupart des pays d'Afrique. Il est vrai qu'il est depuis longtemps entré dans son déclin. Cependant, il possédait encore de merveilleuses caractéristiques dans les institutions de l'État, l'architecture, les arts et les vestiges du savoir qui apparaissent dans le modèle d'approvisionnement en eau à Fès et à Marrakech, dans les habitudes des gens et dans la qualité du commerce, des des marchands et des paysans. Tout témoigne de l'acquisition par le Maroc d'une civilisation qui n'a pas été touchée depuis de nombreux siècles par la modernité en Europe, malgré peu de progrès. Et tout cela ne peut être considéré que comme impressionnant. Les Marocains vivaient des simples échos du passé. Mais ils en étaient fiers et de l'esprit qu'ils en ont hérité. Ce fut l'esprit de fermer la porte de leur pays face à toute agression et de fermer la porte de leur cœur à toute influence extérieure.

Lorsque des changements majeurs commenceront, comme cela s'est produit au Maroc, on s'attend à ce que le nouveau régime soit accueilli avec méfiance et aversion populaire. Mais avec le temps, ses avantages seront reconnus et même avec une certaine gratitude. Et cela peut prendre très longtemps. Et peu de gens dans le monde aimeraient vraiment un changement radical, surtout s'il leur était imposé par des étrangers de race, de langue et de religion différentes. ***Mais maintenant, pour la première fois, ils se sentent en sécurité sur leur vie et leurs biens***. Ils n'aiment pas tous les étrangers, mais ils sont conscients de l'amélioration de leur situation. Ils sont devenus plus prospères et heureux qu'avant. Ils attribuent tout cela aux soins de la miséricorde divine. Mais en contrepartie, ils devaient payer régulièrement des impôts. Ce qu'ils n'aiment pas particulièrement, et l'attribuent à l'intervention des Français. Ils soulagent leur conscience en profitant des bienfaits du moment.

Bien que le changement ait été progressif, beaucoup a déjà été fait. *Seuls ceux qui connaissaient le pays auparavant et qui le connaissent maintenant peuvent apprécier l'ampleur de ce qui a été accompli*. Lorsque les Français ont bombardé Casablanca et ouvert ainsi la voie à leur conquête de la majeure partie du Maroc, ils sont entrés dans un pays fermé, entravé par le fanatisme et la suspicion. Le pays était considéré comme imprenable, et ses habitants considéraient les chrétiens comme une race vile, condamnée pour sa religion, et non-guerrière par nature et d'apparence idiote. Les Marocains s'imaginent qu'une petite armée musulmane, avec l'aide divine, peut facilement vaincre toutes les forces chrétiennes du monde. Ils leur disent : « *Vos obus et vos balles se transformeront en eau. Les saints qui nous protègent ne permettront jamais aux infidèles d'envahir nos terres. Leurs navires seront détruits par les tempêtes. Même si leurs soldats débarquent, une poignée de notre cavalerie serait suffisante pour les jeter à la mer* ». Et ils y croyaient vraiment.

Qu'est-ce qui a changé depuis le bombardement de Casablanca ? De temps en temps j'accompagnais la campagne militaires qui conquérait les plaines de la Chaouia et les hauts plateaux derrière, quand une à une les tribus se rendaient et je me rendis compte que ces deux colonnes françaises qui avançaient continuellement étaient plus fortes que tous les saints dans leurs tombes et les vivants qui leur avait promis la victoire.

Le Marocain a dû admettre le fait accompli. C'était très difficile pour lui au début. Mais tous les aspects de sa vie et de sa mentalité ont changé. Quelques milliers de chrétiens occupent son pays. C'est la réalité des colonnes victorieuses, et il ne peut plus l'ignorer. Alors il recourut à la grande consolation de sa religion, s'écriant : «*C'est la volonté de Dieu* ». Il a mis son arme de côté pour retourner à son champ, ou rejoindre l'armée française.

Derrière la démonstration de force, un autre facteur plus important était à l'œuvre. Avec l'occupation d'une région après l'autre et le passage des troupes, un nouvel arrangement et ***une nouvelle administration*** *seraient établis pour protéger les intérêts, la vie et les biens du peuple*. *C'est ainsi que les Marocains ont connu la sécurité pour la première fois depuis des siècles*. Finie la peur constante de la mort, de la confiscation et de l'emprisonnement, sous laquelle ils avaient passé toute leur vie comme leurs pères et grands-pères avant eux. L'extorsion des caïds a cessé ou a été considérablement réduite, et justice a été rendue.

En introduisant la modernité au Maroc, les Français ont fait preuve d'une ingéniosité remarquable. Leurs actions et leurs pensées étaient influencées par le désir d'améliorer la condition des gens et de les faire prospérer. Ils ont construit des routes sans fin. Ils ont ouvert des hôpitaux et des dispensaires et ont évité tout ce qui pouvait blesser les sentiments religieux des gens. Ils avaient de l'expérience en Algérie et en Tunisie. Ils ont étudié notre travail en Egypte. Ils savaient quoi adopter et quoi éviter.

En politique, ils ont maintenu sur le trône marocain le descendant de l'ancienne dynastie des sultans et ont gouverné en son nom et ont pu obtenir la souplesse d'administration qui n'aurait pas pu être accordée par les lois codifiées françaises si le système de gouvernement direct avait été adopté. Ils rencontrèrent beaucoup moins d'opposition qu'on aurait pu s'y attendre.

En effet, l'introduction de la modernité au Maroc qui s'est faite à un moment très difficile de la guerre a été un bel exemple du véritable esprit d'apaisement et de progrès. ***Moi qui connais le Maroc depuis plus de trente ans, je peux témoigner que dans les parties du pays occupées par la France l'amélioration de la prospérité de ses habitants a été énorme***. Il reste encore beaucoup à faire. Les contrats doivent passer avant que les travaux ne soient terminés. Mais je suis convaincu que la grande politique lancée par le général Lyautey au Maroc sera acceptée comme base d'une gouvernance au bénéfice mutuel des protecteurs et des protégés.

Cependant, il y a ceux qui regrettent encore le bon vieux temps du Maroc avant l'arrivée des Français dans le pays ! Que tout le monde regrette cette époque révolue est incroyable. Le plus que l'on puisse dire contre le système français, c'est que le citoyen marocain se sentait plutôt indisposé par les procédures réglementaires. Il n'aime pas la discipline parce qu'il n'y était pas habitué. Il doit payer des impôts réguliers au lieu d'être extorqué par les autorités traditionnelles comme elles le faisaient dans le passé. Peut-être que certains Marocains préfèrent la perspective de gagner au jeu, comme c'était le cas dans le passé. Ils aspirent peut être à la prospérité sans pour autant accepter d'en payer le prix à priori.

Il est vrai que dans ces paris de l'époque révolue il y avait un risque de mort, de confiscation et d'emprisonnement. Mais d'autre part, il y avait la perspective d'opportunités de pillage et de vol, d'obtenir des postes d'influence par la force ou la corruption, et la possibilité, avec une sécurité raisonnable, de confisquer les biens d'autrui après les avoir mis en prison. Et s'il arrive qu'il meure à son tour en prison, c'est la volonté de Dieu.

Le Marocain est un joueur[42]. Sous l'ancien régime, il pariait non seulement sa fortune mais sa vie. Et il les a souvent perdus tous les deux. Mais parfois, il gagne. Et c'étaient les âmes des autres qui étaient sacrifiées pour accumuler leurs biens afin qu'il puisse posséder de vastes domaines, construire des palais dans toutes les capitales, acheter de nombreux esclaves et posséder un harem plein de femmes qui ressemblaient à des essaims d'abeilles. Puis un jour la fin viendra. Et si sa chance est bonne, il meurt au milieu de sa fortune. Mais elle est aussitôt confisquée le jour même de sa mort. Sinon, il mourrait souvent en prison, tandis que sa famille mourrait de faim derrière lui. En même temps, on ne peut imaginer rien de plus pathétique que le sort des paysans, victimes d'extorsions en tous genres. Car du sultan au cheikh du village, tous les gens du Makhzen vivent du

[42] The Moor is a gambler

pillage du pauvre[43]. Le pauvre que personne ne peut dire qu'il est maitre de son sort. Dieu merci, ce bon vieux temps est révolu.

Aujourd'hui, tout est différent dans le palais. L'étiquette, traditionnelle et historique est strictement observée dans toutes les occasions formelles, mais la main organisatrice se fait sentir. Les esclaves et les soldats s'habillent magnifiquement. Et les fonctionnaires de la cour dans leurs longues robes blanches deviennent la bonté même. Quant aux cours extérieures, les gardes noirs sont alignés en uniformes écarlates et dorés. La cavalerie et l'infanterie, et leur fanfare sont parés dans des caftans arc-en-ciel. Les longs couloirs sont pleins de domestiques.

Et la réception officielle par l'actuel sultan dans son palais vaut le détour. Assis sur un canapé de la salle du trône, il accueille les invités avec la courtoisie qui leur sied. C'est vrai que le temps des surprises est révolu. Mais le reste demeure. Même les lions rugissent encore dans leurs cages dans un coin du jardin intérieur. Et les palais sont toujours les mêmes. Mais ils ont été balayés, nettoyés et meublés, car jadis on ne s'occupait que de la partie des grands édifices où habitait effectivement le sultan.

J'ai visité les palais de Fès et de Marrakech peu après l'abdication de Moulay Hafid. Et j'en ai déjà vu des parties. Mais la présence de centaines de femmes de l'ancien régime, de nombreuses veuves, esclaves et descendants des sultans décédés m'a empêché de visiter les nombreuses cours et bâtiments. Avec l'avènement du nouveau système, d'autres dispositions furent prises au profit de toute cette classe de retraités du palais, très utiles à l'époque.

Tous les palais ont également été restaurés. Mais il fallut longtemps pour les raccommoder mètre par mètre, et rafistoler tous les endroits où les plafonds des chambres étaient tombés et où il était dangereux de marcher. L'impression générale est qu'à l'exception de certaines parties les plus anciennes et les plus récentes, les constructeurs et les hommes chargés de l'entretien ont terriblement sous-estimé les sultans. Il ne fait aucun doute que cela a toujours été le cas. Les fonctionnaires de la cour et les ministres réclamaient des entrepreneurs et des fabricants et en recevaient des commissions, et quelles commissions sur tous les travaux effectués dans les palais ! En règle générale, leur décoration n'est pas meilleure que celle des splendides demeures privées de Fès et de Marrakech. Les finitions y sont souvent moins raffinées.

La plupart des palais existants ont été construits par Moulay El Hassan, le père de l'actuel sultan Moulay Youssef, décédé en 1894. Pour construire ces hectares et hectares, il a dû démolir une grande partie de ce qui s'y trouvait auparavant. Parmi les palais des dynasties précédentes, il ne reste que quelques traces. Y compris certains murs du palais marinide à Fès, et y compris à Marrakech

[43] From the Sultan to the village sheikh, the whole Makhzen pillaged and lived on the poor

les grands murs de ce qui aurait dû être les plus beaux édifices marocains de tous les temps, qui est le palais des sultans Saadiens dont la dynastie s'est terminée au XVIIe siècle. Leur mausolée, qui date du XVIe siècle, est le plus bel édifice du Maroc, encore intact tel qu'il était, et témoigne d'un art marocain exemplaire. D'après ses descriptions, il ne fait aucun doute que le palais adjacent et délabré se distinguait par une beauté et une splendeur inégalées. Les traces du plan au sol de sa grande cour avec ses énormes réservoirs d'eau et ses fontaines sont encore clairement visibles. Ses murs sont toujours debout, mais le toit est tombé depuis longtemps. Une description de ce palais en son temps de gloire se lit comme une page des Mille et une nuits.

Mais ce qui a pris un siècle à construire a été détruit du jour au lendemain. Lorsque la dynastie saadienne est tombée, et c'est l'une des plus grandes dynasties de pensée et de civilisation dont les Marocains devraient être fiers, ce célèbre palais a été détruit, et les soldats et le reste des masses l'ont pillé. Ainsi, de nombreuses maisons anciennes de Marrakech contiennent aujourd'hui une partie de ce qui a été volé de ce magnifique palais, des marches, des portes et du marbre rare.

Dans le domaine de la santé, le changement le plus significatif au Maroc est peut-être l'attitude envers l'aide médicale et chirurgicale européenne. Sous le règne de Moulay El Hassan, avant qu'un médecin résident n'arrive au palais, le capitaine Mac Lean, alors jeune officier, était plongé dans la médecine. Et la confiance qu'il inspirait aux yeux du sultan était si grande que Sa Majesté lui-même lui permettrait de le soigner. Ses connaissances se limitaient au contenu de sa pharmacie et au cahier d'explications. À une occasion, les dames du palais souffraient, probablement d'indigestion, et en même temps un antiseptique était nécessaire pour la blessure d'une personne du palais qui avait été blessée dans un accident. Le capitaine Mac Lean a envoyé les deux médicaments avec des instructions sur la façon de les utiliser. Mais les femmes ont avalé le mauvais médicament, ce qui leur a causé de violentes crises de coliques. À la grande horreur du sultan et des dames elles-mêmes, ils ont commencé à vomir ce qui semblait être de grandes quantités de sang. Et plus ils devenaient malades, plus leur peur grandissait. En réponse à un message alarmant du sultan, furieux de peur, Mac Lean se précipita au palais. Il a expliqué ce qui s'était passé et les femmes se sont rétablies.

Et la première expérience de Moulay Abdel Aziz avec l'utilisation du chloroforme aurait pu facilement conduire à des résultats plus sérieux. Son médecin anglais avait opéré un esclave sous anesthésie au chloroforme. Et le sultan était là. L'opération était terminée, et lorsque Sa Majesté le Roi revint au palais, il emporta avec lui le grand flacon d'anesthésiant. Le médecin a essayé de le récupérer, mais en vain. Tout ce qu'il pouvait faire était d'avertir Sa Majesté de faire très attention à son utilisation. C'était sans doute le cas, car apparemment personne n'est mort. Mais la rumeur veut que ses dames gisaient partout dans le palais comme des bûches parce qu'elles avaient passé une bonne soirée avec ce même chloroforme.

Moulay Hafid s'est également intéressé à l'utilisation du chloroforme, insistant pour qu'il soit utilisé sur un lion qui avait les ongles enflés. Le Lion, dont le tempérament n'était pas des meilleurs, n'a pas été tendre pendant toute l'opération, qui s'est finalement déroulée avec succès à la satisfaction de Sa Majesté chérifienne.

Dans le passé, le Marocain était aussi souvent disposé à accepter l'assistance médicale européenne. Et il avait une certaine confiance dans les médicaments des médecins européens. Mais les chances de guérison étaient rares. Auparavant, il se contentait du pouvoir de guérison des chérifs et des incantations des « tolba » ou étudiants religieux. Il visite certains lieux saints, en particulier des sanctuaires, où certaines prières sont récitées. Et les plus arriérés, ils amènent du côté du patient les danseurs noirs de la secte des Issaoua, dont les danses et les chants hystériques sont censés suffire à expulser tous les djinns du Maroc.

En même temps, il y a une certaine connaissance des herbes chez les Bédouins, avec de nombreux remèdes qu'ils utilisent sans compter. Il est également pratiqué de bien réparer les os fracturés avec des attelles de bois et de roseaux. Les Marocains connaissent depuis longtemps la valeur médicinale de certaines sources chaudes, qui sont largement utilisées pour traiter les affections cutanées et autres affections courantes dans le pays. Comme les bains chauds de Moulay Yacoub, qui ne sont pas loin de Fès, et sont connus au Maroc notamment. Et les avantages qui en découlent sont indéniables. J'ai connu des malades qui, avec des éruptions cutanées, pouvaient à peine marcher pour atteindre l'endroit, et qui, après vingt ou trente jours dans cet endroit, étaient guéris. Cela s'ajoute aux vendeurs de médicaments étranges, que l'on peut voir sur tous les marchés marocains, avec leur stock de divers restes d'animaux hideux séchés et de peaux d'oiseaux rongées par les insectes dominants.

Il y a un certain nombre de médecins locaux. Les plus célèbres d'entre eux sont le chourfas du Dadès, une oasis située au sud du Haut Atlas. Ces gens prétendent avoir des connaissances inspirantes hérités. Il ne fait aucun doute qu'il existe encore parmi eux des traces d'apprentissage de la médecine. On traite les cataractes, non en les enlevant mais en les arrachant, et la vue est souvent restaurée, mais sans être sûr que la guérison est définitive.

Ils sont également aptes à retirer des parties de crânes fracturés. Il n'y a pas de véritable réparation de l'os, mais la partie cassée est retirée et remplacée. Le cuir chevelu est ouvert et tiré vers l'arrière par une partie de la coquille de courge séchée, qui recouvre à la fois la partie intacte du crâne et l'ouverture et protège le cerveau. Le cuir chevelu est remplacé et suturé.

La pratique peut-être la plus ingénieuse chez les Berbères de l'Atlas est l'utilisation de la grande fourmi rouge pour refermer les plaies cutanées. L'art de suturer les plaies est connu et pratiqué, mais ils n'ont aucun moyen de désinfecter

les outils utilisés. Les sutures s'ouvrent ou s'ulcèrent souvent. Ils utilisent donc la méthode suivante. Les deux extrémités de la peau de la plaie sont saisies et jointes, de sorte que certains des deux bords sont laissés saillants, et une fourmi rouge vivante est placée dessus. Alors qu'elle ferme sa forte mâchoire inférieure sur eux on lui coupe rapidement la tête avec des ciseaux. Ainsi, la mâchoire inférieure reste fermée, maintenant ensemble les deux bords de la peau de la plaie. Jusqu'à quatre ou cinq de ces points sont appliqués sur une plaie de quelques centimètres de long. Lorsque les têtes des fourmis tombent, la blessure est déjà cicatrisée. Ce remède est couramment utilisé dans l'Atlas, et le caïd de Marrakech, Al-Hadj Thami Al-Ghalawi, me dit qu'il insiste pour que ses hommes préfèrent encore cette pratique à la suture médicale, tant qu'elle ne puisse être faite par un médecin européen avec un équipement antiseptique.

Aujourd'hui, les missions médicales européennes de Fès et de Marrakech ont attiré de nombreux patients et leur ont rendu de merveilleux services. Les médecins européens attachés à la cour du sultan avaient aussi des clients connus. Mais généralement, la confiance du citoyen en elle reste timide. Cependant, il était suffisamment confiante pour accepter les médicaments qui lui étaient administrés sans frais. Mais quand c'est payant, ils étaient rarement acceptés. Dans de nombreux cas, le patient ne prend pas les médicaments prescrits. Au fond de son cœur, et secrètement, il se fiait plus à l'effet que pouvait produire la présence du médecin qu'aux remèdes qu'il prescrivait.

Il ne fallut pas longtemps pour que je connaisse un exemple vivant. Un de mes voisins était très malade de la typhoïde. Sur mon conseil, ses femmes ont appelé un excellent médecin pour s'occuper de lui. J'accompagnais toujours le médecin lors de ses visites. L'homme était très malade. Le médecin et moi avons soigneusement expliqué aux femmes comment prendre le médicament et elles ont semblé suivre nos conseils à la lettre. Un jour, alors que j'arrivais à l'improviste à la maison au moment où le patient devait prendre ses médicaments, j'ai vu sa femme mesurer soigneusement la dose dans un verre puis la jeter délibérément. Je me suis caché quelques instants, puis j'ai annoncé ma présence. Je lui ai demandé si l'homme avait pris sa dose de médicament. Tenant la bouteille et pointant du doigt l'absence de son contenu, la femme a répondu : "*Oui, il vient de la prendre*." Puis je lui ai dit que je l'avais vue la jeter de côté. Elle n'a montré aucune confusion et a dit: "*Il lui suffit d'aller chez le médecin pour guérir sans ses médicaments. Seule sa connaissance est utile. Qui sait ce que contiennent ses médicaments?*".

J'ai eu de nombreux cas similaires. Y compris le cas suivant, qui était tellement absurde qu'il vaut la peine d'en parler. Quand j'ai rencontré un vieil homme avec une grave blessure au mollet d'une de ses jambes, je lui ai demandé s'il voudrait aller à l'hôpital pour se faire soigner. Il a accepté avec plaisir et pour lui j'ai écrit une lettre au médecin responsable sur une carte de visite. L'homme l'a prise et est parti. Après un jour ou deux, je l'ai rencontré, sa jambe enveloppée dans un chiffon sale. Je lui ai demandé s'il avait été à l'hôpital. Il a répondu: "*Non, ce n'était pas nécessaire. Mes jambes vont déjà mieux*". C'est alors que j'ai insisté

pour voir la blessure. Sous le pansement malodorant noué sur la plaie ouverte, j'ai trouvé ma carte de visite ! Alors j'ai demandé à l'homme pourquoi il l'avait mise là. "*Votre gentillesse*", dit-il, "*et la simple connaissance du médecin auquel elle s'adressait aurait suffisamment guéri ma blessure. Alors j'ai mis la carte sur la plaie. Et c'est mieux ainsi*". Mais ce n'était pas le cas. J'ai donc pris le vieil homme de force et je l'ai emmené moi-même à l'hôpital, où il a été soigné. Trouvant un soulagement presque immédiat de la douleur, il suivit les conseils du médecin et continua ses visites jusqu'à ce que sa jambe soit guérie. J'ai essayé de lui montrer la folie de son idée de guérison, mais il a juste répondu: "*Votre carte était suffisante. Elle aurait guéri ma blessure si vous m'aviez laissé la laisser là*."

La femme était et reste la plus dure. Mais même à leur égard, un changement significatif s'est produit. La Mission Médicale Européenne des Femmes de Fès, dirigée admirablement par deux éminentes Anglaises, ou plutôt deux Irlandaises, a rendu d'immenses services. Curieusement, c'est à Fès, la plus fanatique des villes marocaines, que se font les plus grands progrès de ce travail médical féminin. Ailleurs, le succès fut aussi au rendez-vous, mais, je pense, nulle part ailleurs que dans la capitale du nord, de telles maisons et de tels cœurs de femmes n'étaient aussi ouverts aux chrétiens.

Les gens affluent aujourd'hui par milliers vers les hôpitaux et les dispensaires que les Français ont ouverts le long de l'immensité de leur protectorat. Il y a encore de la place pour plus de travail médical, car la maladie est répandue. Mais ce qui a déjà été fait est impressionnant.

Le Marocain, qui n'aurait jamais rêvé d'accepter l'aide d'un médecin dans le passé, court désormais à la clinique la plus proche dès qu'il se sent mal. Tout homme qui rencontre un accident est immédiatement emmené par ses camarades à l'hôpital local. Les foules attendent patiemment leur tour dans les jardins et les allées. Et les journées des femmes sont presque aussi chargées que celles des hommes. Quels que soient les sentiments réels du peuple envers les Européens, sa confiance dans les docteurs chrétiens était incontestée.

Cependant, les personnes qui affluent vers le secteur pour obtenir une aide médicale ne sont probablement pas conscientes d'un changement de mentalité. Ils ne se rendent peut-être pas compte qu'il y a à peine dix ans, même si les chances étaient là, ils n'auraient jamais osé montrer un tel respect et une telle confiance dans les compétences d'un infidèle. Mais le changement s'est fait progressivement et est passé inaperçu pour ceux qui le méritaient.

En matière de tolérance, la même mentalité a changé de bien d'autres façons. Les écoles et universités de Fès et de Marrakech qui pendant des siècles étaient fermées aux Européens sont à nouveau ouvertes au visiteur chrétien, qui est autorisé à entrer et à profiter de ces joyaux architecturaux mauresques. Les autorités religieuses ne pouvaient plus insister pour qu'elles restent fermées lorsqu'elles ont réalisé que des étudiants chrétiens, il y a quelques siècles, y

recevaient en fait leur instruction. Alors après une petite hésitation, ils ont décidé de lui permettre de les visiter.

Le Département des Beaux-Arts entreprit aussitôt la restauration de ces chefs-d'œuvre architecturaux. Au début, les étudiants y ont été choqués par la présence du chrétien à l'intérieur. Lors d'une de mes visites à la belle médersa Ibn Youssef à Marrakech, ils se sont plaints amèrement que les architectes français restauraient l'ancien ouvrage sans le respect qui lui est dû. Ils ont dit qu'ils préféraient le laisser en ruines plutôt que d'être ainsi malmené par des infidèles.

Au bout d'un an, je suis retourné dans la même école. J'ai trouvé les mêmes érudits, ou plusieurs d'entre eux. Le département des Beaux-Arts a restauré un côté de la grande cour. Mais elle attendait de l'argent supplémentaire avant de commencer le reste. Et encore une fois les savants se sont plaints. Mais leurs plaintes étaient différentes lorsque les architectes français ont renoncé à achever leur travail. Ils ont dit : « *De quel droit le laissent-ils inachevé ? Utiliserez-vous votre influence pour continuer la restauration et la terminer ?* » Je leur ai rappelé leur plainte d'il y a environ un an et leur objection à la même restauration lors de sa création. Et ils ont ri et ont dit : "*Eh bien, écoutez, hier c'était hier et aujourd'hui c'est aujourd'hui.*".

11.Les Frères El-Glawi avant et après l'occupation.

Dès mes premières années au Maroc, j'ai visité ces forteresses reculées en compagnie de nombreux chefs berbères. Aujourd'hui, j'apprécie leur amitié, qui a duré de nombreuses années. Depuis que je les ai rencontrés, j'entretiens depuis longtemps une relation étroite avec la famille El-Glawi. Sidi Al-Madani était le seul chef de la tribu Glawa. Quant à son frère cadet, le jeune Sidi Al-Tohamy, il n'occupait à l'époque aucun poste officiel. Habile à la guerre et apte à la diplomatie tribale, leur famille quittait rarement les hauts sommets des montagnes, à l'exception de voyages occasionnels à Marrakech de trois jours de marche depuis chez eux.

Leur Kasbah à Taliwit, située à une altitude de sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est la plus grande forteresse de l'Atlas. Ces deux frères étaient si influents qu'il n'était pas difficile de prévoir qu'ils joueraient un rôle dans l'histoire du Maroc. Ils ont commencé à consolider leur pouvoir dans l'Atlas, soit par la diplomatie, soit par une série de petites guerres au cours desquelles ils se sont surpassés et où ils étaient tous deux blessés à plusieurs reprises.

La faction Glawa dans le Sud était devenue assez puissante quand Al-Madani, l'aîné d'entre eux, a servi Moulay Abd al-Aziz dans ses guerres contre les tribus du Rif. Il a aussi soutenu Moulay Hafid en 1908 quand il s’est révolté contre son frère,. Sans lui, son cas était voué à l'échec. Al-Madani est devenu ministre de la guerre et plus tard grand vizir. Son frère, Hadj Al-Tuhamy, fut nommé pacha de Marrakech et des tribus voisines. Ils étaient tous deux aussi puissants pour

gouverner que pour gérer leurs propres affaires. A l'exception du parc immobilier Makhzen, le leur était le plus étendu de tous au Maroc,. Il fonctionnait à merveille, et leur rapportait des revenus énormes.

Au moment de la proclamation du protectorat français, ces deux hommes habiles remettent leur sort entre les mains de la France et la servent loyalement. Grâce à leur intelligence, ils savaient depuis des années que la fin de l'indépendance du Maroc pouvait être évitée pour une courte période, mais sa survenance était inévitable. Ils n'ont jamais caché leur préférence pour la réforme et leur désir de voir enfin le Maroc ouvert au monde.

Les Berbères sont non seulement très perspicaces, mais possèdent également une énergie qui manque au reste des habitants du Maroc. Ils aimaient les routes, les voies ferrées et les diverses machines qu'ils étaient impatients d'acquérir. Leur mentalité est plutôt européenne, et pas africaine.

Lors d'une de mes visites à la Kasbah d'El Glaoui à Taliwit, je crois que c'était en 1901, j'ai été persuadé d'y rester indéfiniment, alors que j'aurais déjà dû être en route vers la côte. C'est le caïd Al-Madani qui m'a dit de rester un jour de plus et puis l'un ou l'autre de ses frères ou cousins et ainsi de suite. Chaque matin, je me préparais à partir et à chaque fois, on me demandait de rester. Enfin, quand je m'attendais vraiment à pouvoir partir je fut conduit dans une grande cour dominée par les murs assemblés de la kasbah. Sur les terrasses, de nombreuses femmes voilées se sont rassemblées. Mon hôte m'a demandé de lever les yeux et m'a dit : «*Aujourd'hui, nos femmes vous supplient de rester*». Et elles m'ont poussé un cri retentissant de bienvenue.

Les Berbères sont moins stricts envers les femmes. J'ai beaucoup parlé avec les vieilles de la famille Galawi. "*Pourquoi les femmes de la Kasbah m'ont-elles demandé de prolonger mon séjour ?*", demande l'une d'elles, très proche de Sidi Al-Madani. Et elle répondit : "*Parce que depuis que tu es là il y a eu trêve à la guerre et aux querelles. Nos fils et les enfants de nos fils sont sains et saufs. Avant ton arrivée personne ne riait dans la Kasbah de craindre de leur mort. Les hommes ne pensent qu'à la guerre. Mais dans la quinzaine passée, nous avons ri et chanté sans peur, et quand vous nous quitterez, la trêve prendra fin et tous nos rires s'arrêteront* ». Ce qui nous fait prendre conscience de la nature de la vie à Taliwit.

Lorsque Sidi Al-Madani El-Glawi était à Fès en tant que grand vizir sous le règne de Moulay Hafid, il n'avait que quelques-uns de ses nombreux fils avec lui. Parmi eux se trouvait le fils préféré d'une mère noire. Il avait environ douze ans, le teint très foncé. Mais il était remarquablement vif et intelligent, et plus aimable. Malheureusement, ce tempérament avait ses défauts. Et pour son âge son comportement était honteux. Il s'est déjà plongé dans la vie la plus folle. Son père l'avait envoyé à l'école française. Mais il n'y est allé qu'à de rares occasions. Peu importe le nombre de serviteurs du ministre qui l'emmenaient à la porte, il

s'échappait toujours d'une manière ou d'une autre, passant ses journées ailleurs dans une société moins favorisée.

À la fin, les choses ont tellement mal tourné que le professeur a insisté pour porter plainte personnellement auprès de son père. Le garçon a été convoqué en sa présence et on lui a demandé pourquoi il était absent de l'école. Il a nié cela et a insisté sur le fait qu'il avait l'habitude d'yaller régulièrement et que cette accusation n'était portée contre lui que parce que l'enseignant ne l'aimait pas. Le directeur a naturellement continué à discuter avec le garçon, qui a finalement dit : "*Eh bien, je peux le prouver. Si je ne vais pas à l'école, je ne peux pas parler français. Testez-moi*." Un membre de l'aile algérienne a été convoqué à la hâte chez le ministre et invité à s'adresser au garçon en français. Il l'a fait, et le diablotin noir a répondu avec une aisance presque parisienne, mais les écoliers n'avaient pas à apprendre ce français-là. Les expressions et les mots qu'il utilisait firent dresser les cheveux de la tête du directeur. Il ne l'a pas appris à l'école des fils de notables, ni à l'école des filles non plus, mais dans un café chant français, comme il l'appelait lui-même, et qui a récemment ouvert dans le ghetto de la ville.

Al-Madani Al-Glawi est décédé il y a deux ans[44]. C'est l'homme dont la perte est vraiment déplorée, non seulement par les Français à qui il avait rendu un si grand service, mais aussi par la population locale. Il était l'un des plus grands plus riches et plus généreux chefs berbères. C'était un homme de bonnes manières et très savant. Son frère, Hadj Tohamy, encore relativement jeune, est aujourd'hui pacha de Marrakech. Il vit une vie simple dans un grand luxe. Chaque heure qu'il pouvait épargner de ses fonctions officielles était consacrée à visiter ses domaines ou à parcourir et lire sa belle collection de manuscrits arabes.

[44] Mort en 1918

Louis de Chénier, *Recherches* historiques *sur les Marocains*, Bailly, Royer et Polytype, Paris, 1787.

William Lemprière, *Voyage dans l'empire de Maroc et le royaume de Fès*, TAVERNIER, LEGRAS et CORDIER, Paris, 1801

James Grey Jackson, *An* Account *of Morocco and the District of Suse,* FRANCIS NICHOLS, Philadelphia, 1810.

Domingo Francisco Jordi Badía y Leblich, Voyages *d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807,* P. Didot l'aîné, Paris, 1814.

René Caillié, *Journal d'un voyage à* Tombouctou *et a Jenné dans l'Afrique centrale*, imprimerie royale, Paris 1830.

Oskar Lenz, *Timbouctou : voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan,* HACHETTE et C[IE], Paris, 1886.

Charles de Foucauld, Reconnaissance *au Maroc, 1883-1884,* CHALLAMEL et C[IE], Paris, 1888.

François Fernand Jean Léon Linarès, Voyage *au Tafilalet avec s. m. le sultan Moulay El-Hassan en 1893,* in Bulletin de L'Institut d'Hygiène du Maroc » (No Ill et IV 1932)

Gabriel Antoine Veyre, *Dans l'intimité du Sultan,* LIBRAIRIE UNIVERSELLE, Paris

Walter Burton Harris, *Morocco that was,* William Blackwood and Sons, Edinburgh and London 1921